



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

N^o 23 - Dział III



Biblioteka Peczarska





27

I

S
L E
C

Mr.

Dans
de

M

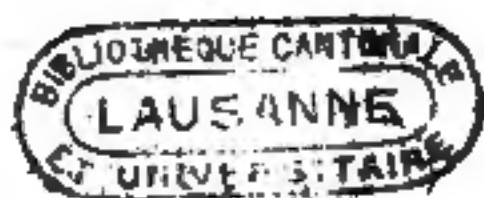
PAR M

Vitt

To

Chez

BM



A
S A M A J E S T E
L E R O I
D E
P R U S S E.



I R E,

LE Livre, que je prens la liber-
te d'offrir à VOTRE MAJESTE',

DEDICATOIRE.

aura de si violentes Contradictions à soutenir , qu'il a été naturel à l'Auteur de chercher à le mettre sous la Protection la plus respectable. Quelle Protection plus respectable, & plus glorieuse, auroit-il jamais pu trouver, que celle d'un Monarque, que tous les vrais Savans, & les Philosophes, de quelque Pais qu'ils soient, regardent maintenant comme leur Roi. Et, puisque l'on attaque la Philosophie *Leibnitienne* par des Préjugés, il est permis sans doute, outre les raisonnemens solides, que l'on

l'on

DEDICATOIRE

l'on peut employer à la défense,
de repousser les attaques de ses
Adversaires , avec des Armes de
même genre, que les leurs. Mais,
s'il est un Préjugé raisonnable,
un Préjugé , qui doit tenir lieu
de Raïson, & de Preuve , à un Es-
prit bien-fait, c'est, sans contre-
dit, celui que forme l'Approba-
tion d'un Prince, plus Grand en-
core par l'excellence de ses Lu-
mières, l'élevation & l'étendue de
son Génie, la justesse de son Es-
prit, & la délicatesse de son Dis-
cernement, que par la Couronne,
* 3 qu'il

DEDICATOIRE.

qu'il porte. Ne doit-on pas espérer de confondre tout d'un coup les impuissantes Criailleries des Ennemis de *Leibnitz*, & de *Wolff*, en aprenant à toute la Terre, l'estime si glorieuse, dont VOTRE MAJESTÉ honore ces deux grands Philosophes de l'Allemagne? Plusieurs ont osé avancer, que la Philosophie, que j'entreprends de défendre, renverse toute Religion, & toute bonne Morale: Mais que diront-ils, quand ils sauront, que cette même Philosophie est goûtée, & approuvée d'un Monarque,

qui

DEDICATOIRE.

qui met tout son plaisir , & ses soins , à remplir , dans la plus parfaite exactitude , les Devoirs d'un bon Roi ?

Je sentoís , SIRE , les glorieux avantages , que le Nom Auguste de VOTRE MAJESTÉ pouvoit procurer à la Cause , que je défens. Mais je n'osois d'abord lever les yeux jusqu'à mon Roi , pour lui présenter un Ouvrage , de la bonté duquel je devois me défier , puisqu'il est ma première Production.

Cette Bonté Roïale , qui ac-

DEDICATOIRE.

compagne toutes les Actions de
VOTRE MAJESTE', depuis son
glorieux avènement au Trone, &
dont elle donne en particulier des
Marques si éclatantes à ceux qui
s'appliquent aux sciences, m'a fait
espérer, qu'elle voudroit bien en-
courager un jeune homme, à qui
l'Amour du Vrai a mis seul la plu-
me à la main, & permettre à un
fidèle Sujet de rendre publiquement
ses hommages à son Auguste Sou-
verain. C'est la très-humble de-
mande, que j'ai osé faire à VOTRE
MAJESTE', & qu'Elle a daigné
m'ac-

DEDICATOIRE

m'accorder si gracieusement.

Que ne m'est-il permis, SIRE, de donner un libre cours aux sentimens de mon Cœur, & de repeter ici ce que toute la Terre publie des Vertus Royales de VOTRE MAJESTE' ! Mais ce n'est point à une main novice, qu'il appartient de toucher à un pareil Tableau : Il faudroit être un second *Plin*e, pour bien peindre un nouveau *TRAJAN*. Laissons en le soin glorieux aux seules louanges dignes de VOTRE MAJESTE', seules capables de lui plaire, à ces

* 5

louan-

.DEDICATOIRE.

louanges, que l'on n'a jamais profanées, en les donnant à de mauvais Princes; je veux parler de l'Amour des Peuples, & des acclamations sincères, par lesquelles ils ne se lassent point de célébrer la bonté, & les autres vertus Royales de leur Auguste Monarque.

Quelle satisfaction, SIRE, pour tous les amateurs des belles Connoissances, de voir aujourd'hui confondue l'orgueilleuse Ignorance de certaines Gens, qui croient le savoir incompatible avec le Sceptre! L'heureuse expérience des Peuples,
sou-

DEDICATOIRE

soumis à VOTRE MAJESTÉ, prouve, d'une manière bien sensible, la Vérité de cette belle sentence du Divin *Platon* : HEUREUX LES PEUPLES, DONT LES ROIS SONT PHILOSOPHES!

Veuille le Ciel, de la bonté duquel nous tenons un si grand & si bon Maître, nous conserver longtemps ce bienfait précieux; & puisse VOTRE MAJESTÉ passer des jours aussi heureux, que ceux qu'Elle destine à son Peuple!

Je la supplie très-humblement, de daigner recevoir, avec sa Bon-

DÉDICATOIRE.

te accoutumée, mes fidèles hommages, & les très-humbles assurances du respect le plus profond, de la haute Vénération, & de la soumission la plus parfaite, avec laquelle je suis

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Neuchatel, le 1.

Mars, 1741.

Le très-humble, très-obéissant, & très-soumis serviteur, & fidèle sujet,

EMER DE VATTEL.

PRE

PRÉFACE.

*Il y a long-tems que les Disputes
I sur la Philosophie de Messieurs
de LEIBNITZ & WOLFF
font du bruit dans le Monde.
Le premier de ces deux grands Philosophes,
n'en eut pas plutot publié quelques Essais,
qu'il se vit attaqué par plusieurs Savans. Le
célèbre Mr. BAYLE lui communiqua ses
doutes & ses difficultés sur l'Hypothèse de
l'Harmonie pré-établie; en particulier. Mr.
DE LEIBNITZ lui fournit ses réponses. Et
cet Adversaire, aussi poli, que pénétrant
& judicieux, témoigna en être content (a).*

(a) Voyez Dictionnaire, Article Rotarum.

P R E F A C E.

Il entra parfaitement dans les Idées de Mr. DE LEIBNITZ. Cependant il lui demanda encore quelques éclaircissemens, & il y a bien de l'apparence, que la Réponse (a), qu'il en reçut, le satisfit pleinement, puisqu'il n'a point répliqué.

La Dispute de ces deux grands Génies est un modèle incomparable en ce genre: Non seulement la Politesse y règne; mais l'Attaquant saisit d'abord le véritable point de la Question, il néglige les vétilles, les Questions étrangères à la Dispute, les Difficultés communes à tous les Systèmes, & sur tout il méprise les chicanes; il rend hautement justice à Mr. DE LEIBNITZ; comme Mr. DE LEIBNITZ la lui rend aussi, en donnant à sa manière de disputer les éloges, qu'elle mérite. De semblables Disputes sont agréables & instructives pour les spectateurs.

Mr. l'Abbé FOUCHER, le R. P. LAMY, le R. P. TOURNEMINE, le Docteur CLAR-

(a) Elle se trouve dans le T. II. DU RECUEIL de diverses pièces de Philosophie, &c. publié par Mr. DES MAIZEAUX, à Amsterdam, chez Du Sauzet, 1720.

P R E F A C E.

CLARKE, Mr. STAAL, & quelques autres, publièrent aussi leurs Objections; & Mr. DE LEIBNITZ leur répondit; Mais la plupart de ces habiles-Gens restèrent presque toujours dans les bornes de la politesse & de l'honnêteté.

Mais ce qui n'étoit qu'une Dispute de Philosophes, du tems de Mr. DE LEIBNITZ, est devenu, de nos jours, une Querelle plus sérieuse. Depuis que l'Illustré Mr. WOLFF s'est déclaré en faveur de Mr. DE LEIBNITZ, qu'il a adopté la plupart de ses Idées, & qu'en les mettant dans tout leur jour, & y ajoutant les siennes, il en a formé un Système complet & méthodique, où l'on admire également, & la vaste étendue de son Génie, & son travail prodigieux; dès-lors, dis-je, à mesure que cette Philosophie se répandoit, sur-tout en Allemagne, elle s'est attirée aussi un plus grand nombre d'Adversaires.

Un Professeur en Théologie a commencé le Combat; il a été réfuté: Plusieurs Théologiens ont épousé les intérêts de leur Confrère; & il semble que cette Dispute soit devenue une affaire de Parti. On auroit peine à concevoir jusques-où l'on a porté l'ani-

P R E F A C E.

animosité contre Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF, & contre leurs Partisans. On fait les effets, qu'elle a produits en Allemagne. Les Ennemis de Mr. WOLFF n'ont pas eu honte de le décrier comme un Impie & un Athée; & , non contents de ces impuissantes Criailleries, ils ont osé surprendre la Religion d'un GRAND PRINCE contre lui; en un mot ils n'ont rien négligé pour le perdre.

Le feu de la Dispute s'est répandu jusques dans notre Suisse, où quelques Théologiens de réputation se sont déclarés contre le Système Leibnitien. Ils ont été secondés par des Champions moins illustres; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que tel qui n'a mis le nez de sa vie dans les Ouvrages de Mr. DE LEIBNITZ, & encore moins dans ceux de Mr. WOLFF, a voulu cependant signaler son zèle dans les Journaux, contre la Philosophie de ces deux grands Hommes. L'Animosité va si loin, que l'on s'en prend à ceux qui pensent plus favorablement du Système, & de ses Illustres Auteurs. On n'a point pardonné à un excellent Théologien (a), Savant du premier ordre, qui esti-

vis

(a) Mr. REINBECK.

P R E F A C E.

me Mr. WOLFF, & qui, par un effet de sa Modération, & de l'excellence de son Esprit & de son Cœur, bien qu'il ne reçoive pas l'Harmonie pré-établie, a bien voulu défendre cette Hypothèse des Conséquences odieuses, qu'on lui impute. Son Amitié pour Mr. WOLFF lui a attiré bien des injures, & dans notre Suisse même, un Anonyme a saisi l'occasion aux cheveux, pour lui lancer dans un petit Journal (a), des traits, dont il semble qu'un Savant de son mérite devoit être à l'abri (b). On diroit que l'Auteur de cette Pièce a été scandalisé de la Charité de Mr. REINBECK, & de son équité envers Mr. WOLFF; & il relève au contraire, d'un air de triomphe, les nobles succès de Mr. LANGIUS, qui a fait passer de mauvais quarts-d'heure à Mr. WOLFF; (ce sont les termes de l'Anonyme).

Tout le Monde parle maintenant de la Philosophie Leibnitienne; cependant peu de

(a) Journal Helvétique, Août, 1738. Ce Journal s'imprime à Neuchâtel.

(b) On a relancé l'Anonyme, dans un Ouvrage imprimé à Berlin.

P R E F A C E.

Be Gens en ont une juste Idée ; la plupart ne la connoissant que par les divers Ecrits , pour ou contre , qu'ils ont vus dans les Journaux.

*Si l'on s'étoit contenté de discuter le fond de la Matière , d'examiner les Principes de la Philosophie Leibnitienne , en eux-mêmes ; de les attaquer par des objections tirées de la nature même des choses : si l'on avoit seulement entrepris de faire voir , qu'ils sont mal-fondés , in-intelligibles , insoutenables : un mot , si l'on avoit disputé en Philosophes ; il importeroit peu d'édifier le Public sur cette querelle ; & de l'éclaircir sur des Matières , dont l'exakte Connoissance n'est importante qu'aux Philosophes , aux Gens de Lettres , & qui sont d'ailleurs assez abstraites pour n'être point à la portée de tous ceux qui se mêlent de lire. Alors on n'auroit répondu aux Objections , qu'autant que l'auroit exigé l'attention , que tout Philosophe doit apporter à faire connoître la Vérité , & à la distinguer de l'erreur : Et je doute , qu'aucun Leibnitien eût voulu se donner bien des mouvemens pour persuader ceux qui rejettent la Philosophie de ses Maîtres. Les Philosophes ne
sont*

P R E F A C E.

*sont point si zélés à faire des Prosélytes
Ils se bornent à instruire ceux qui cherchent
la Vérité sincèrement sans préjugés.*

*Mais les nouveaux Adversaires de Mrs.
DE LEIBNITZ, & WOLFF, ont pris un
tour, qui ne permet guère de laisser leurs Ob-
jections sans réponse. Ils ne sont point en-
trés dans le fond des Matières ; ils n'ont
point examiné, si les Principes de ces Illu-
stres Philosophes sont vrais, ou faux, en eux-
mêmes : Mais ils ont pris la voie des Con-
séquences ; Méthode commode pour certaines
Gens, & dans laquelle on trouve souvent
une plus grande abondance d'objections, à
proportion que l'on manque de bonne-foi, ou
de justesse d'Esprit, & de pénétration ! Ils
ont entrepris de persuader au Monde, que
le Système de Mrs. DE LEIBNITZ &
WOLFF sappe les fondemens de la Morale
& de toute Religion ; & ils vont jusqu'à
vouloir décrier ceux qui s'en déclarent Par-
tisans ; comme des Libertins & des Athées.
Rien n'est plus commode, pour satisfaire sa
passion à peu de frais, que cette manière de
combattre ; mais aussi, rien n'est plus mé-
prisable, & ne mériterait moins une répon-
se, si l'en n'avoit intérêt à édifier le Public.*

&

P R E F A C E.

Si l'on ne devoit cette attention à un grand nombre de Gens de mérite, qui, sans se laisser persuader par les Déclamations des Adversaires, ne laissent pas de souhaiter quelques éclaircissemens sur bien des Articles.

Il n'est pas surprenant, que des Philosophes ne soient pas de même sentiment; au contraire, rien n'est plus ordinaire: Mais il est fort étrange que, dans un siècle comme celui-ci, on se déchaine avec tant d'emporment contre un Système de Philosophie, & qu'on l'attaque par des voies, qui ne conviennent qu'aux siècles ténébreux, qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain. C'est à l'Ignorance & au Fanatisme de ces tems-là, qu'il appartient, de crier d'abord à l'Hérétique, contre un Philosophe, dont les sentimens paroissent nouveaux; & de le noircir, lui & tous ses Partisans, comme des Impies, sans se donner la peine d'approfondir leur Doctrine, de bonne foi, & sans prévention.

Cette Méthode, de combattre un Auteur, en cherchant à tirer de ses sentimens des Conséquences contraires à la Religion, est non seulement opposée à la Charité, & à l'Équi-

qui-

P R E F A C E.

quité même , quand l'Auteur désavoue ces Conséquences ; mais elle est encore peu propre à éclaircir une matière , & inutile par conséquent à la recherche de la Vérité.

Je dirai plus , cette Méthode est même très-dangereuse. Il y'a parmi les Hommes , des Génies de toute espèce : Il s'en trouve qu'on est malheureusement porté au Libertinage ; & vous leur fournissez les moyens de s'y affermir , en représentant l'Hypothèse d'un Philosophe fameux , sous une face contraire à la Morale , & à la Religion. Leur Esprit inquiet saisit ainsi cette Hypothèse , il l'adopte dans ce mauvais sens ; & , sans l'étudier , il s'autorise du grand nom de l'Auteur , qu'il croit être dans des Principes , qui favorisent leur Libertinage. C'est ce que l'Illustre Mr. WOLFF a représenté plus d'une fois à ceux qui attaquent sa Philosophie , par la voie des Conséquences. Parum consultum mihi videtur , dit-il , (Psychol. Ration. in nota §. 605.) hypotheses , a quibus alienus es , in impietatem detorqueri : ita nimirum subinde accideri solet , ut hypothesis male intellectam suam faciant nonnulli , & contra Authoris intentionem arque hypotheses in-

P R E F A C E.

innocentiam in impietatem prolabantur. Hoc pacto , culpâ non Autorum hypothesium , sed consequentiariorum eas pervertentium incidunt improvidi in errores impios. Atque hæc ratio haud levis est cur in imputanda hypothesebus impietate non adeo faciles esse debeant , qui dissentientes ferre nesciunt.

Je ne sai par quelle fureur on s'efforce avec tant de zèle , à faire compter des Philosophes fameux , au nombre des Ennemis de la Religion. N'est-ce pas visiblement augmenter les forces de ces derniers , & leur donner des Armes , pour en attirer d'autres dans leur parti , en leur représentant ; que la Religion , de l'aveu même de ses Ministres , est incompatible avec une Philosophie estimée de tant de Savans ; & mise au jour par deux des plus grands Philosophes ; que l'Europe ait jamais produit ?

Il est sur-tout ridicule , autant que dangereux , de mêler la Religion dans des Questions purement Philosophiques , & sur lesquelles il est , au fond , très-indifférent pour les mœurs , de quelle manière l'on pense. Telle est l'Hypothèse de l'Harmonie pré-
éta

P R E F A C E.

établie : Elle fournit un moyen de concevoir, & d'expliquer le commerce de l'Ame avec le Corps. Mais n'est-il pas indifférent, soit par rapport à la Question de la Liberté ; soit pour tout autre point de Morale & de Religion, de quelle façon l'on conçoive le comment de cette union, de ce commerce qui s'observe entre les deux substances dont nous sommes composés, pourvu que l'en convienne du fait ? Mr. WOLFE l'a démontré (a), & nous le prouverons après lui, dans la première Partie de cet Ouvrage. Ce Grand-Homme est donc bien fondé à en conclure (b) ; que la Théologie n'est point intéressée dans cette Question, & qu'ainsi les Théologiens ne doivent point s'en mêler, en qualité de Théologiens. Sur quoi il ajoute cette Reflexion judicieuse : Utinam hæc probe perpenderent, qui auctoritate scripturæ sacræ abusi litibus alienis se se immiscent, sæpe non absque religionis veræ detrimento, cum locis scripturæ in perversum sensum de-

(a) Psychol. Ration. §. 536.

(b) Ibid. §. 546.

P R E F A C E

detortis hominibus profanis ac impiis
anam præbeant scripturam sacram sug-
gillandi, suamque auctoritatem prolti-
guant ! Plusieurs grands Théologiens ont
desapprouvé cette Méthode, & sur tout ils
ont blâmé hautement la conduite de ceux qui
s'en servent à tout coup, & si légèrement.
En effet, un véritable Savant, un Philoso-
phe en état d'approfondir les choses, un Théo-
logien modéré & charitable, ne se jette
point d'abord sur les Conséquences; & sur-
tout, il se garde bien d'en imputer haute-
ment d'odieuses à un Auteur qui les desa-
voue. Il aimera mieux discuter le fond des
choses, examiner la vérité des Principes. Il
est toujours porté à prendre tout du bon côté;
& c'est pour lui une véritable satisfac-
tion, quand les sentimens d'un Philosophe
de réputation peuvent être expliqués dans
un sens favorable. Ou, s'il lui reste quel-
que doute, il se contentera de l'avertir, que
son Système paroit mener à ces Conséquences
dangereuses. Mais cette dernière Méthode
n'est point celle qu'il suit le plus volontiers;
il sait trop bien, qu'elle est peu propre à éclair-
cir une matière.

Cependant, il faut l'avouer, un procédé

P R E F A C E.

si louable n'est pas toujours imité. Au contraire, entre les modernes Adversaires de Mr. DE LEIBNITZ & WOLFF, à peine s'en trouve-t'il un seul, qui ne s'en soit totalement écarté, & qui ait attaqué leur Philosophie autrement, que par des Conséquences.

Quant à un certain ordre de Criailleurs, gens bouffis d'un orgueil pédantesque, faisant parade d'un zèle, aussi turbulent, qu'il est aveugle, & ne sachant ce que c'est que de ménager ceux qui ne pensent pas précisément comme eux; leur animosité contre le Système Leibnitien, & la manière dont ils l'attaquent, ne doivent point nous surprendre. C'est le sort des grands Philosophes de leur être suspects; il n'en est point, qu'ils n'aient taxé d'Irreligion. A les entendre, on diroit, qu'une grande science est incompatible avec la Foi. Il faut dire la vérité, leur mauvaise humeur n'est point sans fondement. Les Hommes sont faits de manière, qu'ils aiment extrêmement à primer en toutes choses, & sur-tout à dominer sur les Esprits. Les Ecclésiastiques ont joui longtemps, sans beaucoup de peine, de ce double avantage; ils étoient les seuls Oracles du
Pou-

P R E F A C E.

Peuple : Et ce n'est point sans un mortel dépit, que ceux d'entre eux, qui n'ont d'autre mérite, que leur habit, voient maintenant que ces beaux jours ne sont plus ; Et que, s'ils veulent s'attirer de la considération, ils sont obligés, comme les autres hommes, de travailler à la mériter par leur savoir, Et par la régularité de leurs mœurs. Dans leur chagrin, ils s'en prennent aux Philosophes, comme aux seuls Auteurs de leur disgrâce. En effet, ces Génies supérieurs portent la lumière par tout, Et inspirent à tout le Monde le goût de s'instruire, Et de juger des choses par soi-même. Dès-là, les Décisions Magistrales des Docteurs ne sont plus si respectées ; on ne les écoute, qu'autant qu'ils savent s'en rendre dignes par leur habileté, Et leurs Lumières.

C'est pourquoi un Philosophe se les attire sur-tout à dos, quand il veut pousser trop loin ses recherches Métaphysiques, Et principalement s'il s'avise d'écrire des Traités de Morale Et de Religion naturelle, dont les Idées ne soient pas entièrement conformes aux leurs ; se regardant comme les seuls Dépositaires de la Religion, ils ne peuvent souffrir, qu'un Laïque s'éman-
cipe

P R E F A C E.

cipe à trop raisonner sur des Matières qui y ont quelque rapport. Qu'il raisonne de Mathématique, ou de Littérature, tant qu'il voudra: Mais écrire sur la Morale, sur l'Existence de Dieu, sur ses Ouvrages, c'est un attentat à leur Autorité; c'est empiéter sur leurs Droits: cela va à leur enlever la confiance du Public.

Peu de Philosophes se sont rendus plus redoutables à cet égard, que Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF. Ces Génies vastes & pénétrants ont embrassé toutes les sciences; & ils n'ont pu s'y appliquer, sans enrichir nos Connoissances de plusieurs Idées nouvelles. Ce qui mit le comble à la mesure; le premier entreprit de répondre aux Objections de Mr. BAYLE contre les Perfections de Dieu; Objections qui avoient fait suer inutilement plusieurs Théologiens; Il employa à les résoudre, une Méthode & des Principes tout différents de ceux de ces Messieurs: Et il y réussit à la satisfaction d'un grand nombre de Savans. Mr. WOLFF vint ensuite, qui se déclara Partisan de Mr. DE LEIBNITZ, & qui, outre plusieurs autres attentats, entreprit de démontrer l'Existence de Dieu

* * 2

d'une

P R E F A C E.

d'une manière toute nouvelle ; & osa rejeter, comme peu solides, les preuves, que plusieurs Théologiens emploient ordinairement pour établir cette grande Vérité. Enfin, dans toute sa Philosophie, il employa une Méthode entièrement opposée à celle des Ecoles ordinaires de Théologie ; il suivit en tout les Règles des Géomètres.

Il étoit à craindre que le grand Nom de ces deux Philosophes, le sublime de leurs Idées Philosophiques, l'excellence de leur Méthode n'attirassent l'attention de tous les Gens d'esprit ; ne leur fissent autant de Disciples qu'il y avoit d'Etudiants dans les Universités, & même ne dégoutassent ceux-ci des Leçons où ils ne trouveroient point cette solidité géométrique. On ne tarda pas à en faire une triste expérience ; & l'Ecole de Mr. LANGIUS, comme la plus voisine du mal, fut la première désertée. Dans cette extrémité, il falut courir au remède ; & l'on n'en trouva point de plus convenable, que de décrier nos Philosophes, comme des Impies & des Athées.

A ces raisons pressantes vint se joindre un motif de vengeance. Mr. WOLFF osa désapprouver la Méthode trop commune en-
tre

P R E F A C E.

te les Théologiens, d'accumuler preuves sur preuves, sans en bien pèser la solidité. Les Gens de Lettres, en général, n'aiment pas à être contredits; l'importement & l'aigreur ne sont que trop communs dans leurs Disputes; & les Ecclésiastiques ne sont pas exempts de la Règle. Mais la manière de témoigner son ressentiment, n'est pas la même pour tous les Ordres; chacun se sert des Armes du Métier: Les Erudits se traitent réciproquement d'Ignorans; les Théologiens, qui ne sont que Théologiens, accusent leurs Adversaires d'Hérésie, ou même d'Irreligion.

Cette voie est d'ailleurs la seule, qui reste à un bon nombre des Adversaires de Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF. N'ayant point les forces nécessaires pour entrer dans l'examen des Matières abstraites de leur Philosophie; le moyen qu'ils puissent l'attaquer dans les formes? Cependant il faut se satisfaire; ils veulent la combattre: Tout leur recours est dans les Conséquences. Il ne faut pas beaucoup d'habileté, pour donner un mauvais sens aux paroles d'un Auteur un peu abstrait, & pour en déduire à tout bazard des Conséquences odieuses. Il

P R E F A C E.

en faut beaucoup moins encore, pour le traiter bardiment, & sans preuves, de Libérin & d'Athée.

Mais ceux, qui se servent de pareilles armes, devroient faire attention, qu'elles sont bien émoussées pour le siècle où nous sommes, & se souvenir du malheureux succès qu'eurent leurs Prédécesseurs, dans une Affaire toute semblable, quoique dans un tems beaucoup plus favorable. Je veux parler de la Guerre, que les Moines déclarèrent aux Gens de Lettres, peu d'années avant la Réformation. Ils vouloient à toute force les faire passer pour Hérétiques. Mais tout l'avantage qu'ils en retirèrent, fut d'être raillés cruellement, entre autres par FRANÇOIS-ULRIC DE HUTTEN, dans son Livre ingénieux, intitulé, *Epistolæ obscurorum Virorum*; Et l'on peut dire même avec certitude, que cet acharnement des Moines contre les Savans ne contribua pas peu au grand changement, qui se fit alors dans la Religion.

Je ne crains point d'offenser, par ces Réflexions, les Théologiens d'un mérite solide & distingué. Ils savent, que tout homme de bon sens met autant de différence en-

tre

P R E F A C E.

tre eux, & ceux dont je viens de parler, que l'on en met en France, entre le vulgaire des Moines Mandians, & l'Ordre des Evêques. Plusieurs Ecclesiastiques distingués ont écrit, & parlé fortement, contre le peu de Modération & de Charité d'un grand nombre de leurs Confrères. Ils ne prétendent pas ; sans doute, que l'habit sacerdotal suffise pour bannir du Cœur les passions humaines ; & en particulier, l'orgueil & l'amour de la vengeance. Il semble au contraire, que dans un homme, qui n'a d'autre mérite pour se faire valoir, que son Emploi, & qui n'est pas en garde contre soi-même, le Caractère de Ministre de la Religion (a) ne
ses-

(a) Mr. DE CROUSAZ lui-même, tout Théologien qu'il soit, ne fait pas difficulté de s'exprimer ainsi, dans son Commentaire sur la Traduction en vers de l'Essai sur l'Homme (p. 254.) ; L'orgueil ne se glisse pas moins dans l'esprit des Ministres des Autels, que dans celui des autres hommes, & l'amour propre s'en empare plus aisément ; Ils se regardent eux-mêmes avec plus de distinction, & se croient dignes d'être regardés des autres, avec plus de respect, en vertu de leurs relations avec la Divinité ; & dans ces dispositions, ils soutiennent l'autorité des Maîtres despotiques, afin d'en être eux-mêmes

P R E F A C E.

serve qu'à le rendre plus sensible à la moindre offense, & plus ardent à s'en venger. Il s'imagine, que sa Charge l'élève au-dessus des autres hommes, & qu'elle doit lui attirer un respect tout particulier. Si nous l'en croïons, celui qui l'offense, offense la Divinité elle-même. On pourroit lui appliquer ce que DESPREAUX disoit de Cotin:

Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi.

Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Il se croit en droit d'attaquer tout le Monde, & il ne peut souffrir que personne le reprenne, ou le contredise. De-là vient que les Théologiens de cette trempe sont très-libéraux des épithètes d'Impie & de Libertin;

mes souvenirs. Ensuite pour s'attacher davantage les Peuples, ils leur recommandent une Religion conforme à leur goût & à leurs préjugés; beaucoup d'extérieur, peu de contrainte pour les mœurs; la Divinité servie suivant le goût des Grands; pompe, assemblées; régularités extérieures.

P R E F A C E.

tin; & que cependant ils se scandalisent très-fort, si quelqu'un prend la liberté de remarquer, qu'ils ne suivent pas toujours, dans leur Méthode, la saine Logique, ou que leurs Idées ne sont pas d'une exactitude fort métaphysique. Comme s'ils trouvoient les termes de Libertin & d'Abbé moins injurieux que ceux de mauvais Logicien, & de méchante Philosophie; ou qu'ils s'imaginassent, que leurs Ecrits doivent jouir de la même Prérogative, qu'avoit chez les Romains, la Personne des Tribuns du Peuple, à laquelle qu'on se fût n'osoit toucher, quoiqu'ils eussent l'autorité de mettre les autres Magistrats en prison.

Si la Philosophie de Mrs DE LEIBNITZ & WOLFF n'avoit d'autres Adversaires que ces Gens-là, on n'auroit point lieu d'être surpris de la manière dont elle est attaquée; & il seroit ridicule de se mettre en peine de la défendre. Mais quelques Théologiens fameux, & d'un savoir distingué, se sont aussi déclarés contre elle. En particulier dans notre Suisse, les célèbres Mr. DE CROUSAZ, & Mr. ROQUES l'ont attaquée ouvertement.

On ne doit point être surpris, qu'ils pen-
sent

P R E F A C E.

sont différemment de Mr. DE LEIBNITZ, & de Mr. WOLFF; C'est le sort des hommes, & même des Philosophes, de s'accorder rarement dans leurs opinions; principalement quand il s'agit de spéculations un peu abstraites. Ce qui a lieu de nous étonner, c'est que des Savans de cet ordre, des Philosophes si polis, témoignent tant de passion dans cette Dispute; & que Mr. DE CROUSAZ sur tout garde si peu de ménagement pour Mr. DE LEIBNITZ; pour ce grand-Homme, dont tout amateur des Lettres doit respecter, & chérir la Mémoire. Il est surprenant encore, que d'habiles Gens, comme ces deux célèbres Théologiens, qui sont en état de discuter les Matières en elles-mêmes, de disputer philosophiquement, aient recours aux Conséquences. Le savant Professeur de Lausanne, en particulier; se jette absolument dans cette manière de disputer, peu équitable, & encore moins instructive; à peine daigne-t'il proposer une autre objection.

Oserions-nous hasarder une Conjecture? Cette passion contre Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF, & cette manière de disputer, en-

P R E F A C E

en leur imputant de mauvaises Conséquences; ne viendroient elles point du rapport qu'a le Système de ces Philosophes sur le choix du Meilleur, avec des Matières vivement débattues entre les Théologiens de différents Partis: je veux dire entre les Arminiens, ou Remonstans, & les rigides sectateurs de Calvin? Ce n'est pas que Mr. DE LEIBNITZ, ou Mr. WOLFE, aient pris parti dans cette Dispute, & qu'ils se soient déclarés, en faveur des derniers: Au contraire, Mr. DE LEIBNITZ condamne ouvertement, dans plusieurs endroits de la Théodicée, les expressions dures & choquantes de quelques-uns de leurs Auteurs. Il s'est efforcé seulement, par un effet d'une Modération infiniment estimable, de réunir les deux Partis. Et c'est dans cette vue qu'il a fait observer (a), que son Système fournit un moyen très-raisonnable de concevoir la Prédestination & de concilier les Décrets de Dieu avec ses Divines Perfections, & avec le Libre Arbitre de l'Homme. Mais, quand la Dispute

(a) Théodicée §. 83. & suiv.

P R E F A C E.

re est une fois échauffée, un Médiateur est mal reçu. Bien loin de louer sa Modération & sa Charité, & d'en suivre l'exemple, on voit de mauvais œil, qu'il veuille donner une tournure favorable aux Dogmes d'un Adversaire, plutôt que de les condamner hautement. On le croit partial, & on le prend à partie.

Voilà peut-être d'où vient la passion, que quelques Théologiens distingués témoignent contre le Système Leibnicien... Tout ce qui a l'air de Prédestination leur déplaît. Cette Idée les a d'abord prévenus contre la Philosophie de Mr. DE LUBNITZ; car les habiles Gens même ne sont pas toujours à l'abri de la prévention. S'imaginant qu'elle tendoit à établir le Dogme de leurs Adversaires, ils ont pris la plume pour la combattre; & ils montrent dans cette affaire une chaleur, dont une Dispute Philosophique devoit être exemte.

Après cela, tout le Monde sait, que la bile des Savans n'est que trop sujette à s'échauffer dans la Dispute. Tel, qui, dans une première attaque, s'étoit tenu religieusement dans les bornes de la politesse & de l'honnêteté, se laisse emporter à son feu
dans

P R E F A C E

dans une réplique, & garde d'autant moins de ménagement, qu'on voudroit le réduire à l'humiliant aveu, qu'il s'est trompé; mortification; dont il croit ne pouvoir trop écarter l'idée; en aggravant ses premières accusations, bien-loin de les retracter.

Je ne veux point contester à tous nos Adversaires le beau motif, dont ils se parent. Ils nous assurent, que la seule raison, qui les porte à combattre le Système de Mr. DE LEIBNITZ, est le zèle pour la Religion. Cependant, un zèle bien pur ne produit jamais les Injures; & ne doit point éteindre la Charité. Mais reconnaissons en eux ce Motif: Ils nous accorderont aussi, que le zèle doit être éclairé; & peut-être ceux d'entre eux qui ont été prévenus, ne refuseront-ils pas de jeter les yeux sur l'exposition, que nous allons donner du Système Leibnicien. Ils verront, s'il est aussi odieux qu'on le leur a dépeint; & s'il peut fournir à leur zèle un juste sujet de s'exercer, en le combattant.

Il est certainement étrange, que l'on ait eu si peu de ménagement, & si peu d'équité pour un Philosophe, tel que Mr. DE

P R E F A C E.

LEIBNITZ. Si ce Grand-Homme étoit
été un Ennemi de la Religion, un Impie ;
il ne seroit pas surprenant qu'un grand
nombre de Théologiens se fussent déclarés
contre lui, & eussent conçu des Préjugés
désavantageux de sa Philosophie. Mais
tous les Ecrits de Mr. DE LEIBNITZ
sont remplis de traits, qui prouvent ma-
nifestement, qu'il dirigeoit tous ses travaux
à la gloire de Dieu, & au bonheur du
Genre-Humain. Il a réfuté plusieurs fois
les sentimens dangereux de quelques Phi-
losophes ; ses mœurs étoient très-pures ; &
l'on ne sauroit trouver dans tous ses Ouvra-
ges un seul trait contre la Religion : sont-
ce-là des Caractères d'Irreligion ? Mais
supposé même, qu'il eût été seulement,
comme on l'a publié, un rigide observa-
teur de la Religion Naturelle, ne doit-on
pas laisser en repos un tel homme, dont la
conduite est bien réglée, & qui garde un
profond silence sur les Dogmes qu'il ne
croit point ? Ne doit-on pas même lui sa-
voir gré de sa Modération ?

Si notre illustre Philosophe avoit été en-
core un de ces Savans orgueilleux & biau-
rus, toujours portés à juger mal des au-
tres,

P R E F A C E.

tres, & à critiquer leurs Ouvrages, on ne seroit pas surpris, qu'il eut été traité lui-même sans ménagement, & avec aussi peu d'équité, qu'il en eût eu pour les autres. Mais il étoit très-éloigné de cet odieux caractère. Son penchant le portoit à juger toujours favorablement, autant que cela se pouvoit, & des Hommes, & de leurs Ecrits. On ne peut jeter les yeux sur ses Ouvrages, sans en trouver des preuves : Il s'applique presque toujours à concilier les divers sentimens des Philosophes, & même des Théologiens ; plutôt qu'à les combattre : „ si je me trompe, disoit-il à
„ Mr. REMOND (a), j'aime toujours
„ mieux me tromper à l'avantage, qu'au
„ désavantage des Personnes. Je suis en-
„ core de cette humeur, en lisant les Au-
„ teurs. J'y cherche, non pas ce que j'y
„ pourrois reprendre, mais ce qui y méri-
„ te d'être approuvé, & dont je pourrois
„ profiter. Cette méthode n'est pas la
„ plus à la mode, mais elle est la plus
„ équitable, & la plus utile“. Il est
vrai, comme l'a remarqué fort judicieuse-
ment :

(a) Voyez le Recueil de Mr. DES-MAISONS
T. II. p. 209.

P R E F A C E.

ment le célèbre Mr. BEURGUET (a), que c'est ce Caractère même, joint à une modération extrême, si louable, & si digne d'être imitée, qui lui a fait tort dans l'esprit de divers Savans, animés d'un zèle amer. Un tel zèle engage presque toujours à juger mal des sentimens de ceux, qui souvent ne diffèrent, que dans la manière de s'exprimer.

Cependant il s'en faut bien, que tous les Théologiens se soient déclarés contre la Philosophie de Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF. Elle a trouvé d'Illustres Partisans, même parmi les Docteurs de l'Eglise. On sait, que Mr. JAQUELOT a témoigné publiquement, qu'il goutoit fort les Idées de Mr. DE LEIBNITZ; & même il en a fait usage, dans son Traité de la Conformité de la Raison & de la Foi. L'Illustre Mr. KING, Archevêque de Dublin, a raisonné à peu près comme lui dans son Livre de l'Origine du Mal (b); Et le savant & judicieux Mr. JEAN ALPH. TURETTIN approuve le Système de notre Philosophe sur le Choix du Meilleur.

(a) Journal Helvétique, Mai, 1738. p. 409.

(b) Vid. De Origine Mali, Cap. IV. Sect. 9.

P R E F A C E.

Meilleur, & il en fait usage pour justifier les voies de la Providence (a). Plusieurs savans P. Jésuites ont porté de cette Philosophie un jugement très-favorable : Un d'entre eux a traduit la Théodicée en Latin. Ceux de Trévoux, du tems de Mr. DE LEIBNITZ, ont déclaré en particulier, qu'ils trouvoient l'Hypothèse de l'Harmonie pré-établie très-favorable à la Liberté : Cependant chacun sait, que ces Pères sont les plus zélés Défenseurs de cette faculté de l'Ame. Enfin l'on n'avancera rien de trop, en disant, qu'aujourd'hui presque tous les Théologiens les plus distingués d'une partie de l'Allemagne, s'ils ne reçoivent pas précisément toutes les Idées de Mr. WOLFF, ont au moins une haute Idée de sa Philosophie, & l'approuvent plus qu'aucune autre. L'excellent Mr. REINBECK est, sans doute, l'un de ceux, dont l'approbation fait le plus d'honneur à ce grand Philosophe.

Mais un Grand Monarque vient de rendre à la Philosophie de Mr. WOLFF, le témoignage le plus glorieux, qu'elle pût recevoir : S. (b) M. PRUSSIENNE aiant ordon-

(a) Vid. Vindic. Providentiæ Divinæ. Th. L.

(b) Ceci a été écrit sous le règne de S. M. LE
FRANÇOIS.

P R E F A C E.

donné par un Edit, que dorénavant, on instruisit de bonne-heure ceux qui se destinent à la Théologie, dans la Philosophie, & surtout dans une bonne Logique, & qu'on se réglât, pour cet effet, sur le Modèle de celle de Mr. WOLFF.

Après ces glorieux témoignages, la prévention, ou la passion même, que quelques personnes témoignent encore contre le Système de Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF, ne sauroit former un préjugé désavantageux à ce Système, dans l'esprit des Gens raisonnables.

Entre tous les Livres & toutes les Brochures, qui ont paru contre Mr. DE LEIBNITZ, ou contre Mr. WOLFF, il y en a peu, où l'on voie éclater tant de passion, que dans l'Examen de l'Essai sur l'Homme, & où l'on ait eu si peu de soin de se conformer aux Loix de l'Equité, & de la Justice. Le Lecteur verra bientôt, que je n'en dis point trop, & que l'on

ne
FEU Roi de Très-glorieuse Mémoire. Que ne pourroit on point dire aujourd'hui de l'honneur infini, que fait à la Philosophie WOLFIENNE l'approbation du Prince incomparable, qui règne présentement? Toute l'Europe fait, que ce Monarque, également éclairé & équitable, a rappelé Mr. WOLFF: & tout le Monde doit convenir, que ce Rappel fait l'Eloge complet du Philosophe.

P R E F A C E.

ne peut caractériser autrement l'affectation, que l'Auteur a eue de supposer gratuitement par tout, que le Système Leibnitien n'est autre chose que le Fatalisme ; & cela, sans citer, dans tout son Livre, un seul passage de Mr. DE LEIBNITZ. Il s'exprime à tout coup, comme si Mr. DE LEIBNITZ étoit Fataliste de son propre aveu ; sans se mettre en peine d'expliquer, en quoi consiste le Système du Meilleur, & de l'Harmonie Universelle. Il en use de même à l'égard de l'Harmonie pré-établie ; supposant hardiment, qu'elle fait de l'Ame une Machine, & qu'elle ôte entièrement la Liberté.

C'est là-dessus qu'il s'écrie, & que donnant carrière à son Imagination, il fait une tirade de Déclamations, & un tissu de Conséquences odieuses, ou ridicules, qu'il prétend découler du Système, tel qu'il le représente. Est-ce-là agir de bonne-foi ? Est-ce écrire en Philosophe ?

La passion de l'Auteur se manifeste jusques dans le dessein de son Ouvrage. Il prend occasion d'un Poème, & de quelques paroles assez équivoques de ce Poème, où il a cru entrevoir quelques traits du Système Leibnitien, pour déclamer contre Mr. DE

LEIB-

P R E F A C E.

LEIBNITZ: Et, perdant presque toujours le Poëte de vue, tout son Livre est rempli de surlupinades, & d'invectives, contre le Philosophe, & ses Partisans.

Non content de ce premier Examen; il a fait imprimer avec la Traduction en vers, que Mr. l'Abbé DU RESNEL a faite de l'Essai sur l'Homme, un Commentaire, qui devoit contenir des reflexions, aussi importantes, que nouvelles. C'est, à peu de chose près, une repetition du premier Ouvrage: Les Injures y sont fidèlement repetées; Il est vrai, qu'on y en a joint quelques-unes, qui ont le mérite de la nouveauté.

Je n'entreprendrai point d'approfondir les Motifs particuliers, qui peuvent avoir porté l'Auteur de l'Examen à en agir de cette manière. Mais il est aisé de voir, qu'il a abusé de l'Autorité, que son grand Nom lui a acquise, principalement dans sa Patrie, pour décrier une secte de Philosophes, qu'il n'aime pas. Quand il leur attribue les Doctrines les plus monstrueuses, il ne se met point en frais de prouver ce qu'il avance, par des Citations & des Raisonnemens solides; sans doute parce que les Preuves seroient superflues; & qu'il suffira de dire, à ceux qui auroient là-dessus quelques Doute

tes,

P R E F A C E.

tes ; *αὐτὸς ἔφα* , le Maître l'a dit.

Mais, comme tout le Monde n'a pas eu la même docilité, aussi l'Ouvrage, dont nous parlons, a-t'il été reçu d'une manière bien différente, par les divers ordres de Lecteurs. Les Savans, & principalement ceux qui ont lu quelques Ouvrages de Mr. DE LEIBNITZ, ou de Mr. WOLFF, ont bien su à quoi s'en tenir; & tout ce que je veux rapporter ici du jugement, qu'ils ont porté de l'Examen, c'est qu'ils n'auroient jamais attendu rien de semblable d'un Philosophe, & encore moins d'un Géomètre.

Cependant, ceux d'entre les Théologiens Suisses, qui sont prévenus contre le Système Leibnitien, ont triomphé à l'occasion de cet Ouvrage; Ils ont félicité Mr. DE CROUSAZ de ses nobles succès : lui-même s'en est applaudi; & s'adressant à ses Admirateurs, il leur a dit d'un air satisfait, comme un Acteur, qui a joué son rôle :

*Ὄντι κρότον καὶ πόνον ὕμεις μὲν χαρῆς κτὴν
πρόσθετε.*

Applaudissez, Messieurs, & frappez des mains, en témoignage de votre joie.

Pour ce qui est des Lecteurs ordinaires, & même de plusieurs Personnes d'esprit & de sa-

P R E F A C E.

auroit , sans doute , bien des réflexions à faire sur ce que l'on objecte à cet Illustre Anglois : Mais il saura bien lui-même se justifier , s'il le juge important pour sa Gloire ; & je viens d'apprendre , que l'on a publié , tout nouvellement , en Anglois , une Réfutation de l'Examen.

Mes Reflexions rouleront uniquement sur la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ ; & même , comme l'Auteur de l'Examen ne parle jamais ouvertement de Mr. WOLFF ; je puiserai mes preuves dans les Ecrits du premier de ces Philosophes , afin qu'on ne vienne pas m'objecter , sur quelque citation de Mr. WOLFF ; qu'en tel ou tel point , il n'est pas d'accord avec Mr. DE LEIBNITZ. D'ailleurs , comme Mr. WOLFF n'a rien ajouté aux Idées de Mr. DE LEIBNITZ , sur les deux points capitaux de la Dispute ; le Système du Meilleur , & l'Harmonie pré-établie ; il suffit de défendre les sentimens de celui-ci , pour justifier ceux de l'autre par cela même.

Cet Ouvrage étant destiné principalement à l'édification de ceux , qui n'ont que peu ou point de connoissance du Système Leibnicien ; j'ai cherché à le rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été possible.

Bien

P R E F A C E.

Bien des Gens non Lettrés, & cependant remplis d'esprit & de bon-sens, aiant lu l'Examen; j'ai pris à tâche d'écrire cette Réponse de manière, qu'ils pussent la lire avec plaisir & avec fruit. Il a fallu m'y prendre un peu différemment de ce qu'eut fait un Auteur, qui n'auroit écrit que pour des Savans, à qui ces Matières abstraites sont familières.

Et, comme je n'ai point pris la plume dans la vue de disputer, mais uniquement dans celle de faire connoître la Philosophie Leibnitienne, telle qu'elle est véritablement, & de montrer aux amateurs de la Vérité, combien elle est différente de ce qu'on la représente dans l'Examen; Il m'a paru nécessaire, avant que d'en venir aux Objections; de donner une Idée claire & précise du Système Leibnitien. J'ai fait cette Exposition, avec toute l'exactitude, & la netteté, dont j'ai été capable. Et, afin que l'on fût bien convaincu, que je rapportois les véritables sentimens de Mr. DE LEIBNITZ, j'ai cité par tout ce Philosophe, & j'ai employé autant que j'ai pu ses propres paroles.

J'espère, que le Lecteur impartial fera une grande attention à la différence qu'il y a, en cela, de mon procédé, à celui de Mr. DE CROUSAZ; qui, comme je l'ai déjà dit,

P R E F A C E.

Je attribue à Mr. DE LEIBNITZ tout ce qu'il a voulu, sans citer, dans ses deux Livres, une Syllabe du célèbre Auteur, qu'il attaque.

Il étoit d'autant plus convenable de commencer par cet Exposé du Système, que les Objections de notre savant Adversaire, étant semées ça & là dans ses deux Ouvrages, sans ordre, & le plus souvent sans beaucoup de raisonnement; & ainsi, peu propres, comme je viens de le dire, à engager une Dispute instructive; un Lecteur qui n'a jamais lu les Ouvrages de Mr. DE LEIBNITZ, ou ceux de Mr. WOLFF, se feroit trouvé dans un pays fort obscur pour lui, si l'en y avoit répondu sans ce Préliminaire.

J'ai cherché à prévenir cet inconvénient, où la Méthode de Mr. DE CROUSAZ pouvoit nous engager, par celle que j'ai suivie, en lui répondant. Le Lecteur, instruit de la nature du Système, dans la première Partie de cet Ouvrage, & se trouvant ainsi dégagé de ses préventions, & dans un état d'impartialité, sera mieux en situation de juger des Réponses, que l'on fera dans la seconde Partie, aux Objections de Mr. DE CROUSAZ.

Pour plus de clarté, je rangerai d'abord ces Objections en différentes Classes principales; j'y répondrai en général; &, pour ne

né-

P R E F A C E.

négliger aucune Difficulté, je parcourrai ensuite les deux Examens, & je considérerai en particulier tous les raisonnemens, qui n'auront pas été examinés dans les Réponses générales aux Objections.

J'aurois pu m'éviter toute cette peine, si je m'étois moins proposé de justifier le Leibnizianisme dans l'esprit des honnêtes-Gens, que de réfuter l'Examen. Ma Réponse auroit été bien simple, & bien courte. Tout ce que l'Auteur nous oppose, ne consistant le plus souvent qu'en Imputations, destituées de preuves & de fondement; qu'en Conséquences, quelques fois mal déduites, d'un Exposé peu fidèle du Système; un simple Nega auroit suffi à les repousser devant des Juges éclairés, & instruits du sujet de la Contestation.

Dans le Commentaire sur la Traduction en vers de l'Essai de l'Homme, on se marque de cette manière de repousser une Objection, & l'on reproche aux Leibnitiens (p. 13.), de ne savoir se défendre que par ces deux mots; Nega Consequentiam. Je crois que tous les Logiciens du Monde ont accordé à un Auteur le droit de nier une Conséquence absurde, que l'on veut tirer ridiculement de ses Principes; & qu'ils condamnent l'Attaquant, à prouver, que cette Conséquence en

P R É F A C E.

découle réellement, ou à se reconnoître vain-
eu. Les Leibnitiens ne pourront ils jouir du
même avantage? Mais, s'ils sont réduits à
répéter si souvent ces mots: *Nego Conse-*
quentiam; c'est la faute de leurs *Adversai-*
res, qui, n'osant peut-être s'engager dans la
Discussion des Principes en eux mêmes, se
jettent dans la route plus facile des *Conséquen-*
ces; & les entassent en plus grand nombre;
& avec d'autant plus de chaleur, qu'ils sont
moins instruits du *Système*, auquel ils les at-
tribuent.

Mais les Leibnitiens ne se bornent pas à
cette courte réponse. Quoique, par les Loix de
la Dispute, un Défendeur ne soit pas tenu à
autre chose, qu'à nier quelque Proposition de
son Adversaire, qui est obligé de la prouver
dûment; on verra, par ce que nous rapporte-
rons des Réponses de Mr. DE LEIBNITZ;
que ce Grand-Homme n'a jamais refusé tous
les Eclaircissmens, que l'on pouvoit raisonna-
blement souhaiter. De mon côté, je me fé-
rai une loi d'imiter ce grand Maître, dans
mes réponses, autant qu'il me sera possible.
La déférence, que je dois aux Désirs de quel-
que Personnes d'un mérite distingué, m'en-
gage à ajouter aux Réponses, que j'ai faites
à Mr. DE CROUSAZ, la solution des Diffi-
cultés.

P R E F A C E.

culées, que le célèbre Mr. ROQUERS a publiées dans le Journal Holotétique, contre l'Harmonie pré-établie.

Enfin, comme les Ennemis de la Philosophie Leibnitiennne, ont voulu persuader au Public, qu'elle est pernicieuse à la Religion, nous ferons voir au contraire, mais en peu de mots, qu'elle seule peut fournir à la Raison humaine, les moyens de répondre aux Objections des Manichéens, que Mr. BAYLE a développées, & poussées avec tant de force.

J'avois dessein de traiter au long ce dernier article, & d'en faire le sujet d'une troisième Partie. Mais cela m'auroit mené loin; & cet Ouvrage s'étant accru insensiblement sous ma plume, au-delà de mon attente, je n'ai point voulu le grossir davantage; & je me suis restreint à quelques Réflexions, qui démontrent en peu de lignes, ce grand avantage du Système Leibnitien. On pourra, peut-être, le développer dans tout son détail, dans un Ouvrage à part.

Je n'ignore point les grands Obstacles, que j'aurai à surmonter dans cette Dispute. La nouveauté de ce Système, dont les Idées sont si différentes de celles, auxquelles on s'est accoutumé dès l'Enfance, ne peut manquer d'effaroucher les Esprits, qui se laissent dominer par les Préjugés. On sait combien

P R E F A C E.

les nouveaux Systèmes de Philosophie ont toujours essuyé de Contradictions, quelques grands que fussent leurs avantages sur ceux qui les précédoient. Combien le Cartésianisme n'eut-il pas de peine à prendre le dessus sur les obscurités scholastiques? Cependant la Vérité ne peut pas toujours être opprimée; elle triomphe à la fin: *Veritas enim initio premitur, sed nunquam opprimitur* (a).

La malignité naturelle du Cœur humain donne encore un autre avantage à nos Adversaires. Mr. DE CROUSAZ a su donner à son Ouvrage un air de satire; & il représente ceux qui adoptent les Idées de Mr. DE LEIBNITZ, & qui les soutiennent, comme des Esprits pesans & serviles, qui se font une Loi d'admirer tout ce que leur Maître a écrit, soit qu'ils l'entendent, ou non; & mes Lecteurs sont dans les mêmes Idées, & regardent un Apologiste, comme un servile Adulateur, je trouve le sort de mon Illustre Adversaire, & le mien, dans ces paroles de Tacite; (*Hist. L. 1. initio.*) *Ambitionem scriptoris facile adverseris: obrectatio & livor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi fandum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.* „ La flaterie ne „ manque point de déplaire dans un Ecrivain:

„ Mais :

(a.) *Wolffius in Prefat. Cosmolog.*

P R E F A C E.

„ Mais les Médisances & les fausses insi-
„ nuations d'un Auteur envieux trouvent des
„ oreilles favorables, parce que l'Adulation
„ tient d'une honteuse servitude; au lieu que
„ la Malignité se pare d'une fausse appa-
„ rence de Liberté”..

Cependant, je le dirai hardiment, ce n'est point mon Défaut de recevoir une Doctrine sans examen; & bien loin d'avoir été préoccupé en faveur du Système Leibnitien, par la grande réputation de son Auteur, j'ai été quelque tems sans le goûter entièrement; & cela, parce qu'une première lecture de quelques-uns des Ouvrages de Mr. DE LEIBNITZ, ne m'en avoit pas fait connoître assez bien toutes les parties. Mais, après l'avoir mieux étudié, je n'ai pu me défendre de le regarder comme le plus beau Système de Métaphysique qui ait paru jusques ici; le mieux lié, celui qui offre à l'Esprit les Idées les plus distinctes, & qui approche le plus de l'évidence; à laquelle même il atteint en bien des articles.

Ma propre expérience me fait espérer, qu'il en arrivera autant à tous ceux qui voudront examiner la Philosophie Leibnitienne, ou Wolffienne, avec les dispositions convenables à la recherche de la Vérité. Mais ce qui ne peut manquer d'arriver aux Lecteurs raisonnables, c'est qu'au moins, ils ne regar-

P R E F A C E.

devront plus comme des Impies ceux qui se déclarent Leibnitiens.

Toute la grace que je leur demande, c'est de lire ce petit Ouvrage sans prévention, & sans partialité; & s'ils y trouvent quelques Notions contraires à leurs Idées, de ne pas les rejeter d'abord comme fausses, ou absurdes; mais de les examiner sérieusement, & sans préjugé; & de penser, que, sur de pareilles matières, il pourroit bien se trouver qu'ils seroient eux mêmes dans l'erreur, faute d'avoir distingué les Idées avec assez d'exactitude.

En Métaphysique, on ne doit raisonner, que par les Idées distinctes; c'est à dire par les Notions les plus pures de l'Entendement. Le Système Leibnicien est bâti entièrement sur ces Idées: On ne s'y arrête point aux Idées confuses de l'Imagination & des sens. Le Physicien peut s'arrêter à ces Idées, que l'on appelle confuses; & il le doit même. Car, dans l'explication des Phénomènes, il ne convient pas de remonter plus haut, que les Principes Mécaniques. Mais le Métaphysicien doit pousser l'Analyse plus loin, & chercher, autant qu'il se peut, les raisons mêmes de ses Règles de Mécanisme, qui sont les Principes du Physicien.

C'est pourquoi, lorsqu'un Philosophe veut
ser

P R E F A C E.

ses Recherches jusques là, un Lecteur se trouve d'abord dans un pays inconnu, où les Objets n'ont rien de commun avec ceux de ce Monde matériel; & son Imagination se trouve épouvantée. Mais il ne doit plus la prendre pour Guide: C'est à l'Entendement à le conduire dans ces Climats nouveaux.

Il est aisé de se méprendre dans ces Matières abstraites, quand on n'est pas sur ses gardes. Entre quantité d'Ecueils, qui peuvent nous faire échouer dans l'étude, que nous en faisons; l'Imagination est un des plus dangereux. Elle s'y mêle volontiers pour quelque chose, & on la prend aisément pour l'Entendement. De-là vient que l'on confond si souvent, imaginer, & concevoir; & que l'on rejette une chose comme impossible, quand elle ne satisfait pas à l'Imagination, & que l'on n'en imagine pas le comment. Il ne faut donc pas se rebuter, en fait de Métaphysique surtout, quand on trouve des Doctrines, qui effraient d'abord l'Imagination; Il y en a de telles, que l'Entendement reconnoit cependant pour évidemment vraies; les Mathématiques en fournissent des preuves incontestables, dans l'Analyse des Infinis.

L'Inexactitude dans les termes, & dans les Idées, est une autre source très-abondante

P R E F A C E.

te de méprises & d'erreurs. Les hommes s'accoutument, dans l'usage ordinaire de la vie, à prendre pour Idées simples, claires, & distinctes, des Idées souvent complexes, obscures, ou confuses, & très-vagues; & de-là vient qu'on attache quelques fois une Idée à un terme, qui devrait signifier toute autre chose; & que l'on croit entendre fort aisément, un mot dont on n'a, en effet, aucune notion précise. La Morale en fournit une infinité d'exemples; &, sans sortir de notre sujet, les termes de Sainteté, & de Pêché; de Nécessaire, & de Libre, sont très-souvent employés, & très-peu entendus.

Ce sont ces abus, qui font naître dans les Esprits ces Préjugés opiniâtres, que l'on oppose avec tant de confiance aux Raisons des Philosophes. Mais il y a un moyen, pour les Esprits attentifs, d'éviter l'erreur, même dans ces Matières; c'est la grande exactitude & la rigueur du raisonnement. En fixant les Idées, en les déterminant avec soin, & les anatomisant, pour ainsi dire, on les dépouille de ce qu'un usage peu exact, ou les préjugés de chaque Particulier y ont mêlé d'étranger. Le raisonnement devient ainsi bien plus certain, & moins sujet aux méprises; les termes ne pouvant plus y être pris au deux sens diff.

P R E F A C E.

différents. Et, en effet, ce qui rend les Mathématiques si certaines, & les raisonnemens que l'on y fait si infailibles, c'est la simplicité & la détermination des Idées, qui y sont employées.

La rigueur du raisonnement sert encore merveilleusement à fixer l'attention du Lecteur, qui, de cette manière, ne perd jamais de vue son sujet, n'en étant point détourné par des idées étrangères. ;, Car il faut savoir, dit Mr. DE LEIBNITZ (a), que la rigueur du raisonnement fait dans les matières, qui passent l'Imagination, ce que les figures font dans la Géométrie; puisqu'il faut toujours quelque chose qui puisse fixer l'attention, & rendre les méditations libres.

Je me suis fait une étude de faciliter l'intelligence de ces Idées nouvelles à ceux qui ne sont pas accoutumés à de pareilles méditations, par la simplicité, avec laquelle je les ai exprimées. C'est aussi pour cette raison que je me suis quelques-fois un peu étendu, crainte de vérifier cette Maxime d'Horace:

—— Brevis esse laboro,
Obscurus fio. ——

Il faut avoir une aussi grande confiance, que je l'ai en la justice de ma Cause, pour oser en-

(a) Remarques sur le Livre de l'Origine du mal, §. 1.

P R E F A C E

entrer en Lice avec deux Savans, aussi illustres, que Mrs. DE CROUSAZ, & ROQUES. Mais il est des Causes, que le plus chétif Avocat soutiendrait, avec succès, contre des LE MAITRE & des PATRU; au moins devant des Juges éclairés.

Au reste, je ne crain point d'offenser des Philosophes, en les contredisant. Ils savent mieux que personne, qu'en matière de Philosophie, l'Autorité ne doit être d'aucun poids; & que je puis n'être pas de leur avis, sans avoir, pour cela, moins d'admiration pour leurs rares Talens, ni moins de respect pour leur Personne. Je respecterai, en particulier, toute ma vie le savant & poli Mr. ROQUES, à qui je suis redevable des premiers Elémens de la Philosophie, & de qui je fais gloire de me dire le Disciple. Il est trop judicieux, pour trouver mauvais, que je prenne la liberté de combattre ses raisonnemens; lui-même m'a appris à examiner les choses par moi-même, sans trop déférer aux sentimens d'autrui.

DE-



D E F E N S E
D U
SYSTEME LEIBNITIEN.
PREMIERE PARTIE
Contenant l'Exposition de ce
Système.

CHAPITRE PREMIER.

Plan de cet Ouvrage. Objections,
qui ont donné lieu à la publica-
tion du Système de

MR. DE LEIBNITZ.

I. XXXX titre de cet Ouvrage, &
 L ce que j'ai touché dans ma
 Préface, fait assez connoi-
 tre, que mon but n'est pas
 d'examiner la Critique, que Mr. DE CROU-
 SAZ a faite du beau Poème de Mr. POPE
 sur l'Homme. Je me propose unique-
 ment de répondre aux Objections, ou
 A aux

2 DÉFENSE DU SYSTÈME

aux Déclamations, dont le Livre de l'Examen est plein, contre le Système de Mr. DE LEIBNITZ. Il est aisé de voir, que la principale, & peut-être, l'unique vue du Célèbre Professeur de *Lausanne*, dans la composition de son Livre, a été de rendre odieux un Système, dont l'Auteur, & quelques-uns de ses Partisans n'ont pas le bonheur de lui plaire. Il a pris occasion de quelques expressions assez équivoques (a) du Poète Anglois, pour tomber avec toutes les forces de son Eloquence sur le système *Leibnitien*, & l'accabler sous le poids de ses Déclamations, & de ses Tur-lupinades. Tantot il le représente sous une face burlesque; tantot il le peint des plus noires couleurs: ce ne sont qu'*horreurs*, que *tissus d'Impiétés*, que *renversement de toute Morale* & de toute Religion &c.

2.

(a) Que *tout est bien* dans l'Univers; Que dans les divers degrés de la vie & des sens, il devoit y avoir quelque part un Etre tel que l'Homme, &c. Le savant Mr. BOURGUET a fait voir (*Journ. Helvétique*, Mai 1738.); que ces paroles sont plutôt prises des Oeuvres de Mr. le Comte de SCHAFTSBURI, que du système de Mr. DE LEIBNIT.

2. Voilà assurément des Imputations atroces ; & des Accusations bien graves contre le plus grand Philosophe de notre siècle , & par une conséquence inévitable , contre son incomparable Associé (a) dans la Philosophie , & contre tant de Personnes de mérite & de savoir, qui se déclarent aujourd'hui Partisans de ces deux illustres *Duum-Virs*. Après cela , j'espère que personne n'attribuera à un Esprit de dispute, ou à une Vanité ridicule , le Dessen que j'ai formé de répondre au fameux Mr. DE CROUSAZ. Ce seroit mépriser le jugement du Public, que de laisser sans réponse des Imputations si odieuses.

3. Afin de donner à mes Réponses un plus grand jour ; & pour mettre les Lecteurs en état d'en juger avec une pleine connoissance ; Je donnerai d'abord une Exposition exacte, sincère, & la plus intelligible qu'il me sera possible du système *Leibnitien*. C'est-à-dire , que j'expliquerai le système de Mr. DE LEIBNITZ sur le *Choix du Meilleur* & l'*Harmonie Universelle* , avec l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-*

(a) Mr. WOLFF.

4 DÉFENSE DU SYSTÈME

pré-établie ; qui sont les trois points contestés par les Adversaires. Je ne toucherais aux autres articles de sa Philosophie, qu'autant qu'ils peuvent avoir de liaison avec ceux-ci. J'observerai scrupuleusement, dans cette Exposition, la Règle, à laquelle je me suis engagé dans ma Préface ; Je veux dire, que je n'avancerai aucun point essentiel du système, sans l'autoriser par les propres Expressions de l'Auteur. Je ferai même parler Mr. DE LEIBNITZ le plus souvent qu'il me sera possible. Ses paroles vaudront mieux que la Paraphrase que j'en pourrois faire. Dans la seconde Partie, je répondrai aux Objections de Mr. DE CROUSAZ, ensuite à celles de Mr. ROQUES ; Et je conclurai cet Ouvrage, en faisant observer, que le système de Mr. DE LEIBNITZ nous fournit le véritable, & même le seul bon moïen de répondre aux Objections des *Manichéens* ; que Mr. BAYLE a mises dans un jour si éblouissant.

4. J'ai pris le parti, pour la commodité du Lecteur, de subdiviser encore ces deux Parties en Chapitres ; quoique, dans la première, la liaison des Matières ne
m'ait

m'ait pas permis de rendre cette distribution aussi régulière que je l'aurois souhaité. Il n'a pas été possible , sur tout, d'annoncer toujours exactement tout ce que chaque Chapitre contient , à moins que je n'eusse voulu rendre le Titre aussi long que le Chapitre même.

5. Le système de Mr. DE LEIBNITZ est contenu en entier dans la *Théodicée*. Mais il n'y est expliqué dans quelque détail, que par rapport au Moral, & à cette partie de la Métaphysique, qui a une liaison plus particulière avec la Morale & la Religion. Tout ce qui n'étoit pas nécessaire au but de l'Auteur , qui étoit de justifier les voies de Dieu ; en un mot , ce qui est purement métaphysique, ou physique , n'y est touché que légèrement : mais on en trouve des explications plus étendues dans diverses Pièces , qui ont paru dans les Journaux, ou dans d'autres Recueils. Ce sont-là les sources, où nous puiserons l'Exposition du système de Mr. DE LEIBNITZ.

6. Mais, pour se mettre en état d'en mieux pénétrer le sens , il faut savoir, avant toutes choses , à quelle occasion il a été publié. - Mr. BAYLE aiant rapporté

6 DÉFENSE DU SYSTÈME

les Erreurs des *Manichéens* , dans son Dictionnaire , & développé les Raisons que ces Hérétiques alléguoient , pour autoriser leur Dogme des deux Principes , prit plaisir , pour embarrasser des Censeurs trop aigres , d'étaler les Objections sur l'Origine du Mal & la Liberté de l'Homme , avec cette force , cette éloquence , & cette netteté , qui lui étoient si naturelles. On peut voir ses Raisonnemens dans plusieurs endroits de ses Ouvrages , & en particulier , dans le Dictionnaire , Articles *Manichéens* , *Marcionites* , & *Pauliciens* : & dans les Réponses aux *Questions d'un Provincial*. Il seroit superflu & peu convenable de les rapporter ici fort au long. Je me contenterai de donner un précis de l'Abrégé , que Mr. DE LEIBNITZ en fait au commencement des *Essais de Théodicée*. Et , comme mon but n'exige point , que j'entre dans tous les raisonnemens que Mr. DE LEIBNITZ emploie , pour expliquer les divers systèmes des Théologiens , leur donner un sens raisonnable , & les représenter sous une forme capable de soutenir les Objections , je ne toucherai uniquement que les Difficultés , que l'on peut
faire

faire contre les Principes de Religion communément reçus.

7. „ L'on peut distinguer les Dif-
 „ ficultés en deux Classes. Les unes
 „ naissent de la liberté de l'Homme, la
 „ quelle paroît incompatible avec la Na-
 „ ture Divine ; & cependant la liberté
 „ est jugée nécessaire, pour que l'homme
 „ puisse être jugé coupable & punissable.
 „ Les autres regardent la conduite de
 „ Dieu , qui semble lui faire prendre
 „ trop de part à l'existence du mal ;
 „ quand même l'Homme seroit libre , &
 „ y prendroit aussi sa part. Et cette
 „ conduite paroît contraire à la bonté,
 „ à la sainteté, & à la justice divine ;
 „ puisque Dieu concourt au mal, tant
 „ Physique , que Moral ; & qu'il con-
 „ court à l'un & à l'autre d'une manière
 „ Morale, aussi bien que d'une manière
 „ Physique : & qu'il semble que ces
 „ maux se font voir dans l'ordre de la
 „ Nature, aussi bien que dans celui de
 „ la Grace ; & dans la vie future &
 „ éternelle, aussi bien & même plus que
 „ dans cette vie passagère (a).

8.

(a) Théodicée §. 1.

8 DÉFENSE DU SYSTÈME

8. „ Pour représenter ces difficultés
„ en abrégé , il faut remarquer que la
„ liberté est combattue (en apparence)
„ par la détermination , ou par la certi-
„ tude quelle qu'elle soit ; & cependant
„ le Dogme commun de nos Philosophes
„ porte , que la vérité des futurs con-
„ tingens est déterminée. La Prescien-
„ ce de Dieu rend aussi tout l'avenir
„ certain & déterminé ; mais sa Provi-
„ dence & sa préordination , sur laquelle
„ la Prescience même paroît fondée ,
„ fait bien plus : car Dieu n'est pas
„ comme un Homme , qui peut regar-
„ der les évènements avec indifférence ,
„ & qui peut suspendre son jugement ;
„ puisque rien n'existe qu'en suite des
„ décrets de sa volonté , & par l'action
„ de sa Puissance. Et quand même on
„ feroit abstraction du concours de Dieu ,
„ tout est lié parfaitement dans l'ordre
„ des choses : puisque rien ne sauroit
„ arriver , sans qu'il y ait une cause dis-
„ posée comme il faut à produire l'ef-
„ fet : ce qui n'a pas moins lieu dans les
„ actions volontaires , que dans toutes les
„ autres. Après quoi il paroît que l'hom-
„ me est forcé à faire le bien & le mal
qu'il

„ qu'il fait ; & par conséquent, qu'il n'en
 „ mérite, ni récompense, ni chatiment ;
 „ ce qui détruit la Moralité des Actions,
 „ & choque toute la justice divine &
 „ humaine (a).

9. Mais quand on accorderoit la liberté à l'homme, le concours de Dieu forme encore une grande Difficulté.
 „ L'on objecte, que toute la réalité, &
 „ ce qu'on appelle la substance de l'acte,
 „ dans le péché même, est une production de Dieu, puisque toutes les
 „ Créatures & toutes leurs actions tiennent de lui ce qu'elles ont de réel ;
 „ d'où l'on voudroit inférer, non seulement qu'il est la cause Physique du
 „ Péché, mais aussi qu'il en est la cause
 „ Morale, puisqu'il agit très-librement,
 „ & qu'il ne fait rien sans une parfaite
 „ connoissance de la chose, & des suites
 „ qu'elle peut avoir. Et il ne suffit pas
 „ de dire, que Dieu s'est fait une Loi
 „ de concourir avec les volontés, ou résolutions de l'Homme, soit dans le
 „ sentiment commun, soit dans le système des Causes occasionelles ; car outre

(a) Théod. §. 2.

10 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ tre qu'on trouvera étrange qu'il se soit
„ fait une telle Loi, dont il n'ignoroit
„ point les suites; la principale difficul-
„ té est, qu'il semble que la mauvaise vo-
„ lonté même ne fauroit exister sans un
„ concours, & même sans quelque pré-
„ détermination de sa part qui contribue
„ à faire naître cette volonté dans l'Hom-
„ me, ou dans quelque'autre Créature
„ raisonnable,, (a)

10. Et quand Dieu ne devoit concou-
rir aux Actions que d'un concours géné-
ral, ou même point du tout, du moins
aux mauvaises, la difficulté n'est pas en-
core levée. On dira, que le Mal étant
incompatible avec une Nature infiniment
parfaite, il étoit indigne de Dieu,
non seulement de le produire, mais mê-
me de le permettre: Et qu'un Créateur
infiniment sage, & parfaitement bon,
n'auroit pas produit un Monde, où il en-
tre tant de Malice & de Douleurs, ni
donné l'Etre à une Espèce corrompue &
infortunée, dont le plus grand nombre
des Individus se livreroit à toutes sortes
de vices, & se précipiteroit par là dans
une

(a) Ibid. §. 3.

une misère éternelle. On fait là-dessus une peinture effrayante des désordres qui règnent sur la Terre. „ Dieu, dit-on, „ connoit tout ce qui arivera, s'il met „ l'Homme dans telles & telles circon- „ stances, après l'avoir créé; & il ne „ laisse pas de l'y mettre. L'Homme „ est exposé à une tentation, à laquel- „ le on fait qu'il succombera, & que „ par-là il sera cause d'une infinité de „ maux effroiables; que par cette chute „ tout le Genre-Humain sera infecté, „ & mis dans une espèce de nécessité de „ pécher, ce qu'on appelle le péché ori- „ ginel; que le Monde sera mis par-là „ dans une étrange confusion; que par „ ce moien la mort & les maladies se- „ ront introduites, avec mille autres „ malheurs & misères, qui affligent ordi- „ nairement les bons & les mauvais; que „ la méchanceté règnera même; que „ la vertu sera opprimée ici bas; & „ qu'ainsi il ne paroitra presque point „ qu'une Providence gouverne les cho- „ ses. Mais c'est bien pis, quand on „ considère la vie à venir, puis qu'il n'y „ aura qu'un petit nombre d'Hommes „ qui seront sauvés, & que tous les au-

„ tres périront éternellement (a).

II. En vain répondroit-on , que ces Hommes-là périssent par leur faute , puis qu'ils ont péché librement , & qu'ils avoient la liberté de mieux faire. L'Impie insistera , & soutiendra toujours, que Dieu ne devoit point les abandonner à cette funeste liberté , & les mettre par là en situation de se perdre. Qu'il n'est point de bon Père qui voulût faire à ses Enfans un présent, dont ils pourroient abuser, & dont il fauroit certainement qu'ils ne manqueroient pas de faire un usage qui causeroit leur perte entière ; ni de Maître sage & haïssant le désordre, qui fit donner du vin à des Esclaves yvrognes. On dira même , que si Dieu ne pouvoit empêcher , sauf sa Sagesse, qu'un certain nombre d'hommes se perdît pour toujours , il devoit plutôt ne les point créer ; puisqu'un Père tendre aimeroit infiniment mieux n'avoir point de Postérité, que de mettre au Monde des Malheureux, destinés à être éternellement misérables. En un mot, on dit que le Mal, tant Physique , que Moral,

ne

(a) Ibid. §. 4.

ne peut être , ni l'effet immédiat , ni la suite des Décrets , ou de la permission d'un Etre infiniment puissant , infiniment sage , souverainement saint , & parfaitement bon : Et qu'ainsi il faut admettre deux Principes , avec les *Manichéens* , l'un bon , & l'autre mauvais ; ou convenir que Dieu (soit dit sans blasphème) a manqué de Puissance , pour empêcher le Mal , ou de Sagesse , pour le prévenir , ou enfin de Bonté , pour en exempter ses Créatures.

12. Telles sont les Difficultés auxquelles Mr. DE LEIBNITZ a entrepris de fournir une solution , par le moyen de son système. Il auroit sans doute donné à ses Réponses une plus grande évidence , & il les auroit portées jusqu'à la Démonstration , pour les Esprits les plus difficiles , s'il eût jugé à propos de s'expliquer , par tout , suivant ses propres Principes. Mais se proposant de se rendre utile à tout le Monde , & de fournir aux Gens-de-bien , de quelque Parti qu'ils fussent , les moyens de prévenir , ou d'effacer , les funestes impressions que les Objections de Mr. BAYLE auroient pu produire , sans doute contre l'intention de cet illustre

14 DÉFENSE DU SYSTÈME

Auteur , sur des Esprits foibles , ou portés à la Mélancolie ; se proposant , dis-je , un but si louable , il n'a point voulu s'écarter des Idées communes , s'efforçant même de réunir tous les systèmes. Et il s'est contenté de donner aux Esprits plus subtils , & plus difficiles , quelques indices , & quelques avant-gouts , qui pussent les mettre au pas sur les véritables solutions des plus fortes instances. Je veux parler entre autres de ce que l'Auteur dit sur la nature de la Malice & du Péché , & sur l'état de la vie à venir. Comme le plus grand nombre ne pousseront pas leurs Difficultés si loin , il n'auroit pas été convenable , pour prévenir un mal incertain , de leur indiquer des remèdes , dont ils auroient pu abuser , en les prenant dans un mauvais sens. Notre illustre Philosophe est fort louable d'avoir *tout dirigé à l'édification* , comme il le témoigne lui-même dans une Lettre à Mr. REMOND (a). Et voici comment il manifeste ses bonnes intentions , au §. 6. de la *Théodicée*.
„ Notre but est d'éloigner les Hommes
des

(a) Dans le Recueil de DES MAIZEAUX
T. II.

„ des fausses Idées, qui leur représentent
 „ Dieu comme un Prince absolu , usant
 „ d'un pouvoir despotique , peu propre à
 „ être aimé , & peu digne d'être aimé.
 „ Ces notions sont d'autant plus mauvai-
 „ ses par rapport à Dieu, que l'essentiel de
 „ la piété est non seulement de le crain-
 „ dre , mais encore de l'aimer sur tou-
 „ tes choses; ce qui ne se peut, sans qu'on
 „ en connoisse les perfections capables
 „ d'exciter l'amour qu'il mérite , & qui
 „ fait la félicité de ceux qui l'aiment.
 „ Et nous trouvant animés d'un zèle, qui
 „ ne peut manquer de lui plaire , nous
 „ avons sujet d'espérer, qu'il nous éclai-
 „ rera , & qu'il nous assistera lui-même
 „ dans l'exécution d'un dessein entrepris
 „ pour sa gloire & pour le bien des
 „ hommes. Une si bonne cause donne
 „ de la confiance : s'il y a des appa-
 „ rences plausibles contre nous , il y a
 „ des démonstrations de notre côté ; &
 „ j'oserois bien dire à un Adversaire :

*Aspice quàm mage sit nostrum penetrabile
telum.*



CHAPITRE SECOND

De l'Existence de Dieu, & de ses Attributs. Qu'il a choisi le meilleur Monde possible.

13. **E**XPLIQUONS maintenant ce Système, duquel son incomparable Auteur se promettoit un si bon effet. On pose pour premier Principe, *que rien n'existe, & que rien ne se fait, sans qu'il y ait une Raison, ou Cause, suffisante, pourquoi il existe, ou pourquoi il se fait d'une telle manière plutôt que d'une autre.* Ce Principe est évident, & il faut l'admettre, ou être réduit à dire, que le *Rien* produit quelque chose ; c'est-à-dire, qu'il agit, & qu'il n'est rien en même-tems. Ce qui est la plus grande absurdité, que l'on puisse concevoir.

14. Or ce qui *est* peut avoir la Cause de son existence, ou dans soi même, ou dans un autre ; il peut être *nécessaire*, ou *contingent*. Il est *nécessaire*, si sa nature est telle qu'il implique contradiction qu'il n'exi-

n'existe point, ou qu'il eût existé d'une manière différente; & au contraire, une chose est *contingente*, quand son Idée ne renferme point la Nécessité de l'existence, & que l'on peut concevoir qu'elle eût existé avec quelque changement; & alors elle doit son existence à une Cause étrangère: il faut qu'elle ait été produite, & ainsi qu'elle ait commencé. Elle doit, dis-je, son existence à une Cause étrangère; car si elle étoit sa propre Cause, pourquoi son contraire, qui est également possible, (par la Définition), n'existeroit-il pas aussi par soi même? Mais les deux Contradictoires ne peuvent pas exister en même tems; Et il n'y auroit aucune Raison de la préférence que l'un obtiendrait sur l'autre, contre notre Principe (13). Donc il faut que cette Raison se trouve dans une Cause étrangère.

15. „ Mais les choses qui sont bornées,
 „ comme tout ce que nous voions & ex-
 „ périmentons, sont contingentes, &
 „ n'ont rien en elles qui rende leur exi-
 „ stence nécessaire; „ puis qu'elles pou-
 „ voient être autrement qu'elles ne sont
 (14) „ étant manifeste que le tems, l'es-
 „ pace, & la matière, unies & uniformes

„ en

18 . DÉFENSE DU SYSTÈME

„ en elles-mêmes , indifférentes à tout ,
 „ pouvoient recevoir de tout autres mou-
 „ vemens & figures , & dans un autre
 „ ordre „ (a). Elles tiennent donc leur
 existence d'un autre. Et ainsi, que l'on
 remonte tant qu'on voudra de Cause en
 Cause, il faudra enfin venir à une Cause
 première universelle, & qui ne doive el-
 le-même son existence qu'à la propre né-
 cessité de sa nature ; Car sans une pareil-
 le Cause, jamais rien n'auroit existé (13).
 „ Il faut donc chercher *la raison de l'exi-*
 „ *stence du Monde*, qui est l'assemblage
 „ entier des choses *contingentes* , dans la
 „ substance qui porte la raison de son exi-
 „ stence avec elle , & laquelle par conse-
 „ quent est *nécessaire* & éternelle „ (b).

16. Cette substance est *immuable*, puis-
 qu'on ne sauroit y concevoir de change-
 ment, sans détruire la nécessité de son exi-
 stence (14), & par conséquent sans la
 détruire elle même (15).

17. Tous ses attributs sont *sans bornes* ;
 c'est - à - dire qu'ils s'étendent aussi loin
 qu'il est possible ; puis qu'il n'y a aucune
 Cau-

(a) Théod. §. 7.

(b) Ibid.

Cause qui pût leur donner des bornes. Et s'ils étoient bornés, ils auroient pu être autrement, puis qu'il est *possible* qu'ils soient infinis; & ainsi la substance, qui les possède, ne feroit pas *nécessaire* (14).

18. „ Il faut aussi que cette Cause soit
 „ *Intelligente*: car ce Monde, qui existe,
 „ étant contingent, & une infinité d'au-
 „ tres Mondes étant également possibles,
 „ & également prétendans à l'existence,
 „ pour ainsi dire, aussi bien que lui, il
 „ faut que la Cause du Monde ait eu
 „ égard ou relation à tous ces Mondes
 „ possibles, pour en déterminer un. Et
 „ cet égard ou rapport d'une substance
 „ existante à de simples possibilités, ne
 „ peut être autre chose que l'*Entende-*
 „ *ment*, qui en a les Idées (a): Cette sub-
 „ stance est donc *Intelligente*, & dans un
 „ degré infini (17).

19. Et, par conséquent, elle est infiniment *sage*. Car la sagesse est inséparable de l'Intelligence, & elle en découle naturellement. Elle consiste à agir suivant les Loix de l'Ordre, qui est fondé sur les Vérités éternelles.

(a) Ibid.

20 DÉFENSE DU SYSTÈME

20. Déterminer un de ces Mondes possibles, ne peut être autre chose que l'acte de la *Volonté* qui choisit (a). Et, comme rien ne peut contraindre la *Volonté* de d'Etre infini, il est *Libre*, & souverainement *Libre* (17).

21. L'Etre, qui a produit ce Monde doit être *Puissant*, & infiniment *Puissant* (17.)

22. Etant tout parfait, il doit être de plus souverainement *Heureux*; & son bonheur est inaltérable (16.)

23. Il n'avoit donc pas besoin des Créatures, pour être infiniment heureux; & cependant il les a créées librement (20). C'est donc un principe de bonté, qui l'y a porté; Dieu est donc encore infiniment *Bon*.

24. MR. DE LEIBNITZ finit ainsi cet article 7. „ La Puissance va à l'être,
„ la Sagesse ou l'Entendement au vrai,
„ & la Volonté au bien. Et cette Cause
„ intelligente doit être infinie de toutes manières, & absolument parfaite
„ en puissance, en sagesse & en bonté,
„ puisqu'elle va à tout ce qui est possible.
„ Et

(a) Ibid.

„ Et, comme tout est lié, il n'y a pas
 „ lieu d'en admettre plus d'une. Son En-
 „ tendement est la source des *Essences*,
 „ & sa Volonté est l'origine des *Existen-*
 „ *ces*. Voilà, en peu de mots, la preuve
 „ d'un Dieu unique avec ses perfections,
 „ & par lui l'origine des choses. „
 Mr. DE LEIBNITZ indique ici la Preuve
 de l'*Unité* de Dieu. Nous la dévelope-
 rons tout-à-l'heure. Mais nous avons en-
 core besoin, pour cela, de quelques Pro-
 positions. Voïons maintenant l'usage
 que nous pourrons tirer de cette connois-
 sance des Attribus Divins, pour établir
 notre système.

25. Dieu étant infiniment *intelligent*
 (18); il possède dans son Entendement
 l'*Idée* de toutes les choses possibles; c'est-
 à-dire, toutes les Idées qui ne se détrui-
 sent pas elles-mêmes, ou qui ne sont pas
 contradictoires; & il connoit toutes les
 Combinaisons possibles de ces choses, dont
 les Idées lui sont présentes, avec toutes
 leurs suites, tous leurs effets, & géné-
 ralement tout ce qui en résulte. Il voit,
 par-là, lesquelles de ces Combinaisons
 sont les plus parfaites, & en quoi les unes
 sont préférables aux autres. Nous ap-
 pellons

22 DÉFENSE DU SYSTÈME

pellons *Mondes* ces Combinaisons de choses.

26. Dieu a le Pouvoir *Physique* de produire toutes les choses, qui n'impliquent pas contradiction (21.) Cependant il ne produit pas tout; il ne fait que ce qu'il veut, & il ne veut pas tout ce qui est physiquement possible.

27. Dieu veut en conséquence de ses Attributs, & il ne peut rien faire qui leur soit contraire. Poser le contraire, c'est établir un Dieu, qui n'est pas d'accord avec lui-même; c'est nier, que Dieu soit sage & bon, en un mot, qu'il soit Dieu.

28. Dieu est souverainement *sage* & souverainement *bon* (19. & 23). Il veut tout ce qui est conforme à sa Bonté, & il le veut de la manière la plus sage & la plus digne de ses Perfections (27). Il est donc contradictoire qu'ayant voulu donner l'être à l'un de ces *Mondes* possibles, qu'il a vus dans son Entendement, il n'ait pas choisi le plus conforme à ses Attributs, le plus digne de lui; en un mot, le *Meilleur*. Un Monde 1°. dont la Création ait le but le plus grand, & le plus excellent, que cet Être tout parfait ait pu se proposer. Nous ne pouvons décider

cider absolument quel a été ce but du Créateur, car nous sommes trop bornés pour connoître toute sa Nature. Cependant, comme nous savons que sa Bonté l'a porté à donner l'existence aux Créatures (23); & que l'objet de cette Bonté ne peut être que les Créatures Intelligentes; nous pouvons dire, en raisonnant suivant les lumières, qu'il nous a données pour le connoître, qu'il s'est proposé dans son Ouvrage, de créer le plus grand nombre de Créatures Intelligentes de toute espèce, & de leur donner le plus de Connoissance, le plus de Bonheur, & le plus de Bonté, que l'Univers en pourroit admettre; & de les conduire à cet heureux état, de la manière la plus convenable à leur Nature, & la plus conforme à l'Ordre, Car la Bonté de Dieu ne peut jamais aller contre les Loix de l'Ordre, qui sont les Règles invariables de sa conduite (19). Et la Bonté se trouve réunie avec la sagesse en ceci; c'est que le plus grand bonheur des Créatures intelligentes consistant dans la Connoissance & l'Amour de Dieu, cet Etre suprême, pour s'en faire mieux connoître, & les porter à l'adorer, s'est proposé de leur

24 DÉFENSE DU SYSTÈME

leur manifester ses Divins Attributs ; & , par conséquent , de choisir un Monde où il y eût le plus de Caractères d'une souveraine Sagesse & d'une Puissance infinie , dans toute son Administration : Et en particulier , dans les choses matérielles , *le plus de variété avec le plus grand ordre ; le terrain , le lieu , le tems les mieux ménagés ; le plus d'effets produits par les Loix les plus simples (a) .* 2°. Le Monde actuel , pour être le *meilleur* , doit être celui de tous les Mondes possibles , qui réponde le plus exactement à ce but magnifique du Créateur ; en sorte que toutes ses parties , sans exception , avec tous leurs changemens , & leur arrangement , conspirent , avec la plus grande exactitude , à la vue générale . Car la perfection de toute Machine , en général , consiste , en ce que l'on peut dériver d'une raison générale , savoir de la vue pour laquelle elle a été faite , les raisons qui marquent pourquoi chacune de ses parties est précisément telle qu'elle est , & non pas autrement ; & pourquoi toutes ces parties ont été arrangées

gées

(a) Voyez la Vie de Mr. DE LEIBNITZ §. 137.

gées & liées précisément de telle façon, & non pas autrement. C'est-à-dire que la Machine sera parfaite, si toutes ses parties, sans exception, & leur ordre, ou leur arrangement, sont précisément tels qu'ils doivent être pour que la Machine soit parfaitement & exactement propre à la vue qu'on se propose en la fabriquant. Et par rapport à un Ouvrage unique, qui en exclut d'autres, & dont la destination est au pouvoir de l'Ouvrier, tel que l'Univers, on trouve une seconde raison de sa perfection, ou, pour parler plus exactement, de son excellence, dans l'excellence de la vue que son Auteur s'est proposée en le créant.

29. On voit par ce détail, que nous appellons le *Meilleur*, ce qui est le plus conforme aux vues de Dieu, vues qui sont fondées sur ses divins Attributs, & les plus excellentes que l'on puisse concevoir. Je fais cette remarque, pour prévenir une exception, que j'ai entendu faire à un habile Théologien ; savoir, que Dieu veut, ou permet, tel ou tel événement, non qu'il soit nécessaire pour la perfection du Monde, mais parce qu'il est plus conforme à ses *Dessins*. Or c'est justement

B

ment

A Z E C

ment là ce que nous entendons par le terme de *meilleur* ; Car les Desseins de Dieu ne pouvant avoir pour objet que *le plus grand BIEN*, tout évènement, toute suite de causes & d'effets, qui y conduit le plus sûrement, & qui est ainsi *la plus conforme* aux Desseins de Dieu, est sans doute la *Meilleure*.

30. Tout ce que nous avons démontré d'un Dieu doit être appliqué à tous les Dieux, s'il y en a plusieurs. Il faudra donc dire, que chacun de ces Dieux a créé le *meilleur* Monde possible. (28). Mais alors ; ou tous les Ouvrages de ces Dieux seront distincts & séparés ; ou ils ne feront tous ensemble qu'un seul & même Ouvrage , qu'un seul & même Monde. S'ils sont distincts , il est clair que tous ces Mondes ensemble renferment plus de bonté , & sont meilleurs qu'un seul de ces Mondes , pris en particulier ; & ainsi aucun des Dieux n'aura fait le *Meilleur* ; ce qui est contradictoire (28). Si l'Ouvrage de tous les Dieux ensemble ne fait qu'un seul & même Monde, il faudra dire : Ou qu'aucun ne l'a fait seul & indépendamment des autres, & par conséquent qu'aucun n'a fait le *Meilleur*,

leur, contre le principe établi (28); ou que chacun d'eux a fait seul cet Ouvrage même, que chaque autre a fait aussi tout seul; ce qui est manifestement absurde. Donc *il ne peut y avoir qu'UN Dieu*. C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ exprime en ces termes : (*Theodicée* §. 7.) *Comme tout est lié, il n'y a pas lieu d'admettre plus d'un Dieu*.

31. Voici comment l'Illustre Auteur de la *Theodicée* énonce en peu de mots tout ce que nous venons de dire. „ Cet-
 „ te suprême sagesse jointe à une bonté
 „ qui n'est pas moins infinie qu'elle, n'a
 „ pu manquer de choisir le meilleur. Car,
 „ comme un moindre mal est une espèce
 „ de bien ; de même un moindre
 „ bien est une espèce de mal, s'il fait
 „ obstacle à un bien plus grand : & il y
 „ auroit quelque chose à corriger dans les
 „ actions de Dieu, s'il y avoit moyen de
 „ mieux faire.... Et s'il n'y avoit pas le
 „ meilleur (*optimum*) parmi tous les mon-
 „ des possibles, Dieu n'en auroit produit
 „ aucun. „ (a) Parce qu'il ne fait rien
 sans

(a) Théod. §. 8.

sans raison, & qu'il n'agit point au hazard. Car s'il y avoit moïen de supposer deux Mondes parfaitement égaux en perfection & en bonté, sans qu'ils fussent le même; ce qui ne paroît pas concevable; en ce cas, il n'y auroit eu aucune raison de préférer l'un à l'autre, & Dieu n'auroit point choisi. Nous aurons occasion plus bas d'en donner encore une autre **Démonstration**. Pour ôter toute équivoque, il faut remarquer, avec M. DE LEIBNITZ, que nous appellons „ *Monde* toute la suite & toute la collection de toutes les choses existantes; afin qu'on ne dise point que plusieurs Mondes pouvoient exister en différents tems & en différents lieux. Car il faudroit les compter tous ensemble pour un Monde, ou si vous voulez, pour un *Univers*. Et quand on rempliroit tous les tems & tous les lieux, il demeureroit toujours vrai qu'on les auroit pu remplir d'une infinité de manières, & qu'il y a une infinité de Mondes possibles, dont il faut que Dieu ait fait le meilleur; puisqu'il ne fait rien, sans agir suivant la suprême Raison „ (a).

32. D

(a) Ibid.

32. Il est bon de remarquer dès à présent, quoique nous pouvions examiner cette Question ailleurs, & plus au long, que cette *nécessité*, qui est en Dieu, de faire le *Meilleur*, n'est que *Morale*; c'est-à-dire, que le contraire est possible en soi, mais qu'il ne seroit pas convenable à la Sagesse & à la Bonté souveraine. En sorte „ que Dieu n'est point nécessaire „ métaphysiquement parlant, à la création „ de ce Monde (a) „. Sa Volonté est toujours parfaitement *libre*, quoiqu'elle ne puisse jamais manquer d'être accompagnée d'une sagesse & d'une bonté infinie. „ Dieu est obligé par une nécessité „ morale, à faire les choses en sorte qu'il „ ne se puisse rien de mieux : autrement „ non seulement d'autres auroient „ sujet de critiquer ce qu'il fait ; mais „ qui plus est, il ne seroit pas content „ lui-même de son Ouvrage, il s'en reprocheroit l'imperfection ; ce qui est „ contre la souveraine félicité de la nature Divine (b) ”.

33

(a) Théod. §. 201.

(b) Ibid.

20 DÉFENSE DU SYSTÈME

33. Puis donc que ce Monde, qui existe, a été choisi, il faut conclure de que nous avons dit (27. & 28.), que de tous les Mondes possibles il est celui „ qui, „ tout compté, tout rabattu, a été trouvé le meilleur par le Créateur, qui l'a choisi (a) „.

(a) Théod. §. 9.

CHAPITRE TROISIÈME

*Que dans le Monde, que Dieu a choisi,
tout est lié & harmonique.
Comment le Mal y est entré.*

34. **N**ous avons prouvé, par la considération des Perfections de Dieu, qu'il a choisi le meilleur Monde. Mais, comme il paroitra, sans doute, que ce monde seroit meilleur, si on en retranchoit au moins une partie des maux qui y sont ; pour lever cette Difficulté, il faut encore employer un second Principe de Mr. de LEIBNITZ, savoir ; que, dans ce Monde, tout est tellement lié, qu'aucune partie ne sauroit en être retranchée, sans que

que tout le reste soit changé aussi; en sorte que ce même Monde, qui a été trouvé le meilleur, ne subsisteroit plus. „ Quel-
 „ que Adversaire ne pouvant répondre
 „ à cet argument, répondra peut-être
 „ à la conclusion par un argument con-
 „ traire, en disant que le Monde auroit
 „ pu être sans le péché & sans les souff-
 „ rances : mais je nie qu'alors il auroit
 „ été meilleur. Car il faut savoir, que tout
 „ est lié dans chacun des Mondes possi-
 „ bles: l'Univers, quel qu'il puisse être,
 „ est tout d'une pièce, comme un O-
 „ céan; le moindre mouvement y étend
 „ son effet à quelque distance que ce soit,
 „ quoique cet effet devienne moins sen-
 „ sible à proportion de la distance; de sor-
 „ te que Dieu y a tout réglé, par avance,
 „ une fois pour toutes, aiant prévu les
 „ prières, les bonnes & les mauvaises
 „ actions, & tout le reste; & chaque
 „ chose a contribué *idéalement* avant son
 „ existence à la résolution, qui a été prise
 „ sur l'existence de toutes les choses.
 „ Desorte que rien ne peut être changé
 „ dans l'Univers (non plus que dans un
 „ nombre) sauf son essence, ou si vous
 „ voulez, sauf son *individualité numéri-*

32 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ *que.* Ainsi, si le moindre mal, qui ar-
 „ rive dans le Monde, y manquoit, ce
 „ ne seroit plus ce Monde, qui tout
 „ compté, tout rabattu, a été trouvé le
 „ meilleur par le Créateur, qui l'a choi-
 „ si. (a)

35. „ Il est vrai qu'on peut s'imaginer
 „ des Mondes possibles, sans péché &
 „ sans malheur; & on en pourroit faire
 „ comme des Romans, des *Utopies*, des
 „ *Sevarambes*; mais ces mêmes Mondes
 „ seroient d'ailleurs fort inférieurs en
 „ bien au nôtre: Je ne saurois vous le
 „ faire voir en détail: car puis-je con-
 „ noître, & puis-je vous représenter des
 „ infinis, & les comparer ensemble?
 „ Mais vous le devez juger avec moi:
 „ *ab effectu*, puis que Dieu a choisi ce
 „ Monde tel qu'il est (b). En effet,
 „ nous avons prouvé en général, *a priori*,
 „ que Dieu n'a pu choisir que le *Meilleur*.
 „ Et ainsi, les plus claires Démonstrations
 „ de la raison nous obligent de croire, que
 „ ce Monde est le *meilleur*, quoi que nous
 „ ne puissions pas le voir dans le détail; &
 „ nous

(a) Théodicée §. 9.

(b) Ibid. §. 10.

nous devons reconnoître par conséquent, que toutes les parties . & leur arrangement, répondent parfaitement à la vue générale (28), & que les prétendus défordres, que nous remarquons dans la partie, ne nous paroissent tels, que par un effet de notre ignorance, parce que nous ne sommes pas capables de connoître la liaison & la disposition d'un ouvrage aussi immense que l'Univers; mais qu'ils sont véritablement *ordre dans le tout*, & tels qu'ils doivent être pour la perfection de l'Ouvrage entier. „ Toutes les objections, dit Mr. DE LEIBNITZ (a), „ prises du train des choses, où nous remarquons des imperfections, ne sont „ fondées que sur de fausses apparences. „ Car si nous étions capables d'entendre „ l'Harmonie universelle, nous verrions „ que ce que nous sommes tentés de blâmer, est lié avec le plan le plus digne „ d'être choisi; en un mot nous verrions, „ & ne croirions pas seulement, que ce „ que Dieu a fait est le meilleur. J'appelle voir ici, ce qu'on connoit *a priori* „ *ri*

(a) Discours sur la Conformité de la Foi &c.
§. 44.

34 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ *ri* par les causes ; & croire ce qu'on ne
 „ juge que par les effets ; quoi-que l'un
 „ soit aussi certainement connu que l'autre.
 „ Et l'on peut appliquer encore ici ce
 „ que dit S^t. Paul (2. Cor. v. 7.) que
 „ nous cheminons par *foi* & non par *vue*.
 „ Car la sagesse infinie de Dieu nous
 „ étant connue , nous jugeons que les
 „ maux , que nous expérimentons , de-
 „ voient être permis , & nous le ju-
 „ geons par l'effet même , ou *a posteriori*,
 „ c'est-à-dire , parce qu'ils existent.

§6. L'Auteur fait valoir par tout
 cette réponse , & la fortifie par plusieurs
 considérations. Il dit , par exemple , qu'il
 n'est point nécessaire de „ trouver les
 „ raisons de Dieu , mais qu'il suffit de
 „ montrer qu'il n'en sauroit manquer : &
 „ qu'il n'y en a point de contraires qui
 „ puissent être valables (a). L'Objet de
 „ Dieu , dit-il encore , a quelque chose
 „ d'infini , ses soins embrassent l'Univers ;
 „ ce que nous en connoissons n'est pres-
 „ que rien , & nous voudrions mesurer
 „ sa Sagesse & sa Bonté par notre con-
 „ noissance. Quelle témérité , ou plût-
 „ tôt

(a) Théod. §. 133.

„tôt quelle absurdité (a)! Il seroit dé-
 „raisonnable de vouloir opposer des ap-
 „parences si imparfaites, & si peu fon-
 „dées (celles que forme la considéra-
 „tion du Mal Moral & des maux Phy-
 „siques) aux Démonstrations de la Rai-
 „son (b) (qui prouvent que Dieu a
 „choisi le Meilleur, comme nous l'a-
 „vons vu (27. 28.) Mr. DE LEIBNITZ
 dit aussi, qu'on ne doit pas juger sans
 connoître tout le sujet dont il s'agit,
 suivant „cet Axiome de Droit : *inci-*
 „*vile est nisi totâ Lege inspectâ judicare.*
 „Car il arrive quelques-fois que ce qui
 „est désordre dans la partie est ordre
 „dans le tout (c). „C'est pourquoi,
 dans un Composé, quand on veut juger
 de la perfection d'une partie, il ne faut
 point considérer ce qu'elle est *en soi*,
 mais ce qu'elle est par rapport à sa rela-
 tion avec le tout. Cette seule considé-
 ration suffit pour nous faire sentir com-
 bien sont téméraires & extravagantes les
 conclusions, que l'on voudroit tirer des
 dé-

(a) Ibid. §. 134.

(b) Ibid. §. 221.

(c) Ibid. §. 128.

36 DÉFENSE DU SYSTÈME

désordres & des imperfections apparentes, que l'on remarque dans quelques parties, considérées en elles-mêmes, contre la perfection absolue du Monde, de cet Ouvrage immense, où, suivant l'expression de Mr. DE LEIBNITZ, *nous ne voïons guère plus loin que notre nés*. Il faut encore remarquer, que nous avons un échantillon de la beauté des Ouvrages de Dieu, quand nous voïons „quelque chose „ d'entier & d'isolé, pour ainsi dire (le système de nos Planètes, par exemple, une Plante, un Animal) „ & toutes les „ fois que nous voïons un tel Ouvrage „ de Dieu, nous le trouvons si accompli, qu'il en faut admirer l'artifice & la „ beauté: mais lors qu'on ne voit pas un „ Ouvrage entier, lors qu'on n'envisage „ que des lambeaux & des fragmens, ce „ n'est pas merveille si le bon ordre n'y „ paroît pas Il faudroit juger des „ Ouvrages de Dieu aussi sagement, que „ Socrate jugea de ceux d'Héraclite, en „ disant : Ce que j'en ai entendu me „ plaît, je croi que le reste ne me plai- „ roit pas moins si je l'entendois., (a).

37.

(a) Ibid. §. 146.

37. Cependant , comme les Crimes des hommes , les misères & les catastrophes aux quelles ils sont sujets , les Bons aussi-bien que les Méchans ; l'oppression des Gens de bien , & le triomphe des Mauvais ; enfin la Damnation éternelle d'un grand nombre de Créatures ; Comme, dis-je , tous ces articles semblent fournir de grandes difficultés contre les Perfections de Dieu, Mr. DE LEIBNITZ emploie bien des Considérations pour effacer l'impression qu'elles pourroient faire sur les Esprits. Il dit , par exemple, que même parmi les hommes , les biens sont en bien plus grand nombre que les maux ; suivant ce vers d'Euripide :

Πλείω τὰ χρεστά τῶν κακῶν εἶναι βρο-
πις. (a).

Que notre Terre n'est qu'un point en comparaison de l'Univers , dont tout le reste peut être rempli de vertu & de bonheur , peu d'exemples suffisant pour l'utilité que le Bien retire du Mal (b) ;

Que

(a) Théod. §. 258.

(b) Ibid. §. 19.

38 DÉFENSE DU SYSTÈME

Que le Mal Physique en particulier contribue quelques-fois à une plus grande perfection de celui qui le souffre (a); Que la disproportion des Biens Physiques sera compensée dans une autre vie (b).

38. En particulier, sur les peines de la vie à venir, l'Auteur fait assez entendre qu'il approuve le sentiment d'ORIGÈNES, qui s'accorde avec celui de Mr. TH. BURNET & d'autres grands Théologiens, en ce qu'il exclut l'éternité des peines, & qui semble même prendre le dessus aujourd'hui. Cependant, comme nous l'avons déjà remarqué, Mr. DE LEBNITZ se proposoit de faire un Livre utile à tout le Monde, & après avoir fourni cette ouverture aux Esprits plus difficiles & plus hardis, il essaie encore de lever la Difficulté, dans le Système commun. „ En nous tenant donc, dit-il, „ (c), à la doctrine établie, que le nombre des hommes damnés *éternellement* „ sera incomparablement plus grand que „ celui des sauvés; il faut dire que le mal „ ne laisseroit pas de paroître presque „ com-

(a) Ibid. §. 23.

(b) Ibid. §. 17.

(c) Théod. §. 19.

„ comme rien en comparaison du bien,
 „ quand on considèrera la véritable
 „ grandeur de la Cité de Dieu, &c. Il
 ajoute encore d'autres raisons, que l'on
 peut voir aux §. 266. & suivans de la
Theodicée. Mais il faut avouër qu'en
 retenant le Dogme de l'éternité des pei-
 nes, il reste encore quelque embarras,
 dont il est difficile de se démêler parfai-
 tement : Au lieu que toute difficulté ces-
 se, & le Systême de Mr. DE LEIBNITZ de-
 vient démonstratif, dès qu'on admet une
 espèce d'Origenisme, suivant lequel tou-
 tes les Intelligences doivent un jour par-
 venir au bonheur. Car en ce cas, il est
 fort aisé de croire, que les divers états
 par lesquels ces Créatures intelligentes
 doivent passer, non seulement sont né-
 cessaires au plan du Meilleur, mais en-
 core qu'ils sont les plus convenables à la
 nature propre de chacune de ces Intelli-
 gences, & le plus court chemin pour les
 conduire au bonheur. Puisqu'on ne fau-
 toit nier, que la nature de ces Créatures
 ne puisse être telle, qu'un état d'épreu-
 ves & de souffrances passagères soit le
 meilleur, & le plus court moyen de les
 conduire vers la perfection, & par con-
 sé-

séquent au vrai bonheur, qui ne peut se trouver sans cette perfection. Ceux donc, qui, avec plusieurs grands Théologiens, ne croient pas que l'éternité des peines soit enseignée dans l'Écriture, ne trouveront ici aucune difficulté. Ceux qui pensent autrement, devront dire, que la considération des Perfections de Dieu nous oblige de croire, qu'il a créé le Meilleur, malgré les apparences contraires, qui ne nous paroissent telles, que par un effet des bornes étroites de notre pénétration.

39. Mais, comme toutes les Raisons que nous venons de toucher sont communes à Mr. DE LEIBNITZ & à plusieurs Philosophes & Théologiens; qu'elles ne font pas proprement partie du Système que nous expliquons; & que d'ailleurs nos Adversaires ne les attaquent point; il suffit de les avoir indiquées. Passons à celles qui appartiennent plus particulièrement au Leibnitianisme.

40. Sur notre Réponse, que Dieu a choisi ce Monde - ci, comme le plus parfait & le meilleur de tous les Mondes possibles, malgré les maux particuliers qui s'y remarquent, on demande; comment
ment

ment il se peut que le Mal soit entré dans la composition de cette suite la plus parfaite des choses, & qu'il ait été ainsi mêlé dans l'objet de l'élection Divine ?

41. Pour bien résoudre cette Question, il faut d'abord se former une juste idée de ce que l'on appelle *Mal*. „ On peut „ prendre le Mal métaphysiquement, „ physiquement, & moralement. Le „ *mal métaphysique* consiste dans la simple „ imperfection, le *mal physique* dans la „ souffrance (ou l'imperfection de l'état „ d'une Créature intelligente) & le „ *mal moral* dans le péché „ (a) (ou l'imperfection de la conduite d'un Etre intelligent). Ainsi, le mal en général consiste, pour le formel, dans l'imperfection, ou la privation.

42. Il sera maintenant plus facile d'en marquer l'Origine. On voit aisément „ „ qu'elle doit être cherchée dans la nature „ idéale de la Créature, autant que cette nature est renfermée dans les vérités éternelles qui sont dans l'Entendement „ ment

(a) Théod. §. 21.

42 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ ment de Dieu, indépendamment de sa
 „ Volonté (a). „ Car il faut savoir, que les
 Essences sont *éternelles & immuables*. L'Es-
 sence d'une chose ne peut pas être chan-
 gée, quand elle demeure ce qu'elle est,
 c'est-à-dire, quand elle n'est pas chan-
 gée, (b). En sorte qu'on ne borne point
 la Puissance de Dieu, en disant que les
 Essences sont indépendantes de sa Vo-
 lonté : Elles dépendent de son Entende-
 ment, qui est la source des vérités éter-
 nelles, mais il ne peut pas les changer,
 parce qu'il ne peut pas les contradictoi-
 res. Il ne les produit pas non plus par
 un acte de sa Volonté. Car il a été vrai
 de toute éternité, qu'une chose est ce
 qu'elle

(a) Théod. §. 20.

(b) Vix credibile est, illos qui affirmant Es-
 sentias esse immutabiles (& æternas), & hos, qui
 hoc ipsum negant, idem hac voce Essentia expri-
 mere. Quid illi dicant clarè concipio, quid au-
 tem sibi hî ultimi velint, hoc me asscqui non pos-
 se, libenter fateor. Figura, ex. gr. non potest
 mutari, dum manet illud quod est, id est, dum
 non mutatur. s' Gravesande Introd. ad Phil. §. 10-
 12. Voyez aussi M. Bayle T. II. de la Continua-
 tion des Pensées diverses. Chap. 154.

qu'elle est ; & ainsi son Idée, son Essence est éternelle, & indépendante de toute Volonté. „ Or il y a une imperfection „ originale dans la Créature, avant le péché, parce que la Créature est limitée „ essentiellement, d'où vient qu'elle ne „ sauroit tout savoir, & qu'elle se peut „ tromper & faire d'autres fautes, (a). Si la Créature n'étoit pas limitée, elle seroit toute-parfaite ; ce ne seroit plus une Créature, mais un Dieu.

43. Le Mal en général, ou l'imperfection, est donc inséparable de toute Créature ; & voila pourquoi il entre dans le meilleur Monde possible. Le Mal Moral en particulier est une suite de la limitation des Lumières des Créatures intelligentes, & Dieu a dû le permettre à titre de *sine quo non*, de condition inséparable du meilleur Monde possible, & même de tout Monde, quel qu'il puisse être ; puisque toute Créature est essentiellement imparfaite. Pour ce qui est du Mal Physique, Dieu le veut comme moyen, pour le bien & l'avantage des Créatures.

(a) Théod. §. 20. §. 335.

Créatures, qui le souffrent pour un tems; & pour la perfection de son Ouvrage (a).

44. Si l'on vouloit donc soutenir, que les Perfections de Dieu ne lui permettent pas de créer un Monde, où il entre du mal, il faudroit dire, qu'il ne peut rien créer, toute Créature étant imparfaite (43); ce qui est très-absurde. Au contraire, nous devons convenir, que l'imparfait étant au dessus du rien, Dieu, qui doit choisir le meilleur (28), doit préférer l'imparfait au rien.

45. Mais on dira, peut-être, que l'imparfait, ce qui renferme le *mal*, est au-dessous du *rien*; comme dans les Mathématiques, les grandeurs négatives sont au dessous du *zero*. Car on se fait je ne sai quelle idée vague & confuse d'un certain attribut de Dieu, que l'on nomme *Sainteté*, en vertu du quel il semble que cet Etre suprême soit affecté par les choses de dehors, & que le péché l'*offense*, le *blesse*, & lui donne du *déplaisir*. Au lieu que dans l'exacte vérité, il ne faut concevoir que deux Principes généraux de la Conduite de Dieu, savoir;

1°.

(a) Voyez Théod. §. 23. - 25.

1°. La *Bonté*, ou la Volonté de procurer le bonheur des Créatures; 2°. La *Sagesse*, ou l'Amour de l'Ordre. Or la règle de l'Ordre n'est point violée, par rapport à Dieu, quand une Créature est produite *imparfaite*, & qu'elle agit conformément à sa Nature & selon ses forces, c'est-à-dire, *imparfaitement*. Et sa *Bonté* est toujours conforme à l'Ordre: Elle ne demande point, qu'il rende également heureuses des Créatures inégales, ou qu'il les mette dans le plus haut degré du bonheur, dès le premier moment de leur existence. C'est l'intelligence, qui fait goûter le bonheur; & ainsi, un Etre n'est capable d'être heureux, qu'à proportion de son intelligence.

46. Toutes-fois, si l'on dit que le Mal absolu & positif est au-dessous du *rien*, cela est très-vrai. Et un Etre positivement mauvais, qui par sa nature tendroit au mal, entant que mal; & s'éloigneroit du bien, entant que bien; comme le mauvais Principe des *Manichéens*; un tel Etre, dis-je, seroit véritablement au-dessous du rien; & il seroit indigne de Dieu de le produire. Mais aussi un Etre semblable est absurde & impossible. Les Cré-

46 DÉFENSE DU SYSTÈME

tures, qui existent véritablement, ne renferment aucun mal positif: tout ce qu'elles ont de réel, est bon en soi; & le mal, qu'elles enveloppent, ne consiste que dans la *privation*, ou dans l'absence d'une perfection plus grande. Elles tendent au *bien*, & Dieu les pousse vers la perfection & le bonheur, à proportion de leur réceptivité. Mais par une suite inséparable de la limitation de toute Créature, elles se trompent quelques - fois, & même souvent, en prenant pour le *vrai bien*, ce qui n'en a que l'apparence. Leur imperfection limite ainsi l'effet de l'action divine. On compare cela à l'*inertie* naturelle de la Matière, qui résiste au mouvement, à proportion de sa masse.

47. Mais un Adversaire, forcé d'accorder ces Propositions, qui sont évidentes, dira, peut-être, que la Bonté de Dieu & son Amour pour l'Ordre exigeoient qu'il ne donnât l'être qu'aux Créatures les plus parfaites, ou que du moins, par un concours surnaturel de sa Providence, il empêchât les Désordres frappans, que la Malice des hommes excite sur la Terre. Nous avons déjà vu (45) que les Attributs de Dieu ne sont point
con-

contraires à la Création des Etres imparfaits , ni blessés par leurs fautes. Mais nous ajoutons 1°. Que les Créatures les moins parfaites ne tiennent point la place des plus parfaites , & ne peuvent les empêcher d'exister en aussi grand nombre que si elles étoient seules : la place de chacune , & ses relations avec le Tout , étant marquées par sa nature , par ses qualités intrinsèques. Donc la bonté de Dieu , qui est infiniment communicative , l'engageoit à créer de toutes les Espèces un aussi grand nombre , que le Monde en pouvoit admettre (28) ; autrement il y auroit eu dans l'Univers un Défaut que quelques Philosophes d'autrefois auroient appelé *Vacuum Formarum*, un vuide dans l'ordre des Espèces (a). De plus , l'Objet du choix de Dieu est l'Univers tout entier ; & ce Monde, que Dieu a dû choisir , parce qu'il est le meilleur possible , étant une Collection infinie de substances , où tout est lié & harmonique , les Parties qui le composent ne pouvoient être égales , & il faut qu'il y ait des degrés à l'infini. Car „ la liaison

„ &

(*) Théod. §. 13.

48 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ & l'ordre des choses fait que le Corps
„ de tout Animal & de toute plante,
„ par exemple , est composé d'autres A-
„ nimaux & d'autres plantes , ou d'au-
„ tres vivans & organiques ; & que par
„ conséquent il y ait de la subordination,
„ & qu'un Corps , une Substance serve
„ à l'autre , ainsi leur perfection ne sau-
„ roit être égale „ (a). En effet, l'Or-
dre demande qu'une substance qui est ré-
glée sur une autre , qui lui est accommo-
dée , soit moins parfaite qu'elle , entant
qu'elle lui est accommodée. „ Chaque
„ substance est censée agir sur l'autre à
„ mesure de sa perfection , quoique ce
„ ne soit qu'idéalement & dans les rai-
„ sons des choses , en ce que Dieu a ré-
„ glé d'abord une substance sur l'autre,
„ selon la perfection qu'il y a dans cha-
„ cune ” (b).

48. 2°. Quant à la seconde partie de
l'Objection , nous l'avons déjà prévenue
(45). Il faut remarquer de plus , que
Dieu , en vertu de sa souveraine sagesse,
qui agit par des Loix générales , parce
qu'el-

(a) Ibid. §. 200.

(b) Théod. §. 66.

qu'elles renferment plus d'ordre & de beauté, que des actes particuliers & répétés à tout moment ; que Dieu , dis-je , a choisi un Monde , le plus parfait de tous les possibles , où tout est lié , chaque partie réglée idéalement sur les autres , & les autres sur elle ; & toutes ensemble sont parfaitement harmoniques entre elles. En sorte que ce qui paroît désordre dans la partie , est véritablement ordre dans le tout. Et , quoique les Créatures soient condamnables pour les fautes qu'elles commettent , la sagesse de Dieu , qui fait les tourner à un plus grand bien , n'en est point ternie. Au contraire , la Sagesse & la Bonté de cet Etre suprême exigeoient , qu'il les permit (a) ; puisqu'autrement il n'auroit pas créé le meilleur Monde possible , dans l'Idée & le Plan duquel ces Créatures entroient , avec toutes leurs actions. Concluons donc , que **TOUT EST BIEN** , par rapport à Dieu ; c'est-à-dire , qu'il a sagement fait de créer les choses telles qu'elles sont , & qu'il n'y avoit pas moyen de faire mieux ; son

Ou-

a Vid. Théod. §. 125.

Ouvrage étant au dessus de tout ce que nous pouvons concevoir.

49. Ce Principe, que *tout est lié & harmonique dans le meilleur Monde*, en sorte que chaque partie sert aux autres, & est inséparable du système général; ce Principe, dis-je, sera mis dans tout son jour & démontré dans le Chapitre suivant: C'est celui que je devrois établir avec le plus de soin, si j'avois à faire, dans cet Ouvrage, à des Athées, ou à des Manichéens. Car c'est là la source des bonnes réponses que l'on peut faire à leurs Difficultés; & il paroît qu'on ne sauroit les résoudre pleinement & solidement, sans l'employer. Mais avec les Théologiens adversaires de Mr. DE LEIBNITZ, il semble qu'on ne devroit pas être obligé de le prouver; puisqu'ils reconnoissent la Sagesse & la Bonté de Dieu.

50. Ces Théologiens n'oseroient dire, que ce que Dieu fait pourroit être mieux fait, & qu'il n'a pas fait le *Meilleur*; Car ce seroit blesser sa bonté & sa sagesse, que d'avoir un autre sentiment de son Ouvrage (a). Cette vérité,

que

(a) Théod. §. 224.

„ que tout ce que Dieu fait est raisonna-
 „ ble , & ne sauroit être mieux fait ,
 „ frappe d'abord tout homme de bon
 „ sens , & extorque , pour ainsi dire ,
 „ son approbation (*b*). „ Il est surpre-
 „ nant que „ des Philosophes & des Théo-
 „ logiens osent soutenir dogmatiquement
 „ un sentiment contraire : & je me suis
 „ étonné cent fois , que que des person-
 „ nes habiles & pieuses aient été capa-
 „ bles de donner des bornes à la bonté
 „ & à la perfection de Dieu. Car d'a-
 „ vancer qu'il fait ce qui est meilleur ,
 „ qu'il le peut faire , & qu'il ne le fait
 „ pas ; c'est avouer qu'il ne tenoit qu'à
 „ sa volonté de rendre le Monde meilleur
 „ qu'il n'est pas ; mais c'est ce qu'on ap-
 „ pelle manquer de bonté. C'est agir
 „ contre cet Axiome : *Minus bonum ha-*
 „ *bet rationem mali* (*c*).

§ 1. Cependant il s'en faut bien que
 tous les Théologiens , & tous les Philo-
 sophes aient été opposés à notre système.
 Mr. DE LEIBNITZ en cite plusieurs , qui
 ont pensé à peu près comme lui. Par exem-

(*b*) Ibid. §. 339.

(*c*) Ibid. §. 194.

exemple, les Prélats de l'Eglise Gallicane, qui ont écrit au Pape *Innocent XII*, contre le Livre du Cardinal *Sfondrati* sur la Prédestination (a); Mr. *Jaquelot* (b); Le Père *Mallebranche* & Mr. *Bayle* lui-même, dans ses *Pensées* sur les Comètes (c); Mr. *Régis* (d). Le célèbre Mr. *J. Alb. Turretin* ont approuvé & suivi, à peu près, le système de Mr. DE LEIBNITZ (e). L'on voit dans un passage de *Chrysippe* rapporté dans la *Théodicée* §. 209. que cet ancien Philosophe pensoit à peu près comme Mr. DE LEIBNITZ. Enfin je ne puis m'empêcher de rapporter ici un beau passage de *Cicéron*, qui semble fait exprès pour notre système: *Cujus (Mundi) quidem, dit cet Illustre Romain, administratio nihil habet in se quod reprehendi possit. Ex iis enim NATURIS*
quo

(a) Théod. §. II.

(b) Ibid. §. 160.

(c) Ibid. 204. seqq.

(d) Ibid. §. 341.

(e) Dans sa Dissertation, *Vindiciæ Providentiæ Divinæ*. Voyez surtout la Thèse L.

quæ erant (c'est-à-dire, des Espèces éternelles) *quod effici potuit OPTIMUM EFFECTUM EST. Deceat ergo aliquis potuisse melius. Sed nemo unquam docebit: & si quis corrigere aliquid volet, aut deterius facit, aut id quod fieri non potuit desiderabit* (f).

52. Maintenant, si l'on avoue, comme on ne peut s'en dispenser, que Dieu a créé le meilleur Monde possible; il faut encore reconnoître, que dans ce Monde tout est lié & harmonique; en sorte que si on en retranchoit la moindre partie, son économie seroit dérangée, & ce ne seroit plus ce même Monde, qui a été trouvé le meilleur (g). Car, sans cette raison des choses entre elles, vous ne pourrez jamais comprendre, qu'en retranchant certains *désordres* qui nous frappent dans cette vie, un grand scélérat, par exemple, un *Néron*, un *Héliogabale*, ou les tremblemens Terre, le Monde n'en eût pas été plus parfait. Dieu ne peut avoir produit, ou permis des évènements, qui sont des désordres dans la partie, pour eux

(f) Lib. II. de Natura Deorum.

(g) Théod. §. 9.

54. DÉPENSE DU SYSTÈME

eux mêmes, pour ce qu'ils font étant pris à part: Il faut donc qu'il les ait voulus, ou permis, à cause des *biens*, & sur tout du plus grand BIEN, du BIEN général. Mais ils ne peuvent servir de rien à ce bien, ni comme moïens, ni comme condition *sine qua non*, s'ils ne sont liés avec lui. Nous voila donc au systême de la liaison des choses, ou de l'*Harmonie universelle*.

53. Il nous reste à faire voir, par le détail de ce systême, qu'il n'est ni absurde, ou ridicule, ni sujet aux odieuses Conséquences qu'on en a voulu tirer. Ce dernier article sera mis dans tout son jour, dans la seconde Partie de cet Ouvrage, qui est destinée à répondre aux Objections.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Des Substances dont l'Univers est composé , & de la liaison qui est entre elles.

54. **I**L ne suffit pas, pour être en état de juger du système de Mr. DE LEIBNITZ, de savoir en général, que, suivant ce Grand-Homme, ce Monde est une Machine immense, dont les parties innombrables sont toutes liées, réglées l'une sur l'autre, & parfaitement harmoniques; où Dieu a tout prévu, où il a pourvu à tout & réglé toutes choses d'avance, en sorte qu'elle va son train, sans qu'il soit nécessaire que Dieu y mette la main pour la redresser, ou qu'il fasse autre chose que la conserver par sa Volonté toute puissante. Il faut connoître de plus, par quels ressorts, & suivant quelles Loix ce Philosophe concevoit que tout ce jeu s'exécute.

55. Cette connoissance dépend entièrement de la véritable notion des sub-

56. DÉFENSE DU SYSTÈME

stances qui composent l'Univers: Mr. DE LEIBNITZ les distingue, avec le commun des Philosophes, en deux Espèces; les substances *spirituelles*, & les substances *matérielles*. Mais il a des unes & des autres, & surtout des dernières, des Idées bien différentes de celles que la plupart en ont eues jusques-ici.

56. Tout le Monde sait assez en quoi la substance diffère des Modes, ou Accidens. La première a *en soi* ce qui est nécessaire à son existence; les Modes, ou Accidens, ne l'ont pas *en eux*, mais dans un autre.

57. Nous posons de plus pour principe, que *toute véritable substance est simple & indivisible*. On ne peut le nier, sans se jeter dans un Labyrinthe inextricable, & renoncer à toute idée claire & distincte dans la Métaphysique. Cependant rien n'empêche que l'on ne puisse appeler *substance composée*, un Amas, une Collection de plusieurs substances. Mr. DE LEIBNITZ donne aux substances simples & indivisibles le nom de MONADES. Ce mot est tiré du Grec (*μονάς*), & signifie *unité*, ce qui est un. Cela posé, voyons quelle idée nous devons

rons nous former des substances corporelles.

58. L'Expérience nous apprend d'abord, que les Corps sont des Êtres composés, puisqu'ils ont des parties.

59. 2°. Les Corps sont étendus; car ils ont des parties les unes hors des autres.

60. 3°. Ils résistent au mouvement, autrement la même force, qui suffit pour mouvoir un Corps d'une certaine masse, suffiroit aussi pour en mouvoir un d'une masse cent-fois plus grande; ce qui est contraire à l'expérience. On appelle ce principe de résistance dans les Corps *Inertie* naturelle, *vis inertiae*. Il est fondé sur le Principe de la *Raison suffisante*; parceque, si l'on ne suppose pas cette résistance, il n'y aura aucune raison pourquoi la même force ne pourra pas mouvoir quel Corps que ce soit, & avec la même vitesse.

61. 4°. Les Corps sont capables de mouvement; & quand ils sont en mouvement, ils ont de la force motrice. Cette force est tout ce qu'il y a de réel dans le mouvement; le reste n'étant que rapports. Elle consiste dans l'effort continu pour changer de lieu.

58 DÉFENSE DU SYSTÈME

62. Les Corps reçoivent aussi des impressions des autres Corps, ou au moins, ils paroissent en recevoir ; comme on peut l'observer dans leur choc.

63. *La Matière est un étendu doué d'inertie.* (a) C'est tout ce que l'on peut concevoir dans ce qu'on appelle matière pure & première.

64. De cette Définition, il suit évidemment, que la Force motrice ne vient pas de la Matière. *

65. La Matière est modifiée par la variation de la figure : Et la Force motrice par la vitesse.

66. Ces deux choses, la Matière & la Force motrice, se trouvent dans les Corps. (59 — 61). Il y a donc, dans les Corps deux choses que l'on conçoit capables d'être modifiées ; par conséquent, que l'on peut concevoir comme durables. Rien n'empêche donc, qu'on ne les con-

ciove

(a) C'est la Définition qu'en donne Mr. Wolff, dans sa *Cosmologie*, §. . . . Je ferai dans tout ce Chapitre un grand usage de cet excellent Livre. Cet avertissement général me dispensera du soin ennuyeux de citer tous les paragraphes que j'en emprunterai. Quoique Mr. Wolff ne pousse ses Idées sur les substances simples pas aussi loin que que Mr. de Leibnitz, il s'accorde avec lui dans tout ce qu'il en dit.

oive à la manière des substances, puisque les substances sont des choses durables & capables d'être modifiées. Cependant il faut bien remarquer, que nous ne voulons dire autre chose, si ce n'est, qu'on peut les concevoir de cette manière dans les Idées confuses. Nous verrons bien-tôt ce qu'elles sont effectivement dans les Idées distinctes.

67. Examinons présentement quelles conséquences nous pourrions tirer de ces Observations, pour déterminer la nature des Corps. Le Corps étant un Etre composé (58), il ne peut pas être une véritable substance (57). Il est donc un amas, une collection, *unum per aggregatum*. Cependant, comme il est durable, il faut qu'il y ait en lui quelque chose de substantiel. On peut l'appeler une *substance composée*. Mais si aucune des parties, dont le Corps est composé, n'est simple & indivisible, elles ne sont pas des véritables substances (57); & ainsi leur collection ne sauroit faire rien de substantiel, ou de réel, puisque sans les véritables unités il n'y auroit point de multitude. Il faut donc venir enfin à des substances simples & indivisibles, dont les Corps sont composés. C 6. 68.

68. Et comme les substances simples sont les seules vraies substances (57), il n'y a rien de substantiel dans les Corps, que ces mêmes substances, dont ils sont composés.

69. Donc la Matière & la Force motrice ne sont point des substances.

70. Tout ce qui s'observe dans les Corps doit être fondé sur ce qu'il y a en eux de substantiel; & par conséquent, il faut en chercher la raison dans les véritables substances, dont ils sont composés, comme dans sa source.

71. Donc la Matière & la Force motrice, ou le Mouvement, qui est joint inséparablement à cette force, & sans lequel elle ne peut être conçue, résultent des substances simples, qui composent les Corps. Car l'une & l'autre se trouvent dans les Corps (66); & tout ce qui est dans les Corps doit venir des substances simples, dont ils sont composés (70). On ne dira pas, que la Force motrice vient de la matière (64), qui au contraire résiste au mouvement (63), & qui étant essentiellement passive, ne peut produire une Action. Car il faut remarquer, que par la Force active, ou motrice,

ce, nous entendons quelque chose d'actif, & qui comprend de l'effort (61), & non pas une simple puissance, ou faculté d'être mu. *Differt vis activa*, dit Mr. DE LEIBNITZ, *a potentiâ nudâ vulgo scholis cognitâ, quod potentia activa scholasticorum, seu facultas, nihil aliud est quàm propinqua agendi possibilitas, quæ tamen alienâ excitatione, & velut stimulo indiget, ut in actum transferatur. Sed vis activa actum quendam sive ἐντελέχειαν continet, atque inter facultatem agendi actionemque ipsam media est, & conatum involvit, atque ita per se ipsam in operationem fertur, nec auxiliis indiget, sed solâ sublatione impedimenti. Quod exemplis gravis suspensi funem sustententem intendentis, aut arcus tensi, illustrari potest (a).*

72. Les substances simples sont les véritables Elémens des Corps. Car on appelle Elémens, les principes internes des Corps, par lesquels les Corps sont possibles, & qui sont premiers; c'est-à-dire qui ne peuvent être résolus en d'autres principes.

73.

(a) De primæ Philosophiæ emendatione
in Act. Erud. Mens. Mart. A. 1694.

73. Les *Atomes de matière* ne sont point les élémens des Corps ; „ outre qu'ils „ sont contraires à la raison , ils ne sont „ point simples , mais ils sont encore composés de parties, puis que l'attachement „ inviolable d'une partie à l'autre (quand „ on le pourroit concevoir ou supposer „ avec raison) ne détruiroit point leur „ diversité „ (a)

74. Les véritables Elémens des Corps ont de tout - autres qualités que les choses matérielles. Autrement ils ne seroient pas des substances simples , contre ce que nous avons prouvé (72). Ils sont donc sans aucune étendue , sans figure, sans grandeur, & sans mouvement intestine.

75. Chacun de ces Elémens , ou substances simples , doit avoir de la force. Car tout ce qui est dans les Corps doit venir des Elémens (70) : & on remarque de la force dans les Corps (61) ; Il faut donc que cette force résulte de celle des Elémens. On doit remarquer aussi, que l'idée de la force est inséparable de la

(a) Système nouveau de la Nature & de la Communication des substances &c. par Mr. de Leibnitz. Journal des Savans du 27. Juin & du 24. Juillet 1695.

la véritable notion des substances. Car on conçoit la substance comme quelque chose qui est capable d'agir , c'est-à-dire , qui a de la force. Et les véritables substances simples & indivisibles, n'ayant aucune des qualités matérielles, elles ne sauroient être conçues & expliquées intelligiblement, que par la Notion de la force.

76. Mr. DE LEIBNITZ trouve une nouvelle raison pour établir ces Principes immatériels & actifs des Corps, dans les Loix du mouvement & de l'action des Corps. Car il faut nécessairement qu'il y ait dans les Corps des Principes suffisans pour expliquer tout ce qu'on y observe. Or la seule notion de l'étendue, ou de ce qui est l'objet de la Géométrie, ne suffit pas pour cela; mais il faut encore y ajouter des raisons prises de la Métaphysique, ce qui suppose dans les Corps un Principe actif, qui est du ressort de la Métaphysique. *Hinc igitur, dit notre Philosophe, præter purè mathematica & imaginationi subiecta, collegi quædam metaphysica, itaque menti perceptibilia, esse admittenda, & massæ materiali principium quoddam superius, & , ut sic dicam, formula, addendum; quandoquidem omnes*

64 DÉFENSE DU SYSTÈME

veritates rerum materialium ex solis Axiomatibus Logisticis & Geometricis, nempe de magno & parvo, toto & parte, figura & situ, colligi non possint; sed alia, de causa & effectu, actione & passione accedere debeant, quibus ordinis rerum rationes solvantur. Id Principium Formam, an irrealizuer, an vim appellemus, non refert, modo meminerimus per solam virium motionem intelligibiliter explicari (a). Et voici ce qu'il dit sur la Cause du mouvement: Quæ utique activitates atque intelectiones (nisi in statu perseverandi) cum materie primæ, sive molis, rei essentialiter passivæ, modificationes esse non possint, vel hinc judicari potest debere in corporeâ substantiâ reperiri entelechiam primam, tanquam retro dextrinæ activitatis, vim scilicet motricem primitivam, quæ præter extensionem, (sive id quod est merè Geometricum) & præter molem, (sive id quod est merè materiale) superaddita, semper quidem agit, sed tamen variè ex corporum concursibus per conatus impetusve modificatur. Atque hoc ipsum substantiale Principium est, quod in viventibus Anima, in aliis Forma substantialis

(a) Specim. Dynamic. Act. Erudit. A. 1695.

lis appellatur, & quatenus cum materia substantiam verè unam, seu unum per se constituit, id facit, quod ego Monadem appello (a).

77. Les substances agissent toujours. Car elles ont de la force (75); & la force ne sauroit être sans action; autrement elle ne consisteroit que dans la simple possibilité d'agir; ce qui n'est pas la même chose que la force active (71).

78. L'état de chaque Élément, ou substance simple, change continuellement, parce qu'ils ont de la force (75), & cette force agissant toujours (77); elle produit un changement interne dans la substance, à moins que quelque chose d'interne ne lui résiste; mais rien d'interne ne lui résiste, car les Éléments sont simples, & ne peuvent contenir deux choses différentes. Donc l'état de chaque Élément change continuellement.

79. Et il change suivant cette Loi, que l'état présent contient la raison de l'état qui le suit. Car il contient la cause qui le produit, & la raison qui le détermine, savoir; la force, & la détermi-

(a) Act. Erudit. 1698. Mens. Sept. p. 434.

mination particulière de cette force. Donc toute substance simple contient une suite & un enchainement d'états différens, qui sont tous liés, & suivent *naturellement* l'un de l'autre. Et celui qui connoitroit distinctement & parfaitement un de ces états, pourroit rendre raison par là de tous les autres états, précédens & suivans, & les désigner.

80. Chaque Elément est différent de tout autre; c'est-à-dire qu'il n'y a aucune substance simple qui soit parfaitement semblable à une autre. Car, posez que deux Elémens soient semblables. Comme il n'y a rien dans l'un qui ne soit aussi dans l'autre, on peut substituer l'un à l'autre, sans rien changer aux Composés dont ils sont parties. Il n'y a donc aucune raison pourquoi l'un est placé dans un Composé, plutôt que dans l'autre. Ainsi il y aura quelque-chose, dont on ne peut rendre aucune raison pourquoi il est plutôt que de n'être pas; ce qui est absurde (13.) De cette dissemblance des Elémens, on peut conclure la dissemblance des Corps, qui en sont composés. C'est un des Principes de Mr. DE LEIBNITZ, qui ne croioit

croioit pas qu'il y eût dans l'Univers deux Corps parfaitement semblables (a) ; & l'expérience le confirme, dans tous ceux sur lesquels on peut faire des observations. Cette différence des substances simples paroitra clairement, parce que nous allons dire sur leur nature.

81. Il suit de là que chaque Élément contient une suite de changemens différente de celle que tout autre contient ; & que dans quelque moment que ce soit, l'état d'un Element est différent de l'état de tout autre.

82.

(a) C'est de là qu'il a tiré son Principe de l'*identité des indiscernables*, comme on peut le voir dans son quatrième Ecrit contre Mr. Clarke ; Car de ce qu'il n'y a point dans le Monde actuel deux Individus entièrement semblables, il s'ensuit que, si vous posez deux Etres, A, & B, parfaitement semblables, & dont la distinction est seulement numérique, vous ne faites que poser un seul & même Etre sous deux noms différens. Il faut remarquer, qu'on ne veut point dire par là, que deux Etres parfaitement semblables, & pourtant distincts, soient absolument impossibles. On prétend seulement, qu'il ne s'en trouve point de tels dans le Monde actuel ; & cela en vertu du Principe de la *Raison suffisante* & par d'autres raisons, qui seront expliquées plus bas.

82. On dit que deux choses, coexistantes, ou successives, sont liées ensemble, quand l'une contient une raison suffisante de la coëxistence, ou de la succession de l'autre; c'est-à-dire, quand on peut expliquer par ce qui est dans l'une, pourquoi l'autre existe avec elle, ou pourquoi elle la suit. Si la raison suffisante est prise des Causes efficientes, les choses sont liées par les Causes efficientes. Mais elle peut être prise des Causes finales, & alors les choses sont liées par les Causes finales. Mr. WOLFF va nous l'expliquer. Des *Etres finis*, dit-il (Cosmologie §. 46), qui ont la raison (ou la cause) de leurs modes hors d'eux en d'autres *Etres*, peuvent être liés ensemble comme la cause & l'effet, ou si l'on peut rendre raison des modifications de l'un par les modifications des autres, quoique chacun ait en soi une raison (ou cause) suffisante de ses modifications, mais qui n'est pas facile à observer, ils peuvent être liés de cette façon, que l'un paroisse la cause des changemens qui se font dans l'autre: C'est pourquoi, ajoute-t-il (§. 47): si un Agent intelligent arrange des *Etres finis* de telle manière, ou les produit dans cette vue, qu'ils soient mutuellement,

ment, ou qu'ils paroissent être chacun la cause des changemens de l'autre, ces-Etres sont liés par les causes finales.

83. La raison de la coëxistence des Elémens, soit en tant qu'ils coëxistent simplement, soit en tant qu'ils coëxistent de cette manière plutôt que d'une autre, est contenue dans les Elémens mêmes. Car, s'il n'y avoit aucune raison, prise dans la nature même des Elémens, qui fit voir pourquoi ils coëxistent, ou pourquoi ils coëxistent de cette manière, il est clair qu'on pourroit en substituer d'autres à leur place, & qu'ils pourroient coëxister autrement, sans qu'il y eût rien de changé dans l'ordre des choses. Il n'y auroit donc aucune raison pourquoi tels ou tels ont été choisis, & pourquoi ils ont été distribués de telle ou telle manière; ce qui est absurde (13). On peut démontrer la même chose par le Principe de la dissemblance des Elémens, que nous avons établi (80); Car cette dissemblance les rend propres chacun à remplir la place qu'il occupe, & non pas une autre, & est ainsi la raison de leur coëxistence & de l'ordre où ils sont placés.

84. Il suit de cette proposition, que tous les Elémens, dont tous les Corps qui forment l'Univers sont composés, sont liés ensemble (82). Et comme cela est également vrai en tout tems, quelque état que ce soit d'un Elément renferme une relation avec les autres Elémens coëxistans.

85. On peut démontrer par là, que tout est plein dans l'Univers. Puisque les Elémens sont tous liés ensemble, & que leur nature contient les raisons pourquoi ils coëxistent, & pourquoi ils coëxistent de cette manière plutôt que d'une autre, cela nous montre que leur nature ne permettroit pas qu'ils existassent d'une autre manière; & ainsi on ne pourroit pas en placer d'autres entre eux. Mais cette liaison des Elémens, cette impossibilité d'en placer d'autres entr'eux, forme la véritable notion du plein, ou du contenu. Donc tout est plein dans l'Univers. C'est un des Dogmes de Mr. de LEIBNITZ; & il l'appuie encore par la considération, que, s'il y avoit du vuide, Dieu pourroit y placer quelque substance, sans rien déranger au reste, & qu'alors il y auroit plus de perfection & de bonté

bonté dans son Ouvrage, qu'il n'y en a;
Ce qui ne se peut, puis qu'il a choisi le
Meilleur (28).

86. Les Elémens reçoivent des impressions les uns des autres. Car les Corps en reçoivent les uns des autres (62); & les dernières raisons des choses, qui s'observent dans les Corps, doivent être cherchées dans les Elémens (70). Donc les Elémens reçoivent des impressions les uns des autres; mais nous verrons bien-tôt de quelle nature elles sont, & comment les Elémens les reçoivent.

87. Et comme les substances agissent toujours (77); les impressions qu'elles produisent sont continuelles. Donc les impressions que les Elémens reçoivent les uns des autres sont continuelles.

88. On peut rendre raison de tous les changemens qui arrivent dans un Elément, par les changemens qui arrivent dans un autre. Ils sont liés ensemble (84); & ils reçoivent des impressions les uns des autres (86); puis donc que les impressions sont des changemens dans l'état d'une substance, dont la raison est contenue
dans

72 DÉFENSE DU SYSTÈME

dans la substance qui produit l'impression, & que l'action est aussi un changement dans celle-ci, les Elémens changent leur état de manière, que l'on peut rendre raison du changement de l'un par celui qui arrive dans l'autre. Et comme les impressions sont continuelles (87), on ne peut concevoir aucun changement où elles n'entrent. On peut donc rendre raison de tous les changemens de l'un, par les changemens de l'autre.

89. Tout étant plein dans l'Univers (85), le moindre mouvement doit s'y étendre par tout, quoique dans un degré proportionné à la distance; ainsi tous les Corps reçoivent des impressions de tous les autres, & par conséquent on doit en dire autant des Elémens (70); d'ailleurs tous les Elémens sont liés (84), & tous les états successifs d'un Elément sont liés aussi les uns avec les autres: De cet enchainement il suit, *qu'il y a une connexion & une relation réciproque entre tous les changemens de tous les Elémens.* La relation s'étend à tous les Elémens, & à tous leurs changemens, ou états différens, passés, présens & futurs.

90. Donc quelque état que ce soit de chaque Elément contient une connexion & une relation avec tous les Composés, tant coëxistans, que successifs ; c'est à-dire avec tous les Corps qui ont existé, qui existent, & qui existeront. Car les Corps sont composés d'Elémens (73), & ainsi tout ce qui est lié avec les Elémens, est lié avec les Corps.

91. Ainsi, comme tous ces Composés, présens, passés, & futurs, constituent ensemble ce que nous appellons Monde ; chaque état de quelque Elément que ce soit, renferme une connexion & une relation avec le Monde entier.

92. C'est pourquoi on peut dire qu'un Etre doué d'une intelligence suffisante, pourroit connoître par l'état présent de quelque Elément qu'on veuille assigner, quel a été dans tous les tems passés, quel est maintenant, & quel sera dans tout l'avenir, l'état de tous les Elémens & de l'Univers entier ; c'est-à-dire qu'il connoitroit l'état de chaque Elément & de tout le Monde, pendant tout le tems de leur existence. Car tous les Elémens sont liés (84), & par conséquent tous les Corps ; & tous les états successifs

74 DÉFENSE DU SYSTÈME

d'un Élément dépendent les uns des autres (79); de plus, chaque Élément reçoit dans tous ses états des impressions de tous les autres (87), qui contribuent à déterminer son état. Donc chaque état d'un Élément contient des traces de ce qui s'est passé, ou qui se passera dans tous les autres. C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ a marqué, en disant ; „ que „ les unités des substances ne sont autre „ chose que des différentes concentra- „ tions de l'Univers, représentées selon „ les différents points de vue, qui les distinguent (a).” Et que „ Dieu voit, „ dans chaque partie, l'Univers tout „ entier, à cause de la parfaite connexion des choses ; étant infiniment „ plus pénétrant que Pythagore, qui „ jugea de la taille d'Hercule par la „ mesure du vestige de son pié” (b). On doit dire la même chose de chaque Corps en particulier. Écoutons le même

(a) Réponse aux Objections de Mr. BAYLE. Hist. des Ouvrages des Savans. Juillet, 1698. Art. V.

(b) Théodicée §. 360.

me Philosophe. „ Les Corps n'étant pas
 „ des Atomes, mais divisibles, & di-
 „ visés même à l'infini; & tout en étant
 „ plein; il s'ensuit que le moindre pe-
 „ tit Corps reçoit quelque impression
 „ du moindre changement de tous les
 „ autres, quelques éloignés & petits qu'ils
 „ soient, & doit être ainsi un Miroir
 „ exact de l'Univers.”

93. On peut conclure encore de tout ce que nous avons dit, que *si la moindre chose avoit dû être changée dans l'Univers, ou, ce qui est la même chose, si un autre Monde avoit dû exister, il auroit fallu que d'autres Elémens existassent.* Car, si un autre Monde devoit exister, les Etres composés, tant coexistans, que successifs, qui constituent le Monde, ne pourroient pas être absolument les mêmes qu'ils sont dans celui-ci. C'est pourquoi, comme quelque état que ce soit de chaque Elément contient une connexion & une relation avec tous les Composés, tant coexistans, que successifs (90); quelque état que ce soit d'un Elément devroit être différent de ce qu'il est actu-

76 DÉFENSE DU SYSTÈME

ellement; par conséquent, comme chaque Elément contient une suite de changemens différente de celle que tout autre contient (81); il devroit se trouver, dans quelque Element que ce soit, une suite de changemens tout autre que celle qui s'y trouve; & ainsi, tous les Elémens, sans exception, devroient être absolument différens de ceux qui existent actuellement. On dira, peut-être, qu'au moins un autre Monde auroit pu être formé des mêmes Elémens, en les arrangeant, & les combinant d'une autre manière. Mais cela est impossible, parce que *les mêmes Elémens ne peuvent point coëxister d'une autre manière*. Car la raison de la Coëxistence des Elémens, soit en tant qu'ils coëxistent, soit en tant qu'ils coëxistent de telle manière plutôt que d'une autre, est contenue dans les Elémens mêmes (83). Puis donc que leurs qualités intrinsèques font voir pourquoi ils coëxistent de cette manière plutôt que d'une autre; & pourquoi tels Elémens, & non pas d'autres, existent ensemble; il est évident que les mêmes Elémens ne pouvoient coëxister de diverses

ses

les manières (a). C'est ainsi que l'on démontre (b), la vérité de ce que dit Mr. DE LEIBNITZ (Théod. §. 97) que rien
 ne

(a) Cette Démonstration est tirée toute entière de la Cosmologie de Mr. WOLFF. §. §. 570. 571. J'ajouterai ici une Reflexion, que ce grand Philosophe fait dans la note de ce dernier Paragraphe. C'est que ce Principe une fois établi, (*que les Elémens ne peuvent coexister d'une autre manière*) fournit une preuve incontestable, pour montrer, que le Monde a été créé de rien. Car, si les substances, dont il est composé, ne peuvent coexister d'une autre manière, il faut nécessairement, ou que le Monde soit éternel : ce qu'on réfute aisément, en faisant voir qu'il est contingent ; ou que toutes ces substances aient commencé d'exister quand le Monde a été formé. Pour prévenir toute méprise, j'avertirai, que, *par la manière, dont les Elémens coexistent*, il faut entendre, non pas seulement un état momentané de leur coexistence, mais la manière de leur coexistence dans toute la suite de leurs changemens, ou états successifs, qui suivent naturellement l'un de l'autre (79), & qui forment tous ensemble l'état du Monde actuel.

(b) Il est bon de faire observer dès-à-présent, que notre Démonstration n'introduit point la Fatalité de toutes choses ; Car elle est fondée, non sur le Principe de la Contradiction, qui fait la véritable Nécessité, mais sur celui de la *Raison suffisante*, qui ne fait qu'une Nécessité *Morale*, & qui, par conséquent, ne détruit ni la Con-

78 DÉFENSE DU SYSTÈME

ne peut être changé dans l'Univers, sauf son Essence, & que rien ne peut en être retranché. Cela ne doit point paroître étrange, puisque l'expérience nous apprend, qu'il n'y a point de Machine qui ne soit absolument dérangée, si on en retranche une seule des pièces qui servent à lui faire exécuter son jeu; & que, si on veut la rétablir, il faut y remettre cette pièce, ou la composer d'autres pièces, qui n'aient pas besoin de la coëxistence de celle-là. Mais alors ce n'est plus la même Machine. Tout ce que nous venons de dire est la preuve de ce Principe de Mr. DE LEIBNITZ, *que tout est lié & harmonique dans l'Univers*. Mais il faut voir encore, de quelle nature est cette connexion des choses, suivant ce Grand-Homme, & de quelle manière
on

tingence, ni la liberté. Nous ne nions point, que Dieu n'eût le *pouvoir Physique* de disposer les choses autrement : Nous disons seulement, qu'il n'étoit pas *convenable* qu'il le fit. *Ex nexu rerum*, dit Mr. WOLFF (Cosm. §. 105.) *non manat necessitas absoluta*: Quoniam ab *essentia rerum*, unde sola *necessitas absoluta* manat, saltem est, quod res ita inter se ordinari possint, non verò quod actu sic potius, quàm aliter coordinata fuerint.

on peut concevoir , que les substances reçoivent des impressions les unes des autres.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'action des substances les unes sur les autres ; de la nature de la connexion qui est entre elles : ou de l'Harmonie Universelle.

94. **A**UCUNE substance créée ne peut agir physiquement, & comme Cause efficiente sur une autre substance. Ce Principe est fondamental pour le système de Mr. DE LEIBNITZ sur la Communication des substances. Nous pourrions nous contenter, dans cette Défense de la Philosophie, de remarquer qu'on ne peut y opposer quoi que ce soit de clair & de solide. Cependant il sera bon de faire observer, que, quoi qu'on ne puisse pas en donner une Démonstration complète, parce

D 4

qu'on

qu'on ne connoît pas assez la nature des substances & de leur action ; il faut pourtant l'accorder, si l'on veut raisonner suivant les Idées distinctes , & avouer qu'il convient parfaitement avec la notion que nous avons des substances : Car les véritables substances étant simples & indivisibles, elles ne peuvent agir l'une sur l'autre par voie d'impulsion, ou de choc, qui produiroit un changement interne dans l'une de ces substances ; car une telle action suppose dans la substance passive des parties distinctes. Elles ne peuvent pas non plus agir l'une sur l'autre par une émission, ou transplantation d'une Entité ; outre que cette émission est inconcevable , elle est incompatible avec la *simplicité* des véritables substances. C'est pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit ; „ qu'il étoit obligé d'accorder qu'il n'est pas possible qu'une véritable substance puisse recevoir quelque chose par dehors , si ce n'est par la Toute-puissance divine “ (a).

95. Tou-

(a) Système nouveau &c. Journal des Savans
du

95. *Toute substance simple est donc la véritable cause efficiente de toutes ses Actions & de tout ce qui se passe en elle.* „ Chez „ moi , dit notre Auteur ; toute substance simple (c'est-à-dire ; toute substance véritable) doit être la véritable „ cause immédiate de toutes ses actions & „ passions internes ; & à parler dans la „ rigueur métaphysique , elle n'en a „ point d'autres que celles qu'elle produit “ (a).

96. La force qui est dans les substances simples , ou Monades (75), est ce qui produit leurs actions & leurs changements ; & elle les produit continuellement (78), suivant une certaine Loi, en vertu de laquelle l'état présent de la substance contient la raison de l'état qu'il le suit (b) ; & ainsi tous ces états sont
liés

du 27. Juin, & du 24. Juillet, 1695. Les Cartésiens ont reconnu la vérité de ce Principe, & leur système de l'Assistance est fondé là-dessus.

(a) Théod. §. 400.

(b) „ La nature de la substance créée est de „ changer continuellement , suivant un certain „ ordre, qui la conduit spontanément par tous „ les

82 DÉFENSE DU SYSTÈME

liés ensemble (79) Elle produit seule tous ces changemens , car les choses externes ne peuvent agir sur les véritables substances (94). Cependant nous avons vu que les Elémens sont tous liés ensemble (84); *Ils sont donc liés par les Causes Finales* (81).

97. Mais nous avons vu de plus, qu'ils reçoivent des impressions les uns des autres (86); que ces impressions sont réciproques, & s'étendent à toutes les substances simples, dans tous leurs états (89), & à tous les Composés (90); & par là au Monde entier (91). Puis donc que ces impressions ne peuvent être causées par influence (94), & que les Monades produisent seules leurs actions & passions (95). par la force qui est en elles, il faut que ces impressions consistent dans une représentation spontanée, qui se fait dans la Monade, des choses externes & du Monde entier. Et
cette

„ les états qui lui arriveront, de telle sorte
„ que celui qui voit tout, voit dans son état
„ présent tous ses états passés & à venir “. Ré-
ponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de
Mr. BAYLE. *ubi supra.*

cette représentation est relative à la place qu'occupe la Monade dans l'Univers (92) ; puisqu'elle doit exprimer exactement les impressions, que la substance simple paroît recevoir des choses qui l'environnent (a).

98. Et, comme cette représentation ne peut se faire , dans une substance simple

(a) C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ exprime en ces termes : „ Il faut donc dire , que Dieu a d'abord créé toute Unité réelle , en sorte que tout lui naisse de son propre fonds , par une parfaite spontanéité à l'égard d'elle-même , & pourtant avec une parfaite conformité aux choses de dehors. . . . Il faut que ces perceptions internes . . lui arrivent par sa propre constitution originale , c'est-à-dire , par la Nature représentative (capable d'exprimer les Etres hors d'elle. . . .) qui lui a été donnée dès sa création , & qui fait son caractère individuel. Et chacune de ces substances représente exactement tout l'Univers , à sa manière , & suivant un certain point de vue “. &c. *Système nouveau &c. ubi supra.* Voilà qui établit clairement le Principe de la dissemblance des Elémens , ou substances simples ; Car le point de vue ne pouvant être le même dans deux Elémens , il faut nécessairement que leur Nature soit différente , pour produire des représentations différentes de l'Univers.

84 DÉFENSE DU SYSTEME

ple & immatérielle , par des traces , des figures , ou des Images , il faut que ce soit une représentation immatérielle ; & on ne peut la concevoir , que comme une espèce de Perception (a). Cela ne doit point paroître étrange ; puisque la force , que nous sommes obligés d'accorder aux substances simples (75) , suppose quelque chose de vital , d'où vient que Mr. de LEIBNITZ appelle ces substances , des *Vies* : Or ce qui a vie peut bien être capable de perception.

99. La force qui est dans les substances simples (75) , & qui produit leurs changemens (78) , jointe à leur perception , suppose quelque chose d'analogique au sentiment & à l'appetit ; c'est-à-dire

(a) „ La nature des substances simples con-
„ siste donc dans la force , & de-là s'ensuit quel-
„ que chose d'analogique au sentiment & à l'ap-
„ petit. Elles sont la source des Actions. On
„ peut les concevoir à l'imitation de la Notion
„ des Ames : elles ont quelque chose de vital
„ (la force le suppose) & une espèce de per-
„ ception , & les points Mathématiques sont
„ leur point de vue , pour exprimer l'Univers.
„ LEIBNITZ, Ibid.

dire une tendance au changement, & à la production de nouvelles perceptions, & par-là, d'un nouvel état dans la substance; lequel état détermine ses actions (79).

100. De tout ce que nous venons de dire, on peut conclure, que la *Nature de chaque substance simple, ou Monade*, consiste dans la force représentative de l'Univers suivant un certain point de vue, déterminé par un point mathématique. En sorte qu'elle a en soi tout ce qui est nécessaire pour produire cette représentation; & que chacun de ses états contient des raisons suffisantes pour la production de nouvelles perceptions (79), qui répondent à point nommé aux changemens de l'Univers; tout comme chaque état de l'Univers comprend des raisons suffisantes des changemens qui y arrivent (a). Par ce moyen, chaque Monade

(a) „ Car il faut savoir que toute substance
 „ enveloppe l'Univers par ses perceptions con-
 „ fuses, ou sentimens, & que la suite de ces
 „ perceptions est réglée par la nature particu-
 „ lière de cette substance; mais d'une manière
 „ qui exprime toujours toute la Nature univer-
 „ selle: & toute perception présente tend à une

86 DÉFENSE DU SYSTÈME

Monade représentera toujours exactement l'état présent de l'Univers, suivant son point de vue particulier. Voilà ce qui regarde les actions immanentes & internes des substances. Voïons maintenant comment elles agissent au dehors.

101. Nous avons déjà fait voir (94) qu'elles ne peuvent agir sur les autres physiquement, & comme Causes efficientes. Cependant, comme il y a une connexion entre elles (84) & entre tous leurs états successifs, il faut qu'elles agissent l'une sur l'autre de quelque manière. Ce sera donc *par les Causes finales*. Et, en effet, par le moyen de la représentation, qui s'en fait dans chaque substance, elles entrent toutes pour quelque chose dans la détermination de l'état de cette substance, & de ses changemens, à proportion de la relation, plus ou moins prochaine, qu'elles ont avec elle (89). Leur influence est donc objective : Et voilà en quel sens il faut prendre ce que

perception nouvelle, comme tout mouvement, qu'elle représente, tend à un autre mouvement. Théod. §. 403.

que nous avons démontré en généra
de l'influence & de l'action des Elé
mens les uns sur les autres, & de leu
connexion. Cette action d'une substan
ce sur l'autre n'est qu'apparente; elle
ne se troublent point dans leurs opéra
tions; chacune agit d'elle-même & sui
vant ses propres Loix : Mais elles son
parfaitement harmoniques. „ Il faut
„ considérer, que l'un s'est déjà accom
„ modé à tout autre (*Corpuscule*) , &
„ se porte à ce que l'autre exigera de
„ lui. Ainsi il n'y a de la contrainte
„ dans les substances qu'au dehors, &
„ dans les apparences. Et cela est si
„ vrai, que le mouvement de quelque
„ point qu'on puisse prendre dans le
„ Monde, se fait dans une ligne d'u
„ ne nature déterminée, que ce point
„ a prise une fois pour toutes, & que
„ rien ne lui fera jamais quitter. Et
„ c'est ce que je croi pouvoir dire de
„ plus précis, & de plus clair, pour des
„ Esprits Géométriques “ (a).

(a) Replique de Mr. DE LEIBNITZ aux Re
flexions de Mr. BAYLE. pag. 397. du Recueil
T. II.

102. Et pour mettre tout ceci devant les yeux du Lecteur , en peu de mots ; on doit dire que toutes les substances qui composent l'Univers , agissent chacune par sa propre force , & suivant ses propres Loix , & suivent la ligne déterminée de leur mouvement , c'est-à-dire , des différentes relations qu'elles doivent avoir successivement avec le tout , sans être aidées en cela par l'action des autres , & sans en être traversées ; & que cependant elles ont été choisies & combinées avec tant d'art , que chacune s'accommode aux autres , enforte qu'elles semblent agir réellement sur elle , , & que cela fait le même effet qu'on remarqueroit , si elles communiquoient ensemble *par une véritable influence* , & par une transmission des Espèces , ou des Qualités que le commun des Philosophes imagine " (a) : Et cette parfaite *harmonie* des substances est l'effet de la représentation qu'elles se font de l'Univers (97) , & qui sert en même

(a) Voyez le système nouveau &c. *ubi supra*.

même tems à déterminer leurs actions (99). Ensorte que leur commerce vient de cet accord, de cette *harmonie*, qui a été préétablie entr'elles, dès leur Création, & qui ne peut jamais se déranger, parce que tous leurs états successifs sont liés, & suivent naturellement l'un de l'autre (79). C'est ce que nous enseigne M. de LEIBNITZ; *Commercium scilicet substantiarum, sive Monadum, oriri, non per influxum, sed per consensum, ortum à Divinâ præformatione; unoquoque, dum suæ naturæ vim insitam legesque sequitur, ad extranea accommodato* (a). Et voila ce qui produit cette admirable *Harmonie*, qui règne dans l'Univers, & qui élève au-dessus de tout ce que l'on peut dire la magnificence de la Nature, & la sagesse de l'Intelligence infinie, qui brillent dans l'Ouvrage de Dieu.

103. Tout ce que nous venons de dire sur les perceptions, les actions, & la communication des substances, sera expliqué plus clairement, quand nous parlerons en particulier de l'Ame humaine; &

(a) Act. Erudita 1698. Mens. Sept. p. 433.

& nous y renvoïons le Lecteur , pour ne pas tomber dans des répétitions. Car nos Ames , en tout cela , ont quelque chose de commun avec les Elémens des choses matérielles ; Et l'on ne doit point s'étonner de cette ressemblance. Car tout ce que nous avons dit à cet égard de ces derniers , nous l'avons déduit de la Notion de la substance simple , considérée en général. Ainsi , puisque notre Ame doit être mise au nombre des substances simples , aussi bien que les Elémens , on peut sans doute lui appliquer ce qui a été dit tout à l'heure de ceux-ci. Nous tirerons même cet avantage de considérer ces choses plus au long dans les Ames humaines ; que , comme chacun peut les observer dans son Ame , elles sont confirmées par l'expérience , & ainsi on ne pourra les révoquer en doute , quoiqu'elles paroissent des paradoxes au vulgaire , parce qu'on n'y fait pas assez d'attention (a). Il est vrai que
notre

(a) *Conveniunt in eo elementa rerum materialium cum animabus nostris. . . . Etenim anima unaquaque seriem quandam perceptionum & appetituum continet , quæ differt ab aliâ quacunque. Neque*

notre Ame étant une Monade d'un ordre supérieur, puisqu'elle est un Esprit; elle doit avoir des qualités & des facultés, qui ne se trouvent pas dans les Monades inférieures, telles que les Elémens des Corps. Mais nous aurons soin de marquer ces différences en leur lieu.

104. Il est bon de faire observer encore ici, que, malgré l'explication que nous avons donnée de la communication des substances, il ne laisse pas d'y avoir entre elles une véritable connexion (82), puisque l'on peut rendre raison de ce qui se fait dans l'une par ce qui est dans les autres (83. 102); & l'on peut

que verò est quod hanc similitudinem admiremur. Quæ enim hic de elementis rerum materialium demonstramus, ea ex notione substantiæ simplicis in genere spectata deducimus. Quare, cum anima quoque in numero substantiarum simplicium contineatur, ad eam utique applicari possunt quæ hic de elementis demonstrantur. Et quatenus ea in animâ verificantur, experientiâ confirmantur, ut ea in dubium vocari nefas sit, ut ut vulgo non fuerint animadversa, adeoque paradoxa videantur. WOLFFII Cosmologia §. 198. in notâ. C'est pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit avec raison, dans le passage que nous avons cité ci-dessus (§. 98. dans la note); que l'on peut concevoir les Elémens à l'imitation de la notion des Ames.

52 DE'FENSE DU SYSTE'ME

peut dire même qu'elles agissent les unes sur les autres; „ Car on peut dire, que „ la substance, dont la disposition rend „ raison du changement (*dans les autres*). „ d'une manière intelligible, en sorte „ qu'on peut juger que c'est à elle que „ les autres ont été accommodées en ce „ point, dès le commencement, selon „ l'ordre des Décrets de Dieu, est cel- „ le que l'on doit concevoir en cela „ comme agissante ensuite sur les au- „ tres (a). C'est pourquoi les Causes „ secondes agissent véritablement, mais „ sans aucune influence d'une substance „ simple créée sur une autre “ (b).

(a) Système nouveau &c.

(b) Lettre de Mr. DE LEIBNITZ à Mr. RE-
MOND. p. 330. du Recueil.



CHAPITRE SIXIÈME.

*Comment les Corps résultent des
Elémens. Ce que c'est que
la Matière.*

105. **I**L faut considérer maintenant comment les Corps résultent de l'assemblage des Elémens, ou substances simples. Nous ferons encore ici un grand usage de la *Cosmologie* de Mr. WOLFF, où cet excellent Philosophe a expliqué (215. & suiv.), avec une netteté & une évidence admirable, ce que Mr. DE LEIBNITZ s'étoit contenté d'indiquer en peu de mots.

106. *Les Elémens des choses matérielles existent hors l'un de l'autre.* Car ils sont dissemblables (80), & distingués l'un de l'autre ; Ce qui ne seroit pas, s'ils existoient l'un dans l'autre, ou, ce qui est la même chose, s'ils coïncidoient ; car deux choses ne peuvent
coïnc.

94 DÉFENSE DU SYSTÈME

coïncider, si elles ne sont parfaitement semblables, comme on le prouve dans les Mathématiques.

107. De plus, *les Elémens sont unis entre eux*. Car ils contiennent en eux la raison pourquoi ils coexistent de telle manière, & non pas d'une autre (83), & ainsi leur nature exige la coexistence immédiate de tel ou de tel Elément, plutôt que d'un autre; on ne peut donc pas en placer d'autres entre eux. Et c'est cette inséparabilité, qui fait une véritable union. Au reste, on peut voir par cette Démonstration même, que l'union des Elémens dépend de leur essence & de leur nature, & qu'elle n'est point mécanique, car l'union mécanique s'explique par les figures, & les Elémens n'ont point de figure (74).

108. *Les aggrégés des Elémens sont étendus & continus*. Car les Elémens rassemblés existent les uns hors des autres (106); Ils sont dissemblables & distincts les uns des autres, & ils sont unis (107). Or l'étendu est ce qui a des parties différentes, les unes hors des autres, & unies ensemble: Et le continu vient de ce que les parties, qui
le

le composent, sont unies entre elles de telle sorte, que l'on ne sauroit en placer d'autres entre elles. Donc l'aggrégé des Elémens est étendu, & forme un Continu.

109. On ne peut pas objecter ici, que les Elémens n'étant point étendus; leur assemblage ne sauroit faire quelque chose d'étendu. Car, si une multitude d'Elémens joints ensemble, ne formoit pas un étendu, ils existeroient l'un dans l'autre, ce qui ne se peut (106); ils coïncideroient, & ne pourroient être distingués. La difficulté vient de l'Imagination: Mais il n'y en a aucune, quand on raisonne suivant les Idées distinctes. Elles nous font voir, comme Mr. DE LEIBNITZ l'a démontré entre autres dans ses Disputes avec Mr. CLARKE, que l'Etendue, non plus que l'Espace, ne consiste, que dans l'ordre des coëxistences, de même que le tems n'est autre chose que l'ordre des successions. Et, pour ce qui est du continu, on conçoit très-bien qu'il peut être formé par des Elémens sans figure & sans étendue, quoiqu'il ne puisse y avoir entre eux une union matérielle, telle qu'on l'observe dans

dans les Corps , puisqu'il ne consiste , dans les Idées distinctes , & indépendamment de l'Imagination , que dans la coëxistence de deux ou plusieurs substances , tellement déterminées , qu'on ne sauroit en placer d'autres entre elles.

110. *Tous les Corps sont formés par des Elémens sans étendue , & cependant ils sont étendus.* Car ils sont composés des substances simples (67) , qui sont sans étendue : & ils sont des aggrégés des Elémens , lesquels aggrégés sont étendus (108). Nous aurions pu nous dispenser de démontrer cette Proposition ; car nous en avons déjà prouvé la première partie (67) , & personne ne nous contesterait la seconde. Cependant , comme il y a des Corps qui ne tombent pas sous les sens , nous avons donné cette Démonstration générale , pour faire voir que l'étendue est un attribut inséparable des Corps.

111. *Nous avons une perception distincte d'une chose , quand nous distinguons ses qualités intimes , d'où se prennent les marques , par lesquelles on peut la discerner d'une autre ; & , quand nous ne les distinguons pas , nous n'avons de la Chose qu'une perception*
con-

confuse. Nous mettons ici cette Définition , pour ne rien laisser d'obscur dans les Propositions suivantes.

112. *Nous n'appercevons l'Etendue & la Continuité dans le Corps , que confusément :* Car la raison de l'Etendue & de la Continuité dans les Corps est contenue dans les Elémens (70). Mais nous ne pouvons pas distinguer, dans les Elémens, ce qui fait que l'Etendue & la Continuité résultent de leur assemblage ; car nous ne connoissons pas leurs qualités intimes. Donc nous ne pouvons pas distinguer la nature de l'Etendue & de la Continuité, que nous observons dans les Corps ; & , par conséquent, nous n'en avons qu'une perception confuse. C'est comme nous avons une perception confuse des Couleurs , parce que nous ne distinguons pas les différentes reflexions & refractions de la Lumière sur la superficie des Corps , & que nous ne nous appercevons pas de chacune séparément.

113. *Nous n'avons qu'une perception confuse de la Force motrice , non plus que de l'Inertie.* La Démonstration est la même que celle de la Proposition précédente ;

car on voit bien, que par la *Force motrice* nous entendons cette force, qui est jointe au mouvement dans les Corps, & qui résulte du concours des forces actives des substances simples (71).

114. On appelle un *Phénomène*, tout objet sensible, ou que l'on apperçoit par les sens, duquel on n'a qu'une perception confuse. Voyez le Dictionnaire Philosophique de Goclenius.

115. Donc l'*Étendue* & la *Continuité* sont des *Phénomènes*. Car il est manifeste qu'elles tombent sous les sens; & nous n'en avons qu'une perception confuse (112).

116. La *Force motrice* & l'*Inertie* sont aussi des *Phénomènes*. On ne les apperçoit, que par le moyen des sens; & nous n'en avons qu'une perception confuse (113).

117. La *Matière* est un *Phénomène*. Car elle n'est autre chose que l'étendue, accompagnée d'inertie (63). Or l'étendue & l'inertie sont des *Phénomènes* (115. 116). Donc la *Matière* est un *Phénomène*.

118. On appelle *Phénomène substantiel* (*phanomenon substantiatum*) tout *Phénomène*

mène qui paroît à la façon des substances.

119. C'est pourquoi *la Force motrice & la Matière sont des Phénomènes substantiels*. Car elles sont des Phénomènes (116. 117); & cependant elles paroissent des substances, ou on les conçoit à la façon des substances (667) (a). On em-

(a) Nous avons donné ici en abrégé, la manière, dont Mr. WOLFF démontre ce que Mr. DE LEIBNITZ a indiqué en peu de mots, dans plusieurs de ses Ouvrages. Voici ce qu'il dit dans une Lettre à Mr. l'ABBÉ CONTI; (p. 7. du Recueil T. II.) „ La Matière n'est pas une substance, mais seulement *substantiatum*, un Phénomène bien fondé, & qui ne trompe point, quand on y procède, en raisonnant suivant les Loix idéales de l'Arithmétique, de la Géométrie, & de la Dynamique “. Et dans une Lettre à Mr. REMOND; (Ibid. p. 329.) „ La Matière première & pure, prise sans les Ames, ou Vies, qui lui sont unies, est purement passive: aussi, à proprement parler, n'est-elle pas une substance, mais quelque chose d'incomplet. Et la Matière seconde, comme, par exemple, le Corps organique, n'est pas une substance, mais par une autre raison; c'est qu'elle est un amas de plusieurs substances, comme un Etang plein de Poissons, ou comme un Troupeau de Brebis: Et par conséquent,

E 2

emploie cette expression de *Phénomènes Substanciés*, pour distinguer ces Phénomènes généraux, la Force motrice & la Matière, qui contiennent les raisons immédiates des Phénomènes particuliers, & en fournissent l'explication. De cette manière nous préviendrons les difficultés, qui peuvent naître de deux abus également condamnables en Philosophie: l'un d'abandonner les explications mécaniques, qui sont fondées sur la matière & le mouvement, ou la force motrice; l'autre de négliger les principes mêmes & le fondement du mécanisme, qui doivent être dérivés des substances simples, comme de leur source. Dans l'explication des Phénomènes particuliers, on ne doit remonter que jusqu'à la matière & au mouvement, ou à la force motrice; &, pour cet effet, il faut les con-

quent, elle est ce qu'on appelle *unum per accidens*, en un mot un Phénomène ". Il dit encore ailleurs : „ *Sane si res corporales nil nisi materiale continerent, verissimè dicerentur in fluxu consistere, nec habere substantiale quicquam, quemadmodum & Platonici olim rectè agnoverunt. Act. R. erudit. 1698. mens, Sept. pag. 432.*

concevoir comme des substances : Mais en même tems , pour éviter des difficultés insurmontables , il faut reconnoître , que ces mêmes choses-là , la matière & le mouvement , ou la force motrice , ne sont que des Phénomènes resultans des substances simples , ou Elémens.

120. *La force motrice & la Matière doivent paroître comme deux substances différentes.* Car elles sont conçues à la façon des substances (66) ; & on peut les concevoir l'une sans l'autre.

121. Ceux donc qui regardent la Matière comme une véritable substance , doivent accorder le même privilège à la Force motrice (64. 65. 66) ; & ainsi ils se trouveront embarrassés à expliquer comment le Corps , qu'ils regardent aussi comme une substance , est composé de deux substances différentes. Il faut donc reconnoître , pour se tirer de cet embarras , que l'une & l'autre de ces prétendues substances , ne sont réellement que des Phénomènes , qui ont une cause & une source commune. La plupart des Lecteurs l'accorderont sans

102. DÉFENSE DU SYSTÈME

beaucoup de difficulté , par rapport à la force motrice adhérente au mouvement : Mais ils sentiront plus de répugnance à dire la même chose de la Matière.. Cependant, puisque l'une n'a pas plus de droit, que l'autre, au rang de substance, comme nous venons de le faire voir, il n'y a aucune raison de les distinguer à cet égard.

122. Je ne doute point que cette Doctrine, sur la Matière & l'Etendue, ne paroisse étrange à ceux qui se contentent des Notions confuses, sans chercher à se faire des Idées distinctes des choses ; & il faut avouer, que l'Imagination n'y trouve pas son compte , & que les Préjugés en sont choqués. Mais les Préjugés ne sont pas des Règles en Philosophie ; & l'Imagination est un mauvais Guide dans la Recherche de la Vérité. Nous avons déjà remarqué , dans notre Préface, qu'on doit se garder de ses impressions, dans les Matières qui sont au dessus de sa sphère ; & telles sont , sans contredit, les Questions sur la nature des substances. Il est certain que l'opinion vulgaire est sujette à des embarras , dont il est

est

est impossible de se tirer (a) : Au lieu que les Idées de Mr. DE LEIBNITZ fournissent le véritable moyen de résoudre les difficultés, que l'on fait sur la composition & la division du Continu, & sur le mouvement ; Difficultés que l'on peut voir poussées, avec beaucoup de subtilité, dans le Dictionnaire de Mr. BAYLE, article ZENON. „ J'ai lu avec plaisir, dit „ Mr. DE LEIBNITZ, ce que Mr. BAY- „ LE dit dans l'article de ZENON. Il „ pourra peut-être s'appercevoir que ce „ qu'on en peut tirer s'accorde mieux „ avec mon système, qu'avec tout au- „ tre ; Car ce qu'il a de réel dans l'E- „ tendue, & dans le Mouvement, ne con- „ siste

(a) Outre ceux que nous touchons dans cet article, & qui regardent tous les systèmes, hors celui de Mr. DE LEIBNITZ, voyez encore *Mé- moires de Trévoux*, A. 1688. *mens. Sept. N. 13. & seq.*, où ce grand Philosophe fait voir clairement, que suivant le système des Cartésiens, où tout est plein, la Matière divisible à l'infini, & le mouvement entièrement étranger à la Matière ; n'étant que l'existence successive du Corps mis en divers lieux ; que, dis-je, suivant ce système, la Matière devrait être par tout uniforme, & ses diverses portions entièrement semblables & indistinguables.

„liste que dans le fondement de l'Or-
 „dre & de la suite réglée des Phéno-
 „mènes & perceptions. Aussi, tant les
 „Académiciens & Sceptiques, que ceux
 „qui leur ont voulu répondre, ne sem-
 „blent s'être embarrassés principale-
 „ment, que parce qu'ils cherchent une
 „plus grande réalité dans les *choses sensi-*
 „*bles* (a) hors de nous que celle de
 „Phénomènes réglés. Nous concevons
 „l'Etendue, en concevant un Ordre
 „dans les coëxistences; mais nous ne
 „devons pas la concevoir, non plus
 „que l'Espace, à la façon d'une sub-
 „stance, (c'est-à-dire, que nous ne de-
 „vons pas croire qu'elle soit réelle-
 „ment une substance.) C'est comme
 „le *tems*, qui ne présente à l'Esprit
 „qu'un

(a) Il faut bien faire attention à ces termes de *choses sensibles*, dont se sert l'Illustre Philosophe, dont nous rapportons les paroles, afin de ne pas lui imputer, qu'il veut introduire l'*Idéalisme*, ou une espèce de *Spinosisme* raffiné. Il ne parle que des *choses sensibles*, que nous avons prouvé être des Phénomènes; & non point des véritables substances, qui sont les élémens des Corps, & qui existent hors de nous. La suite de son Discours le fait voir clairement.

„ qu'un ordre dans les changemens. Et,
 „ quant au *Mouvement*, ce qu'il y a de
 „ réel est la *Force*, ou la puissance,
 „ c'est-à-dire, ce qu'il y a dans l'état
 „ présent, qui porte avec soi un chan-
 „ gement pour l'avenir: Le reste n'est
 „ que *Phénomènes & Rapports* “ (a).

123. Maintenant que nous avons assez éclairci tout ce qui regarde la *Notion de l'Etendue & de la Matière*, venons à la formation des Corps par le moyen des *Elémens*. On appelle *Corpuscules des Etres composés*, ou des Corps, si petits qu'ils échappent à la vue, & qu'on ne peut les appercevoir. Il est manifeste qu'il y a de tels *Corpuscules* dans le Monde; les expériences, que l'on fait par le moyen des *Microscopes*, suffisent pour nous en convaincre.

124. On divise les *Corpuscules* en *primitifs & dérivatifs*. Les *primitifs* sont composés immédiatement des *Elémens*, ou dont on ne peut assigner la raison de leur

(a) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de M. BAYLE. Hist. des Ouvrages des Savans. 1698. Juillet, Art. V.

206 DÉFENSE DU SYSTÈME

leur composition que dans les Elémens ; C'est-à-dire, qu'on ne sauroit expliquer la manière, dont ils sont composés, que par la considération de la nature des Elémens, en vertu de laquelle tels & tels sont déterminés à exister ensemble, & à être joints de manière qu'on ne peut les placer autrement, ni en mettre d'autres entre deux. Les Corpuscules *dérivatifs*, sont ceux qui sont composés d'autres Corpuscules plus petits ; c'est-à-dire, qu'on découvre la nature de leur composition, par la considération de la nature, ou de la figure, & des autres qualités des Corpuscules, dont ils sont composés.

125. Tous les Corps, que l'on peut observer par les sens, sont composés de Corpuscules *dérivatifs*. C'est ce que les Microscopes nous démontrent. Ainsi l'assemblage immédiat des Elémens, forme les Corpuscules primitifs ; l'assemblage de ceux-ci fait les Corpuscules *dérivatifs* ; & de ces derniers enfin sont composés les Corps observables, par des mixtions plus ou moins composées, & des Combinaisons infinies.

126. Puis donc que la raison de tout ce qui convient à un Composé, est contenue

tenue dans les Qualités de ses parties, & dans la manière, dont elles sont jointes ensemble; la raison de tout ce qui convient aux Corps est contenue dans les qualités des Corpuscules dérivatifs, & dans la manière dont ils sont joints ensemble. Par tout ce qui convient aux Corps, nous entendons, non seulement leurs qualités durables & constantes, mais encore tous les changemens qui leur arrivent. Les changemens, & ces qualités, que les sens nous découvrent dans les Corps, sont des *Phénomènes* (114). On les appelle *Phénomènes particuliers*, par opposition aux *Phénomènes généraux* (119).

127. La *Philosophie corpusculaire*, qui est si en vogue aujourd'hui, étant celle qui rend raison des *Phénomènes* par le moyen des *Corpuscules*; bien loin de la condamner, nous reconnoissons qu'elle donne les véritables raisons des *Phénomènes* (126). Elle se sert pour cela de *Principes mécaniques*, & de *Principes physiques*. Les *Principes mécaniques* sont la figure, la grandeur, ou la masse, le mouvement, & la situation. Les *Principes physiques* sont bien en eux-mêmes mécaniques & de la même nature que les au-

res; mais on appelle ainsi les Phénomènes, entant qu'ils servent à en expliquer d'autres, & dont l'explication mécanique est encore ignorée, ou ne doit pas entrer en considération dans le cas, dont il s'agit alors. Par exemple, la figure, la masse, & la situation respective des corpuscules dérivatifs, dont un Corps sensible est composé, sont des Principes mécaniques; & tout ce que nous pouvons expliquer par leur moyen, nous l'expliquons mécaniquement: Mais, si nous supposons, que ces Corpuscules sont élastiques, & que nous ignorions la raison mécanique de cette élasticité, ou que nous ne jugions pas à propos de l'expliquer pour le cas présent; ce ressort, cette élasticité des Corpuscules, est un Principe *Physique*.

128. Puis donc que la *Méchanique* & la *Physique* sont des sciences destinées à la pratique & à l'usage de la vie; il n'est pas nécessaire dans ces sciences, de chercher les raisons des Phénomènes particuliers, plus loin que dans les Corpuscules dérivatifs, ou même dans les parties observables, dont les Corps sont composés: Et il ne convient pas même de le faire,

si l'on ne veut tomber dans des suppositions arbitraires & des conjectures fort incertaines. Cependant il faut avouer, que, comme il y a un enchainement continuél de Causes & d'Effets dans les Phénomènes que les Corps nous présentent la raison de ce qui s'observe dans un Corps, étant fondée sur les Corpuscules dérivatifs, dont il est immédiatement composé, & la raison de ce qui se trouve dans ceux-ci dépendant d'autres Corpuscules dérivatifs encore, de l'assemblage desquels ils résultent; & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on parvienne aux Corpuscules primitifs, & enfin aux Elémens; il faut avouer, dis-je, que si nous avions assez de pénétration, pour pousser l'Analyse de ces Causes jusques aux premiers Elémens des Corps, la *Physique* seroit portée à sa perfection. Mais quand cela seroit, il ne conviendroit pas même, pour l'usage, & dans les cas particuliers, de recourir jusques-là. C'est comme dans les Mathématiques, quand'on démontre une Proposition, on ne remonte pas, dans la Démonstration, jusques aux Axiomes & aux Définitions; mais on se contente

d'alléguer les Propositions , sur lesquelles celle que l'on examine est immédiatement fondée.

129. Ce n'est point notre dessein d'examiner ici la manière , dont Mr. DE LEIBNITZ & Mr. WOLFF expliquent les Phénomènes particuliers (a). Mais nous avons jugé qu'il ne feroit pas inutile de rapporter les Observations précédentes, pour faire voir en effet, que ces grands Philosophes sont très-éloignés, comme ils l'ont eux-mêmes constamment déclaré, de rejeter l'explication mécanique de ces Phénomènes. Et M. DE LEIBNITZ les admet d'autant plus volontiers, sans pour cela donner atteinte à son système, qu'il considère les Phénomènes comme des expressions sensibles & imaginables des Vérités distinctes & intellectuelles, qui sont les Loix des actions des substances (b).

(a) On peut en voir les Principes généraux dans la Cosmologie de Mr. WOLFF. §. 227. & suiv.

(b) Voyez ci-dessous §. 156.

CHAPITRE SEPTIÈME.

*De l'union des Ames avec les Corps.
Trois Hypothèses pour l'expli-
quer. Examen des deux
premières.*

130. **U**n Corps organique, est un Corps qui, par la composition, ou la structure, est propre à exécuter une certaine action. Il y a *organique simple*, & *organique composé*. L'organique simple est celui, dont les parties ne sont pas organiques; le composé est celui, dont les parties sont organiques. On appelle aussi ces parties organiques, des *organes*.

131. Mr. DE LEIBNITZ croïoit qu'il y a de ces Corps organiques par tout; voici ses paroles: (a) La matière ar-
„ rangée par une sagesse divine doit
„ être essentiellement organisée partout;
„ &

(a) *Considérations sur les Principes de Vie, & sur les Natures Plastiques. Histoire des Ouvrages des Savans, 1705.*

112 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ & ainsi, il y a Machine naturelle à l'in-
„ fini , & tant d'enveloppes & Corps
„ organiques, enveloppés les uns dans
„ les autres, qu'on ne sauroit jamais pro-
„ duire un Corps organique tout-à-fait
„ nouveau , & sans aucune préforma-
„ tion, & qu'on ne sauroit détruire en-
„ tièrement non plus un Animal déjà
„ subsistant “. Nous expliquerons ces
dernières paroles, en parlant du Corps
humain. Ce Philosophe pensoit de
plus, qu'à l'exemple de notre Corps,
chacun de ces Corps organiques, ré-
pandus par toute la Matière, a une A-
me, ou une Monade principale, qui
lui est unie, & qui se représente l'Uni-
vers suivant le point de vue de son Corps
organique; & dont, par conséquent, les
perceptions sont plus claires & plus con-
sidérables, comme nous l'expliquerons
dans la suite, que celles des Monades
inférieures, ou des simples Elémens,
dont le point de vue est un point ma-
thématique (100). Cependant il ne faut
pas prendre ceci, comme si notre Phi-
losophe vouloit dire, que chaque masse
de matière, une pierre, par exemple,
est un Corps organique & animé. N.

NOUS

nous en avertit lui même, en expliquant sa pensée. „ Mais il ne faut point dire „ pour cela, que chaque portion de la „ matière est animée, c'est comme „ nous ne disons pas qu'un Etang plein „ de poissons est un Corps animé, quoi- „ que le poisson le soit “ (a).

132. Ces Corps organiques sont le milieu, par le moyen duquel se fait (idéalement, comme nous le verrons, & dans les apparences) la communication & le commerce des choses matérielles avec les Ames, qui sont unies aux Corps organiques, & en général avec tous les Esprits créés, qui forment la seconde espèce des substances, dont le Monde est composé. Je dis tous les Esprits créés, parce que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, il n'y en a point qui ne soit uni à un Corps, ainsi que nous le verrons plus bas. Pour nous former une Idée de cette union, il faut la considérer dans celui de tous les Esprits que nous connoissons le mieux, je veux dire dans notre Ame.

133. Chacun sait que son Individu, sa
Part

(a) Ibidem.

Personne, est composée de deux substances entièrement différentes, savoir, l'Ame & le Corps. Il connoit de plus par sa propre expérience, que son Ame s'apperçoit de ce qui se passe dans son Corps, & qu'elle apperçoit même les Choses matérielles, suivant la relation qu'elles ont avec son Corps, & les impressions qu'elles font sur lui. Et que, de son côté, le Corps, quand il est bien constitué, se meut suivant la volonté de l'Ame, & obéit ponctuellement à ses Commandemens. Ensorte qu'il y a un accord si exact, & une si parfaite harmonie entre ces deux parties de l'homme, qu'elles paroissent agir réellement l'une sur l'autre ; Et cela forme entre elles une véritable union.

134. La Question n'est donc pas de savoir, s'il y a véritablement une harmonie entre l'Ame & le Corps ; chacun en est convaincu par sa propre expérience : Mais il s'agit de savoir comment cette union & cette harmonie doit être expliquée, ou par quel moyen elle se fait. Les Philosophes ont imaginé là-dessus trois Hypothèses, ou trois Systèmes principaux. Le premier, qui est le

LEIBNITIEN. PARTIE I. CHAP. VII. 113

le plus ancien, & qui est aussi l'Opinion du Vulgaire, est celui de l'*Influence Physique*. Il porte que l'Ame agit *physiquement* sur le Corps, & le Corps sur l'Ame, par une action réelle & une véritable influence. Le second est celui des *Cartésiens*. On l'appelle *Système d'Assistance*, ou des *Causes occasionelles*; parce que, suivant ces Philosophes, Dieu est le seul Acteur dans la Nature, & les substances créées ne sont point les causes efficientes des actions qu'on leur attribue; elles n'en sont que l'occasion. Et en particulier, dans le sujet dont il s'agit, Dieu, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps, produit certaines pensées dans l'Ame; & à l'occasion des volontés de l'Ame, il produit dans le Corps des mouvemens, qui y répondent, & qui les exécutent. Enfin le *Système*, ou l'Hypothèse, de l'*Harmonie préétablie*, est due à Mr. DE LEIBNITZ. Suivant cette Hypothèse, l'Ame & le Corps sont tellement constitués, que, sans aucune communication réelle, & ne suivant chacun, dans ses actions, que ses propres Loix, ils s'accordent pourtant avec une parfaite exactitude, & que tout se

116 DÉFENSE DU SYSTÈME

se passe en eux, comme s'ils agissoient véritablement l'un sur l'autre.

135. Il ne peut y avoir que ces trois Systèmes simples & originaux, pour expliquer l'union & l'harmonie de l'Ame & du Corps (a) ; je dis Systèmes simples & originaux, car on peut en former un grand nombre d'autres, en prenant quelque chose de ces trois premiers, & en les combinant de diverses manières. Mais toutes les explications reviennent à ces trois, que nous venons d'indiquer. Mr. DE LEIBNITZ nous le fait comprendre par un exemple dans sa Réponse au P. LAMY (b). Figurez-vous, dit-il, deux Pendules qui s'accordent parfaitement. Il n'y a que trois moïens de produire cet accord. Le premier seroit d'établir une communication entre les deux Pendules, en sorte qu'elles agissent l'une sur l'autre, & s'accordassent ainsi dans leurs mouvemens : C'est la voie d'influence. Le second moïen se-
roit,

(a) Voyez *Bulffinger*, *Commentatio hypothetica de Harmonia præstabilita*. Sect. 2. §. 13. & seq.

(b) Supplément du Journal des Savans, Juin, 1709.

soit, que l'Ouvrier y mît continuellement la main ; & eût soin de faire mouvoir l'une en même-tems que l'autre. C'est la voie d'*Assistance*, ou des *Causes occasionelles*. Enfin le troisième moyen consisteroit à construire d'abord ces deux Pendules avec tant d'art & de justesse, qu'elles fussent dans une parfaite harmonie & s'accordassent exactement : C'est la voie de l'*Harmonie préétablie*.

136. Avant que d'examiner ces trois Systèmes, il est bon de remarquer, que la *Liberté est indépendante des Systèmes que l'on peut former pour expliquer le commerce de l'Ame avec le Corps*, ou, comme s'exprime Mr. WOLFF (Psychol. ration. §. 536.) *Salvo quocunque Systemate de commercio inter Mentem & Corpus, Libertas & defendi & negari potest*. Car dans les Systèmes sur le commerce de l'Ame & du Corps, il ne s'agit que d'expliquer comment les sensations dépendent du Corps, & comment les mouvemens volontaires du Corps dépendent de l'Ame. Or les appetits & les aversions, qui déterminent notre Choix, dépendent de la même manière des sensations, quelle que soit la manière dont celles-ci dépendent.

dent du Corps. La Liberté n'entre donc pour rien dans cette dernière Question. Et, puisque les mouvemens du Corps suivent les appetits de l'Ame, la manière dont ces appetits sont déterminés, ou produits, ne peut pas dépendre de la manière, dont ils sont suivis des mouvemens du Corps.

137. Le système de l'*Influence physique* ne peut-être admis, pour bien des raisons. 1^o. Parce qu'une substance créée ne peut agir physiquement sur une autre substance (94). 2^o. Quand même on n'accorderoit pas ce principe de MR. DE LEIBNITZ, on ne fera jamais comprendre, même à ceux qui admettent l'action d'une substance créée sur l'autre, que deux substances, aussi différentes que l'Ame & le Corps, puissent avoir une communication réelle & physique, & sur tout que le Corps puisse agir sur l'Ame, & l'affecter par son action. Si l'on veut supposer dans l'Ame, & dans le Corps, un pouvoir, à nous inconnu, d'agir l'un sur l'autre; c'est ne rien expliquer; c'est avoir recours aux qualités occultes. On ne peut soutenir ce système avec quelque apparence, qu'en avouant,

avouant, que l'Ame est matérielle. Mais c'est un sentiment, où l'on ne donnera pas aisément, crainte des Conséquences; & d'ailleurs il est absolument contraire à la raison, puisque, en ce cas, l'Ame ne seroit pas même une véritable substance (57.)

138. Mais 30. on a aujourd'hui une Démonstration contre ce système. Car Mr. DE LEIBNITZ & d'autres Grands Hommes, ont découvert plusieurs Loix de la Nature, qui y sont entièrement contraires, & que les plus grands Mathématiciens ont cependant reconnues comme certaines. La première est, qu'il n'y a point d'action dans les Corps sans réaction, & que la réaction est toujours égale à l'action. Or dans l'action du Corps sur l'Ame, il ne sauroit y avoir de réaction, l'Ame ne pouvant pas lui résister, puisqu'elle n'est pas matérielle. La seconde Loi est, que dans tout l'Univers il se conserve toujours la même quantité de forces vives, ou de la force absolue. La troisième, qu'il s'y conserve aussi la même quantité de force directive, ou la même direction dans tous les Corps ensemble, qu'en suppose agir entre eux de quel-

quelque manière qu'ils se choquent (a). Or il est aisé de voir, que la première de ces deux Loix ne sauroit subsister, si l'Ame peut donner du mouvement au Corps; car, en ce cas, elle augmentera la quantité des forces vives, ou de la force absolue. Et la seconde ne sera pas moins renversée, si l'Ame a le pouvoir de changer la direction du mouvement de son Corps, & par son moyen, celle des autres Corps. Mr. DESCARTES, & ses Sectateurs, avoient déjà senti ces Difficultés; quoiqu'ils se soient trompés, en disant, qu'il se conserve toujours la même quantité de *mouvement*; & c'est pour cela qu'ils ont rejeté le système de *l'Influence*, & substitué à sa place celui des Causes occasionelles.

139. Mais ce système a aussi ses Caractères de réprobation. Outre qu'il n'est pas raisonnable d'ôter l'action aux Créatures, comme nous le verrons ci-après; on objecte à ceux qui restreignent le concours particulier de Dieu au cas spécial de la communication du Corps &

(a) Théod. §. 61.

& de l'Ame, que c'est donner une petite Idée des Ouvrages de Dieu, que de dire, qu'il est obligé d'y mettre la main continuellement, par un concours particulier & immédiat ; & il y a même quelque chose de dur & de choquant, à soutenir, que Dieu lui-même produit immédiatement & dans tous les Cas particuliers, les actions infames & criminelles que les Ames exigent de leurs Corps, & surtout, qu'à l'occasion de ce qui se fait dans le Corps, il excite lui-même des pensées abominables & impies dans l'Ame, & qu'il la met dans le délire & dans la fureur, par une opération immédiate, quand le Corps est en fièvre, ou quand il est gorgé de vin. Mais nous n'insisterons, que sur les deux Considérations suivantes. 1°. Tout le Monde doit convenir, qu'en Philosophie, où l'on cherche à rendre raison des faits, & à les expliquer intelligiblement par les natures des choses, il n'est pas permis d'avoir recours aux Miracles, & de faire venir, pour le dénouement, un Dieu, comme dans une Machine de Théâtre, *Deum ex Machina*. Or il est certain que, dans le système des Causes occasionelles, on

F

in-

introduit des miracles perpétuels ; car on suppose , que Dieu produit immédiatement , & par sa toute-puissance , sans l'intervention des Causes secondes , les perceptions de l'Ame à l'occasion du Corps , & les mouvemens du Corps à l'occasion de l'Ame : Mais voilà précisément ce qu'on appelle des *Miracles* ; ce terme , suivant la notion la plus exacte , & même la plus générale , signifiant *un effet qui n'est pas explicable par les natures des choses créées (a)* , mais qui est produit immédiatement par la volonté efficace de Dieu. Si quelqu'un ne veut pas en tomber d'accord , nous ne disputerons pas des termes avec lui ; mais il sera obligé de convenir , que c'est en ce sens que les Miracles ne doivent pas être allégués en Philosophie , où nous venons de remarquer , qu'on doit expliquer les faits par les natures des choses.

140. Les Cartésiens ont coutume de dire , pour éviter la Difficulté , que Dieu s'est fait une Loi générale de produire des perceptions dans l'Ame , à l'oc-
sion

(a) Théod. §. 207.

sion de ce qui arrive dans le Corps ; &
 des mouvemens dans le Corps , à l'oc-
 casion des volontés de l'Ame : Et qu'ain-
 si ils n'ont point recours aux Miracles ,
 le Miracle n'étant qu'une exception aux
 Loix générales. Quand on leur accor-
 deroit cette Définition , il reste toujours
 vrai , que, de cette manière, ils n'expli-
 quent rien , & qu'ainsi ils pèchent con-
 tre les règles de la bonne Philosophie
 (139). Mais outre cela , „ on ne peut
 „ pas dire que le Miracle n'est qu'une
 „ exception des Règles , ou Loix géné-
 „ rales , que Dieu a établies arbitraire-
 „ ment ; Car les Loix générales de la
 „ Nature ne sont point arbitraires ; mais
 „ elles sont fondées sur la convenance
 „ avec la nature des choses. Ainsi le
 „ Miracle n'est une exception de ces
 „ Loix, que parce qu'il n'est pas expli-
 „ quable par la nature des choses. Et
 „ ainsi, il ne suffit pas , pour éviter les
 „ Miracles , que Dieu fasse une certai-
 „ ne Loi , s'il ne donne point aux Créa-
 „ tures une nature capable d'exécuter
 „ ses ordres (a). Car, outre le Décret,
 „ il

(a) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objec-
 tions du P. LAMY, *ubi supra*. F 2

224 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ il faut encore le moïen naturel de
 „ l'exécuter, c'est-à-dire, il faut que ce
 „ qui se fait se puisse expliquer par la
 „ nature que Dieu donne aux choses (a).
 „ C'est pourquoi, si Dieu faisoit une Loi
 „ générale, qui portât que les Corps s'at-
 „ tiraient les uns les autres, il n'en
 „ sauroit obtenir l'exécution que par des
 „ miracles perpétuels. Et de même,
 „ si Dieu vouloit que les organes des
 „ Corps humains se conformassent avec
 „ les volontés de l'Ame, suivant le sy-
 „ stème des Causes occasionelles, cette
 „ Loi ne s'exécuteroit aussi, que par des
 „ Miracles perpétuels (b).

141. 2°. L'introduction de ces Mira-
 cles perpétuels ne renverse pas moins les
 loix de la Nature, que le système de
 l'*Influence* ; puisqu' en ce cas, il n'y
 auroit plus aucune règle constante dans
 les mouvemens, bien loin qu'il s'y con-
 servât la même quantité de force abso-
 lue & de force directive. En voila as-
 sez sur ces deux systèmes : Ce n'est pas
 notre

(a) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ, aux Objec-
 tions de Mr. BAYLE, *ubi supra*.

(b) Théodicée §. 207.

notre dessein de les examiner à fonds. Ceux qui voudront en savoir davantage peuvent consulter le Livre de Mr. BÜLFINGER, que nous avons déjà cité (134), & sur tout la Psychologie rationnelle de l'incomparable Mr. WOLFF.

CHAPITRE HUITIÈME.

De l'Harmonie pré-établie.

142. **V**ENONS maintenant au système de l'Harmonie pré-établie. Il est une suite inévitable du système que nous venons d'expliquer sur la Nature & la Communication des substances. Aussi est-ce cette Théorie même qui y a conduit Mr. DE LEIBNITZ, comme il nous l'apprend lui-même. „ Etant donc obligé, dit-il (a), d'accorder qu'il n'est pas possible que l'Ame, ou quelque autre véritable substance, puisse recevoir quelque chose par dehors, si ce n'est par la toute-puissance divine,

„ je

(a) Système nouveau, &c. ubi supra.

„ je fus conduit insensiblement à un sen-
 „ timent, qui me surprit, mais qui pa-
 „ roit inévitable, & qui, en effet, a des
 „ avantages très-grands, & des beautés
 „ très-considérables. C'est qu'il faut
 „ donc dire, que Dieu a d'abord créé l'A-
 „ me, ou toute autre Unité réelle, en-
 „ sorte que tout lui naisse de son propre
 „ fonds, par une parfaite spontanéité à
 „ l'égard d'elle-même, & pourtant avec
 „ une parfaite conformité aux choses de
 „ dehors. Et qu'ainsi, nos sentimens in-
 „ ternes, c'est-à-dire, qui sont dans l'A-
 „ me même, & non dans le Cerveau,
 „ ni dans les parties subtiles du Corps,
 „ n'étant que des Phénomènes suivis sur
 „ les Etres externes, ou bien des appa-
 „ rences véritables, & comme des son-
 „ ges bien réglés, il faut que ces per-
 „ ceptions internes dans l'Ame lui arri-
 „ vent par sa propre Constitution origi-
 „ nale, c'est-à-dire, par la Nature re-
 „ présentative (capable d'exprimer les
 „ Etres hors d'elle par rapport à ses Or-
 „ ganes) qui lui a été donnée dès sa
 „ Création, & qui fait son Caractère
 „ individuel. Et c'est ce qui fait que
 „ chacune de ces substances représen-
 „ , tant

„ tant exactement tout l'Univers à sa
 „ manière, & suivant un certain point de
 „ vue : Et les perceptions, ou expref-
 „ sions des choses externes, arrivant à
 „ l'Ame à point nommé, en vertu de
 „ ses propres loix, comme dans le Mon-
 „ de à part, comme s'il n'existoit rien
 „ que Dieu & elle, il y aura un parfait
 „ accord entre toutes ces substances, qui
 „ fait le même effet qu'on remarque-
 „ roit, si elles communiquoient en-
 „ semble par une transmission des Espê-
 „ ces, ou des Qualités, que le commun
 „ des Philosophes imagine. De plus, la
 „ Masse organisée, dans laquelle est le
 „ point de vue de l'Ame, étant expri-
 „ mée plus prochainement, & se trou-
 „ vant réciproquement prête à agir d'el-
 „ le-même, suivant les Loix de la ma-
 „ chine corporelle, dans le moment que
 „ l'Ame le veut, sans que l'un trouble
 „ les Loix de l'autre, les Esprits & le
 „ Sang aiant alors justement le mouve-
 „ ment qu'il leur faut, pour répondre aux
 „ passions & aux perceptions de l'Ame.
 „ C'est ce rapport mutuel, réglé par avan-
 „ ce dans chaque substance de l'Univers,
 „ qui produit ce que nous appelons leur

128 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ Communication, & qui fait unique-
„ ment l'union de l'Ame avec le Corps.
„ Et l'on peut entendre par là comment
„ l'Ame a son siège dans le Corps, par
„ une présence immédiate, qui ne fau-
„ roit y être plus grande, puis qu'elle
„ y est comme l'Unité est dans le résul-
„ tat des Unités, qui est la multitude.”
L'Auteur dit encore dans un autre en-
droit (a) ; „ ainsi étant d'ailleurs persuadé du principe de l'*Harmonie* en général, je ne pouvois manquer de venir à ce système, qui porte que Dieu a créé l'Ame d'abord de telle façon, qu'elle doit se produire, & se représenter par ordre ce qui se passe dans le Corps ; & le Corps aussi de telle façon qu'il doit faire de soi même ce que l'Ame ordonne. De sorte que les Loix, qui lient les pensées de l'Ame dans l'ordre des Causes finales, & suivant l'évolution des perceptions, doivent produire des images, qui se rencontrent, & s'accordent avec les impressions des Corps sur nos or-
„ ganes,

(a) Théodicée §. 62.

„ ganes, & que les Loix des mouve-
 „ mens dans le Corps, qui s'entre-suivent
 „ dans l'ordre des causes efficientes, se
 „ rencontrent aussi, & s'accordent telle-
 „ ment avec les pensées de l'Ame, que
 „ le Corps est porté à agir dans le tems
 „ que l'Ame le veut.”

143. Ces deux passages de notre Illustre Philosophe pourroient suffire pour donner à un Lecteur, attentif & dépré-occupé, une juste idée de l'*Harmonie pré-établie*. Cependant, comme cette Hypothèse a été attaquée plus vivement qu'aucune autre partie du système, il est nécessaire de l'expliquer dans un plus grand détail; non seulement pour mettre tout le Monde en état d'en comprendre le véritable sens; mais encore, afin de faire voir d'avance, par cette simple exposition, que les Objections portent à faux, & sont toutes fondées sur l'ignorance, vraie, ou affectée, des véritables Idées de Mr. DE LEIBNITZ, comme ce Grand-Homme s'en est toujours plaint. Pour se former une juste Idée de cette Hypothèse si contredite, il faut en examiner toutes les parties par ordre, & considérer 1°. La Nature de l'Ame. 2°.

Et

Celle

Celle du Corps. 3°. Enfin leur harmonie, comment elle est établie, & comment elle est immanquable. Après-quoi il fera aisé de voir, que cette Hypothèse est très-possible, & qu'elle ne donne aucune atteinte à la Liberté.

144. L'Ame étant une véritable substance, simple, & indivisible, il s'ensuit premièrement, qu'elle a de la Force, ou de l'Activité (75). Et cette force tendant au changement, l'Ame doit être dans un état de changement continuel (78). Elle ne peut recevoir aucune impression des autres substances créées (94); les choses externes ne font donc point la cause de ses changemens, mais elle est seule la véritable cause efficiente de tout ce qui se passe en elle (95). Ainsi, non seulement les actions libres de l'Ame sont spontanées, mais encore toutes ses pensées, toutes ses perceptions, toutes ses passions (a); en un mot, tout ce qui se fait

(a) „ De sorte que je ne fais qu'étendre la spontanéité aux pensées confuses & involontaires.” Réplique de Mr. DE LEIBNITZ aux Reflexions de Mr. BAYLE. p. 410. du Recueil de Mr. DES MALZEAUX T. II.

fait en elle est *spontané*; Car une action est *spontanée*, quand son principe est dans celui qui agit: *spontaneum est cujus principium est in agente* (a). De sorte qu'à proprement parler, l'Ame n'est jamais passive.

145. L'Ame a non seulement des perceptions confuses, comme toutes les véritables substances (98); mais de plus, en qualité d'Esprit, elle a des Idées intellectuelles, & la faculté de réfléchir sur ce qu'elle apperçoit, ou sur son état, d'examiner, de choisir librement, ou de vouloir; c'est-à-dire, de préférer un état à un autre; car, quand nous voulons quelque chose, cela veut dire que nous préférons notre état, aiant cette chose, à un autre état, où nous ne l'aurions pas.

146. Les perceptions, ou Idées, de l'Ame sont de deux sortes: elle a des perceptions distinctes, qui sont dans l'Entendement; & des perceptions confuses. Ces dernières se divisent encore en claires & obscures, suivant le degré de l'impression, qu'elles

(a) Théod. §. 302.

§32 DÉFENSE DU SYSTÈME

qu'elles font sur l'Ame; ou, pour parler plus exactement, suivant la manière plus ou moins sensible, dont l'Ame les apperçoit. Les perceptions confuses en général sont celles dont on attribue vulgairement la cause aux sens, & aux impressions qui se font dans le Cerveau, auxquelles on rapporte l'Imagination. L'on nomme à cause de cela ces perceptions, des *sensations* & des *Images*. Les Idées distinctes sont la perfection de l'Ame & son Empire; &, si elle n'en avoit point d'autre, elle seroit un Dieu (a): Les perceptions confuses sont son imperfection & son esclavage; car elle n'est pas maîtresse de les supprimer, ou de les faire naître, comme l'expérience nous en convainct; cependant nous verrons qu'elle peut y contribuer indirectement. Nous ne traiterons ici que des perceptions confuses, qui se rapportent au Corps; parce que c'est seulement sur leur origine que notre système diffère des autres. Mrs. DE LEIBNITZ & WOLFF ont dit d'excellentes choses sur les Idées distinctes,

(a) Voyez la Théodicée, §. 64.

Êtes, ou de pur Entendement. Mais la Théorie de ces Idées-là étant la même, quelque système que l'on suive, nous ne nous y arrêterons pas, pour ne point trop grossir cet Ouvrage.

147. Ni les unes ni les autres de ces Perceptions ne peuvent être excitées dans l'Ame, par les impressions de son Corps (144); mais elle les produit par sa propre force. Et, comme c'est par le moyen des perceptions confuses, que se fait en elle la représentation de son Corps, & par rapport à lui de tout l'Univers; *l'Ame ne connoit point les choses matérielles, par aucune impression, qui se fasse sur elle, par le moyen des organes de son Corps.* Et elle pourroit avoir les mêmes perceptions, quand même son Corps ne seroit point, quand il n'existeroit rien que Dieu & elle.

148. Cependant l'Ame apperçoit constamment son Corps, & se représente régulièrement l'Univers, ou les autres Corps, suivant les impressions qu'ils font sur les organes du sien; c'est-à-dire, suivant le point de vue particulier de ce Corps organique. *Il y a donc dans l'Ame une Nature, ou force représentative de*

L'Univers, faisant le point de vue particulier à chaque Ame, qui est déterminé au dehors par le point de vue du Corps organique, auquel elle est unie.

149. Cette représentation étant toujours exactement réglée sur l'état du Corps, elle fait le même effet & les mêmes apparences, que si le Corps agissoit sur l'Ame par une influence physique.

150. Comme il n'est pas possible, que le point de vue de deux Corps différens soit précisément le même, la représentation ne peut être la même dans deux Ames. Elles ont donc chacune une Nature représentative particulière & différente de toute autre ; & par conséquent, les Ames elles-mêmes sont toutes différentes les unes des autres. C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ a exprimé dans le passage que nous avons rapporté (142). en disant ; „ que la Nature représentative de chaque Ame fait son Caractère individuel.”

151. Puisque l'Ame, une fois existante, ne reçoit plus rien de dehors (144), & qu'elle a une force interne, qui produit seule tous ses changemens (Ibid.), chacun de ses états contient tout ce qui sert à dé-

à déterminer l'état suivant (79); tous les états sont donc liés & découlans naturellement l'un de l'autre, & le premier état enveloppe la raison de tous les autres.

152. Par conséquent, comme l'Ame se représente l'état présent de l'Univers par rapport à son Corps, dans chacun de ses états; il faut qu'il y ait eu des traces de toutes ces représentations dans le premier état, duquel les autres découlent. Et, ainsi, l'Ame renfermoit, dès le commencement, une *concentration* & une *représentation*, non seulement de l'état actuel du Monde, mais encore de tous ses états successifs, de toute la suite de ses changemens. Mais toutes ces perceptions ne sont point distinctes & développées en même-tems; elles sont confondues & concentrées, à peu près comme on peut dire que toutes sortes de figures sont dans un bloc de marbre, quoique chacune ne paroisse actuellement, que quand on l'a développée, en travaillant ce marbre (a). Car notre Ame n'a point

(a) Rerum vero actu a nobis non cogitatarum ideas sunt in mente nostra, ut figura Herculis in marmore.

point assez de capacité pour s'appercevoir distinctement de toutes ces perceptions, & les considérer à la fois. „ Il „ est impossible, dit notre Philosophe „ (a), que l'Ame puisse connoître distinctement toute sa nature, & s'appercevoir comment ce nombre innombrable de petites perceptions, entassées, ou plutôt, concentrées ensemble, s'y forme: il faudroit pour cela qu'elle connût parfaitement tout l'Univers, qui y est enveloppé, c'est-à-dire, qu'elle fut un Dieu.

153. On ne doit point s'étonner de ce que nous disons, qu'il y a actuellement dans l'Ame une multitude de perceptions confuses & obscures, qu'elle ne sent que confusément, qu'elle ne distingue point, & auxquelles elle ne fait pas attention; tous les sens nous en fournissent des exemples incontestables. Dans le son, par exemple, nous n'appercevons réellement que les vibrations fréquentes, le

tré-

rudi marmore. Leibnitii Meditationes de Cognitione &c. Act. Erudit. Novemb, 1684.

(a). Théod. §. 403.

trémouffement, que le Corps fonore excite dans l'organe de l'ouïe, par l'entremife de l'air, auquel il communique fon mouvement; mais, comme nous ne diftinguons point ces vibrations, leur confufion produit en nous une perception confufe, toute différente de ce que feroit chacune des perceptions particulières, qui la compofent, fi nous les appercevions à part & diftinctement. De même, dans la chaleur, le froid &c., les goûts, les odeurs & les couleurs, nous n'appercevons réellement que des figures & des mouvemens, mais fi variés, fi peu remarquables chacun à part, & en fi grand nombre, que notre Ame n'eft pas capable de les confidérer chacun d'une manière diftincte. Et, ainfi, elle ne s'apperçoit pas que la perception confufe, qu'elle a alors, n'eft compofée que d'une multitude de petites perceptions de figures & de mouvemens peu confidérables. Comme quand nous appercevons la couleur verte, qui réfulte du mélange des particules jaunes & bleues, nous ne fentons réellement que le jaune & le bleu, mêlés fubtilement enfemble; cependant nous n'y prenons pas
gar-

garde, & nous nous imaginons plutôt que nous avons une perception toute nouvelle (a).

154. L'Ame n'étant point en état de considérer en même-tems cette multitude de perceptions qu'elle possède à la fois, c'est ce qui fait que la plupart ne sont qu'obscures, ou confuses; mais elles se développent successivement en elle, par un effet de son activité, & suivant un certain ordre; & elles deviennent, chacune à son tour, plus sensibles, & distinguables. Et c'est ainsi que l'Ame, toute simple qu'elle est, peut passer d'un état à un autre, par la liaison de ses perceptions, qui se suivent, & s'entraînent les

(a) *Ceterum cum colores atque odores percipimus, utique nullam aliam habemus quam figurarum & motuum perceptionem, sed tantum multiplicium & ignotorum ut mens nostra singulis distinctè considerandis in hoc presenti suo statu non sufficiat; & proinde non animadvertat perceptionem suam ex solis figurarum & motuum minutissimorum perceptionibus compositam esse, quemadmodum confusis flavis & coeruleis pulvisculis viridem colorem percipiendo, nisi flavum & coeruleum minutissimè mixtum sentimus, licet non animadvertentes & potius novum aliquod Ens nobis fingentes. Leibnizii Meditationes de Cognitione, Veritate, &c. ubi supra.*

les unes les autres, comme si elle étoit une Machine composée de quantité de pièces différentes, dont chacune fait son effet. „ Il faut considérer, que l'Ame, „ toute simple qu'elle est, a toujours un „ sentiment composé de plusieurs perceptions à la fois; ce qui opère autant „ pour notre but, que si elle étoit composée de pièces comme une machine. „ Car chaque perception précédente a „ de l'influence sur les suivantes, conformément à une Loi d'ordre, qui est „ dans les perceptions, comme dans les „ mouvemens J'ajoute que les „ perceptions qui se trouvent ensemble „ dans une même Ame en même-tems, „ enveloppant une multitude véritablement infinie de petits sentimens indistinguables, que la suite doit développer, il ne se faut point étonner de „ la variété infinie de ce qui en doit résulter avec le tems. Tout cela n'est „ qu'une conséquence de la nature représentative de l'Ame, qui doit exprimer ce qui se passe, & même ce „ qui se passera dans son Corps, & en „ quelque façon dans tous les autres, par „ la connexion ou correspondance de „ tou-

140 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ toutes les parties du Monde (a). ”
Au reste, je ne fais s'il est besoin d'avertir, que, l'Ame étant un Etre simple & indivisible, tout ce que nous dirons ici du développement des perceptions doit être entendu dans un sens figuré. Les perceptions ne sont autre chose, que des modifications de l'Ame : Quand donc l'on dit, que l'Ame renferme en elle une multitude de perceptions, qui se développeront dans la suite, cela veut dire, qu'il y a déjà en elle des dispositions, plus ou moins prochaines, pour se modifier comme il faut qu'elle le soit, afin qu'elle ait ces perceptions.

155. Comme nous avons remarqué, que les perceptions confuses ne dépendent pas de la liberté (146), quoiqu'elles soient spontanées (144); il s'ensuit qu'il n'est pas nécessaire que l'Ame connoisse distinctement les perceptions, qu'elle aura, c'est-à-dire, la suite de celles qui doivent se développer successivement en elle : il lui suffit de les avoir enveloppées.

(a) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objections de Mr. BAYLE, *ubi supra*.

pées dans ses perceptions confuses, & qu'il y ait en elle une activité suffisante pour les développer par ordre (a) „ L'A-
 „ me ne connoit pas distinctement les
 „ perceptions qu'elle aura, mais elle les
 „ sent confusément. Il y a en chaque
 „ substance des traces de tout ce qui
 „ lui est arrivé, & de tout ce qui lui
 „ arrivera. Mais cette multitude infi-
 „ nie de perceptions nous empêche de
 les

(a) „ C'est donc des perceptions présentes,
 „ avec la tendance réglée au changement, que
 „ se forme cette *tablature* de Musique, qui fait
 „ sa Leçon. Mais, dit Mr. BAYLE, ne faudroit
 „ il pas qu'elle connût (distinctement) la suite
 „ des notes, & y pensât (ainsi) actuellement? Je
 „ répons que non: il lui suffit de les avoir en-
 „ veloppées dans ses pensées confuses, autre-
 „ ment toute *Entéléchie* seroit Dieu. Car Dieu
 „ exprime tout distinctement & parfaitement à
 „ la fois, possible & existant; passé, présent,
 „ & futur; il est la source universelle de tout;
 „ & les *Monades* créées l'imitent, autant qu'il est
 „ possible que des Créatures le fassent: il les a
 „ fait sources de leurs Phénomènes, qui con-
 „ tiennent des rapports à tout, mais plus ou
 „ moins distincts, selon les degrés de perfe-
 „ ction de chacune de ces substances.” Répli-
 que de Mr. DE LEIBNITZ aux Reflexions de Mr.
 BAYLE p. 409. du Recueil T. II.

142 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ les distinguer, comme lorsque j'entens
„ un grand bruit confus de tout un Peu-
„ ple, je ne distingue point une voix
„ de l'autre (a).”

156. La nature de l'Ame étant de se représenter exactement l'Univers, suivant le point de vue de son Corps organisé; & l'état de l'Univers changeant continuellement, & la situation du Corps & sa constitution même variant aussi, il faut que les perceptions de l'Ame changent de même, & se développent dans le même ordre que se font les changemens dans les choses externes.

157. Pour concevoir comment cela est possible, il faut considérer, que „ la
„ raison du changement des pensées dans
„ l'Ame, est la même que celle du change-
„ ment des choses dans l'Univers, qu'elle re-
„ présente. Car les raisons de Mécha-
„ nique, qui sont développées dans les
„ Corps, sont réunies, & pour ainsi
„ dire, concentrées dans les Ames ou
„ Entéléchies, & y trouvent même leur
„ sour-

(a) Réponse de Mr. DE LEIBNITZ aux Objec-
tions de Mr. BAYLE. Hist. des Ouvr. des Savans,
5025.

„ Source (a) .” C'est-à-dire que les Loix de Méchanique, qui sont éminemment & idéalement dans les Ames, y produisent le même effet sur les développemens des perceptions, d'une manière spirituelle, qu'elles produisent matériellement sur les Corps ; les Ames étant comme de petits Mondes en Idées, des représentations, des expressions de l'Univers, où tout se passe idéalement, comme il se fait mécaniquement dans le Monde matériel.

158. Ceux qui admettent le système de Mr. DE LEIBNITZ, sur la Communication des substances, ne trouveront point ici de difficulté. Mais, quelque système que l'on suive, il semble que l'on ne peut disconvenir, qu'il ne soit possible, & même convenable, que la représentation d'un mouvement ait dans l'Ame, qui l'appergoit, des suites & un effet équivalens à ceux qu'a le mouvement même dans les choses corporelles ; puisque la représentation doit avoir un rapport

(a) Replique de Mr. DE LEIBNITZ aux Ré-
flexions de Mr. BAYLE. p. 406. du Recueil T. II.

144 DÉFENSE DU SYSTÈME

naturel à ce qui est représenté. Et ce qui ôte toute difficulté, c'est qu'elle ne peut être une représentation exacte, si elle n'exprime, non seulement l'effet, mais encore les suites qu'il entraîne naturellement après lui: & ainsi, comme tout mouvement tend à un autre mouvement, toute perception, qui le représente, doit tendre aussi à une perception nouvelle: Le mouvement comprenant déjà ce qui doit produire un autre mouvement, sa représentation exacte doit exprimer aussi, quoique obscurément, & de manière que l'Ame ne les distingue pas, ces traces, ces élémens d'un mouvement qui va suivre, & par là elle prépare une représentation nouvelle. On accordera tout cela sans peine, si l'on considère, que les Loix des mouvemens mêmes ne sont point fondées sur le principe d'une Nécessité brute & mathématique, mais sur des raisons métaphysiques; savoir, sur le principe de convenance, & qu'ainsi il est naturel que ces raisons métaphysiques aient lieu dans les Ames; & qu'il y ait aussi une raison de convenance, en vertu de laquelle toute perception tend à développer une perception nouvelle. Car
il

il est hors de doute qu'un Etre spirituel peut être aussi bien susceptible d'ordre & de règle dans ses opérations, que des Etres corporels. De sorte que Mr. DE LEIBNITZ dit avec raison ; (a) „ qu'il „ auroit peut-être suffi de dire , que „ Dieu aiant fait des Automates corpo- „ rels, en pourroit bien avoir fait d'im- „ matériels, qui représentent les premi- „ ers.” Je remarquerai en passant, que ceux qui ont voulu abuser de ce nom d'Automates spirituels, que notre Auteur donne aux Ames, pour l'accuser d'en faire tout autant de Machines, & de renverser la Liberté, semblent n'avoir pas fait attention à la signification de ce terme; il ne signifie autre chose, suivant son étimologie, & dans l'usage qu'en font les Auteurs Grecs, que *Agent spontané*, qui agit de soi même, qui n'est point poussé par les Etres externes. De sorte qu'il convient parfaitement à une substance simple & libre (b), au lieu qu'on

(a) Réponse aux Objections de Mr. BAYLE, *subi. supra.*

(b) L'illustre Mr. 'sGRAVESANDE porte sur cet-

qu'on ne l'applique qu'improprement à une Machine. C'est aussi ce que Mr. DE LEIBNITZ a remarqué quelque part.

159. Comme la Loi du développement des perceptions, que nous venons d'expliquer, est la clef de tout ce que le système de l'*Harmonie pré-établie* enseigne sur la Nature de l'Ame, il ne faut rien négliger pour la bien faire comprendre à tous les Lecteurs. Dans cette vue, je rapporterai encore ce beau passage de Mr. DE LEIBNITZ: (a) „ Nous ne for-
 „ mons pas nos Idées, parce que nous le
 „ voulons, elles se forment en nous,
 „ elles se forment par nous, non pas en
 „ conséquence de notre volonté, mais
 „ suivant notre nature & celle des cho-
 „ ses. Et, comme le foetus se forme
 „ dans l'Animal, comme mille autres
 „ merveilles de la Nature sont produi-
 „ tes

te Question un jugement digne de sa pénétration & de son équité. *Leibnitius*, dit il, *ipsam (Mentem) vocat Automaton spirituale; quod sano sensu intellectum, ut à Leibnitio, & hujus sectatoribus, explicatur, neque libertatem, neque contingentiam Actionum humanarum tollit. Introd. ad Philos. §. 237.*

(a) Théod. §. 403.

„ tes par un certain *instinct*, que Dieu
 „ y a mis, c'est-à-dire, en vertu de la
 „ *préformation divine*, qui a fait ces ad-
 „ mirables Automates, propres à produire
 „ mécaniquement de si beaux effets; il
 „ est aisé de juger de même, que l'Ame
 „ est un Automate spirituel, encore plus
 „ admirable; & que c'est par la pré-
 „ formation divine qu'elle produit ces
 „ belles Idées, où notre volonté n'a
 „ point de part, & où notre art ne sau-
 „ roit atteindre. L'opération des Auto-
 „ mates spirituels, c'est-à-dire, des A-
 „ mes, n'est point mécanique; mais
 „ elle contient éminemment ce qu'il y
 „ a de beau dans la Méchanique: les
 „ mouvemens développés dans les Corps,
 „ y étant concentrés par la représenta-
 „ tion, comme dans un Monde idé-
 „ al, qui exprime les Loix du Monde
 „ actuel & leurs suites; avec cette dif-
 „ férence du Monde idéal parfait qui
 „ est en Dieu, que la plupart des
 „ perceptions dans les autres ne sont que
 „ confuses. Car il faut savoir que tou-
 „ te substance simple enveloppe l'Uni-
 „ vers par ses perceptions confuses, ou
 „ sentimens, & que la suite de ces per-

„ ceptions est réglée par la nature particulière de cette substance ; mais d’une manière qui exprime toujours toute la nature universelle : & toute perception présente tend à une perception nouvelle , comme tout mouvement qu’elle représente tend à un autre mouvement. ”

160. Il est maintenant aisé de voir , qu’en vertu de cette Loi du développement & de la suite des perceptions , les états successifs de l’Ame ne sont pas moins liés ensemble , & suivans naturellement l’un de l’autre , que ceux de l’Univers entier ; & c’est par ce moien que l’Ame , dans chaque moment , ne manque point de se représenter exactement l’état actuel de l’Univers , par rapport à son Corps. Puisque l’Ame est une substance simple , qui ne reçoit rien de dehors , & qui a une force interne qui produit tout ce qui se passe en elle (144) ; on démontre encore que ses états successifs sont tous liés ensemble , de la même manière que nous l’avons démontré des Elémens (79). Et ceci met dans un nouveau jour la liaison des perceptions. Car , puisque c’est l’état présent qui détermine le suivant (79) :

(79), & que les perceptions présentes font partie de cet état présent de l'Ame, il est manifeste, que ces perceptions présentes contribuent à faire naître les suivantes, & ainsi qu'elles sont liées avec elles.

161. Et, comme la représentation du Corps doit changer, quand la situation du Corps change (148); & que le Corps change de situation, suivant la libre volonté de l'Ame (133), on voit par-là, que la *liberté influe sur la suite des perceptions (a)*.

162. Cependant cette influence de la Liberté ne change point la Loi, que nous venons d'établir (157), dans la suite des perceptions; parce que l'Ame se représentant l'état présent de l'Univers; & cet état contenant les raisons mécaniques, qui font changer la situation du Corps (91), précisément dans le tems que l'Ame l'ordonne; la représentation de ce même état doit aussi contenir les raisons, qui font changer les perceptions
(158.

(a) *Libertas influit in seriem perceptionum, seu ad eas determinandas concurrir. Wolffii Psychol. ration. §. 527.*

158. 160). Et, en effet, les désirs, les appétits, ou les volitions de l'Ame naissent de ses perceptions, qui lui présentent les Motifs pour agir; & ils influent sur les perceptions suivantes, entant qu'ils sont compris dans l'état présent de l'Ame; car c'est cet état tout entier qui détermine le changement qui va se faire, ou l'état suivant (79. & 160). Il faut observer, que Dieu, en déterminant cette combinaison de substances, cette liaison des choses, & cette suite de changemens qui forment l'Univers, de même que cette suite de perceptions dans l'Ame, qui le représente, a eu égard aux libres déterminations de la Volonté: Ensorte que ces actes de la Volonté tous prévus & inmanquables, quoique libres, entrent dans la suite des perceptions de l'Ame, tantôt comme fins, & tantôt comme moien. Et l'on peut remarquer ici, pour le dire en passant, que Mr. DE LEIBNITZ n'admet point une Liberté vague & de *pure indifférence*, mais une Liberté convenable à une Intelligence, qui n'agit point au hazard, mais qui se détermine par des raisons & des motifs, comme nous l'expliquerons plus bas.

163. L'Ame a aussi une perception de son Corps ; Car il fait partie de l'Univers : Mais, comme il lui appartient d'une façon particulière, *elle se le représente d'une manière plus prochaine, & elle prend intérêt à ce qui lui arrive.* Aussi, remarque-t-on constamment, qu'elle est à son aise, quand son Corps est en bon état ; & qu'au contraire, elle sent de la douleur, quand il est malade, ou quand on le blesse.

164. Quelques Philosophes, & en particulier les Cartésiens modernes, pensent, que les Idées des „qualités sensibles, que Dieu donne (selon eux) à „l'Ame; à l'occasion des mouvemens du „Corps; n'ont rien qui représente ces „mouvemens, ou qui leur ressemble; de „sorte qu'il étoit purement arbitraire „que Dieu nous donnât les Idées de la „chaleur, du froid, de la lumière, & autres que nous expérimentons, ou qu'il „nous en donnât de tout autres à cette „même occasion” (a). Mais ce sont là des sentimens peu Philosophiques, & con-

(a) Théod. §. 341.

contraires aux maximes de la raison, comme Mr. DE LEIBNITZ le remarque au même endroit; car rien ne se fait, sans une raison suffisante (13): Et, si l'institution des perceptions étoit purement arbitraire, il n'y auroit aucune raison pourquoi elles représentent une chose plutôt qu'une autre. La raison & l'ordre demandent que la perception ait quelque rapport à ce qu'elle représente. Ainsi il est convenable & naturel que la solution de continuité dans notre Corps, par exemple, soit représentée par un sentiment d'imperfection & de douleur dans l'Ame, puisque cette solution nuit au Corps, & qu'elle est une imperfection. Il y a même de l'apparence que cette perception, qu'on appelle douleur, n'est autre chose qu'un amas confus d'un nombre infini de petites perceptions, qui représentent le mouvement, qui se fait dans les parties subtiles du Corps; & qu'elle ne nous paroît si différente de ce qu'elle représente, que parce que la multitude innombrable, & la petitesse des perceptions, dont elle est composée, nous empêche de les distinguer; comme nous l'avons remarqué à l'égard de quel-

quelques autres perceptions confuses (153). Il ne se pouvoit donc faire naturellement, dans l'état présent des choses, que les qualités sensibles fussent représentées dans l'Ame, par des perceptions contraires à celles qui les représentant. Écoutons le savant Auteur du système que nous expliquons. „ Il ne suffit donc pas, dit-il (a) (pour éviter les miracles) que Dieu ordonne simplement qu'une blessure excite un sentiment agréable, il faut trouver des moïens naturels pour cela. Le vrai moïen, par lequel Dieu fait que l'Ame a des sentimens de ce qui se passe dans le Corps, vient de la nature de l'Ame, qui est représentative des Corps, & faite en sorte par avance que les représentations qui naîtront en elle les unes des autres, par une suite naturelle de pensées, répondent au changement des Corps. La représentation a un rapport naturel à ce qui doit être représenté. Si Dieu faisoit représenter la figure ronde d'un Corps par l'Idée d'un quarré, ce seroit une

„ 16

(a) Théodicée §. 355 — 357.

représentation peu convenable ; car
il y auroit des angles ou éminences
dans la représentation , pendant que
tout seroit égal & uni dans l'original.
La représentation supprime souvent
quelque chose dans les objets , quand
elle est imparfaite ; mais elle ne sau-
roit rien ajouter , cela la rendroit , non
pas plus parfaite , mais fautive. Ou-
tre que la suppression n'est jamais en-
tière dans nos perceptions , & qu'il y
a dans la représentation , autant que
confuse , plus que nous n'y voyons.
Ainsi il y a lieu de juger que les Idées
de la chaleur , du froid , des couleurs ,
&c. ne font aussi que représenter les
petits mouvemens exercés dans les
organes , lors qu'on sent ces qualités ,
quoique la multitude & la petitesse de
ces mouvemens en empêche la repré-
sentation distincte. A peu près comme
il arrive que nous ne discernons pas le
bleu & le jaune , qui entrent dans la re-
présentation , aussi bien que dans la com-
position du verd , lorsque le microscop-
pe fait voir que ce qui paroît verd est
composé de parties jaunes & bleues.
Il est vrai que la même chose peut être

„ représentée différemment ; mais il doit
 „ toujours y avoir un rapport exact en-
 „ tre les différentes représentations d'u-
 „ ne même chose. Les projections de
 „ perspective , qui reviennent dans le
 „ cercle aux sections coniques , font
 „ voir qu'un même cercle peut être re-
 „ présenté par une ellipse , par une pa-
 „ rabole , & par une hyperbole , & mê-
 „ me par un autre cercle & par une
 „ ligne droite , par un point. Rien ne
 „ paroît si différent , ni si dissemblable ,
 „ que ces figures ; & cependant il y a
 „ un rapport exact de chaque point à
 „ chaque point. Aussi faut-il avouer, que
 „ chaque Ame se représente l'Univers
 „ suivant son point de vue , & par un
 „ rapport qui lui est propre ; mais une
 „ parfaite harmonie y subsiste toujours.
 „ Et Dieu voulant faire représenter la
 „ solution de continuité du Corps par
 „ un sentiment agréable dans l'Ame ,
 „ n'auroit point manqué de faire , que
 „ cette solution même eût servi à quel-
 „ que perfection dans le Corps , en lui
 „ donnant quelque dégagement nouveau ,
 „ comme lorsqu'on est déchargé de quel-
 „ que fardeau , ou détaché de quelque lien.

165. Ce que nous avons dit des sensations peut servir à expliquer ces Passions impétueuses qui s'excitent dans l'âme à la perception de certains objets, & qui se rendent sensibles dans le Corps. Ce sont des sentimens confus, composés de diverses perceptions & d'appetits vifs & involontaires, lesquels par conséquent sont accompagnés, dans le Corps, d'agitations & de mouvemens, que l'âme n'ordonne point, & qui ne se calment pas à son premier commandement, parce qu'elle n'est pas la maîtresse d'arrêter tout-à-coup la passion, qui l'agite elle-même.

166. Mais il est tems de considérer la nature du Corps & ses fonctions, dans l'hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*. Le Corps humain est un Corps organique, & qui est propre par sa structure à exécuter une certaine action (130), pour laquelle il est destiné ; car il doit être formé pour une fin. Cette fin est d'exécuter au dehors les volontés de l'Ame. Nous savons par expérience, qu'il ne manque point, quand il est bien constitué, de se mouvoir au premier commandement de l'Ame, & d'exécuter ponctuel-

Etuellement ses ordres. Tout le Monde en convient, mais la question est de savoir quel est le principe, qui le fait agir, quelle est la cause de son mouvement. Cette cause ne peut être que l'Ame, ou Dieu lui-même, ou enfin la propre force du Corps, jointe aux impressions des autres corps, qui l'environnent (a). Mais nous avons vu, qu'il ne reçoit aucune impression, aucun mouvement de l'Ame (137. 138); & Dieu n'est pas non plus la cause immédiate de ses actions (139. 140): Il faut donc dire, que la propre force du Corps, jointe aux impressions qu'il reçoit des autres, est la seule cause immédiate & efficiente de ses actions, & qu'il ne suit, dans ses mouvemens, que ses propres Loix, & les raisons de Mécanique, qui le lient avec

(a) Nous parlons ici dans l'Hypothèse vulgaire sur l'action des Corps, car il faut retenir les explications mécaniques dans les Phénomènes particuliers (128. 129). Cependant cela n'empêche pas, que si l'on veut remonter jusqu'aux premiers principes de l'action du Corps, on ne doive entendre tout ce que nous en dirons, suivant le système, que nous avons expliqué (94. & suivans).

avec les autres Corps, qui composent l'Univers. L'exactitude, avec laquelle il se conforme aux Volontés de l'Ame, est donc l'effet de sa construction particulière, de sa connexion avec les autres Corps, & d'un Mécanisme si exact, qu'il ne manque jamais d'exécuter ponctuellement ce que l'Ame exige de lui ; & non seulement cela, mais encore il se porte à tous les changemens, à toutes les situations par rapport à l'Univers, à tous les états que l'Ame doit se représenter dans l'évolution de ses perceptions. Ainsi il faut dire, que Dieu a formé le Corps avec un artifice si admirable, & lui a donné une telle connexion, ou relation avec les autres Corps, que rien ne pourra jamais l'écarter de sa route, & qu'il ne manquera point de se conformer ponctuellement à toutes les volontés de l'Ame, & de passer par toute cette suite de changemens, dont la représentation est réglée dans l'Ame. C'est ce que Mr. DE LEIBNITZ exprime, en disant, que tout ce que le Corps exécute est une suite & un effet de la *préformation divine*.

167. Et, puisque le Corps est composé

de d'Elémens, ou substances simples (67), qui contiennent chacune une suite d'états liés ensemble, & qui se suivent naturellement, enforte que le premier contient la raison de tous les autres (79); *Les états successifs du Corps humain doivent aussi être liés ensemble, & le premier de tous renfermoit déjà la raison de tous les autres*; Car tout ce qui s'observe dans les Corps vient des Elémens, dont ils sont composés (70).

168. Plusieurs habiles Gens ont cru, qu'il étoit impossible que le Corps exécutât de lui-même, & par la seule force du mécanisme, tout ce que nous voyons faire aux hommes, & il leur paroïssoit, que, s'il n'étoit soutenu & dirigé par l'Âme, il seroit bien-tôt absolument dévoré de ses opérations, par l'action des autres Corps. Mr. BAYLE est celui qui a le mieux poussé cette Objection. Il compare le Corps humain, dans notre Hypothèse, à un Vaisseau (a), qui feroit tout seul le voïage des Indes, & dont toute

(a) Voyez son Dictionnaire, Article *Arg*

166 DÉPENSE DU SYSTÈME

toute la manœuvre se feroit à propos, & suivant le besoin, par l'effet d'un pur mécanisme. Mais, outre qu'on ne peut nier que tout ce qui n'est pas contradictoire ne soit possible à Dieu, & qu'on ne sauroit faire voir aucune contradiction dans ce mécanisme du Corps, tout admirable qu'il soit : l'objection tombe d'elle-même, si l'on fait attention au système général de Mr. DE LEIBNITZ, sur la parfaite Harmonie, qui règne dans l'Univers, & sur la liaison & la correspondance exacte de toutes les parties, qui le composent. Mr. BAYLE a effrayé l'Imagination par la vive peinture de tous les obstacles, que le Corps devoit éviter dans l'exécution de son jeu, & de mille accidens, qui pourroient le déranger à tout moment. Mais cela suppose, que le Corps humain est situé dans un Monde, où tous les mouvemens se font au hazard, sans règle, & sans harmonie. Dans le système de notre illustre Philosophe, bien loin que le Corps de l'homme puisse être détourné de ses fonctions, par les Corps qui l'environnent, c'est, au contraire, par leur moyen, & en vertu de la liaison qu'il a avec eux, qu'il exécute son

son jeu. Sa structure le rend propre à exécuter telles & telles actions, & il est mis en mouvement par les impressions des objets externes sur ses organes, jointes aux mouvemens internes des Esprits & du sang (a). Ces impressions sont toutes réglées, aussi bien que les mouvemens du Corps humain ; & il ne lui arrive rien qui ne soit une suite réglée & prévue de la Construction de l'Univers. Car ce Corps est composé d'Elémens, comme tous les autres (67), & il fait partie de l'Univers. Mais tous les Elémens, & par conséquent tous les Corps qui en sont composés, & tous leurs états successifs sont liés ensemble (84) ; & chacun est lié avec le Monde entier (91) ; & ils sont tous réglés les uns sur les autres, de même que leurs changemens ; car on peut rendre raison des changemens qui arrivent dans l'un, par les chan-

(a) „ Les mouvemens . . . viennent des impressions des Objets , jointes aux mouvemens internes. Replique de Mr. DE LEIBNITZ aux Reflexions de Mr. BAYLE. p. 392. du Recueil, T. II.

162 DÉFENSE DU SYSTÈME

changemens, ou par l'état des autres (88. 92).

169. Bien loin donc que nous devions être surpris, de ce que l'action des objets externes ne dérange point la suite des opérations du Corps, nous voyons au contraire, que toutes les actions sont liées avec l'état de tout l'Univers, & qu'elles en sont des suites immanquables. „ Mais „ qui plus est, dit l'incomparable Auteur du système, (a) ce qui paroît si „ étrange, quand on le considère détaché, est une conséquence certaine de „ la constitution des choses : de sorte „ que le merveilleux universel fait cesser, „ & absorbe, pour ainsi dire, le merveilleux particulier, puisqu'il en rend „ raison. Car tout est tellement réglé „ & lié, que ces Machines de la Nature, qui ne manquent point, & qu'on „ compare à des *Vaisseaux*, qui iroient „ au port d'eux-mêmes, malgré tous les „ détours & toutes les tempêtes, ne „ sauroient être jugées plus étranges, „ qu'une fusée qui coule le long d'un „ canal “.

170. Nous avons prouvé la possibilité

(a) Ibid. p. 325.

té de ce Méchanisme admirable du Corps, dans l'Hypothèse ordinaire sur l'action & la communication des substances ; parce que plusieurs de ceux qui adoptent l'*Harmonie pré-établie* retiennent encore cette Hypothèse. Mais la possibilité de cette suite constante des actions du Corps humain , qui n'est jamais dérangée par les autres Corps, devient indubitable , si l'on admet le système, que nous avons expliqué sur la communication des substances. Car il porte que les substances ne se contraignent point l'une l'autre dans leurs opérations ; mais qu'elles s'accommodent seulement les unes aux autres , par une suite de leur nature , & de l'Harmonie qui est entre elles. Enforte que le mouvement de quelque point, qu'on puisse prendre dans le Monde , se fait dans une ligne d'une nature déterminée, que ce point a prise une fois pour toutes, & que rien ne lui fera jamais quitter (101).

171. Pour expliquer maintenant ce que c'est que l'union de ces deux substances , il est aisé de voir par ce qui vient d'être dit, qu'elle n'est point physique. Cependant, comme l'on peut rendre

dre raison de ce qui se passe dans l'une, par ce qui est dans l'autre (133), elles sont véritablement unies (82); mais elles le sont métaphysiquement, & par les Causes Finales; en sorte qu'elles forment une Personne, un suppôt, *unum per se*. „ Nous entendons quelque chose, quand „ nous parlons de l'Union de l'Ame avec le Corps, pour en faire une seule „ personne. Car, quoique je ne tienn „ point que l'Ame change les Loix du „ Corps, ni que le Corps change les „ Loix de l'Ame, & que j'aie introduit „ l'*Harmonie pré-établie* pour éviter ce dérangement; je ne laisse pas d'admettre une vraie union entre l'Ame & le „ Corps, qui en fait un suppôt. Cette „ union va au métaphysique, au lieu „ qu'une union d'influence iroit au physique (a) “.

172. L'Harmonie de l'Ame & du Corps, est une suite de la nature de ces deux substances, qui sont faites de telle manière qu'elles doivent s'accorder toujours. Mais il ne faut pas entendre ce-là,

(a) Théodicée, Discours sur la Conformité de la Foi, &c. §. 55.

la, comme si l'une avoit été accommodée à l'autre, à parler à la rigueur, & formée exprès sur l'autre, afin qu'elle s'y conformât. Car l'Ame avec toute la suite de ses perceptions & appetits, est considérée comme possible, indépendamment du Corps : Et le Corps avec toute la suite de ses mouvemens, doit être pareillement considéré comme possible, indépendamment de l'Ame (a). Leur union & leur harmonie vient donc de ce que Dieu, voyant l'Idée de ces deux substances, dans la région des possibles, a résolu

(a) Quoniam anima talem habens seriem perceptionum & appetitionum possibilis intelligitur, etiamsi nullum possibile supponatur corpus, in quo series motuum harmonicorum datur, & corpus talem habens seriem motuum possibile supponitur, etiam si nulla supponatur anima, in qua series perceptionum atque appetitionum harmonicorum datur; harmonia præstabilita à Deo non fuit, dum seriem perceptionum atque appetitionum ita constituit, ut seriei motuum, quæ antecederent ad illam tanquam possibilis sumitur, consentiat. WOLFII Psychol. §. 625. Et in nota addit: Neque enim corpus effectum est juxta seriem perceptionum & appetitionum animæ, neque anima juxta seriem motuum corporis; sed utraque substantia in se possibilis intelligitur extra relationem ad alteram.

résolu de les faire exister ensemble, pour former une seule personne, où tout se passeroit avec une parfaite harmonie, & les mêmes apparences que si ces deux substances étoient unies physiquement par une influence réelle. Cependant, entant que les raisons de leur coëxistence sont contenues, partie dans l'Ame, & partie dans le Corps, on peut dire que l'Ame, à certains égards, est accommodée au Corps; & qu'à d'autres égards, le Corps est accommodé à l'Ame. C'est en ce sens qu'il faut entendre les paroles suivantes de Mr. DE LEIBNITZ (a). „ On ne peut pourtant donner un sens véritable & philosophique „ à cette *dépendance mutuelle*, que nous „ concevons entre l'Ame & le Corps. „ C'est que l'une de ces substances dépend de l'autre idéalement, entant „ que la raison de ce qui se fait dans l'une, „ ne, peut être rendue par ce qui est „ dans l'autre; ce qui a déjà eu lieu „ dans les Décrets de Dieu, dès lorsque „ Dieu a réglé par avance l'harmonie, „ qu'il

(*) Théod. §. 66.

„ qu'il y auroit entre elles. Car,
 „ entant que l'Ame a de la perfection,
 „ & des pensées distinctes, Dieu a ac-
 „ commodé le Corps à l'Ame, & a fait
 „ par avance que le Corps est poussé à
 „ exécuter ses ordres : & entant que l'A-
 „ me se laisse incliner par les passions,
 „ qui naissent des représentations corpo-
 „ relles : ce qui fait le même effet & la
 „ même apparence, que si l'on dépendoit
 „ de l'autre immédiatement, & par le
 „ moien d'une influence physique. Et
 „ c'est proprement par ses pensées con-
 „ fuses, que l'Ame représente les Corps
 „ qui l'environnent. Et la même chose
 „ se doit entendre de tout ce que l'on
 „ conçoit des actions : des substances
 „ simples les unes sur les autres. C'est
 „ que chacune est censée agir sur l'au-
 „ tre, à mesure de sa perfection, quoi-
 „ que ce ne soit qu'idéalement, & dans
 „ les raisons des choses ; en ce que Dieu
 „ a réglé d'abord une substance sur l'au-
 „ tre, selon la perfection ou l'imperfe-
 „ ction qu'il y a dans chacune ; bien que
 „ l'action & la passion soient toujours
 „ mutuelles dans les créatures, parce
 „ qu'une partie des raisons qui servent

„ à expliquer distinctement ce qui se
 „ fait , & QUI ONT SERVI A' LE FAIRE
 „ EXISTER, est dans l'une de ces substan-
 „ ces , & une autre partie de ces rai-
 „ sons est dans l'autre ; les perfections
 „ & les imperfections étant toujours
 „ mêlées & partagées. C'est ce qui
 „ nous fait attribuer l'*Action* à l'une, &
 „ la *Passion* à l'autre “. Une substan-
 „ ce est censée accommodée aux au-
 „ tres, entant que Dieu l'a choisie en-
 „ tre tous les possibles à cause de cel-
 „ les-ci ; car il a choisi celles qui pou-
 „ voient être parfaitement harmoni-
 „ ques entre elles , pour en composer
 „ le meilleur Monde, qu'il fût possible
 „ de concevoir “.

173. *L'Ame & le Corps étant en har-*
monie dans le premier moment de leur
coëxistence , cette harmonie subsistera pen-
dant tout le tems de leur union ; sans au-
cun dérangement. Car tous les états
successifs de l'Ame sont liés entre eux
& suivent naturellement l'un de l'autre,
enforte que le premier renfermoit la
raison de tous les autres (151) : On
doit en dire autant du Corps (167) ;
Et la Loi du développement de la
suc-

succession des perceptions dans l'Ame est la même que celle de la succession des mouvemens dans le Corps (157): Donc le premier état de l'Ame & le premier état du Corps étant harmoniques, tous leurs états suivans ne pourront manquer de l'être aussi. Et voilà pourquoi on appelle leur harmonie, *pré-établie*; parce que Dieu l'a établie d'avance, quand il a créé l'Ame & le Corps.

174. Cette Hypothèse nous présente donc un double Parallélisme très-exact: l'un entre l'Ame & le Corps; & l'autre entre le Règne des Causes finales & le Règne des Causes efficientes. *Ex bis*, dit Mr. DE LEIBNITZ, *duplicem, cumque perfectissimum parallelismum constituo. Unum inter principium Materiale & Formale, seu inter Corpus & Animam: Alterum inter Regnum Causarum efficientium & Regnum Causarum finalium. Hoc modo fit, ut omnium naturalis ratio reddi possit in Animâ Corporeque, dum status præsens corporis ex statu præcedente nascitur per leges causarum efficientium, & status præsens animæ ex statu præcedente nascitur per leges causarum fi-*

nalium. Illic series motuum : Hic series appetituum. Illic transitus à causâ ad effectum : Hic à fine ad medium. Et reverâ dici potest , representationem finis in animâ causâ efficientem esse representationis mediorum in eadem : atque ita à parallelismo inter causâ materiale & formale in viventibus , seu in Naturæ Machinis , deducti sumus ad parallelismum inter Efficientes & Fines (a).

175. Enfin il est bon de remarquer, que ni Mr. DE LEIBNITZ , ni Mr. WOLFF , ni aucun de leurs Partisans, n'ont jamais prétendu donner l'*Harmonie pré-établie* comme un système certain & incontestable en Philosophie , mais seulement comme une Hypothèse. On a pu le remarquer dans les Passages de Mr. DE LEIBNITZ que nous avons rapportés. Tout ce qu'il dit de plus fort en faveur de son Hypothèse , c'est „ qu'on peut dire , que c'est quelque „ chose de plus qu'une Hypothèse , „ puisqu'il ne paroît guère possible d'ex- „ pli-

(a) *Animadversiones circa assertiones aliquas Theoriae Medicae verae.* p. 4. 5.

„ pliquer les choses d'une autre manière
 „ intelligible. Et que plusieurs grandes
 „ difficultés, qui ont jusqu'ici exercé les
 „ Esprits, semblent disparoitre d'elles-mêmes,
 „ mes, quand on l'a bien comprise
 (a) “. Et Mr. WOLFF s'énonce ainsi;
*Quamdiu verò systema hoc tantummodo probabile agnoscitur, intra sphaeram hypothese-
 sum philosophicarum detinetur (b).*

176. Mais, si nous ne donnons ce système que pour une Hypothèse, après le détail que nous en avons fait, le Lecteur est en état de juger lui-même, qu'elle a toutes les qualités requises dans une bonne Hypothèse. On demande ordinairement ces deux : 1^o. Que l'Hypothèse soit possible, ou qu'elle ne renferme rien de contradictoire. 2^o. Qu'elle suffise à expliquer tous les Phénomènes, sans qu'il soit besoin de recourir aux Miracles, ou à d'autres suppositions arbitraires, dans aucun cas particulier : A quoi l'on peut ajouter, qu'elle n'entraîne aucune mauvaise

(a) Système nouveau &c. Journal des Savans, 1695.

(b) In nota §. 638. *Psychol. ration.*

vaine conséquence ; mais qu'au contraire, elle renferme quelque avantage considérable , & repande du jour sur la Matière.

177. Quant à la première condition, on défie les Adversaires de montrer aucune impossibilité dans l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie* ; & personne n'a pu le faire jusques-ici. Tout Lecteur attentif, ne peut manquer de reconnoître qu'elle est très-possible. „ Car pour-
 „ quoi Dieu ne pourroit-il pas donner à
 „ la substance une nature , ou forme
 „ interne , qui lui puisse produire par or-
 „ dre (comme dans un Automate spi-
 „ rituel, ou formel , mais libre en cel-
 „ le qui a la raison en partage) tout ce
 „ qui lui arrivera , c'est-à-dire , toutes
 „ les apparences ou expressions qu'elle
 „ aura , & cela sans le secours d'aucune
 „ autre créature ? D'autant plus que la
 „ nature de la substance demande né-
 „ cessairement, & enveloppe essentielle-
 „ ment un progrès , ou un changement,
 „ sans lequel elle n'auroit point de force
 „ d'agir. Et cette nature de l'Ame é-
 „ tant représentative de l'Univers ,
 „ d'une manière très-exacte , quoique
 „ „ plus

„ plus ou moins distincte , la suite des
 „ représentations, que l'Ame se produit,
 „ répondra naturellement à la suite des
 „ changemens de l'Univers même. Com-
 „ me, en échange, le Corps aussi a été ac-
 „ commodé à l'Ame pour les rencontres
 „ où elle est conçue comme agissante au
 „ dehors. Ce qui est d'autant plus rai-
 „ sonnable que les Corps ne sont faits
 „ que pour les Esprits , seuls capables
 „ d'entrer en société avec Dieu , & de
 „ célébrer sa Gloire (a) “. Après ce-
 „ la , dit Mr. DE LEIBNITZ dans un au-
 „ tre endroit (b) , je n'ai pas besoin
 „ de rien prouver , à moins qu'on ne
 „ veuille exiger, que je prouve, que Dieu
 „ est assez habile pour se servir de cet
 „ artifice prévenant , dont nous voyons
 „ même des Echantillons parmi les hom-
 „ mes.

178. Pour ce qui est de la seconde
 condition , elle n'est point de nature à
 être prouvée *à priori*. La seule manière
 de

(a) Système nouveau , &c.

(b) Histoire des Ouvr. des Savans , Février ,
 1696.

de montrer, qu'elle convient à une Hypothèse, c'est de répondre, par le moien de l'Hypothèse seule, à toutes les Objections; & d'expliquer tous les cas, que l'on peut proposer. C'est ce que nous ferons dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

179. Nous pourrions en dire autant de la troisième. Cependant, comme nous avons parlé de la Liberté, dans notre Explication de l'*Harmonie pré-établie*; il est à propos de faire voir dès-à-présent, que notre Hypothèse ne donne aucune atteinte à cette prérogative essentielle de l'Ame. On pourroit d'abord trouver quelque difficulté dans ce que nous avons dit, que les perceptions & les pensées de l'Ame se suivent *naturellement* & se développent suivant une certaine Loi, constante & inmanquable. Mais il faut entendre cela des perceptions confuses, ou sensations, desquelles seules il s'agit d'expliquer l'origine dans les diverses Hypothèses sur l'Union de l'Ame avec le Corps, & qui sont les seules que l'Ame, selon Mr. DE LEIBNITZ, produit par cette force qui est en elle, & indépendamment

ment de sa Liberté. Ces Perceptions ne sont dépendantes de la Volonté dans aucun système. Quant aux autres opérations de l'Ame, à ses Jugemens, à ses Volitions; nous disons, à la vérité, qu'elle les produit suivant une certaine Loi: Mais cela ne détruit point la Liberté. Car on ne niera pas, que les Intelligences ne doivent suivre, dans leurs opérations, certaines Règles, mais conformes à la nature de l'Être intelligent; & par conséquent, nullement contraires à la Liberté: Autrement elles agiroient au hasard, sans ordre, ni raison. Or nous entendons, par ce qui est *naturel*, „ ce qui est *convenable* à la Nature de „ la chose; mais ce qui est *nécessaire* est „ essentiel, & ne sauroit être changé“. C'est la Remarque de Mr. DE LEIBNITZ, dans la Réponse aux Objections du Pese LAMY (a). Et ce Grand-Homme tenoit le même Langage, quand il parloit familièrement avec ses Amis. „ La „ suite des choses, dit-il dans une Let- „ tre

(a) Supplément du Journal des Savans. Juin, 1709.

„ tre au favant M. BOURGUET (a), „ est
 „ toujours contingente , & un état ne
 „ fuit point nécessairement d'un autre
 „ état précédent , soit qu'il y aît com-
 „ mencement , ou non. La connexion
 „ de deux états est une confécution na-
 „ turelle , mais non pas nécessaire ; com-
 „ me il est naturel à l'arbre de porter
 „ des fruits , quoiqu'il puisse arriver , par
 „ certaines raisons , qu'il n'en porte
 „ point “. Et c'est ainsi qu'il est *natu-
 rel* à un Etre intelligent d'aimer le bien,
 connu pour tel ; & si naturel , qu'il ne
 feroit faire le contraire , fans cesser d'être
 intelligent. Cependant on ne dit
 point pour cela , qu'il n'est pas libre.

180. La certitude des Pensées & des
 Volontés de l'Ame , que Dieu a pré-
 vues , & en conséquence desquelles il l'a
 jointe à un Corps capable d'y répondre
 exactement , n'empêche point non plus
 que ces Volontés ne soient très-libres ,
 comme nous l'expliquerons plus bas ; car
 la

(a) Ce célèbre Professeur a eu la bonté de me
 communiquer plusieurs Lettres , que Mr. DE
 LEIBNITZ lui a écrites , & qui n'ont point en-
 core vu le jour.

La certitude n'ôte point la contingence. Autrement il faudroit dire, que tout est nécessaire. Car Dieu a tout prévu de toute éternité, & la Prévision rend l'événement certain. Il est vrai que notre Hypothèse est contraire à la Liberté de pure indifférence, ou de *parfait équilibre*; qui n'est sujette à aucune Règle, & dont les déterminations ne sauroient même être prévucs. Mais une pareille Liberté est chimérique & déraisonnable, comme nous le verrons en son lieu.

181. Il y a des Gens, qui tomberont d'accord de ce que nous venons de dire; mais il leur paroitra encore, que les mouvemens, qui doivent répondre dans le Corps aux Volontés de l'Ame, étant déjà réglés & déterminés d'avance, il ne dépend plus de nous de changer nos Volontés; puisque les mouvemens du Corps, qui doivent leur répondre inmanquablement, ne peuvent plus être changés. Cela n'ajoute rien à la difficulté, que forme la simple Prescience; Car Dieu a réglé l'Union de l'Ame avec tel Corps, capable d'exécuter tels & tels mouvemens, parce qu'il a prévu les libres déterminations de l'Ame: Et l'accord de ces deux

H ;

fut-

substances est immanquable, parce que Dieu ne peut pas se tromper. Soutenir que nous ne sommes plus libres, dès que les mouvemens du Corps, qui doivent répondre à nos Volontés, sont déterminés d'avance, & avouer en même tems, que la simple Prévision n'ôte pas la Liberté; c'est comme si l'on disoit, que la connoissance certaine, que pourroit avoir un Prophète de nos Actions futures, n'empêcheroit point que nous ne fussions libres dans ces mêmes actions; mais que nous cesserions de l'être, si ce Prophète faisoit graver sa Prophétie sur l'airain, ou prenoit des arrangemens à l'avance, en conséquence des évènements qu'il prévoit; parce qu'alors, la Prophétie, ou les arrangemens, ne pourroient plus être changés.

182. Ajoutons ici la manière, dont l'illustre Mr. WOLFF démontre, que *la nécessité des mouvemens, qui répondent dans le Corps aux Volontés de l'Ame, n'ôte point la Liberté de l'Ame (a)*. Dans le système de l'Harmonie pré-établie, l'Ame tire libre-

(a) Psychol. ration. §. 633.

brement ses volitions de ses perceptions, indépendamment du Corps; car elles seroient les mêmes, quand même le Corps n'existeroit point avec l'Ame. Or l'on suppose possible un Corps fait de telle manière, que les mouvemens puissent y être produits, par la seule force du Méchanisme, précisément tels, & dans le même ordre, que les volitions de l'Ame le demandent: Et l'on suppose de même possible une connexion des choses naturelles, telle qu'elle est requise, pour que ces mouvemens puissent être actuellement produits dans le Corps, par les impressions continuelles des choses externes sur ses organes sensitifs. Dieu, qui, par sa prescience, connoit quelles seront toutes les volontés libres de l'Ame, contenues dans la suite de ses perceptions & appetits, & qui fait, par sa toute-science, quels corps sont possibles, & quelles connexions de choses peuvent avoir lieu, a résolu par un effet de sa sagesse, quand il a voulu pré-établir l'Harmonie de l'Ame & du Corps, de créer telle Ame, avec tel Corps, dans telle connexion des choses; & en exécutant son Décret dans la Création des choses,

il a actuellement pré-établi cette harmonie. Donc la nécessité des mouvemens, qui répondent dans le Corps aux Volontés de l'Ame, n'ôte point la Liberté de l'Ame (puisque l'Ame avec sa Liberté, & le Corps avec ses mouvemens, sont possibles, indépendamment l'un de l'autre). Et l'Auteur ajoute cet éclaircissement; que la Volonté libre est considérée comme la cause, par laquelle les Volitions de l'Ame sont certaines en elles-mêmes; même dans les Idées divines, par lesquelles Dieu prévoit toutes choses, de toute éternité. Cette Considération fournit le moyen d'accorder la Prescience de Dieu avec la Liberté de l'Homme.

183. Enfin, il auroit peut-être suffi, pour faire voir que le système, ou l'Hypothèse, de l'*Harmonie pré-établie* ne donne aucune atteinte à la Liberté, de remarquer, que, suivant cette Hypothèse, l'Ame est indépendante du Corps, & qu'elle n'est unie que par les Causes finales. En effet, dire qu'un Etre n'est mû que par les Causes finales, c'est supposer par cela-même qu'il est libre, ou qu'il a le pouvoir de choisir. Car les Causes
finales

finales deviennent efficaces par la persuasion ; & , afin que cette persuasion produise son effet , il faut nécessairement que l'Etre , en qui elle se trouve , ait la faculté d'agir suivant les Lumières de son Entendement. Que , s'il arrive qu'un tel Etre s'accorde , dans ses opérations , avec un autre , qui agit machinalement par les causes efficientes , sans qu'il y ait entre eux aucune communication réelle , il est manifeste que cet accord ne peut rien changer dans la nature des actions du premier , non plus que dans celles du dernier. „ Il est vrai , dit Mr. DE „ LEIBNITZ (a) , que , selon moi , l'A- „ me ne trouble point les Loix du Corps , „ ni le Corps celles de l'Ame , & qu'ils „ s'accordent seulement ; l'un agissant „ librement , suivant les Règles des Cau- „ ses finales ; & l'autre agissant machi- „ nalement , suivant les Loix des Cau- „ ses efficientes. Mais cela ne déroge „ point à la Liberté de nos Ames. Car „ tout Agent , qui agit suivant les Causes „ fina-

(a) Cinquième Ecrit contre Mr. CLARKE § 22. p. 132. du Recueil. T. I.

182. DÉFENSE DU SYSTÈME

„ finales , est libre , quoiqu'il arrive
„ qu'il s'accorde avec celui qui n'agit
„ que par des Causes efficientes , sans
„ connoissance , ou par *Machine* ; parce
„ que Dieu , prévoyant ce que la Cause
„ libre feroit , a réglé d'abord sa *Ma-*
„ *chine* , en sorte qu'elle ne puisse man-
„ quer de s'y accorder “.

184. Pour toucher maintenant , en peu de mots , les avantages de notre Hypothèse , nous remarquerons d'abord , qu'elle est infiniment plus Philosophique , qu'aucune autre , plus conforme à la notion , que nous avons des substances , & plus propre à entrer dans un système bien lié , & simple ; Car elle n'introduit aucun Miracle , aucune opération particulière du Créateur : Elle n'a recours à aucune supposition nouvelle : au contraire , tout s'y explique par les Loix générales établies dans le système , qui sont les plus simples & les plus fécondes que l'on puisse concevoir : Et elle est même une suite nécessaire de ces Loix , comme l'exposition , que nous en avons faite , le prouve suffisamment. Après cela , son Illustre Auteur a bien raison de dire ; „ que cette voie est la plus belle
„ &

„ & la plus digne de Dieu (a); & qu'el-
 „ le donne une merveilleuse idée de
 „ l'Harmonie de l'Univers, & de la per-
 „ fection des Ouvrages de Dieu (b) “. *Aussi le pénétrant Mr. BAYLE a-t-il re-*
connu, malgré ses Objections contre cet-
te Hypothèse, qu'il ne se peut rien ima-
giner qui donne une si haute Idée de l'Intel-
ligence & de la Puissance de l'Auteur de tou-
tes choses (c).

185. „ Ce système de l'Harmonie pré-
 „ établie (non seulement entre l'Ame &
 le Corps, mais aussi entre toutes les
 véritables substances) „ fournit encore
 „ une nouvelle preuve inconnue jus-
 „ qu'ici, de l'Existence de Dieu; puis-
 „ qu'il est bien manifeste, que l'accord
 „ de tant de substances, dont l'une n'a
 „ point d'influence sur l'autre, ne sau-
 „ roit venir, que d'une Cause générale
 „ dont elles dépendent toutes; & qu'el-
 „ le doit avoir une puissance & une sa-
 „ gesse.

(a) Rép. à Mr. l'Abbé Foucher. Hist. des
 Ouvr. des Savans, 1696.

(b) Système nouveau, &c. *ubi supra.*

(c) Dictionnaire, Article *Rorarius*, seconde
 Edition.

„ gesse infinie, pour pré-établir tous ces
 „ accords. (a) “. C’est pourquoi Mr.
 WOLFF remarque avec raison, qu’un
 Athée, & un homme qui doute de l’E-
 xistence de Dieu, ou qui nie la Prescien-
 ce Divine, ne peut admettre le système
 de l’*Harmonie pré-établie* (b). Cepen-
 dant il est bon d’avertir, que ces deux
 grands Philosophes n’emploient pas cet-
 te Démonstration, quand il s’agit de prou-
 ver l’Existence de Dieu; parce que la
 réalité de l’*Harmonie pré-établie* n’est pas
 encore démontrée: On ne la propose,
 que pour faire voir l’usage de ce sy-
 stème.

186. Enfin cette Hypothèse est, sans
 doute, favorable à la Liberté, puisqu’elle
 porte, que l’Ame est la source & la seu-
 le cause, non seulement de ses actions,
 mais même de ses perceptions & de
 toutes ses pensées (c). Ensorte qu’elle
 établit

(a) LEIBNITZ, Considérations sur les Princi-
 pes de vie & sur les Natures Plâstiques. Hist. des
 Ouvrages des Savans, 1705.

(b) Atheus & de existentia Dei dubitans, vel
 qui præscientiam Divinam negat, Harmonista ef-
 fe nequit. Psychol. ration. §. 628.

(c) Quoniam perceptiones in systemate har-
 monia

établit en nous une pleine & entière spontanéité, qui suffiroit seule pour autoriser la louange & le blâme, les récompenses & les peines (a), au jugement de plusieurs grands Philosophes & Moralistes. Mais cette parfaite spontanéité nous donne lieu d'aller plus loin, & d'établir d'autant plus solidement la vraie Liberté de notre Ame, puisqu'il n'y a aucune raison valable qui y soit contraire. „ Il „ s'y trouve aussi (dans *l'Harmonie pré-* „ *établie*) ce grand avantage, qu'au lieu „ de dire que nous ne sommes libres „ qu'en apparence, & d'une manière „ suffisante à la pratique, comme plusieurs personnes d'esprit ont cru, il „ faut dire plutôt, que nous ne sommes „ entraînés qu'en apparence, & que „ dans la rigueur des expressions Métaphysiques, nous sommes dans une parfaite „ faite

moniaë præstabilitaë ab animâ vi propriâ producuntur, prorsus independenter à corpore, cum ex adverso in systemate influxus physici anima in percipiendô à corpore pendeat; systema harmoniaë præstabilitaë multum favere Libertati rectius judicant alii. Ibid. §. 632. in notâ.

(a) Voyez Théodicée, §. 67. & suivans.

„ faite indépendance à l'égard de l'in-
 „ fluence des Créatures (a).

187. „ Ce qui met encore dans un
 „ jour merveilleux l'Immortalité de no-
 „ tre Ame, & la conservation toujours
 „ uniforme de notre individu, parfaite-
 „ ment bien réglée par sa propre nature,
 „ & à l'abri de tous les accidens du
 „ dehors, quelque apparence qu'il y ait
 „ du contraire. Jamais système n'a mis
 „ notre élévation dans une plus grande
 „ évidence, tout Esprit étant comme un
 „ Monde à part, suffisant à lui-même,
 „ indépendant de toute autre Créature,
 „ enveloppant l'infini, exprimant l'Uni-
 „ vers. Il est aussi durable, aussi sub-
 „ sistant, aussi absolu, que l'Univers lui-
 „ même des Créatures. Ainsi, on doit
 „ juger, qu'il y doit toujours faire figu-
 „ re, de la manière la plus propre à con-
 „ tribuer à la perfection de la société
 „ des Esprits, qui fait leur union mo-
 „ rale dans la Cité de Dieu (b) “. No-
 „ tre Auteur dit encore à Mr. l'ABBE' Fou-
 cher;

(a) Système nouveau, &c.

(b) Ibidem.

cher ; (a) „ Vous avez soupçonné que
„ mon explication seroit opposée à l'I-
„ dée, que nous avons de la différence
„ de l'Esprit & du Corps. Mais vous
„ voiez bien présentement, que person-
„ ne n'a mieux établi leur indépendan-
„ ce ; car, tandis qu'on a été obligé d'ex-
„ pliquer leur communication , par une
„ manière de Miracle , l'on a toujours
„ donné lieu à bien des Gens de crain-
„ dre, que la distinction entre le Corps
„ & l'Ame, ne fût pas aussi réelle qu'on
„ le croit, puisque, pour la soutenir, il faut
„ aller si loin “.

188. „ Outre tous ces avantages,
„ qui rendent cette Hypothèse recom-
„ mandable , on peut dire que c'est
„ quelque chose de plus qu'une Hypo-
„ thèse, puisqu'il ne paroît guère possi-
„ ble d'expliquer les choses d'une autre
„ manière intelligible. Et plusieurs gran-
„ des difficultés, qui ont jusqu'ici exer-
„ cé les Esprits , semblent disparoitre
„ d'elles-mêmes, quand on l'a bien com-
„ prise (b) “.

189.

(a) Hist. des Ouvrages des Savans, 1696.

(b) Système nouveau , &c.

189. „ Les manières de parler ordi-
 „ naires s'y sauvent encore très-bien,
 „ car on peut dire que la substance,
 „ dont la disposition rend raison du
 „ changement, d'une manière intelli-
 „ gible, en sorte qu'on peut juger que c'est
 „ à elle que les autres ont été accommo-
 „ dées en ce point, dès le commence-
 „ ment, selon l'ordre des Décrets de
 „ Dieu, est celle que l'on doit conce-
 „ voir en cela comme agissante ensuite
 „ sur les autres. Aussi, l'action d'une
 „ substance sur l'autre n'est pas une é-
 „ mission, ou transplantation d'une En-
 „ tité, comme le Vulgaire des Philoso-
 „ phes l'imagine, & ne sauroit être pri-
 „ se raisonnablement que de la manière
 „ que je viens de le dire (a) “.

190. *Cette Harmonie entre l'Âme & le Corps a été pré-établie, dès la création de ces deux substances, qui ont été créées en même-tems que toutes les autres qui composent l'Univers. Car l'Univers est une grande Machine, dont tous les états sont liés, & se suivent naturellement, & le premier*
 con-

(a) Ibidem.

contenoit les raisons de tous les autres (92). Donc il ne s'y fait plus de création nouvelle; mais toutes les substances, qui le composent, ont été créées en même-tems. Pour ce qui est des Corps, qui résultent des différentes combinaisons des Elémens; ils peuvent être formés & détruits dans tous les tems; mais la raison de leur formation est toujours contenue dans l'état précédent du Monde. Et, quant aux Corps organiques en particulier, cette raison consiste dans la préformation de ces Corps, qui sont tous enveloppés dans les semences, & qui existoient déjà de cette manière dans les premiers de tous, dont tous les individus de chaque Espèce sont sortis par le développement successif de tous ces germes. Et les Ames, qui habitent tous ces Corps, ont aussi existé avec eux dès le commencement. Mais, par une suite de l'Harmonie, pré-établie entre eux, les Ames devoient être dans un degré de facultés proportionné à l'état de leurs Corps. Ainsi, il y a lieu de juger, qu'elles ne sont que sensibles, avant la génération de l'Homme, à qui elles doivent appartenir; c'est-à-dire, qu'elles n'ont que
des

des perceptions obscures , avançant peu à peu vers des perceptions plus claires , jusqu'au dernier développement de leur Corps ; auquel tems l'Ame a déjà des perceptions claires , mais encore confuses , & qui semblent rester dans ce degré , même après la naissance , pendant l'âge le plus tendre. Après quoi l'Ame acquiert peu à peu des Idées distinctes , & parvient ainsi à la qualité d'Ame raisonnable. Mr. DE LEIBNITZ ne veut pas décider si ce passage de l'Ame , à l'état de raisonnable , est naturel ; ou s'il vient d'une transcréation , d'une opération immédiate de la Divinité , qui élève l'Ame à ce degré. Cependant le premier sentiment paroît fort probable ; car le passage des Idées confuses , aux Idées distinctes , qui font la Raison , semble assez naturel , dans un Etre où elles sont liées ensemble ; & tous les jours nous passons des unes aux autres.

191. Mais le Lecteur me permettra de suivre encore ici ma Méthode ordinaire , & de donner les paroles mêmes de notre Philosophe. Elles sont toujours belles & instructives. „ Or , comme j'ai
 „ me des Maximes qui se soutiennent ,
 „ &

„ & où il y a le moins d'exceptions qu'il
 „ est possible; voici ce qui m'a paru le
 „ plus raisonnable, en tout sens, sur cette
 „ importante question: Je tiens que les
 „ Ames, & généralement les substan-
 „ ces simples, ne sauroient commencer
 „ que par la création, ni finir que par
 „ l'annihilation: &, comme la formation
 „ des Corps organiques animés ne pa-
 „ roît explicable, dans l'ordre de la Na-
 „ ture, que lorsqu'on suppose une *pré-*
 „ *formation* déjà organique, j'en ai infé-
 „ ré que ce que nous appelons généra-
 „ tion d'un animal, n'est qu'une trans-
 „ formation & augmentation: ainsi,
 „ puisque le même Corps étoit déjà
 „ organisé, il est à croire qu'il étoit dé-
 „ ja animé, & qu'il avoit la même Ame
 „ de même que je juge *vice versa* de la
 „ conservation de l'Ame, lorsqu'elle est
 „ créée une fois, que l'animal est con-
 „ servé aussi, & que la mort apparen-
 „ te n'est qu'un enveloppement; n'y
 „ ayant point d'apparence que dans l'or-
 „ dre de la nature il y ait des Ames en-
 „ tièrement séparées de tout Corps, ni
 „ que ce qui ne commence point natu-
 „ rellement puisse cesser par les forces
 „ de

„ de la nature. Après avoir établi un
 „ si bel ordre, & des règles si généra-
 „ les à l'égard des animaux, il ne paroît
 „ pas raisonnable que l'homme en soit
 „ exclus entièrement, & que tout se
 „ fasse en lui par miracle par rapport à
 „ son ame. Aussi ai-je fait remarquer
 „ plus d'une fois, qu'il est de la sagesse
 „ de Dieu, que tout soit harmonique dans
 „ ses Ouvrages; & que la Nature soit
 „ parallèle à la Grace. Ainsi, je croi-
 „ rois, que les Ames, qui seront un
 „ jour Ames humaines, comme celles
 „ des autres espèces, ont été dans les
 „ semences, & dans les Ancêtres jus-
 „ qu'à Adam, & ont existé par consé-
 „ quent depuis le commencement des
 „ choses, toujours dans une manière de
 „ Corps organisé, en quoi il semble que
 „ Mr. SWAMMERDAM, le R. P. MAL-
 „ LEBRANCHE, Mr. BAYLE, Mr. PIT-
 „ CARNE, Mr. HARTSOEKER, & quan-
 „ tité d'autres personnes très-habiles;
 „ soient de mon sentiment. Et cette
 „ doctrine est assez confirmée par les
 „ observations microscopiques de Mr.
 „ LEEUWENHOEK, & d'autres bons ob-
 „ servateurs. Mais il me paroît encore
 „ con-

„ convenable pour plusieurs raisons qu'el-
 „ les n'existoient alors qu'en Ames sen-
 „ sitives ou animales, douées de per-
 „ ception & de sentiment, & destituées
 „ de raison, & qu'elles sont demeurées
 „ dans cet état jusqu'au tems de la gé-
 „ nération de l'homme, à qui elles de-
 „ voient appartenir ; mais qu'alors elles
 „ ont reçu la Raison ; soit qu'il y ait un
 „ moyen naturel d'élever une ame sensi-
 „ tive au degré d'ame raisonnable (ce
 „ que j'ai de la peine à concevoir) soit
 „ que Dieu ait donné la Raison à cette
 „ Ame par une opération particulière,
 „ ou (si vous voulez) par une espèce
 „ de transcréation. Ce qui est d'autant
 „ plus aisé à admettre, que la Révélation
 „ enseigne beaucoup d'autres opérations
 „ immédiates de Dieu sur nos A-
 „ mes (a) “.

192. On voit dans ces paroles de Mr.
 DE LEIBNITZ, que, comme il admet l'u-
 nion de l'Ame avec le Corps, dans les
 semences, & avant la génération, il
 croit aussi, qu'après la mort, l'Ame
 n'est

(a) Théodicée §. 90. & 91.

n'est point détachée de tout Corps ; mais qu'elle ne perd de son Corps que les parties grossières & sensibles.

193. Et, comme tout Esprit créé doit avoir des perceptions confuses , sans quoi il seroit une Divinité (146) ; & que ces perceptions confuses doivent avoir quelque part une raison suffisante , pour marquer pourquoi elles sont telles dans l'Esprit , qui les apperçoit (13) ; & que , de plus , cette raison suffisante ne peut se trouver que dans un Corps organique , auquel cet Esprit est joint , puisque les perceptions confuses représentent ce Corps , & par rapport à lui tous les autres (147) : il faut dire que *tout Esprit créé est uni à un Corps*. Et ce Corps sera plus ou moins parfait , suivant les facultés de l'Esprit , auquel il appartient. „ Si une Créature intelligente n'avoit que des pensées distinctes , ce seroit un Dieu , sa sagesse seroit sans bornes ; c'est une des suites de mes méditations. Aussi-tôt qu'il y a un mélange de pensées confuses , voila les sens , voila la matière. Car les pensées confuses viennent du rapport de toutes „ les

„ les choses entre elles, suivant la du-
 „ rée & l'étendue. C'est ce qui fait
 „ que dans ma Philosophie il n'y a
 „ point de Créature raisonnable sans
 „ quelque Corps organique, & qu'il
 „ n'y a point d'Esprit créé qui soit
 „ entièrement détaché de la matière.
 „ Mais ces Corps organiques ne diffè-
 „ rent pas moins en perfection, que
 „ les Esprits, à qui ils appartièn-
 „ nent (a) “.

194. Il y a donc, suivant les appa-
 rences, une infinité d'Especies de ces
 Monades principales, qui sont unies à
 un Corps organique. Mais on peut les
 ranger toutes sous deux Classes géné-
 rales; la première, de celles qui sont
 simplement sensibles, ou qui n'ont que
 des perceptions confuses; & la seconde,
 de celles qui sont douées de Raison,
 c'est-à-dire, des Intelligences, qui ont
 des pensées distinctes, outre les per-
 ceptions confuses: Ces Intelligences sont
 plus ou moins parfaites, suivant que les
 Idées distinctes, où les perceptions
 confuses y dominant. Nous connois-
 sons dans la première Classe, les Ames
 des

196 DÉFENSE DU SYSTÈME

des Bêtes ; & dans la seconde les Ames humaines.

195. Les Ames des Bêtes n'ont que des perceptions confuses ; car suivant les apparences , elles n'apperçoivent les choses externes que par le simple sentiment , sans Reflexion sur elles-mêmes ; & sur ce qu'elles apperçoivent ; & par conséquent , sans Connoissance intellectuelle. „ Les Bêtes, dit M. DE LEIBNITZ , autant qu'on en peut juger, „ manquent de cette Reflexion, qui nous „ fait penser à nous-mêmes.... Il y a „ bien de la différence entre le sentiment „ qui est commun à ces Ames , & la „ reflexion qui accompagne la Raison , „ puisque nous avons mille sentimens „ sans faire reflexion là-dessus ; „ & je ne trouve point que les Cartésiens „ aient jamais prouvé, ni qu'ils „ puissent prouver, que toute perception „ est accompagnée de Conscience (a) “. C'est pourquoi le même „ Philosophe croit que l'Ame des Bêtes „ est

(a) Considérations sur les Principes de Vie &c. Hist. des Ouv. des Savans 1705.

est impérissable, comme toute autre substance simple, sans toutes-fois qu'on la puisse dire immortelle, au même sens que l'Ame humaine, en qui la personnalité se conserve: „ Sennert & Sperling, „ dit-il, n'ont point osé admettre la „ substance & l'indestructibilité des A- „ mes des Bêtes, ou d'autres Formes „ primitives, quoiqu'ils les reconnussent „ pour indivisibles & immatérielles. „ Mais c'est qu'ils confondoient l'inde- „ structibilité avec l'immortalité, par „ laquelle on entend dans l'homme, „ non seulement que l'Ame, mais en- „ core que la personnalité subsiste, c'est- „ à-dire, en disant que l'Ame de l'hom- „ me est immortelle, on fait subsister „ ce qui fait que c'est la même per- „ sonne, laquelle garde ses qualités mo- „ rales, en conservant *la Conscience*, ou „ le sentiment reflexif interne de ce „ qu'elle est; ce qui la rend capable „ de châtiment & de récompense. Mais „ cette conservation de la personnalité „ n'a point lieu dans l'Ame des Bê- „ tes: c'est pourquoi j'aime mieux di- „ re qu'elles sont impérissables, que de „ les appeller immortelles. . . . Pytha-

198 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ gore avoit raison de dire en général :
„ chez Ovide :

Morte carent anima. (a)

(a) Théod. §. 89.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Du Monde en général , & de quelques Loix de la Nature.

196. **T**OUTES ces substances ensemble, les Esprits , les Ames & les Corps, ou les Élémens dont ils sont composés, forment ce grand Ouvrage que nous appellons Monde, où tout est parfaitement harmonique : les Esprits & les Ames, avec les Corps ; & chaque substance simple avec toutes les autres : & cela par la nature propre de chaque substance, qui se représente l'Univers, & qui agit, ou modifie son activité, en conséquence de cette représentation. Cet Univers a reçu de Dieu, dans la Créa-

Création , & une fois pour toutes , tout ce qui est nécessaire pour opérer les changemens qui y arrivent ; & Dieu n'y intervient , d'ordinaire , que par son concours général , entant qu'il conserve toutes ces substances par sa Volonté toute puissante. Et c'est seulement en ce sens , que Mr. DE LEIBNITZ admet la Création continuée (a).

197. Les Cartésiens , qui soutiennent la Création continuée à pur & à plein , prétendent aussi , que Dieu est le seul A-cteur , & que les Créatures n'agissent point réellement ; mais que c'est Dieu qui agit en elles. Mr. DE LEIBNITZ rejette ce sentiment pour plusieurs raisons très-solides ; & il croit au contraire , qu'il faut accorder l'action aux Créatures.

„ Il ne me paroît pas , dit-il , qu'il faut
 „ ôter l'action , ou la force , aux Créa-
 „ tures . . . , parceque sans cela je trou-
 „ ve , comme j'ai montré ailleurs , que
 „ Dieu ne produiroit rien , & qu'il n'y
 „ auroit point de substances hormis la
 „ sienne , ce qui nous ramèneroit tou-
 „ les

(a) Voyez la Théod. §. 385.

„ tes les absurdités du Dieu de *Spinosà* :
 „ aussi paroît-il, que l'erreur de cet Au-
 „ teur ne vient, que de ce qu'il a poussé
 „ les suites de la Doctrine, qui ôte la
 „ force & l'action aux créatures (a).”
 Et dans un autre endroit : (b) „ Il est
 „ bon d'ailleurs qu'on prenne garde,
 „ qu'en confondant les substances avec
 „ les accidens, en ôtant l'action aux
 „ substances créées, on ne tombe dans
 „ le Spinosisme, qui est un Cartésianisme
 „ outré. Ce qui n'agit point, ne mé-
 „ rite point le nom de substance : si les
 „ accidens ne sont point distingués des
 „ substances ; si la substance créée est un
 „ Être successif, comme le mouvement ;
 „ s'elle ne dure pas au-delà d'un moment ;
 „ & ne se trouve pas la même (durant
 „ quelque partie assignable du tems),
 „ non plus que ses accidens ; si elle n'o-
 „ père point, non plus qu'une figure de
 „ Mathématique, ou qu'un nombre :
 „ pourquoi ne dira-t-on pas, comme
 „ *Spinosà*, que Dieu est la seule substan-
 „ ce,

(a) Replique aux Reflexions de Mr. BAYLE.
 p. 417. du Recueil T. II.
 (b) Théod. §. 393.

„ ce, & que les Créatures ne sont que
 „ des accidens, ou des modifications?
 „ Jusqu'ici on a cru, que la substance de-
 „ meure, & que les accidens changent;
 „ & je crois, qu'on doit se tenir encore
 „ à cette ancienne doctrine; les argu-
 „ mens, que jé me souviens d'avoir lus,
 „ ne prouvant point le contraire, &
 „ prouvant plus qu'il ne faut.”

198. C'est par le moyen de cette force, que Dieu a donnée aux Créatures, qu'il a mis dans le Monde un Principe suffisant pour produire tous les changemens qui doivent y arriver; en sorte qu'il a créé tout d'un coup, & par un seul Décret, exécuté une fois pour toutes, toute la suite des choses qui composent l'Univers: Mais il faut pour cela, non seulement que les Créatures aient de la force, mais encore que tous les changemens qui arrivent dans le Monde soient liés ensemble, & qu'un état du Monde suive naturellement de celui qui le précède, comme nous l'avons expliqué; & cela par l'efficace d'un Principe de changement intrinsèque au Monde, que l'on appelle la *Nature*, & qui n'est autre chose que la Force motrice (il s'agit ici du

Monde matériel): Autrement un seul Décret n'auroit pas suffi pour la production de toute la suite des choses; ou au moins, il auroit falu, que Dieu l'exécutât à diverses reprises. C'est ce que dit Mr DE LEIBNITZ: *si mandatum Dei tantum valuisset ad præsens, semper esset renovandum, quod absurdum. Si verò res ita fuere formatæ mandato, ut aptæ redderentur ad implendam jubentis voluntatem; jam concedendum est, quandam inditam esse rebus efficaciam, formam vel vim, qualis naturæ nomine à nobis accipi solet, ex qua series Phænomenorum ad primi jussus præscriptum consequeretur (a).*

199. Il y a des Philosophes qui disent, que, si Dieu avoit voulu créer une suite ou succession de choses, dans laquelle il n'y eût aucune connexion entre les évènements, entre l'état présent & celui qui le suit, qu'il auroit pu le faire par un seul, unique, & simple acte de sa volonté. Si par-là ils veulent dire, que, dans ce cas, le Décret simple &

uni-

(a) AA. Erudit. 1698. mens. Sept. p. 431. 432.

unique de Dieu pourroit avoir son effet, sans qu'il fût besoin de tout autant d'actions répétées de la Divinité, qu'il y auroit d'événemens différens; mais seulement d'une seule & unique action: ils me pardonneront si je m'en tiens plutôt à ces paroles de Mr. DE LEIBNITZ; *jussio illa præterita, cum nunc non existat, nihil nunc efficere potest, nisi aliquem tunc post se reliquerit effectum subsistentem, qui nunc quoque duret & operetur* (a). Or cet effet permanent de la volonté Divine ne peut se trouver que dans la liaison & l'enchaînement des événemens, c'est-à-dire, des causes & des effets. Dieu peut bien déterminer par un seul & simple acte de sa Volonté, de créer une suite de choses & de Phénomènes sans liaison; mais quant à l'exécution, pourra-t-il créer toutes ces choses en même-tems? Il est contradictoire qu'il crée aujourd'hui, ce qui ne doit exister que dans mille ans. Il faudroit, donc, dans ce cas, concevoir
Dieu

(a) Ibidem, p. 430.

Dieu comme agissant toujours, & produisant toujours de nouvelles choses. Et ce n'est pas-là donner une si belle idée de la Grandeur & de la Sagesse du Créateur. Voilà ce que l'on reproche aux Cartésiens: on ne leur impute pas de multiplier les Décrets de Dieu; mais de lui attribuer l'exécution effective du même Décret, répétée à diverses fois (a).

200. Ce seroit ici le Lieu d'examiner les Règles que la Nature suit dans ses opérations, suivant notre Illustre Philosophe; ou, ce qui est la même chose, les Loix générales des changemens qui arrivent dans le Monde. Mais, comme ces
Loix,

(a) *Ut enim hoc facile concedam, imo urgeam, non posse Decreta Dei effectu vacua esse, & sufficere effectibus perennantibus Decretum ejus unicuique, perpetuo efficax: Nego tamen, id Decretum posse peros extra Deum effectus prestare in rebus naturalibus, nisi vel initio perdurantem in illis potentiam producat, vel actionibus continuo repetitis efficaciam suam obtineat. Non igitur imputo Cartesianis, quod repetita Deo Decreta tribuant, sed repetitas semel latè ejus Decreti generalis executiones.*
Philos. de l'Homme, en l'Commentaire sur l'Hypothèse, &c.
 p. 22.

Loix , pour la plupart , ne regardent que les Mathématiques & la Physique, & qu'elles ne peuvent intéresser en aucune façon la Morale, nous nous écarterions de notre but, si nous voulions les rapporter toutes. Contentons nous donc d'en indiquer en peu de mots quelques-unes, qui sont plus particulières au système que nous expliquons. 1°. Mr. DE LEIBNITZ dit, que *la Nature ne fait point de saut*. Ce qui revient à ce que le même Philosophe appelle ailleurs (a), *LOI DE LA CONTINUÏTÉ*, en vertu de laquelle tout ce qui s'exécute, s'exécute par des degrés infiniment petits. Il semble, dit l'Illustre Mr. JEAN BERNOULLI (b), que le bon-sens dicte, qu'aucun changement ne peut se faire par saut, natura non operatur per saltum; rien ne peut passer d'une extrémité à l'autre, sans passer par tous les degrés du milieu. En effet, tout est lié dans les opérations de la Nature, tout changement dépendant de l'état

(a) Théod. §. 348.

(b) Discours sur les Loix de la Communication du Mouvement. Ch. I. §. 57 A Paris 1727.

l'état précédent du Monde , qui en contenait la raison prochaine ; en sorte qu'il n'arrive rien dont on ne puisse rendre raison , par la disposition de ce qui l'a produit ; ce qui ne seroit point, si la Nature operoit par fault. 2°. Mr. DE LEIBNITZ tient, que *les Effets sont égaux à leurs Causes.* Ce qui se vérifie, non seulement dans le mouvement , mais encore dans les opérations de nos Ames.

201. Pour ce qui est des Loix du Mouvement en particulier , nous en avons déjà rapporté les principales (138) ; ainsi nous ne les répéterons pas ici. Mais il est important d'observer , que Mr. DE LEIBNITZ a fait voir , que ces Loix ne sont , ni indifférentes , ou absolument arbitraires , ni nécessaires ; mais qu'elles sont fondées sur le principe de la convenance , ou sur le choix de la sagesse. Ce qui est d'un merveilleux usage dans la Théologie naturelle , pour montrer que ce Monde est l'Ouvrage d'un Etre infini en Puissance & en Sagesse , & ruine absolument le système des Naturalistes. „J'ai découvert, dit-ce Grand-
Hom.

„ Homme (a), „ que les Loix du mou-
 „ vement, qui se trouvent effectivement
 „ dans la Nature, & sont vérifiées par
 „ les expériences; ne sont pas à la vé-
 „ rité absolument démontrables, comme
 „ seroit une Proposition Géométrique;
 „ mais il ne faut pas aussi qu'elles le soient.
 „ Elles ne naissent pas entièrement du
 „ Principe de la nécessité, mais elles
 „ naissent du Principe de la perfection
 „ & de l'ordre; elles sont un effet du
 „ choix & de la sagesse de Dieu. Je
 „ puis démontrer ces Loix de plusieurs
 „ manières; mais il faut toujours sup-
 „ poser quelque chose qui n'est pas d'u-
 „ ne nécessité absolument Géométrique.
 „ De sorte que ces belles Loix sont une
 „ preuve merveilleuse d'un Etre intelli-
 „ gent & libre, contre le système de la
 „ nécessité absolue & brute de Straton
 „ & de Spinoza. J'ai trouvé qu'on peut
 „ rendre raison de ces Loix, en suppo-
 „ sant que l'effet est toujours égal en
 „ force à sa cause, ou, ce qui est la
 „ même chose, que la même force se
 „ con-

(a) Théod. §. 345; & suivants.

102 DÉFENSE DU SYSTÈME

„ conserve toujours : mais cet Axiome
„ d'une Philosophie supérieure ne sauroit
„ être démontré Géométriquement. On
„ peut encore employer d'autres princi-
„ pes de pareille nature Ces sup-
„ positions sont très-plausibles, & réus-
„ sissent heureusement pour expliquer
„ les Loix du mouvement ; il n'y a rien
„ de si convenable, d'autant plus qu'el-
„ les se rencontrent ensemble ; mais on
„ n'y trouve aucune nécessité absolue
„ qui nous force de les admet-
„ tre, comme on est forcé d'admettre
„ les règles de la Logique, de l'Arithmé-
„ tique & de la Géométrie Ce-
„ pendant c'est ce défaut même de la
„ nécessité qui relève la beauté des Loix
„ que Dieu a choisies, où plusieurs beaux
„ Axiomes se trouvent réunis, sans qu'on
„ puisse dire lequel y est le plus primi-
„ tif Ces considérations font bien
„ voir que les Loix de la nature, qui ré-
„ glent les mouvemens, ne sont ni tout-
„ à-fait nécessaires, ni entièrement arbi-
„ traires. Le milieu qu'il y a à prendre,
„ est qu'elles sont un choix de la plus
„ parfaite sagesse C'est ce qui sa-
„ tisfait au Jugement & la difficulté de

Mr.

„ Mr. BAYLE, qui craint, que, si Dieu.
 „ est toujours déterminé, la nature se
 „ pourroit passer de lui, & faire le mê-
 „ me effet qui lui est attribué, par la
 „ nécessité de l'ordre des choses. Cela
 „ seroit vrai, si, par exemple, les Loix
 „ du mouvement, & tout le reste, avoit
 „ sa source dans une nécessité Géomé-
 „ trique des Causes efficientes, mais il
 „ se trouve que dans la dernière analy-
 „ se, on est obligé de recourir à quel-
 „ que chose qui dépend des causes fina-
 „ les, ou de la convenance. ”

202. Cette conséquence devient in-
 dubitable dans le système de Mr. DE
 LEIBNITZ, où le mouvement même
 doit sa source à un Principe supérieur,
 qui n'est point sujet aux Loix Géomé-
 triques, mais qui n'agit que par les Cau-
 ses finales, & où, par conséquent, tout
 le Méchanisme des Corps est fondé, dans
 sa dernière analyse, sur la Convenance.
 Car de tels Principes supposent nécessai-
 rement l'Intelligence, le Choix, & la Sa-
 gesse dans l'Auteur de toutes choses. Et
 à me, dit notre incomparable Philoso-
 phe (a), *aliquoties jam est proditum (quod*
pre-

(a) Act. Erud. 1698. mens. Sept. p. 428.

profuturum puto, ne mechanicæ naturalium rerum explicationes ad abusum trahantur in præjudicium pietatis, tanquam per se materia stare possit, & mechanismus nullâ Intelligentiâ aut substantiâ spirituali indigeat) originem ipsius mechanismini non ex solo materiali principio mathematicisque rationibus, sed altiore quodam, & ut sic dicam, metaphysico fonte fluxisse. Quelle absurdité n'y a-t-il donc pas, pour le dire en passant, de vouloir représenter comme impie & contraire à toute Religion, un système qu'aucun Impie ne sauroit recevoir ?

CHAPITRE DIXIÈME.

Eclaircissemens sur le Système de l'Harmonie Universelle.

203. **M**AIS afin de faire mieux connoître le Système de Mr. DE LEIBNITZ, & de prévenir toute méprise & toute explication fautive de quelques-uns de ses points, nous ferons ici quel-

quelques observations sur un ou deux Articles, que nous n'avons touchés qu'en passant. 1°. Il faut bien remarquer, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, & suivant la Raison, Dieu n'a point formé les Idées, ou les Essences des choses, qui sont éternelles & nécessaires (45), étant de toute éternité dans l'Entendement Divin. „ Dieu ne les a point produit „ (*les Formes ; ou les Idées des choses*) „ par un acte de sa volonté, non plus „ que les nombres & les figures, & non „ plus (en un mot) que toutes les Essences possibles, qu'on doit tenir pour éternelles & nécessaires ; car elles se trouvent dans la région idéale des possibles, c'est-à-dire, dans l'Entendement Divin. Dieu n'est donc point Auteur des Essences, entant qu'elles ne sont que des possibilités (a). ” Il ne faut donc point se figurer l'ouvrage de la Création, comme si Dieu avoit changé les Essences des choses, & les avoit formées de telle ou de telle façon pour les accommoder à son plan. Chaque

(a) Théodicée §. 335.

XIX DÉFENSE DU SYSTÈME

que chose a son Caractère individuel, dont l'Idée a été de toute éternité dans l'Entendement Divin, & qui ne peut être changé, quand le sujet demeure le même. L'Essence & les propriétés d'un Cercle, par exemple, peuvent elles être changées, sans que le Cercle cesse d'être le même, c'est-à-dire, sans qu'il soit changé aussi (a)? Quand donc Dieu a créé l'Univers, il n'a fait autre chose que choisir entre les possibles toutes les Essences, qui pouvoient entrer dans le meilleur Plan, & il les a fait passer de la simple possibilité à l'existence actuelle. C'est comme un Architecte, qui voulant bâtir un Palais, auroit devant lui un tas immense de matériaux de toute espèce & de toute figure, & ne feroit que choisir tous ceux qui sont propres à exécuter son plan, sans rien toucher à la figure d'aucun. De cette manière on ne peut pas dire que Dieu ait donné tout exprès à un Méchant les vices qui se trouvent en lui, parce qu'une telle Créature

(a) Voyez ce que dit là dessus l'Illustre Mr. **GRAVESANDE**, Introd. à la Philos. §. 7. & suiv.

ture étoit nécessaire à son plan. Dieu a vu ce Personnage comme possible, avec toutes ses dispositions, bonnes ou mauvaises; & il lui a donné l'existence, à cause de sa relation avec le meilleur Monde (a); parce qu'il étoit propre à y occuper une place.

204. C'est pourquoi personne n'a lieu de se plaindre de ce que Dieu l'a fait tel qu'il est; avec une Nature & des Inclinations, qui produiront telle ou telle pensée, telle ou telle action. Car, puisque le Caractère individuel, & la Nature particulière de chaque Individu est déterminée (203); & que c'est cette Nature même qui détermine toutes ses pensées & toutes ses Actions (79 95. 144); si vous demandez, pourquoi Dieu m'a-t'il donné cette Inclination qui m'a fait pécher? On vous répondra: Dieu ne vous a point donné cette Pensée, cette Inclination, en conséquence de laquelle vous avez fait un mauvais usage de votre Liberté; c'est vous-même qui les avez produites; & Dieu ne pouvoit l'em-

(a). Voyez Théod. §. 414. & suivans.

214. DÉFENSE DU SYSTÈME

l'empêcher, sans changer votre Nature: Vous direz encore: Que ne l'a-t'il changée cette nature, que ne l'a-t'il réglée de façon que je n'eusse pas eu cette Pensée, cette Inclination? Cela veut dire, que Dieu devoit vous laisser parmi les simples possibles non existans, & créer un autre à votre place: le voudriez-vous? Mais, comme un misérable, qui devoit être éternellement malheureux, répondroit infailliblement, oui sans doute je le voudrois; & comment voulez-vous que je reconnoisse la bonté d'un Créateur, qui se sert de sa Puissance irrésistible, pour me donner une Existence que je déteste, & qui me rend éternellement malheureux? C'est cette Considération qui m'a fait dire (38); que le système de Mr. DE LEIBNITZ, ne devient démonstratif, qu'en y faisant entrer une espèce d'Origenisme; c'est-à-dire, en posant comme un Principe, que toutes les Intelligences parviendront enfin au bonheur, après avoir passé par tous les états qui conviennent à leur nature (a). Bien loin donc que le système

Leib-

(a) Mr. DE LEIBNITZ l'a bien reconnu, comme

Leibnitien soit sujet à quelque nouvelle difficulté à cet égard, comme si Dieu avoit forcé la Nature des Etres intelligens, & les avoit fabriqués tout exprès de telle façon, pour les accommoder à son plan ; comme un Maçon taille les pierres, & leur donne la figure qu'elles doivent avoir, pour en bâtir un Edifice ; on voit au contraire, qu'il fournit les moyens de répondre solidement à une objection embarrassante.

205. Mais on insistera encore sur les Circonstances, qui contribuent si souvent à nous déterminer ; & l'on dira peut-être, si Dieu ne m'avoit pas placé dans telle & telle circonstance, je n'aurois pas péché : Il étoit donc digne de sa bonté de ne m'y point mettre. Notre Système fournit encore une réponse précise à cette instance. Car, puisque l'Ame ne reçoit rien de dehors, & qu'elle est la seule

me nous l'avons déjà remarqué ; & il insinue assez sa pensée en plus d'un endroit de sa *Théodicée*. „ Un Origéniste, dit-il (211), qui voudra que celles (des Créatures) qui sont rationnelles, deviennent toutes enfin heureuses, sera encore plus aisé à contenter. ”

le cause efficiente de tout ce qui se passe en elle (144), & qu'elle auroit les mêmes perceptions, quand il n'existeroit rien que Dieu & elle (147): on voit bien que les circonstances n'influent point réellement sur les déterminations. Mais comme tout doit être harmonique dans le Monde, & que toute la suite des perceptions & appétits de l'Ame est déterminée par sa propre nature (79. 95. 144); l'Ame contient elle-même, ce qui détermine la situation & les circonstances où elle doit être placée, afin qu'il y ait un Parallélisme exact entre les perceptions & l'état des choses externes. Et ainsi les Ames étant toutes différentes entr'elles (150), il n'y en a pas une qui soit susceptible d'une autre situation, ni qui eût été propre à d'autres circonstances, que celles où elle se trouve. Et, pour rendre encore la chose plus sensible par une comparaison, figurons nous un Prince qui veut bâtir une Ville. Une foule de Peuple se présente pour l'habiter. Le Prince choisit, pour la peupler convenablement, des Artisans de toute sorte, des Négocians, des Gens de Lettres, des Magistrats. Si le Save-

tier

tier se plaignoit de ce qu'on ne lui a pas donné un autre rôle dans cette société, de ce qu'on ne l'a pas fait Magistrat; le Prince lui répondroit sans doute: J'ai placé dans ma Ville tous les Habitans, qu'elle pouvoit contenir; & j'ai donné à chacun l'emploi, auquel il étoit propre. C'est ton Métier, c'est ta Nature d'être Savetier, & non Magistrat: & puisque je t'ai trouvé tel, il n'y avoit plus que deux partis à prendre; ou de te placer, en cette qualité, dans ma Colonie; ou de ne t'y point admettre du tout.

206. Il faut bien se souvenir 2°. de ce que nous avons dit, après Mr. DE LEIBNITZ (34), que Dieu, en réglant la suite des choses, a eu égard aux prières, aux bonnes & aux mauvaises actions, & à tout le reste; & que chaque chose a contribué *idéalement*, avant son existence, à la résolution qui a été prise sur l'existence de toutes les choses. C'est ce qui fournit la réponse à une objection qu'on pourroit faire contre la liaison des choses, réglée par avance, telle que nous l'avons établie. On dira que tout étant réglé dès le commencement, le premier état du Monde portant déjà avec

218 DÉFENSE DU SYSTÈME

soi la détermination infaillible de tous les changemens qui lui arriveront, il est inutile de faire des prières, de travailler, de se conduire avec prudence, & très-indifférent de faire de bonnes, ou de mauvaises actions, puisque la même chose qui est déjà réglée d'avance, nous arrivera infailliblement, *quoique nous puissions faire*. Cette objection ne porte point contre notre système; car premièrement, cela même que nous avons dit, que tout est réglé & lié par un enchaînement de causes & d'effets; cela seul, dis-je, fait voir qu'il est ridicule de dire, que la même chose nous arrivera, *quoique nous fassions*: Elle arrivera si nous faisons ce qui doit en être la cause. Et, si son existence future est certaine & même réglée d'avance, c'est parce que Dieu, qui ne peut se tromper, a prévu que nous nous déterminerions librement à ce qui doit la causer, & a réglé les choses en conséquence. Et en second lieu, la détermination d'un Etre libre, qui a contribué *idéalement* à faire exister tel événement, est véritablement la cause de cet événement; puisque, sans elle, il ne seroit point arrivé. Si un Prince,
ayant

aiant le don de connoître l'avenir, &
 prévoiant une belle action d'un de ses
 Officiers, faisoit expédier d'avance, en
 sa faveur, des Lettres pour un Emploi
 considérable, en sorte que l'Officier les
 dut trouver infailliblement dans sa ten-
 te, au retour du Combat; ne seroit-il
 pas ridicule de dire, qu'il étoit inutile à
 ce brave Guerrier de combattre, & que
 ce n'est point sa Valeur qui lui a procu-
 ré cet avancement? Mais laissons par-
 ler Mr. DE LEIBNITZ lui-même. „ On
 „ objectera encore, dit-il (a), que les
 „ vœux & les prières, les mérites & les
 „ démerites, les bonnes & les mauvai-
 „ ses actions ne servent de rien, puis-
 „ que rien ne se peut changer. Cette
 „ objection embarrasse le plus le Vulgai-
 „ re, & cependant c'est un pur sophis-
 „ me. Ces prières, ces vœux, ces
 „ bonnes ou mauvaises actions qui arri-
 „ vent aujourd'hui, étoient déjà devant
 „ Dieu, lorsqu'il prit la résolution de ré-
 „ gler les choses. Celles qui arrivent dans
 „ ce Monde actuel étoient représentées
 „ dans l'Idée de ce Monde encore possi-
 „ ble.

(a) Théod. §. 34. 35.

„ ble, avec leurs effets & leurs suites ; el-
 „ les y étoient représentées, attirant la
 „ grace de Dieu, soit naturelle, soit surna-
 „ turelle, exigeant les châtimens, de-
 „ mandant les récompenses ; tout com-
 „ me il arrive effectivement dans ce
 „ Monde, après que Dieu l'a choisi. La
 „ prière & la bonne action étoit dès-lors
 „ une *cause*, ou *condition idéale*, c'est-à-
 „ dire, une raison inclinante qui pouvoit
 „ contribuer à la grace de Dieu, ou à
 „ la récompense, comme elle le fait à
 „ présent d'une manière actuelle. Et,
 „ comme tout est lié sagement dans le
 „ Monde, il est visible que Dieu pré-
 „ voyant ce qui arriveroit librement, a
 „ réglé là-dessus encore le reste des cho-
 „ se, par avance, ou (ce qui est la mê-
 „ me chose) il a choisi ce Monde possi-
 „ ble, où tout étoit réglé de cette sor-
 „ te. Cette considération fait tomber
 „ en même-tems ce qui étoit appelé des
 „ Anciens le *sophisme paresseux* (λόγος ἄε-
 „ γος) qui concluoit à ne rien faire : car
 „ (disoit-on) si ce que je demande doit
 „ arriver, il arrivera, quand je ne fe-
 „ rois rien ; & , s'il ne doit point arriver,
 „ il n'arrivera jamais, quelque peine que
 „ je

„ je prenne pour l'obtenir. . . . Mais
 „ la réponse est toute prête ; l'effet étant
 „ certain, la cause qui le produira l'est
 „ aussi ; & , si l'effet arrive, ce sera par
 „ une cause proportionnée. Ainsi votre
 „ paresse fera peut-être que vous n'ob-
 „ tiendrez rien de ce que vous souhai-
 „ tez , & que vous tomberez dans les
 „ maux que vous auriez évités, en agis-
 „ sant avec soin. L'on voit donc, que
 „ *la liaison des causes avec les effets*, bien
 „ loin de causer une fatalité insupporta-
 „ ble, fournit plutôt un moyen de la le-
 „ ver. ”

207. Il n'y a donc point ici de diffi-
 culté, ni d'abus à craindre : au contrai-
 re on peut tirer un excellent usage de
 cette liaison des choses, pré-établie par
 un Etre infiniment sage , & infiniment
 bon. „ Tout l'avenir est déterminé sans
 „ doute ; mais, comme nous ne savons
 „ pas comment il l'est, ni ce qui est
 „ prévu, ou résolu ; nous devons faire
 „ notre devoir, suivant la Raison que
 „ Dieu nous a donnée , & suivant les
 „ Règles qu'il nous a prescrites, & après
 „ cela nous devons avoir l'Esprit en re-
 „ pos, & laisser à Dieu lui-même le soin

III. DÉFENSE DU SYSTÈME

„ du succès ; car il ne manquera jamais
„ de faire ce qui se trouvera le meilleur,
„ non seulement pour le général , mais
„ aussi en particulier pour ceux qui ont
„ une véritable confiance en lui , c'est-
„ à-dire une confiance qui ne diffère
„ en rien d'une piété véritable, d'une foi
„ vive , & d'une charité ardente , &
„ qui ne nous laisse rien omettre de ce
„ qui peut dépendre de nous par ra-
„ port à notre devoir , & à son service.
„ Il est vrai que nous ne pouvons pas
„ lui *rendre service* , car il n'a besoin de
„ rien : mais c'est le *servir* dans notre
„ langage , quand nous tâchons d'exé-
„ cuter *sa volonté présomptive* , en con-
„ courant au bien que nous connoissons,
„ & où nous pouvons contribuer ; car
„ nous devons toujours présumer qu'il
„ y est porté , jusqu'à ce que l'évène-
„ ment nous fasse voir qu'il a eu de plus
„ fortes raisons , quoique peut-être el-
„ les nous soient inconnues , qui l'ont
„ fait postposer ce bien que nous cher-
„ chions , à quelque autre plus grand qu'il
„ s'est proposé lui-même , & qu'il n'au-
„ ra point manqué , ou ne manquera pas
„ d'ef-

„d'effectuer (a).” Qu'un Lecteur impartial juge maintenant, s'il y a un système plus favorable à la piété, aux bonnes moeurs, & à cette louable tranquillité d'Esprit, qui nous fait vivre contents, sans nous porter à la paresse, que celui du Grand Philosophe, dont nous venons de copier ces excellentes reflexions.

208. Mais revenons au sujet, & faisons encore observer, qu'une préordination des choses, établie par un Être infiniment sage, à qui tout l'avenir est présent & parfaitement connu, revient dans le fonds à la même chose, que seroit une Providence actuelle & toujours occupée, qui agiroit à chaque moment, & disposeroit les choses par des actes détachés, suivant l'exigence des cas. Il n'y a aucune différence entre ces deux voies, par rapport aux suites; & toute celle que l'on y peut observer, c'est que la première paroît infiniment plus digne de l'Être suprême: & c'est ce qui doit la faire préférer. Car, puisque la sagesse agit par les voies les plus simples, quand elles pro-

(a) Théodicée §. 58.

produisent le même effet ; n'est-il pas beaucoup plus convenable de dire, que Dieu a tellement réglé la suite des choses, que tout arrive dans le Monde, à point nommé, suivant que sa Sagesse, sa Justice & sa Bonté l'exigent ; que non pas de supposer, qu'il n'obtient ce Gouvernement conforme à ses Perfections, que par des actes détachés & répétés à tout moment ? Certainement la première voie est la plus simple, la plus féconde, & suivant toutes nos Idées, la plus belle : Et, par conséquent, elle est la plus digne de Dieu.

209. C'est cette même préordination, ou plutôt son effet, que Mr. DE LEIBNITZ appelle *le Parallelisme des Régnes de la Nature & de la Grace*. „ La contemplation de la divine sagesse, dit-il (a), nous porte à croire, que le Règne de la Nature sert à celui de la Grace ; & que Dieu, comme Architecte, a tout fait, comme il convenoit à Dieu, considéré comme Monarque. ” C'est ce que le même Philosophe explique

(a) Ibidem, §. 112.

que plus au long dans un autre endroit, en ces termes. *Hic nobis alia Harmonia memoranda venit, quæ inter Regnum Physicum Naturæ & Regnum Morale Gratiæ intercedit, hoc est, inter Deum, quatenus consideratur ut Architectus Machinæ, & inter Deum eundem, quatenus ut Monarcha Civitatis Divinæ spirituum spectatur. Ab hac Harmoniâ pendet, quod res deducant ad Gratiâ, per ipsas vias naturæ, & quod hic Globus, ex gr. destrui & reparari debeat per media naturalia, iis momentis, quando regimen spirituum id postulat, ad aliquos puniendos, ceteros remunerandos. Asseverare enim licet, Deum, tanquam Architectum, satisfacere Deo, tanquam Legislatbri, ex asse, atque sic peccata consequi debere poenas per ordinem Naturæ & Structuræ rerum Mechanicæ; bonas etiam actiones secum trahere remunerationes per media machinalia respectu corporum, quamvis idem nec possit, nec debeat, constanter exemplo accidere (a).*

210. Cependant il ne faut pas s'imaginer, que cette Harmonie de la Nature &

(a) Monadologia. §. 90 — 92.

& de la Grace, établie une fois pour toutes, exclue absolument les Miracles, suivant Mr. DE LEIBNITZ. Voici comment il exprime sa pensée là-dessus.

„ On dira aussi, que, si tout est réglé, Dieu
 „ ne sauroit donc faire des Miracles.
 „ Mais il faut savoir, que les Miracles,
 „ qui arrivent dans le Monde, étoient
 „ aussi enveloppés & représentés comme
 „ possibles dans ce même Monde, con-
 „ sidéré dans l'état de pure possibilité;
 „ & Dieu, qui les a fait depuis, a déci-
 „ dé dès lors de les faire, quand il a
 „ choisi ce Monde (a). ”

211. Tel est ce fameux système de Mr. DE LEIBNITZ, que l'on a si violemment attaqué. J'en ai expliqué tous les articles, qui peuvent intéresser tant soit peu la Morale & la Religion, & donner lieu aux Objections, ou aux Invectives, des Ennemis de cette Philosophie, avec le plus de clarté, & en même tems, avec le plus de précision, qu'il m'a été possible. Pour ce qui est de la fidélité & de la bonne foi, avec laquelle j'ai procédé à cet Ouvrage, j'espère que personne

ne

ne pourra la soupçonner. Je n'ai point voulu que l'on m'en crut sur ma parole: mais j'ai eu soin de citer par tout les paroles mêmes de mon Auteur. Si quelqu'un souhaite de voir toute cette Philosophie réduite en système, & mise dans la plus grande évidence; il pourra se satisfaire pleinement par la lecture des Oeuvres Philosophiques de l'incomparable Mr. WOLFF. Mais je n'ai cité que rarement ce Grand - Homme, parce que ce n'est pas lui que l'on attaque dans l'Examen: Et, comme je l'ai déjà dit, mes preuves devoient être tirées de Mr. DE LEIBNITZ lui-même; afin qu'on ne s'avisât pas de m'objecter, que sur tel ou tel article, son successeur a corrigé ses Idées. Une exactitude scrupuleuse m'étoit absolument nécessaire; & j'en ai dû laisser aucun sujet de doute. Il falloit des Preuves incontestables, des Citations exactes, pour convaincre le Lecteur, que je lui présentais les véritables sentimens de Mr. DE LEIBNITZ: Après la Lecture de l'Examen; on auroit eu sans doute de la peine à se persuader, que ce fut ici ce Système que Mr. DE CROUSAZ a peint de si noires Couleurs.

212. J'ai lieu de me flater que je parlerai désormais à des Lecteurs dépréoccupés, & même que je pourrois m'en tenir à cette Première Partie pour en édifier pleinement un grand nombre, & leur faire sentir tout le foible des Objections. Cependant, comme ces Matières font délicates, & qu'il est aisé d'y prendre le change; il ne sera pas inutile d'examiner en détail ces mêmes Objections. Elles nous donneront lieu de traiter ces fameuses Questions, de la Nécessité, de la Contingence, & de la Liberté; Questions sur lesquelles on dispute éternellement sans s'entendre, & dont il est pourtant nécessaire de se former une juste Idée, si l'on veut être en état de juger sainement de ce que l'on oppose à l'Auteur de notre système. C'est pourquoi, s'il reste encore quelque difficulté dans l'Esprit du Lecteur, il en trouvera, j'espère, la solution, dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

Fin de la Première Partie.

Dr.



D E F E N S E

D. U

S Y S T E M E

L E I B N I T I E N

SECONDE PARTIE.

Contenant les Réponses aux Objections.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nécessité, & de la Contingence.

213. ~~XXXXXXXX~~ Monsieur de CROUSAZ,
S s'est trouvé quelques fois
~~XXXXXX~~ embarrassé à découvrir la
pensée de Mr. POPE,
dans les expressions poétiques ; j'avoue
K 7 que

que ce n'est pas un petit embarras, pour moi, de le suivre lui même dans les Déclamations pieuses, les Injures & les Invectives dévotes, & les burlesques Tur-lupinades qu'il oppose à nôtre Syllème, & de démêler l'Objection, dans ce tas de superfluités. Je suis mortifié que cet Illustre Professeur, n'ait pas jugé les LEIBNITIENS, dignes d'être attaqués dans les Règles. S'il avoit daigné raisonner, & proposer ses Difficultés avec Méthode, il auroit épargné les sept huitièmes du travail à quiconque entreprend de lui répondre. Mais entraîné, comme il l'avoue lui-même, par le feu du Poète, qu'il examine, il s'est livré à toute la vivacité de son Imagination; & comme les grands Maîtres se mettent au-dessus des Règles, Monsieur de CROUSAZ a cru, sans doute, que celles de la Bien-séance, & de la Charité, non plus que celles de la Logique, ne devoient point le gêner, & qu'il renverseroit aisément un Syllème, qui lui déplait, par la seule force de son Eloquence, sans s'assujettir pédamment à raisonner. Pour nous qui sommes bien éloignés d'aspirer au rang des Maîtres, soyons sur nos gardes. & défions

défions nous de l'effet contagieux que produit l'Imagination d'un Auteur qu'on examine, & comme les descriptions chargées, & les exagérations poétiques de Mr. POPE ont entraîné Mr. de CROUSAZ, prenons garde que l'Ouvrage de ce dernier, ne nous porte malgré nous aux Injures & aux Plaisanteries. Quant aux injures je serai toujours fort éloigné d'en dire à qui que ce soit, & encore moins à un Auteur aussi fameux que le Censeur de Mr. POPE. Pour ce qui est de la raillerie, s'il étoit permis de s'y livrer dans un Ouvrage Philosophique, je pourrois, malgré mon extrême infériorité à tous égards, me flater, en ce point, de quelque avantage sur le Spirituel Mr. de CROUSAZ; au moins s'il en faut croire un Auteur très-bon juge en cette matière (a), qui soutient qu'une raillerie n'est jamais bonne, si elle n'est fondée sur la vérité, & qui fait descendre la mauvaise Plaisanterie en ligne directe du Mensonge & du Galimatias.

214. Mon but est d'édifier le Lecteur,
plus

(a) Le Spectateur T. I. Disc. 27.

plutôt que de le divertir. Et, afin de mieux discuter la matière, & d'observer un ordre propre à y répandre du jour; je rangerai d'abord les principales Objections semées çà & là, & répétées vingt fois sous différentes formes dans les deux Ouvrages de Mr. de CROUSAZ, je les rangerai, dis-je, sous différens Chefs, & j'y répondrai le plus clairement, & le plus succinctement, qu'il me sera possible. Après quoi je parcourrai légèrement les deux *Examens*, & je considérerai en particulier chaque raisonnement de l'Auteur, afin qu'on ne m'accuse pas de négliger aucune Difficulté. Mais, comme les plus importantes de ces Difficultés roulent sur le reproche, que fait Mr. de CROUSAZ aux LEIBNITIENS, de détruire la Liberté Divine & humaine, & d'introduire la Fatalité; avant que de les examiner, il faut se faire une juste idée de ce que l'on appelle *Nécessité* & *Contingence*, & déterminer exactement en quoi consiste la véritable Liberté.

215 Tout ce qui existe, tout événement, toute vérité, est *Nécessaire* ou *Contingente*. On dit qu'une chose est nécessaire.

nécessaire absolument, & *métaphysiquement*, quand le contraire est impossible en-soi, & implique contradiction: Par exemple, il est nécessaire que Dieu existe, que la matière ait trois dimensions, &c. Cette *nécessité absolue* est fondée sur la nature même du sujet, qui porte sa nécessité avec soi, & qui ne peut être autrement; quoi qu'il arrive, & quelque supposition que l'on fasse.

216. On appelle *Contingent*, ce qui peut être, ou n'être pas. C'est-à-dire ce dont le Contraire n'implique pas contradiction, ce qui n'est pas déterminé par sa propre nature (a), ou dont l'existence dépend de quelque autre chose. Telles sont les actions des agens libres, & même toutes les opérations de la nature, c'est-à-dire, tous les changemens qui se font dans l'Univers, car leur existence n'est pas nécessaire *en soi* (15).

217. La *nécessité absolue*, que l'on appelle aussi *Métaphysique*, *Logique*, ou *Géométrique*, est seule opposée à la Con-
tin-

(a) Vid. Illust. 'sGRAVESANDE, Introd. ad Phil.
sol. §. 51.

tingence, & tout ce qui n'y est pas sujet, est Contingent, cependant les futurs Contingens sont déterminés. Et premièrement ils le sont par la nature de la vérité, car toute énonciation, étant vraie ou fautive, il étoit vrai hier que j'écrirois aujourd'hui; il n'étoit pas faux, puisque j'écris actuellement. Mais il est aisé de voir, que cette détermination ne fait point une véritable nécessité, & ne détruit point la Contingence. Car, bien qu'il fût vrai hier, que j'écrirois aujourd'hui, le contraire n'impliquoit point Contradiction, & il étoit possible que je n'écrivis pas. Cette détermination, quand elle est connue, fait seulement ce qu'on appelle *Certitude*, & la détermination en elle-même est une *Certitude Objective*.

218. Les futurs contingens sont encore déterminés par la *Prévision*, ou la *Prescience* de Dieu. Et il semble à quelques-uns, que cette détermination soit contraire à la Contingence; car, disent ils, *ce que Dieu prévoit ne peut manquer d'arriver, Dieu étant infailible; il est impossible, que le contraire arrive, donc ce que Dieu prévoit est nécessaire.* Pour connaître clairement si un événement est véri-

véritablement nécessaire, il faut faire attention, à la manière, dont son Contraire est impossible (a); s'il est impossible *en soi*, l'évènement est véritablement nécessaire (215): mais si le contraire est possible en soi, & que son impossibilité vienne d'ailleurs, l'évènement est Contingent (216). Et alors, comme le contraire ne peut pas arriver, quoi qu'il soit possible en lui-même; ou plutôt, comme il est Certain qu'il n'arrivera pas, on peut dire, pour s'accomoder à l'usage, que l'évènement est sujet à une espèce de nécessité, qu'on appelle *Hypothétique*, & qui n'est point contraire à la contingence, & c'est là le Cas des Evènements que Dieu a prévus, dont le contraire n'est pas contradictoire, ou impossible *en soi*, mais seulement parce que Dieu aiant prévu l'évènement, il ne peut pas arriver qu'il se trouve trompé.

219. La *Nécessité Hypothétique*, est celle qui est fondée, non point sur la nature même de l'Evènement, considéré en lui-même, mais sur quelque supposition;

(a.) 'S GRAVESANDE, *ibid.* §. 176.

236 DÉFENSE DU SYSTÈME

tion ; par exemple , sur la supposition ou l'Hypothèse de la Prévision & de la Préordination de Dieu (a).

220. Les Evénemens ne sont pas seulement déterminés par la prévision de Dieu , mais ils le sont encore par leurs Causes , par la Préordination & les Décrets de Dieu. Car rien ne se fait , sans une raison ou cause suffisante (13) ; Et dans nôtre Systême , toute la suite des choses a été produite par un seul Décret , & ainsi le premier état du Monde , contenoit déjà les Raisons & les causes de tout ce qui y devoit arriver (92) , Dieu y ayant tout établi & réglé de façon que les Evénemens se succèdent , par un enchainement de Causes & d'Effets , dans une suite & dans un ordre réglé une fois pour toutes , & immanquable , c'est ce qu'on appelle la *Préordination* de Dieu , & son Décret est la résolution de donner l'existence à toute cette suite. De sorte que ces Causes & ce Décret une fois posés , les évènements sont tous déterminés ,
&

(a) Cinquième Ecrit de Mr. de LEIBNITZ , contre Mr. CLARKE. §. 5, p. 83. du Recueil T. I.

& ne peuvent manquer d'arriver. Mais cette nécessité n'est qu'*Hypothétique* (219), puisqu'elle est fondée sur la supposition de ces Causes une fois établies, par le Décret de Dieu. Car il faut toujours se bien souvenir de la règle, que nous avons posée (218), savoir, que l'on doit faire attention à la raison, pour laquelle le contraire d'un événement est impossible, quand on veut juger si l'événement est véritablement nécessaire, ou s'il est contingent. C'est là la véritable clef qui peut donner l'issue de ce Labyrinthe fameux, où tant de gens se sont embarassés, faute de définir exactement les termes, & de distinguer soigneusement les Idées.

221. Cette *Nécessité Hypothétique*, qu'impose aux évènements la préexistence & la préordination des causes qui doivent les produire, se divise en deux espèces, suivant la Nature des actions, qu'elle regarde. On l'appelle *Nécessité Physique* dans les évènements, qui dépendent des causes destituées d'Intelligence; & *Nécessité Morale*, quand elle regarde les Opérations Morales des Etres intelligens. Je dis les Opérations Morales, car ces mêmes

238 DÉFENSE DU SYSTÈME

mêmes Etres Intelligens , entant qu'ils sont considérés , comme agissant au dehors , & physiquement , peuvent être assujettis , à la nécessité Physique. Ou , pour m'expliquer plus clairement , *la nécessité Physique* est fondée sur la Nature des Substances non intelligentes ; & *la Nécessité Morale* est fondée sur la Nature des substances intelligentes , entant qu'intelligentes. Ni l'une , ni l'autre , n'exclut point la Contingence (216. 217) ; mais la première ne suppose point la Liberté , qui ne convient qu'aux agens doués de connoissance : Quant à la seconde , nous verrons qu'elle n'y est point contraire , non plus que les autres déterminations dont nous venons de parler (217. 218). Mais il faut voir auparavant en quoi consiste la véritable Liberté , & s'en faire une juste Idée.

CHAPITRE SECOND.

De la Liberté.

222. **L**A Liberté d'un Etre Intelligent est la faculté de choisir, le pouvoir de faire ce qu'il veut, qu'elle que soit la détermination de sa volonté; ou, ce qui est la même chose, l'Empire qu'il a sur ses propres actions (a).

223. De cette Définition il suit, que la Liberté comprend deux choses, le Choix & le Pouvoir, ou ce qui revient au même, 1^o. L'Intelligence, qui enveloppe une Connoissance distincte de l'objet de notre délibération, & en vertu de laquelle nous choisissons, c'est-à-dire, nous approuvons un parti plutôt qu'un autre. 2^o. La Spontanéité, en vertu de laquelle nous avons en nous mêmes le principe de nos actions (144), ce qui comprend le pouvoir d'agir. A quoi l'on peut ajouter

(a) Vid. J. A. Turretini Th. de Libert. humanæ Th. III.

440 DÉFENSE DU SYSTÈME

ter 3^o. la Contingence , où l'exclusion de la nécessité Géométrique ou Métaphysique (a).

224. De tout ce détail nous pouvons conclure, que la Liberté est une prérogative inséparable de la nature d'un Etre intelligent, considéré en lui-même, en faisant abstraction des Circonstances, où il peut se trouver, & des obstacles qui peuvent venir de l'objet de sa délibération ; car tous les réquisits de la Liberté interne, & prise en elle-même, se trouvent en lui. 1^o. Il connoit l'objet de sa délibération , puisqu'il est intelligent. 2^o. En qualité de substance simple, & sur tout de substance spirituelle, il a en lui-même le principe de ses actions (95. 144). 3^o. Puisqu'il s'agit, quand on délibère, de choisir entre plusieurs partis possibles en eux-mêmes, il n'y a aucune nécessité absolue dans l'Objet de sa détermination, & il est Contingent. Ainsi, qui dit un Etre Intelligent, dit un Etre Libre ; puisqu'on ne peut concevoir une Intelligence, qui agisse sans connoissance de
de

(a) Voyez Théod. §. 288.

de Cause , entant qu'Intelligence , & qui n'ait pas en elle le principe de ses actions. Il est vrai que l'exercice de cette faculté , peut être resserré & limité , en certains cas , par des obstacles qui viennent de dehors ; & c'est pour cela , qu'on demande , pour faire une liberté entière , le pouvoir Physique d'exécuter les résolutions. Il y a des cas où ce pouvoir manque à un Etre , libre en lui-même , mais ce n'est pas là proprement un défaut de liberté , c'est plutôt un défaut de Puissance. Il est important de faire cette remarque , pour montrer combien il est inutile , & même ridicule , de disputer autant qu'on le fait pour savoir si l'homme est Libre en lui même , dans ses déterminations , & dans les Actes internes de sa volonté , qui font toute la Moralité des Actions. Pour ce qui est des Obstacles , qui peuvent venir de dehors , il n'y a point de controverse là-dessus. Tout le Monde convient que , dans certains cas , la liberté peut-être limitée , & son exercice empêché par la Contrainte. Ce n'est pas là le point de la difficulté , & il suffit de faire voir que la Liberté est une

Prérogative, naturelle & immanente de l'Etre Intelligent, quoi qu'il puisse se trouver des cas, où il ne sauroit en faire usage.

225. Toute la Dispute sur la Liberté est venue principalement de ce qu'on ne s'accorde pas sur la signification de ce terme, & que plusieurs se font une fautive idée de cette faculté de l'Ame. Quelques Scholastiques, qui ont été suivis en cela par un petit nombre de Modernes, tant de ceux qui défendent la Liberté humaine, que de ceux qui la combattent, se sont imaginés qu'elle avoit besoin d'une indifférence pleine & d'équilibre; c'est-à-dire, que, dans les déterminations Libres de la volonté, l'Ame ne choisit point en conséquence des motifs, mais qu'elle n'est pas plus portée pour le oui, que pour le non, pour un parti, que pour l'autre, & qu'elle choisit uniquement, par un effet de son activité, sans qu'il y ait aucune raison de son Choix; finon qu'elle *le veut*. Et, si vous leur demandez pourquoi l'a-t-elle voulu ainsi, plutôt qu'autrement? Ils vous répondront fort sérieusement, qu'il n'y en a aucune raison; mais que l'Ame en a ainsi agi, c'est vertu

vertu de l'Empire qu'elle a fait ses actions. Ces Auteurs ont soutenu la même Liberté d'indifférence en Dieu : Quelques-uns n'ont point craint d'avancer, que Dieu choisit sans aucune raison prise de la nature des Objets, sans égard à leurs qualités, bonnes ou mauvaises, tout lui étant absolument indifférent, avant son Choix ; le juste & l'injuste, le bon & le mauvais, n'étant point tels par leur Nature, mais seulement après que Dieu a choisi (a). D'autres ne vont pas si loin,

(a) Monsieur KINGS, Archevêque de Dublin, soutenant la Liberté de pure indifférence en Dieu, dans son Livre sur l'Origine du mal, & disant que rien n'est bon, ni mauvais à Dieu dans les Créatures avant son choix, enseigne une doctrine qui va à rendre la Justice arbitraire, & à confondre la Nature du juste & de l'injuste. Cependant Mr. de LEIBNITZ, dans ses remarques, ne veut point lui attribuer un sentiment si pernicieux. „ Je sai dit il (§. 21). qu'il y „ a eu des Auteurs assez mal avisés, pour sou- „ tenir un sentiment si dangereux, & si capa- „ ble de renverser la piété, mais je suis assu- „ ré que notre célèbre Auteur en est bien é- „ loigné. Cependant il semble que cette Hy- „ pothèse y mène, s'il n'y a rien dans les „ objets qui ne soit indifférent à la volonté „ Divine avant son Choix “.

loin; mais ils soutiennent également, que la volonté véritablement libre doit se déterminer d'elle-même, & non point en vertu des Raisons, ou des Motifs; & qu'elle peut agir sans aucune Raison, ou Motif. Ils disent en particulier, que les Perfections de Dieu ne demandent point toujours, qu'il choisisse le meilleur parti; qu'il peut, même *moralement*, choisir le parti moins bon, en vertu de sa souveraine Liberté.

Ils craignent, qu'en soutenant le contraire, on ne donne atteinte à cette Souveraine Liberté de Dieu (a); &
Mr.

(a) „ Il y en a d'autres qui ne se trompent,
„ que parce qu'ils abusent des termes. Ils con-
„ fondent la nécessité Morale avec la nécessité
„ Métaphysique. Ils s'imaginent, que Dieu ne
„ pouvant point manquer de faire le mieux, ce-
„ la lui ôte la Liberté, & donne aux choses
„ cette nécessité, que les Philosophes & les
„ Théologiens tâchent d'éviter. Il n'y a qu'une
„ dispute de mots avec ces Auteurs-là, pourvu
„ qu'ils accordent effectivement que Dieu choi-
„ sit & fait le meilleur. Mais il y en a d'au-
„ tres qui vont plus loin: Ils croient que Dieu
„ auroit pu mieux faire, & c'est un sentiment
„ qui doit être rejeté; car, quoi qu'il n'ôte pas
„ tout à fait la sagesse & la bonté à Dieu, com-
„ me

Mr. de CROUZAZ paroît être de ce sentiment. Enfin, le plus grand nombre reconnoissent, que, dans les occasions de quelque importance, la Volonté se détermine par les Raisons, ou Motifs; mais ils veulent que, dans bien des cas, nous soions dans une pleine indifférence, dans un parfait équilibre, & qu'alors nous ne laissions pas de nous déterminer, & de prendre un parti, quoi qu'il n'y ait pas la moindre raison de le préférer à l'autre. Ce dernier sentiment est celui du Vulgaire, & même de quelques habiles gens, qui n'ont pas assez approfondi cette matière. Il ne mène pas aux mêmes duretés que ceux dont nous venons de parler, mais il n'est pas plus soutenable, & même il est moins lié que celui de Mr. KING. Tout revient à cette question; s'il est possible que la volonté se détermine sans raison.

226. Nous allons l'examiner, & réfuter la Chimère d'une liberté de pure indifférence. Mais auparavant il est bon d'ob-

„ me font les Auteurs de la nécessité aveugle;
 „ il y met des bornes; ce qui est donner atteinte à sa suprême perfection.”

d'observer que cette Idée de la Liberté, n'est point celle des Auteurs les plus approuvés, tant Anciens, que Modernes.

La plupart des anciens Philosophes, & en particulier Platon, Aristote, & Cicéron, ont enseigné, que la volonté est toujours portée à son Choix, par une raison prévalente. Le dernier dit expressément (*Academ. Quest. L. II.*): „ Il „ est nécessaire qu'il y ait quelque cho- „ se qui se présente à nous, sous cer- „ taines apparences, afin que nous a- „ gissions, & que nous donnions notre „ consentement à cette apparence, c'est „ pourquoi celui qui ôte à l'homme ces „ apparences, & ce consentement, dé- „ truit le pouvoir qu'il a d'agir “. L'on peut voir là-dessus la Morale d'Aristote Lib. VII. c. 5. St. *Augustin* & les *Thomistes* ont été du même sentiment. Nous rapporterons plus bas des passages de l'Évêque *BRANMALL* & du Docteur *CLARKE* lui-même, qui ne sont pas moins contraires à cette indifférence absolue. Enfin, il seroit trop long de citer ici tous les grands Philosophes, ou Théologiens, qui la combattent directement ou indi-
recte-

rectement. Mais je ne puis m'empêcher de rapporter encore les paroles du Célèbre J. ALPH. TERRETTIN; voici comment il s'exprime dans ses excellentes Thèses sur la Religion Naturelle (*de Libert. humana. Th IV.*) *Cum autem dicimus, in existam esse Libertatem ut pro lubitu agatur vel non agatur, aut hoc modo vel illo agatur; non id ita intelligendum est, quasi Mens ad utrumque oppositorum aequaliter propenderet ac indifferens esset. Quae indifferentia. (Graeci ισoppeniav dicunt) vix unquam in nobis est, nec nisi in rebus plane aequalibus atque indifferentibus; Et quamdiu in nobis est, eligere haud quaquam possumus. Neque enim ea nobis mens est, nos unquam sine ratione agere. Nam siue validae rationes sint, siue invalidae, siue sapientes, siue fundamento destitutae, aliquae semper se nobis offerunt, quae nos ad agendum excitent. Sed est tamen in nobis facultas, in hanc vel illam nos flectendi partem & cohibendi assensus, & conferendarum inter se rationum, aliarumque aliis anteponendarum, adeoque id eligendi quod libet, & quod libet repudiandi, uno verbo ita agendi prout nobis visum fuerit.* Ce grand Théologien décide formellement, que tant que nous

sommes dans une parfaite indifférence, ou dans l'équilibre, entre deux ou plusieurs Objets, dont il en faut élire un, nous ne pouvons absolument point choisir, mais qu'il faut toujours qu'il y ait quelque raison qui nous détermine.

227. Venons maintenant aux Démonstrations, qui renversent absolument cette chimérique Liberté de pure indifférence. 10. Elle est opposée à ce grand Principe, reconnu de tous les Philosophes, & que nous avons établi (13), savoir; *Que rien n'existe, & que rien ne se fait, sans qu'il y ait une raison suffisante, pourquoi il existe, ou pourquoi il se fait d'une telle manière, plutôt que d'une autre.* Car si nous choisissons entre deux ou plusieurs objets, sans qu'il y ait aucune raison qui nous porte vers l'un plutôt que vers les autres, voilà une détermination qui arrive sans aucune cause, puisqu'il est impossible (par la supposition même) d'alléguer aucune raison pourquoi cette détermination a eu lieu plutôt que toute autre. Mais les défenseurs de ce Système, répondent que cette détermination n'arrive pas sans cause, puisque l'Ame elle-même, en tant que principe actif, est la

la Cause efficiente de toutes ses actions, j'en conviens; mais la détermination de cette action; la préférence qui lui est donnée sur le parti opposé d'où vient-elle? Si l'Âme n'y étoit pas plus portée qu'à son contraire, d'où vient qu'elle la choisit? Cette préférence est-elle due au hazard? Mais le Hazard est absurde, & contraire au Principe que nous venons de poser. Il en est de ceci comme de la déclinaison des ATOMES d'EPICURE, qui arrive sans aucune cause; on ne nie point que le mouvement même de ces ATOMES n'ait sa raison suffisante dans les ATOMES; si on les suppose actifs; mais la détermination particulière de ce mouvement, en vertu de laquelle un ATOME se détourne tout-à-coup de son chemin, sans aucune cause, cette détermination, dis-je, n'a aucune raison suffisante dans la nature des choses. C'est pourquoi Cicéron s'en est moqué avec raison. On dira encore, ce parti est préféré, parce que l'Âme l'a voulu? Mais je demande toujours quelle est la raison pour laquelle l'Âme l'a voulu? Si on n'en apporte point d'autre que son bon plaisir, ce n'est encore rien dire, car l'Âme,

étant indifférente, entre les deux partis, son bon plaisir ne la porte pas plus à l'un qu'à l'autre. Il est donc évident que, dans cette Hypothèse, les déterminations arrivent sans aucune raison suffisante, ce qui est absurde (13). Mr. de LEIBNITZ combat d'une manière invincible cette Liberté de pleine indifférence dans plusieurs endroits de ses Ecrits; on fera bien de consulter en particulier les Articles de la *Theodicée* 35. 36. 43. 44. 46. 48. 49. 132. 175. 176. 196. 201. 232. 303. 307. 309. 312. 313. 320. 360. 365. 367. & les remarques sur le Livre de l'Origine du mal, imprimées à la suite de la *Theodicée*. Je ne copierai ici que ce seul article pour éviter la longueur. „ Vouloir „ qu'une détermination vienne d'une „ pleine indifférence, absolument indé- „ terminée, est vouloir qu'elle vienne „ naturellement de rien. L'on suppose, „ que Dieu ne donne pas cette déter- „ mination. Elle n'a donc point de sour- „ ce dans l'Âme, ni dans le Corps, „ ni dans les Circonstances, puisque „ tout est supposé indéterminé; & la „ voila pourtant qui paraît, & qui „ existe.

1. existe sans préparation, sans que rien
 2. s'y dispose, sans qu'un Ange, sans
 3. que Dieu même puisse voir, ou faire
 4. voir comment elle existe. C'est non
 5. seulement sortir de rien, mais même
 6. c'est en sortir par soi-même. Cette
 7. doctrine introduit quelque chose d'au-
 8. si ridicule que la déclinaison des ATO-
 9. MES d'EPICURE, dont nous avons
 10. déjà parlé, qui prétendoit qu'un de
 11. ces petits Corps, allant en ligne droi-
 12. te, se détournoit tout d'un coup de
 13. son Chemin, sans aucun sujet, seule-
 14. ment parce que la volonté le comman-
 15. de. Et notez qu'il n'y a eu recours
 16. que pour sauver cette prétendue li-
 17. berté de pleine indifférence, dont il
 18. paroît que la Chimère a été bien an-
 19. cienne, & l'on peut dire avec raison,
 20. *Chimæra Chimæram parit* (Théod. §.
 320.)

21. 228. 20. Tout Philosophe convient,
 22. qu'il doit convenir, qu'un effet ne peut
 23. avoir lieu, sans qu'il y ait dans la Cau-
 24. se, qui doit le produire, une disposition à
 25. agir de la manière qu'il le faut pour pro-
 26. duire cet effet. Cela est de la dernière
 27. évidence. Car si une cause n'est pas
 28. disposée

disposée à agir, elle n'a pas tout ce qu'il faut pour agir; elle n'agira pas: Et si elle n'est pas disposée à agir de cette manière, mais plutôt d'une autre, elle agira comme elle est disposée, c'est-à-dire autrement, & produira un autre effet. Or un Choix, un Acte de la Volonté, est un effet, dont l'Ame est la Cause. Il faut donc, pour que nous fassions un tel choix, que l'Ame soit disposée à le faire, plutôt qu'un autre; mais si elle est plus disposée à ce choix, qu'à un autre, elle n'est pas indéterminée, elle n'est pas indifférente.

229. 30. Cette Doctrine qui établit la parfaite indifférence, & suivant laquelle les Raisons, ou les Motifs, n'entrent pour rien dans les causes de nos déterminations, détruit toute Idée de Sagesse & de Vertu, & fait d'une Intelligence libre l'Etre le plus absurde, & le plus extravagant qu'il soit possible de concevoir. Car, si je choisis un parti, non parce que je le trouve conforme aux Loix de la sagesse, mais sans aucune raison vraie ou fautive, bonne ou mauvaise, & uniquement par une impétuosité aveugle qui se détermine.

mine au hazard, quelle louange pour-
rai-je mériter s'il arrive que j'aie bien
choisi ; puisque je n'ai point pris le bon
parti, parce qu'il étoit le meilleur, &
que j'aurois pu faire le contraire avec
la même facilité, & la même inclination.
Comment supposer en moi de la Sagesse,
si je ne me détermine pas par des rai-
sons ? Et la vertu sera-t-elle la règle de
ma conduite, si je n'ai pas plus d'incli-
nation pour le bien que pour le mal ?
Rien ne seroit plus bizarre & plus mon-
strueux, que la conduite d'un Être doué
d'une pareille Liberté. Elle seroit par-
faitement semblable à celle d'un hom-
me, qui décideroit de toutes ses actions
par un Coup de dez, ou en tirant à la
courte-paille. - On ne pourroit compter
sur lui dans aucune occasion, & dans le
Système que nous combattons, ce se-
roit en vain que l'on feroit des recherches
sur les Motifs, qui font agir les hom-
mes.

270. 4°. Cette notion de la Liberté
est contraire à la pratique des Tribu-
naux, & rend vaines & inutiles les ex-
hortations des Prédicateurs, & même
les préceptes, & les motifs de la Reli-

gion & de la Morale. A quel bon nous donner des Loix, proposer des Peines & des Récompences, nous exhorter, nous donner de salutaires Conseils, si tout cela n'opère pas sur notre volonté, indifférente à tout & dans un parfait équilibre, & si nous pouvons agir contre toutes ces raisons, malgré tous ces Motifs, & cela sans la moindre ombre de raisons, ou de Motifs contraires?

231. 59. Comme les Défenseurs de cette Liberté prétendue l'exaltent sans cesse, comme le plus riche présent, que Dieu ait pu faire aux hommes, nous remarquerons au contraire, que, si les hommes l'avaient effectivement, elle leur seroit infiniment nuisible, & désavantageuse. Quelle triste faculté ne seroit-ce pas que de pouvoir agir en toutes occasions contre la Raison & contre son propre avantage? De pouvoir choisir ce qui seroit notre malheur & notre perte, avec la même facilité, la même inclination, que nous choisirions ce qui peut faire notre bonheur. S'il en étoit ainsi, nous ne pourrions pas nous assurer de parvenir à un état heureux, quand même nous en connoîtrions clairement les

les moyens, & qu'il seroit en notre pouvoir de nous en servir. Donnons, sur cette matière, un très-beau passage de Mr. BAYLE. Cet Illustre Auteur fait mettre, quand il veut, une manière dans tout son jour, & l'on peut dire de lui, au jugement de Mr. de LEIBNITZ (Théod. §. 174), *ubi bene nemo melius*, quoi qu'on ne puisse pas dire aussi de lui ce qu'on disoit d'Origène, *ubi male nemo potius*. Voici comment il propose, contre la Liberté d'indifférence, l'objection que nous venons de toucher (Rep. au Provinc. ch. IX. T. 2. p. 221.) *Déjà ce ne peut pas être un défaut dans l'Ame de l'homme que de n'avoir point la Liberté d'indifférence, quant au bien en général; ce seroit plutôt un désordre, une imperfection extravagante, si l'on pouvoit dire véritablement; Pour m'importe d'être heureux ou malheureux; je n'ai pas plus de détermination à aimer le bien, qu'à le haïr; je puis faire également l'un & l'autre. Or, si c'est une qualité louable & avantageuse que d'être déterminé, quant au bien en général, ce ne peut pas être un défaut que de se trouver nécessaire quant à chaque bien particulier reconnu manifestement pour notre bien. Il semble même*

me

DES DÉFENSES DU SYSTÈME

me que ce soit une conséquence nécessaire ; que si l'Ame n'a point de liberté d'indifférence, quant au bien en général, elle n'en ait point quant aux biens particuliers, pendant qu'elle juge contradictoirement que ce sont des biens pour elle. Que penserions-nous d'une Ame, qui ayant formé ce jugement-là, se vanteroit avec raison d'avoir la force de ne pas aimer ses biens, & même de les haïr ; & qui diroit, je connois clairement que ce sont des biens pour moi ; j'ai toutes les Lumières nécessaires sur ce point-là ; cependant je ne veux point les aimer, je veux les haïr, mon parti est pris, je l'exécute ; ce n'est pas qu'aucune raison (c'est-à-dire quelque autre raison que celle qui est fondée sur, tel est mon bon plaisir) m'y engage ; mais il me plaît d'en user ainsi ; que penserions-nous, dis-je, d'une telle Ame ? Ne la trouverions-nous pas plus imparfaite & plus malheureuse, que si elle n'avoit pas cette Liberté d'indifférence ? Non seulement la doctrine qui soumet la volonté aux derniers actes de l'Entendement, donne une Idée plus avantageuse de l'état de l'Ame, mais elle montre aussi qu'il est plus facile de conduire l'homme au bonheur par ce Chemin-là, que par celui de l'indifférence ; car il suffiroit

de lui éclairer l'Esprit sur ses véritables intérêts, & tout aussi tôt sa volonté se conformera au jugement que la raison aura prononcé. Mais, s'il a une Liberté indépendante de la raison & de la qualité des objets clairement connus, il sera le plus indisciplinable de tous les animaux, & l'on ne pourra jamais s'assurer de lui faire prendre le bon parti. Tous les Conseils, tous les raisonnemens du Monde, pourront être très-inutiles; vous lui éclairerez, vous lui convaincrez l'esprit, & néanmoins sa volonté fera la fière, & demeurera immobile comme un rocher; Virg. *Æn.* L. 6. vs. 470.

Nec magis incepto voltum Sermonum
moveretur,
Quam si dura flix, aut stet Mar-
pesia cautes.

Une quinte, un vain caprice la fera roidir, contre toutes sortes de raisons; il ne lui plaira pas d'aimer son bien clairement connu; il lui plaira de le haïr. Trouvez-vous, Monsieur, qu'une telle faculté soit le plus riche présent que Dieu ait pu faire à l'homme, & l'instrument unique de notre bonheur? N'est-ce pas plutôt un obstacle à no-

tre

458 DÉFENSE DU SYSTÈME

tre félicité? Est-ce de quoi se glorifier que de pouvoir dire ; J'ai méprisé tous les jugemens de ma raison, & j'ai suivi une route toute différente par le seul motif de mon bon plaisir ? De quels regrets ne seroit-on pas déchiré en ce cas-là, si la détermination qu'on auroit prise étoit dommageable ? Une telle liberté seroit donc plus nuisible qu'utile aux hommes ; parce que l'entendement ne représenteroit pas assez bien toute la bonté des objets, pour ôter à la volonté la force de la rejection. Il vaudroit donc infiniment mieux à l'homme, qu'il fut toujours nécessairement déterminé par le Jugement de l'Entendement, que de permettre à la volonté de suspendre son Action ; car, par ce moyen, il parviendroit plus facilement & plus certainement à son but. Je remarquerai seulement sur ce discours, que Mr. BAYLE confond la Nécessité, avec la détermination infallible ; & que la nécessité qui oblige l'Ame à préférer un bien connu pour tel, n'est que *Morale*. Quoi que ce passage de Mr. BAYLE soit déjà un peu long, je rapportetai encore ces paroles d'un savant Anglois (a) qui a très-bien

(a) On croit que c'est Mr. COLLINS.

bien combattu la liberté d'indifférence, mais qui semble avoir fait la même faute que Mr. BAYLE, en confondant la *nécessité absolue*, avec la *détermination infailible*. Quoi qu'il en soit, voici comment il combat l'indifférence (a). Ce pouvoir arbitraire & indépendant de choisir, sans avoir égard à la qualité des objets, détruiroit l'usage de nos sens, de nos appétits, de nos passions, & de notre Raison; facultés que nous ont été données, pour nous diriger dans la recherche de la vérité & du bonheur, & pour veiller à la conservation de notre Etre. Car, si nous avions un pouvoir, qui choisit, sans avoir égard aux impressions, par lesquelles ces facultés nous instruisent, & nous avertissent de ce qui nous est nuisible, & qui, par son Choix, rendit inutiles les impressions, nous serions revêtus d'un pouvoir, qui détruiroit la fin & l'usage de ces facultés.

232. 6°. Cette Liberté d'indifférence est incompatible avec la nature d'un Etre intelligent. Tout Etre, qui se sent, qui se connoit, aime essentiellement son bonheur.

(a) Recherches Philosophiques sur la Liberté, Recueil T. I. p. 309.

heur, & par conséquent, il aime aussi tout ce qu'il croit y contribuer. Il est donc ridicule de dire, que les objets lui soient indifférens, & que, lors qu'il connoit clairement, que de deux partis l'un est avantageux & l'autre nuisible, il puisse choisir aussi aisément l'un que l'autre. Déjà il ne peut pas approuver l'un comme l'autre; Or donner son approbation en dernier ressort, c'est la même chose que se déterminer. Voila donc la détermination, qui vient des raisons, ou des motifs. Mais on conçoit de plus dans la Volonté *l'effort d'agir* (a) qui en fait même l'essence, & qui la distingue du simple Jugement. Or un Esprit n'étant point susceptible, d'une impulsion mécanique, & ne pouvant être mu Physiquement, qu'est-ce qui pourroit l'inciter à agir, si ce n'est l'amour qu'il a pour soi-même, & pour son propre bonheur, c'est là le grand mobile de tous les Esprits (b). Jamais ils n'agissent, que.

(a) Vid. Théod. §. 311.

(b), Mais comme les Philosophes Modernes ont réformé les sentimens de l'Ecole, en montrant, selon

que quand ils désirent d'agir. Or qu'est-ce qui rend ce désir efficace, sinon le plaisir qu'on trouve à le satisfaire ? Et d'où peut naître le désir, si ce n'est de la représentation, de la perception de l'objet ? Quand nous agissons, nous changeons d'état, c'est-à-dire, que, quand je me porte vers un objet, je préfère mon état, aiant la jouissance de cet objet, à celui où je ne l'ai pas ; & ainsi j'y passe incontinent, quand cela est en mon pouvoir. Or, à moins que l'Ame ne soit poussée à agir par une impétuosité aveugle, pourquoi quitteroit-elle son état pour passer à un autre, quand rien ne l'incite à en changer ? A plus forte raison, ne laissera-t-elle pas un état, où elle se trouve heureuse, pour un autre, où elle croit qu'elle le seroit moins, puisqu'elle

„ *elon les Loix de la Nature Corporelle*, qu'un
 „ Corps ne sauroit être mis en mouvement, que
 „ par le mouvement d'un autre qui le pousse :
 „ de même il faut juger que nos Ames (en vertu
 „ *des Loix de la Nature Spirituelle*), ne sauroient
 „ être mues que par quelque raison du bien & du mal “. LEIBNITZ Remarque fin
 de Livre de l'Origine du mal §. 3.

252 DÉFENSE DU SYSTÈME

que l'amour de son bonheur est le mobile qui la fait agir. On dira peut-être, qu'elle agit pour faire montre de sa Liberté ; mais c'est sortir du cas de l'indifférence, puis qu'on allègue un motif, savoir, le plaisir de faire voir qu'on est libre : Nous y reviendrons tout à l'heure. Il est donc démontré, qu'un Être intelligent, ne peut être porté à agir, que par quelque Motif, quelque Raison, prise d'un bien réel, ou apparent, qu'il se promet de son action.

233. 7°. On ne sauroit apporter, un exemple du contraire, & c'est ici notre 7°. Argument. Cependant les Défenseurs de la prétendue indifférence, allèguent sans cesse l'expérience en leur faveur. „ Mais aussi-tôt qu'on veut donner un exemple (de cette Liberté d'indifférence) on s'en écarte & on tombe dans le cas d'un homme, qui ne se détermine pas sans sujet, mais qui se détermine plutôt par inclination, ou par passion, que par Jugement. Car, aussi-tôt que l'on dit, *je méprise des Jugemens de ma raison, par le seul Motif de mon bon plaisir, il me plaît d'en user ainsi*, c'est autant que si l'on di-

n di-

„ disoit ; je préfère mon inclination à
 „ mon intérêt, mon plaisir à mon utili-
 „ té (Théod. §. 314) “. Une preu-
 ve que l'on agit dans ces rencontres, par
 le plaisir que l'on trouve à faire voir son
 indépendance, à contredire quelqu'un,
 pour dérouter ceux qui observent nos
 démarches, ou par quelque Motif pa-
 reil ; c'est que dans une occasion impor-
 tante, par exemple, quand il s'agiroit de
 choisir entre un aliment salutaire & un
 poison, un homme qui a l'usage de la
 raison ne choisira pas le poison, parce
 qu'alors des Motifs, tels que ceux dont
 nous venons de parler, sont trop foibles
 pour prévaloir sur l'amour de sa propre
 Conservation.

314. Ceux qui sont dans un sentiment
 mitigé (225), nous accorderont, la
 plupart de ces raisonnemens, pour les
 Cas de quelque importance, mais ils
 persisteront à dire qu'il y a des occasions,
 où nous sommes dans une parfaite indif-
 férence, & que nous ne laissons pas de
 nous déterminer, par un pur effet de
 notre liberté, sans que notre Choix soit
 fondé sur aucune raison ; par exemple
 quand il s'agit de choisir un oeuf, en-
 tre

tre plusieurs qui nous paroissent égaux, de lever la main, ou de la baisser; d'avancer le pié droit, ou le gauche, &c. Mais si l'on veut bien approfondir les Choses, il se trouvera, que dans les occasions mêmes qui paroissent les plus indifférentes, il y a toujours eu quelque raison prévalente, en faveur du parti que l'on a pris. Quand il s'agit de prendre un oeuf entre plusieurs, il y en a toujours un qui est dans une situation plus commode, par rapport à la main qui doit le saisir, & alors, l'Ame n'ayant point d'autre raison, aura égard, même sans y faire beaucoup d'attention, à cette Commodité, ou peut-être que par une opinion confuse, & dont on ne fau- roit rendre raison, on croira d'un meilleur que l'autre. On peut en dire autant de tous les Cas, que l'on voudroit proposer. Une infinité de petites perceptions, qui nous rendent quelques fois joyeux, chagrins, & différemment disposés, nous font quelques fois plus goûter une chose que l'autre, sans que nous puissions dire pourquoi (a). L'on ne doit

(a) Rem. sur le Liv. de l'Orig. du Mal. §. 3.

doit pas trouver étrange que nous supposions en nous des Motifs, qui nous font agir, sans toutes-fois que nous puissions en rendre raison. Tous nos sentimens & appetits confus font de ce genre ; & cela ne doit pas plus nous surprendre, que les perceptions confuses que nous avons des couleurs, par exemple : elles ont sans contredit leur raison suffisante dans la Nature des objets ; & cependant nous ne pouvons pas l'expliquer. Mais il y a quelque chose de plus solide à alléguer que tout cela. Comme on doit convenir, que nos appetits naissent des perceptions, que nous avons des objets, on démontre que le cas du parfait équilibre est impossible. Car les objets n'étant jamais parfaitement semblables (80) & différant au moins, de l'aveu de tout le Monde, par leur situation à notre égard ; ils ne peuvent point être représentés, par des perceptions entièrement semblables ; & dès-là les appetits, qui naissent des perceptions, ne sauroient être semblables ; car les effets sont égaux à leurs Causes (200). Donc les appetits n'étant point semblables, il ne peut y avoir de parfait équilibre. Voici com-

M

ment

266 DÉFENSE DU SYSTÈME

ment notre grand Philosophe le démon-
 tre (Théod. §. 49). „ *Le cas de l'Ane*
 „ *de Baridan entre deux prés (a)*, égale-
 „ ment porté à l'un & à l'autre, est une
 „ fiction, qui ne sauroit avoir lieu dans
 „ l'Univers, dans l'ordre de la Nature,
 „ quoi que Mr. BAYLE soit dans un
 „ autre sentiment. Il est vrai, si le cas
 „ étoit possible, qu'il faudroit dire, qu'il
 „ se laisseroit mourir de faim : mais dans
 „ le fond la question est sur l'impossible,
 „ à moins que Dieu ne produise la Cho-
 „ se exprès. Car l'Univers ne sauroit
 „ être mi-parti, par un plan tiré par le
 „ milieu de l'Ane, coupé verticalement
 „ suivant sa longueur, en sorte que tout
 „ soit égal & semblable de part & d'au-
 „ tre ; comme une Ellipse & toute fi-
 „ gure dans le plan, du nombre de cel-
 „ les que j'appelle *amphidextres*, peut être
 „ mi-partie ainsi, par quelque ligne
 „ droite que ce soit qui passe par son
 „ centre. Car ni les parties de l'Uni-
 „ vers, ni les viscères de l'Animal, ne
 „ sont pas semblables ni également situés
 „ des

(a) Voyez BAYLE Diction. Art. Baridan.

„ des deux côtés de ce plan vertical.
 „ Il y aura donc toujours bien des cho-
 „ ses, dans l'ane, & hors de l'ane, quoi
 „ qu'elles ne nous paroissent pas, qui le
 „ détermineront à aller d'un côté plutôt
 „ que de l'autre. Et quoi que l'homme
 „ soit libre, ce que l'ane n'est pas, il
 „ ne laisse pas d'être vrai par la même
 „ raison qu'encore dans l'homme le Cas
 „ d'un parfait équilibre entre deux par-
 „ tis est impossible, & qu'un Ange, ou
 „ Dieu au moins pourroit toujours ren-
 „ dre raison du parti que l'homme a
 „ pris, en assignant une cause, ou une
 „ raison inclinante, qui l'a porté vérita-
 „ blement à le prendre; quoi que cette
 „ raison feroit souvent bien composée
 „ & inconcevable à nous mêmes, parce
 „ que l'enchainement des Causes, liées
 „ les unes avec les autres, va loin “. Le
 „ même Philosophe démontre encore la
 „ même chose de cette manière; (Théod.
 „ §. 35). „ Cet équilibre en tout sens
 „ est impossible: car si nous étions éga-
 „ lement portés pour les partis A. B.
 „ & C, nous ne pourrions pas être égale-
 „ ment portés pour A, & pour non A “.
 „ Posez, en effet, que j'aie un degré d'in-

clination pour chacun de ces partis; comme ils sont tous diamétralement opposés, l'un à l'autre, puisqu'en choisir un, c'est s'éloigner directement des autres; me voila porté vers A, par un degré d'inclination, & vers B, & C, qui sont autant que non A, par deux degrés. Il ne peut donc y avoir d'équilibre en tous sens.

227. Mais, quand il seroit possible, nous disons, avec Mr. DE LEIBNITZ, qu'en ce cas il est contradictoire que la volonté se détermine, & cela par les raisons que nous avons rapportées (227. 228). & qui ont la même force dans les Cas les moins importants, que dans les plus intéressans. Des principes comme ceux-la ne souffrent aucune exception; & s'il est possible que l'Âme se détermine une fois sans aucune raison, pourquoi la même chose ne pourroit-elle pas avoir lieu en toutes rencontres? L'erreur de ceux qui tiennent pour l'indifférence dans ces occasions, qui ne paroissent de nulle importance, vient de ce que nous ne nous appercevons pas toujours des raisons, qui concourent à nous déterminer. Cela n'arriveroit pas si nous n'a-

vions

vions que des Idées distinctes. Mais nous avons encore des Idées confuses, des sensations, des appetits, des passions, & une infinité de perceptions obscures, que nous ne distinguons point, & qui cependant contribuent à nos déterminations; car elles concourent à déterminer l'état de l'Âme, & c'est l'état de l'Âme qui détermine son action (228).

226. Pour éviter cette méprise, considérons la Liberté en Dieu, chez qui la volonté n'est déterminée, que par des Raisons, & des Raisons, toujours distinctement connues. Ceux à qui nous parlons présentement, conviendront sans doute, que Dieu n'agit jamais sans raison, encore moins contre les plus fortes raisons; que ses Divines perfections l'engagent toujours infailliblement, quoi qu'il soit très-libre, à choisir le parti qui est, à tout prendre, le Meilleur. Et ils jugeront tous comme nous, que penser autrement, c'est anéantir l'Idée de la sagesse & de la bonté (229): mais ils diront peut-être encore avec Mr. DE CROUSAZ, qu'il peut y avoir des Cas, où les deux partis à prendre sont

également bons , & qu'alors Dieu ne laisse pas d'en choisir un. Mais les mêmes raisonnemens reviennent contre cette préférence, dont il n'y a aucune raison. Elle est impossible, par les deux principes, que nous avons établis (227. 228). J'ajouterai à ces preuves une démonstration, que me fournit une Lettre d'un Ami, qui joint à beaucoup d'érudition le Talent distingué de simplifier les Idées, & de donner à ses preuves un tour de Démonstration.

„ On prétendra, dit-
 „ il, qu'il peut y avoir des Cas où les
 „ deux partis opposés, étant également
 „ conformes aux attributs de Dieu, alors
 „ cet Etre suprême choisit ce qu'il veut.
 „ Supposons, que cette Hypothèse soit
 „ possible, ce que je ne vois pourtant
 „ pas fort clairement; je réponds, que
 „ Dieu fait toujours ce qu'il veut, mais
 „ que dans ce cas il est contradictoire
 „ que Dieu choisisse. Je le prouve.
 „ Je suppose A. & B. également con-
 „ formes aux Attributs de Dieu, & que
 „ l'un soit la négation de l'autre, sans
 „ quoi Dieu seroit déterminé pour l'un
 „ & pour l'autre. Alors je dis qu'il est

„ Con-

„ Contradictoire, que Dieu se détermi-
 „ ne pour l'un, ou pour l'autre. Ou
 „ prétend, qu'il peut se déterminer. Po-
 „ sons donc, que A. soit choisi & B. re-
 „ jetté. La relation que A. a avec Dieu,
 „ depuis qu'il est choisi, est différente
 „ de celle que ce même Etre a avec
 „ B, autrement il faudroit dire que
 „ choisir & rejeter c'est la même
 „ chose. Dieu donc par sa détermina-
 „ tion a changé la relation d'A, ou de
 „ B, ou de tous les deux, avec lui-
 „ même, ces relations étant devenues
 „ différentes, de semblables qu'on les
 „ avoit supposées. A, ou B, n'ont point
 „ été changés, car alors il ne s'agiroit
 „ plus d'A, ou de B, mais de ce en
 „ quoi ils ont été changés. Pour donc
 „ que ces choses, restant les mêmes, leur
 „ relation avec les Attributs de Dieu
 „ soit changée, il faut que ces Attri-
 „ buts soient aussi changés. Car dire
 „ que sans aucun changement dans les
 „ choses, ou dans les Attributs, la re-
 „ lation est néanmoins changée, c'est
 „ dire, qu'en même tems la relation est
 „ changée & n'est pas changée. Il
 „ faut donc, pour que Dieu se déter-

„ miné dans l'Hypothèse dont nous par-
 „ lons, il faut nécessairement qu'il
 „ change ses Attributs ; c'est-à-dire
 „ qu'il cesse d'être Dieu, ce qui est
 „ Contradictoire “. Mais, afin que l'on
 ne soit pas surpris de ce que nous ve-
 nons de dire, comme s'il pouvoit se
 trouver des cas, où il seroit impossible à
 Dieu de se déterminer ; ajoutons que le
 cas d'un parfait équilibre est impossible,
 même par rapport à Dieu. Car les ob-
 jets sont tous différens les uns des au-
 tres (80) ; & les Raisons aussi sont dif-
 férentes, sans quoi elles seroient les
 mêmes ; Ainsi il se trouvera toujours
 quelque chose dans l'un des partiè, au
 moien dequoi on pourra rendre raison de
 la préférence qui lui aura été accordée.
 Remarquez que cette dissemblance des
 choses a lieu même entre les simples
 Idées des possibles non existans ; car les
 Idées de deux, ou plusieurs objets, par-
 faitement semblables, ne sont, à propre-
 ment parler, qu'une seule & même
 Idée.

237. On trouvera peut-être que je
 me suis bien étendu sur cette matière.
 Mais il étoit nécessaire de réfuter soli-
 de-

dement une Chimère incompatible avec tout Système lié , & même avec la Préscience & la Providence de Dieu, comme nous aurons occasion de le remarquer plus bas ; Chimère toutes-fois que d'habiles gens retiennent encore, faute de la bien approfondir. Maintenant le Lecteur peut déjà comprendre, par tout ce que nous avons dit, quelle est nôtre Idée sur la Liberté. Nous croions, avec Mr. DE LEIBNITZ, que l'Âme de l'homme, & en général toute Intelligence, est véritablement & essentiellement libre ; entant qu'elle est douée de Connoissance, & qu'elle a en elle le principe de ses Actions ; c'est-à-dire qu'il y a dans les Actes de sa Volonté ces deux choses qui constituent l'essence de la Liberté, savoir, le *Choix*, & la *Spontanité*. Mais nous croions aussi, qu'une Intelligence ne se détermine jamais, qu'en vertu de quelque raison, ou motif. Car il faut qu'une cause soit disposée à agir d'une telle ou telle manière, pour produire tel, ou tel effet (228) ; & l'Âme ne pouvant point être mue, ou dirigée par une Action Physique, elle l'est par la représentation des

Raisons, ou des Motifs. „ L'Ame, ou
 „ la Substance qui pense, entend les
 „ raisons, & sent les inclinations, &
 „ se détermine selon la prévalence des
 „ représentations, qui modifient sa force
 „ active, pour spécifier l'Action (a) “.
 Ce ne sont pas seulement les Jugemens
 de l'Entendement, qui déterminent la
 volonté, les Motifs qui viennent des per-
 ceptions, des inclinations, des passions
 y contribuent aussi. „ Pour moi, je
 „ n'oblige point la volonté de suivre
 „ toujours le Jugement de l'entende-
 „ ment, parce que je distingue ce Ju-
 „ gement des Motifs, qui viennent des
 „ perceptions, & inclinations, insensi-
 „ bles. Mais je tiens que la volonté
 „ suit toujours la plus avantageuse re-
 „ présentation, distincte, ou confuse,
 „ du bien & du mal, qui résulte des
 „ raisons, passions & inclinations, quoi
 „ qu'elle puisse aussi trouver des Mo-
 „ tifs pour suspendre son jugement;
 „ Mais c'est toujours par Motifs qu'elle
 „ le

(a) Rem. de MR. DE LAMBERTZ sur le Livre
 de l'Orig. du Mal. §. 16.

„ le agit (a) “. En un mot, l'Ame prend toujours le parti, qui, tout considéré, lui paroît le plus avantageux pour son bonheur. Et nôtre ignorance, jointe à la distraction, qui vient des passions, est cause que nous faisons souvent de mauvais choix ; parce que nous ne distinguons pas le parti qui est réellement le plus avantageux pour nôtre solide bonheur.

238. Cette explication ne détruit, ni l'activité de l'Ame, ni la Spontanéité de ses Actions: „ Lors même qu'une „ substance active n'est déterminée que „ par elle-même, il ne s'ensuit point „ qu'elle ne soit point mue par les ob- „ jets ; car c'est la représentation de „ l'objet qui est en elle-même, qui „ contribue à la détermination ; la- „ quelle ainsi ne vient point de dehors, „ & par conséquent la Spontanéité y „ est toute entière. Les objets n'a- „ gissent point sur les substances in- „ telligentes comme causes efficientes „ & Physiques, mais comme causes fi- „ na-

(a) Ibid. §. 12.

„ nales & Morales. Lors que Dieu
 „ agit, suivant sa Sagesse, il se règle sur
 „ les Idées des possibles, qui sont ses
 „ objets, mais qui n'ont aucune réali-
 „ té hors de lui, avant leur création
 „ actuelle. Ainsi cette espèce de mo-
 „ tion Spirituelle & Morale n'est point
 „ contraire à l'activité de la Substance,
 „ ni à la Spontanéité de son Action (a)
 „ (b) “: En effet, ce n'est pas l'objet
 „ qui nous détermine, c'est l'Ame elle même
 „ qui se détermine, en conséquence
 „ de la perception qu'elle en a. „ La
 „ Substance agit sur elle même, „ au-
 „ tant qu'elle est disposée & affectée par
 „ cet-

(a) Ibid. §. 20.

(b) „ De dire que l'Ame devient passive,
 „ que l'homme n'est point la vraie cause du
 „ Péché, s'il est porté à les Actions volontai-
 „ res par les objets, c'est se faire de nouvelles
 „ Notions des termes. Quand les Anciens
 „ ont parlé de ce qui est *ipso facto*, ou lors que
 „ nous parlons de ce qui dépend de nous, de
 „ la Spontanéité, du principe interne de nos
 „ Actions, nous n'excluons point la représen-
 „ tation des Choses externes; car ces repré-
 „ sentations se trouvent aussi dans nos ames:
 „ elles sont une partie des modifications de ce

„ prin-

„cette représentation (a). „C'est-à-dire, que l'Ame ayant l'idée, ou la représentation de l'objet, se trouve disposée à se déterminer elle-même, & à produire telle ou telle action. Enfin, dans notre Système, ces représentations mêmes viennent à l'Ame de son propre fonds, & sans aucune impression de dehors (144); ce qui met son activité & la Spontanéité de toutes ses Actions dans un nouveau jour.

239. Il faut bien remarquer encore, que l'effet de ces Raisons & de ces Mœurs, qui déterminant l'Ame, n'est point d'une nécessité absolue (210); car le parti opposé n'implique pas contradiction. „La Substance, qui pense, „est portée à sa résolution par la représentation prévalente du bien ou du „mal „mal „

„principe Actif; qui est en nous. Il n'y a point „d'Acteur qui puisse agir, sans être prédisposé à „ce que l'action demande; & les raisons ou inclinations, tirées du bien & du mal, sont les „dispositions, qui font que l'Ame se peut déterminer entre plusieurs partis “. (Rem. sur le Livre de l'Orig. du mal, §. 16.)

(a) Ibid.

„ mal, & cela certainement & infailli-
 „ blement, mais non pas nécessairement :
 „ c'est-à-dire, par des raisons, qui l'incli-
 „ nent, sans la nécessiter (a) “. Il est
 vrai que, vu la nature de l'Ame, il est
infaillible, & si l'on veut *nécessaire*, qu'elle
 suive la plus avantageuse représentation
 du bien ; mais cela ne fait qu'une
Nécessité Morale, & nous verrons tout-
 à-l'heure, qu'elle n'est point contraire à
 la Liberté.

240. Quant à l'Etre Suprême en par-
 ticulier, il n'est point sujet à l'erreur,
 ni aux passions, comme nous. Sa Bon-
 ré & sa Sagesse sont les seuls motifs
 qui le déterminent : Il ne peut manquer
 de les suivre ; & , en les suivant, il ne
 manque point de choisir le *meilleur*. Il
 est très-libre sans doute (20), mais il
 agit conformément à ses Attributs (27) ;
 & comme il est infiniment bon & infi-
 niment sage (19. 23), c'est une con-
 séquence évidente, que, dans toutes ses
 Actions, il est déterminé par la raison
 du meilleur (28). Il a bien le pou-
 voir.

(a) Ibid. §. 14.

voir Physique de faire tout ce qui est possible. (26); mais il est incompatible avec ses Attributs, que de deux partis il choisisse le moindre, ou que, dans quelque occasion que ce soit, il agisse sans raison. „ En Dieu il est manifeste, que son entendement contient les „ idées de toutes les choses possibles, „ & c'est par là que tout est en lui essentiellement. Ces idées lui représentent le bien & le mal, la perfection & l'imperfection, l'ordre & le désordre, la congruité & l'incongruité des possibles; & sa bonté surabondante lui fait choisir le plus avantageux. Dieu donc se détermine par lui même, sa volonté est active en vertu de la bonté, mais elle est spécifiée & dirigée dans l'Action par l'entendement rempli de Sagesse. Et „ comme son entendement est parfait, „ ses pensées toujours distinctes, ses inclinations toujours bonnes, il ne „ manque jamais de faire le meilleur „ au lieu que nous pouvons être trompés par les fausses apparences du vrai „ & du bon (a) “. Comme Dieu ne

(a) Ibid. §. 21.

faudroit agir sans raison, ou contre la raison, sans cesser d'être Dieu; c'est une nécessité qu'il choisisse toujours le meilleur. Mais cette nécessité n'est que *Morale*, étant fondée, non sur l'impossibilité du contraire, en prenant la chose en elle même, mais sur les Attributs de Dieu (221). Au reste il faut prendre garde, que, quand nous disons que Dieu examine, & qu'il se détermine, nous ne voulons point dire, qu'il puisse être jamais incertain & irrésolu, & prendre ensuite sa résolution. Il voit tout d'un coup, & de toute éternité, tout ce qu'il lui convient de faire, & cette connoissance est autant que la résolution de l'exécuter.

CHAPITRE TROISIÈME.

De ce qui peut détruire la Liberté.

141. **M**aintenant que nous avons assez expliqué, en quoi consiste la véritable Liberté; pour conclu-

re ces considérations préliminaires, sur la Fatalité, la Contingence & la Liberté, voyons ce qui peut détruire la Liberté, ou au moins la bannir en particulier de quelque Action; & montrons en même tems ce qui la laisse subsister toute entière, quoi qu'en veuillent dire certains Philosophes prévenus, ou peu exacts. L'Essence de la Liberté, consistant dans la Spontanéité & le Choix (223), tout ce qui exclut ces deux choses, ou seulement l'une des deux, exclut par cela même la Liberté: & au contraire, tout ce qui les laisse subsister l'une & l'autre dans leur entier, ne donne pas la moindre atteinte à la Liberté. C'est la grande règle, qui nous dirigera dans l'examen de ce qui est, ou qui n'est pas contraire à la Liberté.

242. Premièrement donc tout ce qui détruit la Contingence est incompatible avec la Liberté; car, dans tout ce qui n'est pas Contingent, il n'y a qu'un seul parti à prendre, le contraire étant absolument impossible (216); & ainsi il n'y a point de Choix, ni par conséquent de Liberté (241). La Nécessité absolue est donc contraire à la Liberté.

282 DÉFENSE DU SYSTÈME

Liberté ; car elle détruit la Contingence (215) ; & elle y est seule contraire en ce point , étant seule opposée à la Contingence (217).

243 2°. La Nécessité Physique ne suppose aucune Liberté , puisqu'elle regarde les actions des Agens destitués d'intelligence (221).. Elle auroit lieu en nous , si notre Ame étoit poussée à ses résolutions par des causes externes , efficaces , ou physiques ; & alors il n'y auroit en nous , ni Spontanéité (144) , ni Choix par conséquent ; & ainsi aucune Liberté (241). Mais dans notre Système , l'Ame ne peut être assujettie à cette Action Physique de Causes externes (94. & 144) , pas même à l'égard des simples perceptions.

244. 3°. Le défaut de Jugement , ou d'intelligence , ne détruit pas la Spontanéité (144) ; mais il nous assujettiroit à la Nécessité Physique (221) ; il exclut le Choix (223) , & par là , la Liberté (241). „ Il y a de la Contingence dans „ mille actions de la Nature. Mais , lors „ que le jugement n'est point dans ce „ lui qui agit , il n'y a point de Liberté „ (Théod. §. 34) “. Notre Ame
pour

pourroit perdre ainsi sa Liberté, si on nous donnoit un breuvage, qui nous ôtât le jugement.

245. 4^o. La *Contrainte* est directement opposée à la *Spontanéité*, & elle exclut tout *Choix*; ainsi elle anéantit la *Liberté* (241).

246. 5^o. Le manque de *Pouvoir physique* ne détruit pas la *Spontanéité*, mais il ôte le *Choix*, & ainsi il est contraire à la *Liberté* (241). S'il s'agit de me déterminer entre deux, ou plusieurs actions, dont il y en a quelqu'une que je n'ai pas le pouvoir d'exécuter; ma détermination n'est pas entièrement libre; car je ne puis pas choisir, ce que je ne saurois exécuter; mon *Choix* est gêné; & s'il n'y a qu'un seul parti, qui soit en mon pouvoir, il n'y a point de *Choix*. Si vous supposez, que j'ignore mon manque de pouvoir pour tous les partis, & que je choisisse justement ce que je puis exécuter; par exemple, que je me détermine à rester dans ma Chambre, ne sachant pas que la porte en est fermée, & que je ne pourrois sortir, quand même je le voudrois, ma liberté, dans ce cas, n'est que respectueuse, entant
que

que j'ai choisi ce qui étoit en mon pouvoir; c'est à dire, que mon action est fort libre, puisque je m'y suis porté avec Spontanéité, & même avec Choix (241); car j'ignorois que je n'eusse pas à choisir; mais je ne jouissois pas, dans ce cas, d'une Liberté générale, & illimitée, puisque je n'avois pas le pouvoir de faire ce que j'aurois voulu, quelle qu'eût été la détermination de ma volonté (222).

247. Maintenant il nous reste à faire voir, que les déterminations, dont nous avons parlé (217. suiv.) ou la *Nécessité Hypothétique*, non plus que la *Nécessité Morale*, ne sont point contraires à la Liberté. 10. La détermination des futurs contingens, qui vient simplement de la nature de la vérité (217), ne touchant point aux causes, elle ne peut être contraire à la Liberté, à moins qu'elle ne détruise la Contingence. Mais elle ne la détruit, point (217). Donc elle n'est point contraire à la Liberté. C'est ce que Mr. BAYLE fait voir avec son Esprit ordinaire; *Ni l'un ni l'autre*, dit-il (a) de ces deux grands Phi-

(a) - Di<. art. Epicure Not. T. p. m. 47. col. 2. Tome II.

Philosophes (Epicure & Chrysippe) ne comprit, que la vérité de cette maxime, toute proposition est vraie, ou fausse, est indépendante de ce que l'on appelloit *fatum*; elle ne pouvoit donc point servir de preuve à l'existence du *fatum*, comme Chrysippe le prétendoit, & comme Epicure le craignoit. Chrysippe n'eut pu accorder, sans se faire tort, qu'il y a des propositions, qui ne sont ni vraies ni fausses, mais il ne gaignoit rien à établir le contraire; car, soit qu'il y ait des causes libres, soit qu'il n'y en ait point, il est également vrai que cette proposition, Le Grand Mogol ira demain à la chasse, ou n'ira pas, est vraie ou fausse. On a eu raison de considérer comme ridicule ce discours de Tirésias, tout ce que je dirai arrivera, ou non, car le grand Apollon me confère la faculté de prophétiser. Si, par impossible, il n'y avoit point de Dieu, il seroit pourtant certain que tout ce que le plus grand fou du Monde prédiroit, arriveroit, ou n'arriveroit pas. C'est à quoi ni Chrysippe, ni Epicure ne prenoient pas garde.

248. Nous avons fait voir (218), que la détermination, qui vient de la Prévision ou de la Présence de Dieu, n'est point

DE'FENSE DU SYSTEME

point la Contingence, & ainsi elle ne peut nuire à la Liberté par cet endroit-là. Mais il est aisé de comprendre, qu'elle ne sauroit lui donner atteinte en aucune autre manière; car elle n'influe point sur l'action, ni sur ses causes. Un Spectateur, qui ne fait que voir, n'opère point sur l'Agent. Celui qui connoit l'avenir prévoit un événement tel qu'il est; & il est manifeste, que sa prévision ne sauroit en changer la nature. Quand vous faites quelque chose, votre action n'est elle pas la même, que je la vois, ou que je ne la vois pas? Et n'est-il pas vrai que je la vois, parce que la vois? Et si j'avois assez de pénétration pour connoître ce que vous ferez demain, ne seroit-il pas ridicule de dire, que je vous force à le faire, en le prévoyant; au lieu d'avouër, que je le prévois, parce que vous le ferez?

249. Cependant plusieurs ont cru la prévision de Dieu contraire à la Liberté; & c'est ce qui a porté les Sociniens à refuser à Dieu la prescience des actions libres. Mais ces Auteurs ont confondu le *Certain* avec le *Nécessaire*. La *Certitude* marque simplement, qu'un événement

nement aura lieu , plutôt que son contraire , parce que les causes, dont il dépend , se trouveront disposées à produire leur effet. Elle n'influe point sur ces causes , & elle n'y ajoute rien ; elle les suppose seulement. Mais la *Nécessité* emporte la Cause même , par l'impossibilité absolue du contraire ; une chose nécessaire existe par sa propre nature , indépendamment de toute supposition , & ne peut manquer d'exister , quoi qu'il arrive. Donnons encore ici les paroles de Mr. DE LEIBNITZ : La matière est importante ; & il convient de prouver , qu'il a combattu , mieux que personne , la Fatalité , bien loin d'en être le partisan.

„ Il y a d'autres déterminations , dit-il
 „ (Théod. §. 37.) , qu'on prend d'ail-
 „ leurs , & premièrement de la presci-
 „ ence de Dieu , laquelle plusieurs ont
 „ crue contraire à la Liberté. Car ils
 „ disent , que ce qui est prévu ne peut
 „ manquer d'exister ; & ils disent vrai :
 „ mais il ne s'ensuit pas , qu'il soit né-
 „ cessaire , car la *vérité nécessaire* est celle
 „ dont le contraire est impossible , ou im-
 „ plique contradiction. Or cette vérité ,
 „ qui porte , que j'écrirai demain , n'est
 „ point

„ point de cette nature, elle n'est donc
 „ point nécessaire. Mais supposé que Dieu
 „ la prévoie, il est nécessaire qu'elle arri-
 „ ve, c'est à-dire, la Conséquence est né-
 „ cessaire, savoir quelle existe, puis qu'elle
 „ le a été prévue, car Dieu est infailible;
 „ c'est ce qu'on appelle une *nécessité Hy-*
 „ *pothétique*; mais ce n'est pas de cette
 „ nécessité, dont il s'agit. C'est une *né-*
 „ *cessité absolue* qu'on demande, pour
 „ pouvoir dire, qu'une action est néces-
 „ faire, qu'elle n'est point contingen-
 „ te, qu'elle n'est point l'effet d'un
 „ Choix libre. Et d'ailleurs, il est fort
 „ aisé de juger, que la prescience en el-
 „ le même, n'ajoute rien à la détermi-
 „ nation de la vérité des futurs contin-
 „ gens, sinon que cette détermination
 „ est connue. Ce qui n'augmente point la
 „ détermination, ou la *futurition*, comme
 „ on l'appelle, de ces évènements, dont
 „ nous sommes convenus d'abord."

250. Mais si la Prescience en elle même
 ne peut nuire à la Liberté, on dira
 peut être qu'il n'en est pas ainsi du fon-
 dement de la prescience. Laissons par-
 ler l'excellent Auteur de la *Théodicée*;
 Il continue ainsi; (S. 28.) „ Cette ré-

„ pon-

„ réponse est sans doute fort juste, l'on
 „ convient que la prescience en elle même
 „ ne rend point la vérité plus déterminée : elle est prévue, parce qu'elle
 „ est déterminée, parce qu'elle est vraie,
 „ mais elle n'est pas vraie, parce qu'elle
 „ est prévue : & en cela la connoissance
 „ ce du futur n'a rien, qui ne soit aussi
 „ dans la connoissance du passé, ou du
 „ présent. Mais voici ce qu'un adver-
 „ saire pourra dire : Je vous accorde,
 „ que la prescience en elle même ne
 „ rend point la vérité plus déterminée ;
 „ mais c'est la cause de la prescience,
 „ qui le fait : Car il faut bien que la
 „ prescience de Dieu ait son fonde-
 „ ment dans la nature des choses, &
 „ ce fondement rendant la vérité *prédétermi-*
 „ *née*, l'empêchera d'être contingente
 „ & libre."

251. Il est vrai que cette instance est
 très-solide contre la Liberté de la pleine
 indifférence ; & nous aurions pu l'allé-
 guer comme un huitième Argument con-
 tre cette Liberté chimérique, si nous n'a-
 vions pas dû y revenir ici. En effet, le
 moien d'allier la prescience, qui doit
 nécessairement avoir quelque fondement,

N

avec

avec une Liberté vague, absolument indéterminée, dont les déterminations arrivent sans aucune cause, sans qu'on puisse en assigner aucune raison. „ Sans „ cette considération que nous venons „ de faire (l'explication de la vraie Liberté) dit ailleurs Mr. DE LEIBNITZ (Rem. sur le Livre de l'Orig. du Mal §. 14.) „ je ne sai s'il seroit aisé de résoudre le nœud Gordien de la Contingence & de la Liberté.” Aussi est-ce l'opinion mal fondée, que la Liberté avoit besoin de l'indifférence absolue, qui a porté les Sociniens à cette Doctrine extravagante & absurde, qui refuse à Dieu la Connoissance des futurs contingens Libres.

252. Mais la Liberté, telle que nous l'avons expliquée (237. suiv.) est très-compatible avec la prescience de Dieu, & en fournit le fondement, dans les Raisons, & les Motifs, qui inclinent la volonté, sans la nécessiter. Le Systême de Mr. de LEIBNITZ, nous donne le moyen d'expliquer d'une manière très-intelligible, comment Dieu connoit infailliblement tous les futurs, même conditionnels, sans que cette Certitude change en rien la
na-

nature des évènements. „ Je dis, que
 „ Dieu connoit les futurs conditionnels,
 „ c'est-à-dire les évènements qui arrive-
 „ roient en conséquence d'une certaine
 „ condition, si elle étoit réduite en acte.
 „ On en apporte le fameux exemple de
 „ David, qui demande à l'Oracle Divin,
 „ si les habitans de la Ville de Kégila,
 „ où il avoit dessein de se renfermer, le
 „ livreroient à Saül, en cas que Saül
 „ assiégeât la Ville : Dieu répondit
 „ qu'oui, & là-dessus David prit un au-
 „ tre parti (a). Voici donc comment no-
 „ tre Philosophe explique le fondement de
 „ la prescience divine, au moïen de son
 „ Système. (Théod. §. 42.) „ Pour cet ef-
 „ fet je viens à mon principe d'une in-
 „ finité de Mondes possibles, représen-
 „ tés dans la région des vérités éternel-
 „ les, c'est-à-dire, dans l'objet de l'in-
 „ telligence divine, où il faut que tous
 „ les futurs conditionnels soient com-
 „ pris. Car le cas du Siège de Kégila
 „ est d'un Monde possible, *qui ne diffère*
 „ *du nôtre, qu'en tout ce qui a liaison avec*
 „ *cette Hypothèse, & l'idée de ce Monde*
 „ possi-

(a) Voyez Théod. §. 40.

„ possible représente ce qui arriveroit
 „ en ce cas. Donc nous avons un prin-
 „ cipe de la Science certaine des Con-
 „ tingens futurs, soit qu'ils arrivent ac-
 „ tuellement, soit qu'ils doivent arri-
 „ ver dans un certain cas. Car dans la
 „ région des possibles, ils sont représen-
 „ tés tels qu'ils sont, c'est-à-dire Contingens libres. Ce n'est donc pas la pre-
 „ science des futurs Contingens, ni le
 „ fondement de la certitude de cette
 „ prescience, qui nous doit embarrasser,
 „ ou qui peut faire préjudice à la Liber-
 „ té. Et, quand il seroit vrai que les
 „ futurs Contingens, qui consistent dans
 „ les actions libres des créatures raison-
 „ nables, fussent entièrement indépen-
 „ dans des Décrets de Dieu, & des cau-
 „ ses externes; il y auroit moïen de les
 „ prévoir: car Dieu les verroit tels qu'ils
 „ sont dans la Région des possibles, a-
 „ vant qu'il décernât de les admettre à
 „ l'existence“. Prenez garde, au reste,
 „ que Mr. DE LEIBNITZ ne veut point dire
 „ par-là, que les actions des créatures intel-
 „ ligentes pussent être prévues, si elles dé-
 „ pendoient d'une liberté absolument in-
 „ déterminée, & de pure indifférence;
 „ car

car il faut bien que les évènements soient fondés sur quelque raison, pour qu'ils soient certains, même dans les Idées divines, par les quelles Dieu prévoit toutes choses de toute éternité.

253. Ce même principe sert encore à expliquer comment les Décrets de Dieu ne donnent aucune atteinte à la Liberté. Car, suivant notre Système, il n'y a proprement qu'un seul Decret, savoir celui de donner l'existence à cette suite de choses & d'évènements, à ce Monde que Dieu a trouvé le *meilleur* (a) Et Dieu, par ce Décret, ne change aucunement la Nature des substances qui entrent dans cette suite, ni celle de leurs actions; puisqu'il décerne de les admettre à l'existence, telles qu'il les a vues dans l'état de simple possibilité. Et il a eu égard à leur nature, & à leurs déterminations libres, dans l'arrangement des choses. C'est ce que nous avons expliqué ci-dessus (203. suiv.) & je prie le Lecteur de jeter encore les yeux sur ces Articles. Cette explication fournit

(a) Théod. §. 84.

un moïen de concilier ensemble les sentimens des Théologiens Prédestinateurs, & ceux de leurs Adversaires (a). Et c'est peut-être ce qui a mis de mauvaise humeur contre Mr. DE LEIBNITZ, certaines Gens qui ne voudroient pas que l'on pût trouver rien de raisonnable dans les Idées des Théologiens, qui les ont chagrins.

254. Après ce que nous venons de dire, la Préordination de Dieu, ou la prédisposition des choses, ne fait aucune difficulté; & de la manière, dont nous l'expliquons, elle ne porte aucun préjudice à la Liberté; puisque Dieu, en établissant la suite de événemens, a eu égard aux déterminations libres des Intelligences (253.) & a réglé les choses en conséquence. Nous ne repèterons pas ce que nous avons dit (206.), & en particulier, à l'occasion de l'*Harmonie pré-établie* (181, 182.)

255. Puis donc que la *Nécessité Hypothétique* ne vient que de la prévision, & de la préordination de Dieu, & de ses Décrets (219), & que ni l'une, ni l'autre

(a) Théod. §. 84.

tre de ces trois choses ne nuit à la Liberté (248-254); il suit que la *Nécessité Hypothétique* n'est point contraire à la Liberté. „ La *Nécessité Hypothétique*, „ dit Mr. DE LEIBNITZ (a), est celle que „ la supposition; ou Hypothèse, de la „ prévision & préordination de Dieu impose aux futurs contingens. Mais ni „ cette prescience, ni cette préordination „ tion, ne dérogent point à la Liberté. Car Dieu, porté par la suprême „ Raison, à choisir, entre plusieurs suites de choses, ou Mondes possibles, „ celui où les Créatures libres prendroient telles ou telles résolutions, „ quoi que non sans son concours, a „ rendu, par-là, tout événement certain & déterminé une fois pour toutes, sans déroger par-là à la Liberté de ces Créatures : ce simple Décret du Choix ne changeant point, „ mais actualisant seulement leurs natures libres, qu'il y voioit dans ses „ Idées “.

256.

(a) Cinquième Ecrit contre Mr. Clarke, §. 5. & 6. pag. 83, 84. du Recueil. Tom. I.

256. Venons enfin à la *Nécessité Morale*, & faisons voir qu'elle ne nuit point à la Liberté. Nous avons déjà vu (221) qu'elle n'exclut point la *Contingence*. Ainsi, à moins qu'elle ne détruise la *Spontanéité*, ou le *Choix*, elle ne peut être contraire à la Liberté (241). Mais cette *Nécessité* étant fondée sur la nature même de l'Etre intelligent, entant qu'il jouit de l'Intelligence, & qu'il a en lui le principe de ses actions (221); bien loin de détruire le *Choix* & la *Spontanéité*, elle les suppose au contraire, & ne sauroit avoir lieu, s'ils n'étoient pas dans l'Etre intelligent. En effet, quand nous disons, qu'il est nécessaire *moralement*, qu'une Intelligence choisisse le bien, connu clairement pour tel, & s'éloigne du mal, connu clairement pour mal; c'est parce que nous supposons qu'il est contraire à la Nature de l'Etre intelligent de ne pas aimer son bonheur, ou de le haïr, & qu'ainsi, s'il a la faculté de *choisir*, & la *Spontanéité*, ou le pouvoir de produire lui-même sa détermination, ou son action, il ne peut manquer, à moins que d'être contraire à soi-même, de faire ce qu'il croit lui être le plus avantageux; Voilà
ce...

ce qu'on appelle une *Nécessité Morale*:

257. Il est vrai que, si les représentations des Objets, qui fournissent les Raisons, ou les Motifs, qui déterminent un Esprit, inclinoient sa volonté, en agissant physiquement sur lui, cela produiroit une *Nécessité Physique* (221) qui exclut la Liberté (243). Mais nous avons déjà remarqué plusieurs fois, que ces représentations, & en général toutes les causes qui déterminent la volonté, ne sont point des causes *Efficientes & Physiques*, mais des causes *Finales & Morales* (238); & nous avons observé, dans le même article; & ailleurs, que ces causes, ou ces Motifs, ne meuvent point la substance intelligente, & n'agissent point sur elle; mais que c'est la substance qui agit sur elle même, en conséquence de ces Motifs. Or, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus (183), dire qu'un être n'est mu que par les causes finales, c'est supposer par cela même, qu'il est libre, ou qu'il a le pouvoir de choisir; car les causes finales deviennent efficaces, par la persuasion; & afin que cette persuasion produise son effet, il faut nécessairement

N F

que

que l'Etre, en qui elle se trouve, ait la faculté d'agir suivant les lumières de son entendement. Cette observation est une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé (224), que la Liberté est inséparable de la nature d'un Etre intelligent, considéré en lui-même; puisque un tel Etre ne peut être mu, que par les causes finales (232); & que tout Etre qui n'est mu, que par ces causes, est libre (183).

258. Il y a plus que cela, & bien loin que la *Nécessité Morale* porte aucun préjudice à la Liberté; elle exclut au contraire tout ce qui peut y être opposé, & qui est compris dans les cinq articles que nous avons rapportés (242-246). En supposant le *Choix* & la *Spontanéité* (256) elle exclut la *Nécessité absolue* (242), la *Nécessité Physique* (243) le défaut de *Jugement* (244), la *Contrainte* (245), & enfin le manque de *Pouvoir Physique* (246).

259. Prouvons maintenant que tout ce que nous venons de dire est véritablement la Doctrine de Mr. DE LEIBNITZ. „ Quant à la *Nécessité Morale*, dit ce grand Philosophe, en répondant à Mr. CLAR-

CLARKE (a) „ elle ne déroge point non
 „ plus à la Liberté. Car, lors que le Sa-
 „ ge , & , surtout Dieu (le sage Sou-
 „ verain), choisit le meilleur, il n'en
 „ est pas moins Libre. . . . Mais le
 „ bien, tant vrai, qu'apparent, en un
 „ mot, le motif, incline sans nécessiter;
 „ c'est-à-dire, sans imposer une Néces-
 „ sité absolue. Car, lors que Dieu, par
 „ exemple, choisit le meilleur; ce qu'il
 „ ne choisit point, & qui est inférieur
 „ en perfection, ne laisse pas d'être pos-
 „ sible. Mais, si ce que Dieu choisit étoit
 „ absolument nécessaire, tout autre se-
 „ roit impossible, contre l'Hypothèse;
 „ car Dieu choisit parmi les possibles,
 „ c'est-à-dire parmi plusieurs parties, dont
 „ pas un n'implique contradiction. Mais
 „ de dire que Dieu ne peut choisir que
 „ le Meilleur, & d'en vouloir inférer,
 „ que ce qu'il ne choisit point, est im-
 „ possible, c'est confondre les termes;
 „ la Puissance, & la Volonté; la Nécessité
 „ Métaphysique, & la Nécessité Morale;
 „ les

(a). Cinquième Ecrit de Mr. de Leibnitz, §. 7.
 & suiv. ubi supra pag. 84. seq.

„ les *Essences*, & les *Existences*. Car ce
 „ qui est nécessaire l'est par son *Essence*,
 „ puisque l'opposé implique contradi-
 „ ction; mais le contingent qui existe,
 „ doit son existence au Principe du
 „ Meilleur, Raison suffisante des cho-
 „ ses. Et c'est pour cela que je dis,
 „ que les *Motifs* inclinent sans nécessi-
 „ ter; & qu'il y a une incertitude & in-
 „ faillibilité, mais non pas une *Nécessité*
 „ absolue, dans les choses contingen-
 „ tes. ⁶⁶

260. Sur la manière dont les *Motifs*
 produisent leur effet, l'Auteur ajoute (a)
 „ Il faut encore considérer qu'à propre-
 „ ment parler, les *Motifs* n'agissent
 „ point sur l'*Esprit* comme les poids sur
 „ la Balance; mais c'est plutôt l'*Esprit*
 „ qui agit en vertu des *Motifs*, qui sont
 „ ces dispositions à agir . . . Les *Mo-*
 „ tifs comprennent toutes les disposi-
 „ tions, que l'*Esprit* peut avoir pour agir
 „ volontairement; car ils ne compren-
 „ nent pas seulement les raisons, mais
 „ encore les inclinations, qui viennent
 „ des passions, ou d'autres impressions

„ pré-

(a) J. 15, pag. 88.

„ précédentes. Ainsi, si l'Esprit prése-
 „ roit l'inclination foible à la forte, il
 „ agiroit contre soi-même, & autre-
 „ ment qu'il est disposé d'agir. “

261. Afin de répandre tout le jour
 possible sur cette matière, rapportons
 encore un passage de notre Célèbre Phi-
 losophe, où il donne une règle sûre &
 très-importante, pour distinguer ce qui
 est véritablement nécessaire, de ce qui
 ne l'est pas, „ L'Origine de la méprise des
 „ adversaires (dit-il (a) en parlant de ceux
 qui disent que la manière d'expliquer la
 Liberté introduit la Nécessité absolue),
 „ vient de ce qu'on confond une con-
 „ séquence nécessaire par une nécessité
 „ absolue, dont le contraire implique
 „ contradiction, avec une conséquen-
 „ ce qui n'est fondée, que sur des véri-
 „ tés de convenance, & qui ne laisse
 „ pas de réussir ; c'est-à-dire, qu'on
 „ confond ce qui dépend du principe
 „ de contradiction, qui fait les vérités
 „ nécessaires & indispensables, avec ce
 „ qui dépend du principe de la raison
 „ suffi-

(a) Rem. sur le Livre de l'origine du Mal,
 §. 14.

„ suffisante, qui a lieu encore dans les
 „ vérités contingentes. J'ay déjà don-
 „ né ailleurs cette remarque, qui est u-
 „ ne des plus importantes de la Philoso-
 „ phie, en faisant considérer qu'il y a
 „ deux grands principes, savoir celui des
 „ identiques, ou de la contradiction, qui
 „ porte que, de deux énonciations con-
 „ tradictoires, l'une est vraie, & l'autre
 „ fausse; & celui de la raison suffisante,
 „ qui porte qu'il n'y a point d'énoncia-
 „ tion véritable, dont celui qui auroit
 „ toute la connoissance nécessaire, pour
 „ l'entendre parfaitement, ne pourroit
 „ voir la raison. L'un & l'autre prin-
 „ cipe doit avoir lieu, non seulement dans
 „ les vérités nécessaires, mais encore
 „ dans les contingentes; & il est néces-
 „ saire même que ce qui n'a aucune rai-
 „ son suffisante n'existe point. Car l'on
 „ peut dire en quelque façon, que ces
 „ deux principes sont renfermés dans
 „ la définition du Vrai & du Faux. Ce-
 „ pendant, lors qu'en faisant l'Analyse
 „ de la vérité proposée, on la voit dé-
 „ pendre des vérités, dont le contraire
 „ implique contradiction; on peut dire
 „ qu'elle est absolument nécessaire.

„ Mais

„ Mais, lorsque poussant l'Analyse, tant
 „ qu'il vous plaira, on ne sauroit jamais
 „ parvenir à de tels élémens de la Vé-
 „ rité, donnée, il faut dire qu'elle est
 „ contingente, & qu'elle a son Origine
 „ d'une raison prévalente, qui incline, sans
 „ nécessiter. Cela posé, l'on voit comment
 „ nous pouvons dire, avec plusieurs Phi-
 „ losophes & Théologiens Célèbres, que la
 „ substance, qui pense, est portée à sa réso-
 „ lution par la représentation prévalente
 „ du bien ou du mal, & cela certainement
 „ & infailliblement; mais non pas neces-
 „ sairement: c'est-à-dire, par des raisons,
 „ qui l'inclinent, sans la nécessiter“. En
 „ effet, il est aisé de se convaincre, que
 „ l'effet des Raisons, ou des Motifs, qui
 „ nous déterminent, ne dépend point du
 „ principe de la contradiction, ou n'est
 „ point nécessaire. Car s'il l'étoit, il fau-
 „ drait qu'une Raison, un Motif, qui nous
 „ a déterminé une fois, produisît constam-
 „ ment le même effet, & nous détermi-
 „ nât toujours, dans toutes les occasions
 „ où il se présenteroit, indépendamment
 „ de toute supposition, ou de toute cir-
 „ constance (215). Mais le contraire arri-
 „ ve tous les jours, la même raison qui a
 „ en

entraîné notre volonté dans une rencontre, n'ayant point d'effet dans une autre.

262. Il est surprenant que tant de Gens confondent encore l'effet des raisons déterminantes, ou la *Nécessité Morale*, avec la *Nécessité Absolue* ou *Métaphysique*. *Hobbes*, & *Spinoza*, n'ont fait aucune distinction, & ils ont cru, que tout ce qui arrive est absolument nécessaire. Il semble quelques-fois que l'Auteur Anglois, que j'ai cité ci-dessus (231.) ait fait la même faute; car, après avoir réfuté la Liberté de pleine indifférence, & prouvé que la volonté est toujours déterminée par quelque raison, il se croit en droit d'en conclure qu'il n'y a point de Liberté; & que toutes nos actions sont nécessaires. Cependant le mérite de l'Auteur, sa morale, & en particulier plusieurs Réflexions, dont ses *Recherches Philosophiques* sont remplies; toutes ces raisons, dis-je, me persuadent, que la méprise de ce Philosophe n'est que dans les termes, qu'il n'a pas définis assez exactement; & que la *Liberté* qu'il nie, est la *Liberté de pure indifférence*; &

la Nécessité qu'il veut établir, est la *Nécessité Morale*.

263. Les Défenseurs de la Liberté d'équilibre sont tombés dans la méprise de quelques partisans de la Fatalité, qui confondent toutes sortes de déterminations; la *Nécessité Morale*, aussi bien que la *Nécessité Hypothétique*, avec la véritable *Nécessité Absolue & Métaphysique*. Nous verrons bientôt en particulier les raisonnemens de Mr. de Croufaz. Mais auparavant il est bon de faire voir, par quelques citations, que de Grands Théologiens pensent d'une manière toute opposée; afin que personne ne s' imagine, que Mr. DE LEIBNITZ a introduit sur cette matière, une Doctrine nouvelle, & qui lui soit particulière.

264. Le Docteur BRAMHALL, Evêque de Derry, qui a disputé sur cette matière, contre Mr. HOBBS, s'explique ainsi sur la Liberté; (a) *Dire que la volonté est déterminée par des motifs, c'est-à-dire par des raisons, ou des discours, c'est comme si on disoit, qu'un Agent est déterminé.*

(a) Bramhall's Works. p. 707. dans le Recueil de Mr. DES MAISEAUX, Tom. I. p. 258.

miné par lui-même, ou qu'il est libre; parce que les motifs ne déterminent pas naturellement, mais moralement, laquelle espèce de détermination, est compatible avec la véritable Liberté. . . . Admettant que la Volonté suit toujours la dernière détermination de l'Entendement, cela ne détruit pas la Liberté de la volonté, c'est seulement une Nécessité Hypothétique. Cela est si évident que Mr. CLARKE lui-même, qui, animé par la dispute & par un esprit de parti, avoit confondu, en écrivant contre Mr. DE LEIBNITZ, la Nécessité Morale, avec la Nécessité Absolue; le même Mr. CLARKE, dis-je, n'a pu s'empêcher de porter un jugement tout opposé, quand il a eu en tête un autre adversaire. Après avoir rapporté ces paroles du Livre attribué à Mr. COLLINS, que nous avons déjà cité (231. 262.); Si les actions des hommes n'étoient pas nécessaires, il s'ensuivroit qu'il n'y auroit point de cause du Choix &c. il répond: Voila d'étranges propositions, qui supposent toutes pour uniques fondemens, qu'il n'y a point de milieu entre la Nécessité & l'Indifférence absolue &c. (a) Person-

(a) Remarques sur le Livre, intitulé Recherches Philosophiques &c. Recueil, Tom. I. p. 396.

sonne n'étoit moins en droit d'accuser Mr. DE LEIBNITZ de détruire la Liberté, que le Docteur CLARKE, qui croioit l'activité inséparable de la Liberté, & même identique avec elle. *Tout Être Passif, dit-il, (a) est sujet à la nécessité, à proportion de ce qu'il a de passif; & il est Libre, entant qu'Agent. Car Action & Liberté, sont, à ce que je croi, des Idées parfaitement identiques.* Il est vrai que le savant Docteur se trompe à cet égard, toute substance active n'étant pas Libre par cela même. Mais il suffit, qu'il fût dans cette Idée, pour être obligé de reconnoître, que Mr. DE LEIBNITZ met la Liberté dans tout son jour, bien loin d'y donner la moindre atteinte: tout le système de ce grand Homme, étant fondé sur l'activité non seulement de l'Intelligence, mais aussi même de toutes les véritables substances.

265. J'ai déjà rapporté le sentiment du Célèbre Mr. J. ALPH. TURRETTIN sur la Liberté. Mais on fera peut-être bien aise de voir encore, comment il répond

(a) Première réponse à un Savant de Cambridge: Recueil, Tom. I. p. 223.

pond à ceux qui veulent que la Nécessité Morale, ou la détermination de la Volonté par les Raisons prévalentes, soit une véritable nécessité. *Concedimus*, dit-il, (*De Libertate humana* Tb. XXV.) *Mentem nostram semper rationibus determinari, sive bonis, sive malis, easque præponderare quæ tanquam potentiores à nobis considerantur. Sed quid sunt Rationes? An sunt totidem Entia, totidem substantiæ à nobis diversæ, quæ imperium in nos exercent, nosque volentes nolentes ad obsequium trahunt? Neutiquam. Nihil sunt aliud Rationes, nisi series quædam idearum cogitationum, ratiociniorum, quas contemplamur, quas ponderamus, quas inter se comparamus, imo quas in nobis ipsis non rarè excitamus, & ad auxilium nostrum vocamus, & quibus movemur, vel non movemur, & plus aut minus movemur, prout vel bene, vel malè, Libertate nostrâ utimur. Igitur in eo sita Libertas est, quod, cum rationes prorsus evidentes non sunt, possimus assensum cohibere, & ad rationes oppositas mentem convertere, easque inter se comparare & ponderare: Quod vario modo a nobis fieri potest, prout rectè vel perperam Libertate nostrâ utimur, prout sapientes vel insi-*

Spientes sumus ; quemadmodum supra à nobis declaratum est. Ces paroles contiennent une remarque très-judicieuse, & qui prouve que nous sommes véritablement Libres, quoi que notre Volonté ne se détermine jamais sans Raison ; c'est que dans les occasions qui ne sont pas pressantes, & où les Raisons, qui nous invitent à un parti, ne sont pas de la dernière évidence, nous sommes les maîtres de suspendre notre Jugement, & de donner aux raisons pour, ou contre, plus ou moins d'attention. Ainsi ces raisons ne nous entraînent pas irrésistiblement, & elles n'ont même de force, qu'autant que nous leur en prêtons par notre attention. Si les Raisons, ou les Motifs, nous entraînoient tout d'un coup, sans reflexion, & sans examen, il ne paroitroit pas beaucoup de Liberté dans nos actions. Mais il n'y a point d'inclination si forte, à laquelle nous ne soions capables de résister, si nous faisons provision de raisons pour cela.

„ Supposez dit notre Philosophe (Théod.
 „ Tom. II. p. m. 268.) qu'on ait la plus
 „ grande passion du Monde, (par exem-
 „ ple, une grande soif) vous m'avouë-
 „ rez

„ rez , que l'ame peut trouver quelque
 „ raison pour y résister , quand ce ne
 „ seroit que celle de montrer son pou-
 „ voir. Ainsi, quoi qu'on ne soit jamais
 „ dans une parfaite indifférence d'équi-
 „ libre , & qu'il y ait toujours une pré-
 „ valence d'inclination pour le parti
 „ qu'on prend ; elle ne rend pourtant
 „ jamais la résolution , qu'on prend , ab-
 „ solument nécessaire. ” Nous avons
 „ une raison générale de prudence , en
 „ vertu de laquelle nous pouvons suspen-
 „ dre notre jugement ; & nous pouvons
 „ aussi en trouver de particulières. C'est
 „ pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit (a) :
 „ J'ai fait voir aussi , que notre volonté
 „ ne suit pas toujours l'*Entendement pra-*
 „ *tique* : parce quelle peut avoir , ou trou-
 „ ver des Raisons , pour suspendre sa ré-
 „ solution jusqu'à une discussion ulté-
 „ rieure. ”

266. Le grand moyen, par lequel nous
 pouvons résister aux inclinations , & qui
 fait notre Empire , c'est la Raison.
 „ Cette prévalence des inclinations , dit
 „ l'Excellent Auteur de la *Théodicée* 5.
 „ 326.

(a) Cinquième Ecrit §. 11. p. 86. *ubi supra*.

„ 326. n'empêche point, que l'homme
 „ ne soit le maître chez lui, pourvu
 „ qu'il sache user de son pouvoir; son
 „ Empire est celui de la raison, il n'a
 „ qu'à se préparer de bonne heure, pour
 „ s'opposer aux passions, & il sera ca-
 „ pable d'arrêter l'impétuosité des plus
 „ furieuses. Supposons qu'Auguste, prêt
 „ à donner des ordres pour faire mou-
 „ rir Fabius Maximus, se serve à son
 „ ordinaire du conseil, qu'un Philosophe
 „ lui avoit donné, de réciter l'Alphabet
 „ Grec, avant que de rien faire dans
 „ le mouvement de sa colère: cette ré-
 „ flexion sera capable de sauver la vie de
 „ Fabius & la gloire d'Auguste. Mais,
 „ sans quelque reflexion heureuse, dont
 „ on est redevable quelques fois à une
 „ bonté Divine toute particulière, ou
 „ sans quelque adresse, acquise par avan-
 „ ce, comme celle d'Auguste, propre
 „ à nous faire faire les reflexions conve-
 „ nables en tems & lieu, la passion
 „ l'emportera sur la raison. . . . (a) Il
 „ faut avouer, qu'il y a toujours assez de
 „ pouvoir en nous sur notre volonté;
 „ mais

(a) Ibid, §. 327.

„ mais on ne s'avise pas toujours de
 „ l'emploier. Cela fait voir, comme
 „ nous l'avons remarqué plus d'une fois,
 „ que le pouvoir de l'ame sur ses incli-
 „ nations est une puissance, qui ne
 „ peut être exercée, que d'une manière
 „ *indirecte*; a peu près comme Bellarmin
 „ vouloit que les Papes eussent droit
 „ sur le temporel des Rois. A la véri-
 „ té, les actions externes, qui ne surpas-
 „ sent point nos forces, dépendent ab-
 „ solument de notre volonté; mais nos
 „ vólitons ne dépendent de la volon-
 „ té, que par certains détours adroits,
 „ qui nous donnent moien de suspendre
 „ nos résolutions, ou de les changer.”

267. J'ai dit tout à l'heure, que nous
 sommes les Maitres de donner plus, ou
 moins, d'attention aux raisons pour, ou
 contre, un certain parti, & de leur prê-
 ter par-là de la force. Mais nous ne
 nous portons pas, sans sujet, à disposer
 ainsi de notre attention. Quelques fois
 c'est la raison, qui nous y engage : D'au-
 tres fois nous y sommes inclinés par la
 disposition présente de notre Ame, qui
 se trouvera plus sensible au plaisir, qu'aux
 motifs de la sagesse, ou, au contraire,
 plus

plus portée à la Vertu, qu'à la Volupté;
 & qui sera tantôt active & vigilante;
 tantôt indolente & paresseuse. Cette
 disposition ne manque point de faire pré-
 valoir le parti, qui lui est le plus favora-
 ble, „ parce qu'on obscurcit, & suppri-
 me dans son Esprit les représentations
 „ des qualités bonnes ou mauvaises,
 „ jointes naturellement à certains ob-
 „ jets, & parce qu'on n'y envisage que
 „ celles qui sont conformes à notre goût,
 „ ou à nos préventions, ou même par-
 „ ce qu'on y joint, à force d'y penser,
 „ certaines qualités, qui ne s'y trouvent
 „ liées, que par accident, ou par notre
 „ coutume de les envisager.” (a).

(a) Remarques sur le Livre de l'Origine du
 mal, §. 24.



CHAPITRE QUATRIÈME.

*Réponse aux Objections contre le
Système du Meilleur & de l'Har-
monie Universelle.*

268. **V**OILA' des Préliminaires un peu longs, sans doute; mais l'importance de la matière exige bien que l'on s'y étende; &, comme on brouille souvent les Idées dans les objections, que l'on fait contre notre Système, il étoit nécessaire de les éclaircir, & de les fixer avec soin, avant que d'entrer en matière. D'ailleurs tout ce que nous venons d'observer abrégera beaucoup nos réponses; & nous y renverrons le Lecteur, pour ne pas répéter vingt fois la même chose. Mais venons enfin aux objections, & observons, en y répondant l'ordre, que nous avons indiqué (214). On peut les ranger en deux classes principales: les unes regardent le Système de Mr. DE LEIBNITZ en général; les autres attaquent en particulier l'Hypothèse de l'Har-

mo-

monie-pré-établie. Celles qui concernent le Sytème en général sont encore de deux sortes , suivant leur Objet particulier : Les unes vont contre le *Choix du Meilleur* ; les autres contre l'*Harmonie Universelle*.

Première Objection.

269. Sur le *Choix du meilleur*, Mr. DE CROUSAZ objecte d'abord que le Sytème Leibnitien assujettit la Divinité à une véritable Fatalité. La Fatalité est son grand Cheval de bataille, il l'oppose à tout moment à Mr. DE LEIBNITZ ; il repète cent fois cette objection, il l'habille en vingt manières. Mais voyons sur quoi il la fonde dans ce point particulier du Sytème ; uniquement sur sa décision Magistrale. Je l'ai déjà dit, Mr. DE CROUSAZ croit que son autorité doit servir de preuve. D'abord il évite de dire, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, Dieu a choisi *librement* le meilleur monde possible. Il se contente, de dire (Exam. pag. 15), que, suivant ce Philosophe, *Dieu a été déterminé à son choix, non par contrainte, non malgré lui, mais avec une*

316 DÉFENSE DU SYSTÈME

pleine & inévitable acquiescence. Surquoi il lui fait ce reproche (pag. 29.). Ce n'est pas assez de dire qu'il n'y a pas été forcé, il faut ajouter, qu'il a bien ainsi voulu, par un choix parfaitement libre. Et bientôt après il se lasse de ces ménagemens; il décide nettement (pag. 40.) que les Leibnitiens ne peuvent se résoudre à reconnoître en-l'homme une vraie Liberté, qu'ils aiment mieux la refuser à Dieu, que de ne pas regarder cette Idée comme une Contradiction. Et il ajoute, avec la même confiance (pag. 106.); que, dans le Système Leibnitien, on refuse à Dieu la puissance de donner l'Etre à des Intelligences libres & actives. On le conçoit dans la nécessité de créer un Monde tel que nous le voyons; On lui ôte la Liberté du Choix. Il repète la même Imputation dans son second Examen, ou Commentaire sur la traduction en vers de l'Essai sur l'homme (pag. 23.) Je dis Imputation; car un reproche, dénué de toute apparence de preuve & de raisonnement, ne fut jamais une Objection. Or Mr. DE CROUSAZ ne raisonne point, pour faire voir, que la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ détruit effectivement la Liberté de Dieu; & dans
ses

des deux Livres il n'a pas daigné citer une seule parole de ce Grand Philosophe, pour établir la vérité de ce qu'il avance contre lui.

270. Cependant j'ai vu des gens de mérite, à qui l'extrême confiance de Mr. DE CROUSAZ n'avoit pas laissé que d'en imposer; parce qu'ils n'avoient pas seulement lu la *Théodicée*. Mais que diront-ils maintenant, s'ils ont pris la peine de lire ce petit Ouvrage, & en particulier les passages de Mr. DE LEIBNITZ, qui y sont rapportés, & qui sont directement opposés aux odieuses Doctrines qu'on lui impute? Je prie le Lecteur de voir ce que nous avons dit (32) & sur tout les passages cités (240. 259.) si l'on veut encore d'autre citations, pour se convaincre pleinement de l'Orthodoxie de Mr. DE LEIBNITZ sur ce point, on en trouvera des preuves à chaque page de la *Théodicée*, & en particulier aux §. 227. & suivans, où L'Auteur répond à une Objection de Mr. BAYLE, qui est la même que celle de Mr. DE CROUSAZ. Je rapporterai seulement ici ces paroles du §. 230. „ Le Décret de créer est Libre: Dieu est porté

„ à tout bien ; le bien, & même le meilleur, l'incline à agir ; mais il ne le
 „ nécessite pas : car son choix ne rend
 „ point impossible ce qui est distinct du
 „ meilleur ; il ne fait point que ce que
 „ Dieu omet implique contradiction. Il
 „ y a donc en Dieu une Liberté, exem-
 „ te non seulement de la contrainte,
 „ mais encore de la nécessité. “ On
 peut voir aussi les remarques sur le Li-
 vre de *L'Origine du Mal*, où l'on trou-
 ve ces paroles remarquables : „ Dieu a
 „ été porté infailliblement par sa sagesse,
 „ & par sa bonté, à créer le Monde par
 „ sa puissance, & à lui donner la meil-
 „ leure forme possible ; mais il n'y étoit
 „ point porté nécessairement ; & le tout
 „ s'est passé sans aucune diminution de
 „ sa Liberté parfaite & souveraine “.

271. Après des déclarations aussi ex-
 presses, comment ose-t-on accuser Mr.
 DE LEIBNITZ, de refuser à Dieu la Li-
 berté ? Mais Mr. DE CROUSAZ fonde ap-
 paremment cette accusation, sur ce que
 dit ce même Philosophe, que Dieu est
 porté à choisir le Meilleur par une *Né-
 cessité Morale*, fondée sur ses Divines
 Perfections. Mais nous avons déjà prou-
 vé

vé (256. suiv.), que cette nécessité n'est point contraire à la Liberté. Et, si l'on veut examiner les choses sans prévention, qui oseroit nier qu'elle ne se trouve réellement en Dieu, de la manière que nous l'avons expliquée après Mr. DE LEIBNITZ; & qu'elle ne soit une conséquence certaine de ses Attributs? Dieu seroit il un Etre infiniment sage, s'il pouvoit agir sans raison, ou même contre la Raison? Et ne seroit-ce pas lui faire une injure que de dire, que ses Divines Perfections ne le déterminent pas infailliblement à prendre toujours le meilleur parti; & qu'il pourroit lui arriver de choisir le moindre. „ C'est une „ heureuse nécessité, qui oblige le sage à „ bien faire, au lieu que l'indifférence „ par rapport au bien & au mal, seroit „ la marque d'un défaut de bonté, ou de „ sagesse (Théod. §. 175.). Il n'y a que „ la plus forte raison qui puisse régler le „ Choix de Dieu. C'est une imperfec- „ tion de notre Liberté, qui fait que „ nous pouvons choisir le mal, au lieu „ du bien; un plus grand mal, au lieu „ du moindre mal; le moindre bien, au „ lieu du plus grand bien. Cela vient

„ des apparences du bien & du mal :
 „ qui nous trompent ; au lieu que Dieu
 „ est toujours porté au vrai & au plus
 „ grand bien, c'est-à-dire au vrai bien
 „ absolument, qu'il ne sauroit manquer
 „ de connoître “ (Théod. §. 319)

272. Sérieusement, font-ce-là des paroles, où Mr. DE CROUSAZ a pu trouver la Doctrine du Fatalisme ? Cependant nous venons de voir qu'il l'impute hardiment à Mr. DE LEIBNITZ, jusques-là que, dans tout son Livre, *Leibnitien & Fataliste* sont des termes Synonymes. Il faut donc de trois choses l'une : ou que Mr. DE CROUSAZ attaque Mr. DE LEIBNITZ, sans l'avoir jamais lu ; ce qui est sans apparence : ou qu'il ait voulu le calomnier de gaieté de cœur ; ce qu'il seroit bien dur de se persuader : ou enfin qu'il prenne la *Nécessité Morale* pour une vraie & absolue Nécessité, & qu'il ne reconnoisse de vraie Liberté, que la Liberté de pleine indifférence. Je suis porté à croire le dernier, non toutes-fois que j'accuse notre savant Adversaire de pousser son opinion, aussi loin que Mr. KING & quelques autres. Mais il paroît, par tout ce qu'il oppose à Mr. DE LEIBNITZ, qu'il

qu'il n'approuve point que l'on dise, que la volonté de Dieu est toujours & infailliblement portée au Meilleur; car, à moins que d'être dans cette Idée, il ne confondroit pas la *Nécessité Morale*, avec la *Nécessité Absolue & Métaphysique*. Et il décide nettement, que Dieu pourroit choisir indifféremment entre deux plans également parfaits, & que *c'est une conclusion trop hardie & trop téméraire* de dire, que le plan, auquel Dieu a donné la préférence, doit surpasser tous les autres en bonté (Com. pag. 41, 42.); & il dit ailleurs (Exam. pag. 86.) en parlant des espèces, dont le Monde est composé; *Je ne vois pas pourquoi on refuseroit de reconnoître un libre Choix, dans cette multitude d'espèces, auxquelles il a plu à Dieu de se déterminer, sa sagesse se seroit-elle oubliée; s'il en avoit omis une, & seroit-elle allée à l'excès, s'il en avoit ajouté une de plus?* Cela veut dire, que Mr. DE CROUZ ne croit pas, que Dieu ait eu de bonnes raisons pour créer précisément telles espèces, & non pas d'autres; & pour les créer en tel nombre, ni plus, ni moins. Car, si Dieu a eu de bonnes raisons pour agir comme il a fait, il est

hors de doute, que c'est été agir contre la sagesse, que de faire autrement ; & qu'en ce cas, la sagesse se seroit oubliée. De sorte que ce *Libre choix qu'il a plu* à Dieu de faire, signifie dans la bouche du savant Professeur, un choix purement arbitraire, de pleine indifférence, & qui n'est fondé sur aucune raison prévalente. Mais cette détermination sans sujet d'une Liberté de pleine indifférence, est une Chimère, que nous avons assez refutée (227. suiv.) & nous avons fait voir en particulier (235), qu'il n'est pas moins absurde de supposer que la volonté se détermine entre deux Objets parfaitement égaux, c'est-à-dire sans raison ; que de soutenir qu'elle peut se déterminer contre la plus forte raison.

273. Mais Mr. DE CROUSAZ prétend, qu'il peut y avoir deux suites de Choses, deux Plans parfaitement égaux en perfection ; *Dès qu'un tout est fini en perfection*, dit-il (Com. pag. 43.) *il peut y en avoir d'autres, dont l'assemblage montera à un degré égal de perfection.* Et il avoit déjà dit à peu près la même chose dans l'Exam. (pag. 29.). Je ne comprends pas pourquoi on s'opiniâtre si fort à vouloir prou-

prouver que Dieu a fait un Choix, donc il n'y a aucune raison. Mais heureusement, que l'on y réussit fort mal. Nous avons déjà fait voir (237) l'impossibilité de cette égalité parfaite de deux objets distincts. Il est vrai qu'ils pourroient être équivalens, à quelques égards ; mais, à moins qu'ils ne soient les mêmes, il y aura toujours entre eux quelque différence, qui pourra fournir la raison du Choix, qui sera fait. Il est vrai que deux objets particuliers, considérés en eux-mêmes, & *in abstracto*, pourroient avoir, chacun dans son genre, le même degré de perfection ; mais, si l'on fait attention aux circonstances, au but de celui qui choisit, il y en aura toujours un plus convenable que l'autre. C'est pourquoi Mr. DE LEIBNITZ dit (Théod. §. 202.), „ qu'en prenant toute la suite des choses, le meilleur n'a point d'égal ; mais „ qu'une partie de la suite peut être égalee par une autre partie de la même suite ". Si vous prétendez, que deux Systèmes différens pouvoient être également excellens & conformes au but de Dieu, on vous répondra, qu'en ce cas, Dieu les auroit choisis tous deux.

274. DÉFENSE DU SYSTÈME.

Mais alors ils ne feroient qu'un Monde, qu'un Univers; car nous entendons par ce mot, la totalité des choses créées (31). Ainsi, il demeure toujours vrai, que Dieu a choisi le meilleur Monde possible.

274. Enfin nous remarquerons encore sur cette Difficulté, que, quand Mr. DE CROUSAZ réussiroit à prouver, que la Volonté Libre peut se déterminer en certains cas, quoi qu'elle soit dans une indifférence de parfait équilibre; & qu'elle n'a pas toujours besoin de raisons pour se déterminer, il ne seroit pas en droit, pour cela, de reprocher à Mr. DE LEIBNITZ, qu'il introduit le Fatalisme, & qu'il détruit la Liberté de Dieu, parce qu'il soumet la volonté de cet Être suprême à la Nécessité Morale. Mr. KING seul, & ceux qui outrent, comme lui, l'idée de la pleine indifférence, peuvent faire cette Objection conséquemment à leurs principes. Mais Mr. DE CROUSAZ témoigne par tout, qu'il est très-éloigné du sentiment de ceux qui veulent, que tout soit indifférent à Dieu. Il dit entre autres (Ex. pag. 61. & Com. pag. 71.) que si Mr. POPE va jusqu'à insinuer, que ces
deux

deux événemens (l'Assassinat d'un Héros & la Chute d'un passereau), sont pour Dieu des Objets d'indifférence, c'est faire tort à sa Justice. Il croit donc, & avec raison, que Dieu ne peut pas regarder, du même oeil, la vertu, & le vice, ni prendre le mauvais parti, plutôt que le bon, & cela en vertu de sa Justice, de ses Perfections. Mais voilà justement la *Nécessité Morale* (221. 240.) Cependant Mr. DE CROUSAZ croit, sans doute, que Dieu est très-libre dans tout ce qu'il fait; Donc il ne croit pas, que la *Nécessité Morale* soit incompatible avec la Liberté.

Seconde Objection.

275. Venons aux Objections, qui regardent le Système de l'*Harmonie Universelle*. Mr. DE CROUSAZ prétend en premier lieu, que, dans ce Système, Dieu est le seul acteur; & qu'ainsi les bonnes & les mauvaises actions des Créatures lui doivent être imputées. Selon eux (les Leibnitien) c'est la cause première qui, à parler exactement, fait tout (Exam. pag. 59.) Dieu fait également tout

326 DÉFENSE DU SYSTÈME

dans ce Système (Ibid. pag. 60.) La même chose se trouve (pag. 64. & 66.) Et (pag. 206.) il dit, que, dans le Système Leibnicien, on fait Dieu Auteur de ce que l'Esprit humain conçoit de plus horrible, autant que de ce qu'il reconnoit pour le plus aimable & le plus estimable. Il répète la même chose (pag. 121.) en disant, que, dans le même Système, on pose, comme certain, que Dieu lui même est l'Auteur de ces Actions, que nous appellons vicieuses, & qu'il les produit pour en tirer les biens qu'on en voit naître. Tout cela est repeté en divers endroits.

276. Pour le coup, je ne fais quel nom donner à cette nouvelle accusation. Le respect qui est dû à l'âge, & au savoir de Mr. CROUSAZ, m'empêche de la qualifier. Mais, de bonne foi, quel Système ne chargera-t-on pas d'odieuses imputations, si l'on se permet d'attribuer à un Philosophe, que l'on n'aime pas, les Doctrines les plus diamétralement opposées à ses maximes ! Jamais Système n'a moins donné lieu à l'objection présente, que celui de Mr. DE LEIBNITZ. Loin de rendre Dieu seul acteur, il y en a peu qui explique le Concours de Dieu d'une

manière plus réservée, & plus propre à conserver dans son entier l'activité & la Liberté des Créatures. Je ne citerai point de passage en particulier, pour faire voir que Mr. DE LEIBNITZ est bien éloigné de rendre Dieu Auteur immédiat de nos actions. Tout son Système est fondé sur la Doctrine contraire. Il n'y a, pour ainsi dire, pas un paragraphe dans notre première partie, qui ne détruise l'imputation de Mr. DE CROUSAZ. Mr. DE LEIBNITZ combat la Doctrine, qu'on lui attribue ici, dans tous ses Ouvrages, & en particulier dans la *Théodicée* §. 386. suiv. & il dit expressément (§. 400.) „ Ceux qui sont „ d'un autre sentiment, & qui font Dieu „ seul Acteur, s'embarassent, sans sujet, „ dans des expressions, dont ils auront „ bien de la peine à se tirer, sans cho- „ quer la Religion, outre qu'ils cho- „ quent absolument la Raison. ” Voyez aussi le passage, que nous avons cité ci-dessus. (197). Qui ne s'étonneroit après cela, de voir qu'on ose attribuer à ce grand Homme de faire Dieu seul acteur ? J'aimerois autant, que l'on reprochât au Cardinal Bellarmin d'être ennemi du Pape, ou

258 DÉFENSE DU SYSTÈME

ou à Mr. DE CROUSAZ lui même, d'être partisan de l'Inquisition.

277. Mais, dira nôtre savant Adversaire, je prouve mon accusation. Dans votre Système, on pose en fait que toutes nos pensées, toutes nos actions, sont les suites inévitables d'un branle, que Dieu a imprimé dans sa Machine, dont rien au Monde ne peut arrêter, ni détourner les mouvemens (Exam. pag. 64.) que tout ce qui leur arrive (aux hommes) intérieurement, & extérieurement, est un résultat de la Construction de l'Univers entier, & d'un premier branle imprimé à toutes ses parties, par la Cause Universelle, dont tous les plans sont d'une inévitable exécution. Ensuite de cette supposition, il faut dire, que tout est réellement passif, & que rien n'est actif, qu'en apparence (Ibid. pag. 167, 168.). Il est vrai, que, si tout est passif dans le Monde, suivant notre Système, il faudra bien convenir, que Dieu est, selon nous, le seul acteur. Mais heureusement, que la preuve est digne de l'accusation, c'est-à-dire, destituée de toute apparence de fondement, & contredite expressément par les Principes fondamentaux de notre Système. On veut, que tout soit pas-

passif dans ce Système: Et il est fondé entièrement sur ce grand principe, que, non seulement les Intelligences, mais aussi toutes véritables substances, sont réellement actives, & les seules Causes efficientes de leurs actions (75. 95. 144.) On veut encore, que, selon nous, toutes nos pensées, toutes nos actions, soient produites, par l'efficace d'un premier branle imprimé à l'Univers (Exam. pag. 64.): Et l'un de nos Principes porte expressément, que, ni l'Ame (144.), ni aucune vraie substance (94), ne peut recevoir aucune impression physique des autres Créatures. Où est donc la bonne foi de Mr. DE CROUSAZ? Certes il seroit à souhaiter, pour lui, qu'on pût le soupçonner d'ignorance, s'il est vrai au moins que la candeur & l'amour de la vérité est plus estimable, que le savoir. Jamais Mr. DE LEIBNITZ, ni ses Disciples, n'ont parlé de ce prétendu premier branle, qui cause toutes les actions des hommes par une action, par une impulsion physique. Nous disons, il est vrai, que le premier état du Monde contenoit déjà les raisons de tout ce qui devoit y arriver dans toute la suite des tems; mais nous

330 DÉFENSE DU SYSTÈME

nous avons assez expliqué en quel sens il faut l'entendre ; en disant , que les substances n'agissent point les unes sur les autres (94), mais qu'elles sont dans une parfaite Harmonie (196. 198.) Le premier état du Monde contenoit donc les raisons de tous les changemens, qui devoient y arriver , entant que chaque substance avoit déjà en elle-même les Causes suffisantes de toutes ses actions. Et par rapport aux circonstances , chacune se trouve dans celles qui lui conviennent ; par un effet de l'art du Créateur , & de l'accord , ou de l'harmonie parfaite, qu'il a pré-établie entre toutes ces substances. Pour ce qui regarde en particulier les substances Intelligentes , je ne répéterai pas ce que j'ai dit (206) & je prie le Lecteur d'y avoir recours.

Troisième Objection.

278. Cette première Objection , contre le Système de l'Harmonie Universelle ; donne lieu à une seconde , qui est la même en un sens , & appuïée sur le même fondement. La Fatalité revient , & Mr. DE CROUSAZ prétend que le Système Leib-

Leibnitien anéantit la Liberté. Et pourquoi ? Parce que c'est un Système, qui confond le Moral avec le Physique, & dans lequel tout ce que l'on appelle plaisirs, douleurs, contentemens, inquiétudes, sagesse, vérités, erreurs, vices, crimes, abominations, sont les suites inévitables d'une enchaîure éternelle, ou aussi ancienne, que le Monde (Exam. pag. 82.). Cette Objection est répétée cent fois dans les deux Examens : L'Auteur dit par tout, que, suivant notre Système, le Monde est un assemblage de Machines, de ressorts liés étroitement les uns aux autres, dont le jeu s'exécute nécessairement, par une suite du premier branle, &c. Nous avons renversé le fondement de cette Objection, dans l'article précédent, en faisant voir en quel sens il faut prendre cette Liaison, qui est entre les parties qui composent l'Univers, & l'influence qu'on attribue aux unes sur les autres. Ainsi la difficulté tombe d'elle même, après ce que nous avons dit; & il seroit inutile de le répéter.

Quatrième Objection.

279. Jusques-ici nous n'avons examiné que des imputations, fondées sur un faux exposé du Système. Mais Mr. DE CROUSAZ tourne quelques fois d'une autre manière l'Objection de la Fatalité, & il s'appuie sur un autre fondement. Combien de pleurs dit-il (Exam. pag. 118.) la Connoissance du Système Leibnitien n'aurait-elle pas épargné à David? Tout cela (son adultère & le meurtre d'Urie) aurait-il dit, devoit arriver inévitablement. La perfection de l'Univers l'exigeoit, il falloit qu'il fût tel, pour être de tous les ouvrages, ou Mondes possibles, le plus digne de Dieu. Mr. DE CROUSAZ propose cette Objection d'un air triomphant : ce raisonnement, dit-il, que j'oppose aux Fatalistes, est, sans contredit, au dessus de leurs subtilités. Il en est si content qu'il le repète, à son ordinaire, dans un grand nombre d'endroits, que je me dispense de citer. Tout ce qu'il dit revient toujours à ceci ; que toutes nos actions sont nécessaires, puis qu'elles entrent dans le meilleur Plan, que Dieu a choisi, & qui ne peut manquer d'être rempli. Voïons si

ce raisonnement est si invincible. Il est vrai que ces actions ne peuvent manquer d'arriver, Dieu les ayant prévues, & ayant prédéterminé d'avance ce qui doit les faire naître; mais cela ne fait qu'une *Nécessité Hypothétique* (219); le contraire de ces actions n'étant pas impossible *en soi*. Or nous avons prouvé que la *Nécessité Hypothétique* ne déroge point à la Liberté (255). La Prévision de Dieu, ni même sa Pré-ordination, ou ses Décrets, ne changent point la Nature des substances, ou la qualité de leurs actions. L'acte de la volonté, en vertu duquel l'action s'exécute, demeure très-Libre, quoi que Dieu connoisse certainement quel il sera, & même qu'il ait disposé les Choses en conséquence dans les Corps. Quand Dieu a voulu créer le Monde, il a vu dans son Entendement l'Idée de toutes les substances, qui pouvoient entrer dans le meilleur plan, & il a vu dans cette Idée toutes les actions qu'elles feroient librement: il a donc décerné de les admettre à l'existence, & de leur donner avec les autres Etres, une relation convenable à leurs actions libres. Mais ce Décret ne change point leur nature, ni
celle

celle de leurs actions, car Dieu s'est proposé de créer des Etres Libres, tels qu'il les a vus dans l'état de simple possibilité, & d'en former son ouvrage par un arrangement, digne de sa souveraine Sagesse, de sa Justice, & de sa Bonté (203. & 206.)

280. Mr. BAYLE a déjà fait la même Objection, que Mr. DE CROUSAZ rebat si souvent. *Que deviendra donc, dit-il (Rép. au Provinc. ch. 151. Tom. III. pag 891.) le franc arbitre de l'Homme? n'y aura t'il pas eu nécessité & fatalité qu'Adam péchât? Car s'il n'eût point péché, il eut renversé le plan unique, que Dieu s'étoit fait nécessairement.* Mr. DE LEIBNITZ lui répond (Théod. §. 231.) „ C'est encore abuser des termes; Adam péchant librement étoit vu de Dieu parmi les Idées des possibles; & Dieu décerna de l'admettre à l'existence tel qu'il l'a vu. Ce Décret ne change point la nature des Objets; il ne rend point nécessaire ce qui étoit contingent en soi, ni impossible ce qui étoit possible. On peut voir encore les paroles que nous avons rapportées (255). “

Cinquième Objection.

281. Je compte pour une cinquième Objection , contre le Systême de l'*Harmonie Universelle* , tout ce que Mr. DE CROUSAZ répète en tant d'endroits, pour faire voir qu'une infinité de choses, qui se remarquent dans le Monde, ne peuvent point être nécessaires à sa perfection, ni même y contribuër. Ce qui revient, dans le fond, à dire, que ce Monde n'est pas le plus parfait que Dieu eût pu créer ; & même qu'il est très-imparfait ; puisqu'on exagère si fort les désordres, qui s'y commettent. Cette Objection seroit en place dans la bouche d'un Athée , ou d'un Manichéen ; mais j'avoue, qu'elle est surprenante dans celle d'un Théologien, d'un homme qui, dans une autre occasion, prouvera l'existence de Dieu, par la Considération de l'excellence & de la perfection du Monde. Cette conduite, toute surprenante qu'elle est , est commune à plusieurs de ces Messieurs. *Etenim ex perfectione universi , se existentiam Dei demonstrare sibi videntur , ubi de eadem demonstranda sermo est : & mundum imper-*
fe-

336 DÉFENSE DU SYSTÈME

fectum esse altâ voce vociferantur, quando de origine mali sermo incidit. (Wolffii Cosmol. not. 6. 541.) Notre savant Adversaire insiste beaucoup en particulier sur les Crimes, qui se commettent dans le Monde (Exam. pag. 23.) Il en est de même des Crimes; puisqu'on a vu des Parricides, il étoit essentiel à la perfection de l'Univers qu'il y en eût; Il y falloit des Empoisonneurs, des Assassins, des Parjures, des Traîtres &c. Ceci est repeté (Com. pag. 340.) L'Univers ne seroit pas un ouvrage assez digne de Dieu, s'il n'y avoit pas des Athées, des Superstitieux, des Persécuteurs, des Tyrans, des Idolâtres, des Assassins, des Empoisonneurs. Le Savant Professeur croit donc, qu'il seroit bien mieux que tous ces gens-là ne fussent point dans le Monde. Mais je lui demanderai; pourquoi donc croiez vous que Dieu les y ait mis? S'il me répond d'un ton sévère; qu'il ne nous appartient pas d'entrer dans le Conseil de Dieu. J'en conviendrai en un sens, & je me tairai humblement: seulement lui demanderai-je, ne me permettez vous pas au moins de dire, que, puisque ces Monstres existent, il faut bien que Dieu ait eu de bonnes raisons pour

pour les créer ? Mais, si cela est, je puis donc dire aussi, qu'il est mieux par rapport à Dieu, que ces Monstres existent, que s'ils n'existoient pas; ou, ce qui est la même chose, que le Monde renfermant ces Monstres, est plus conforme aux vues de Dieu, qu'un Monde, où ils ne se trouveroient pas. Et, comme ce qui est le plus conforme aux vues de Dieu est le *meilleur* (29), je puis dire aussi, que ce Monde, avec tout ce qu'il renferme, est meilleur que tout autre, où il manqueroit quelque chose de ce qui s'y trouve. Voilà donc comment ces pompeuses déclamations de Mr. DE CROUSAZ tombent d'elles mêmes, dès qu'on les approfondit. Elles effraient d'abord l'Imagination; mais, dans le fonds, elles vont à critiquer la Conduite de Dieu, & à dire qu'il auroit fait un ouvrage beaucoup plus parfait, & plus digne de lui, s'il en avoit retranché ces choses, qui nous chôquent, parce que nous ne voïons pas les raisons, qui ont porté la Divinité à les admettre dans son ouvrage, c'est-à-dire la Liaison qu'elles ont avec le meilleur plan possible. Nous avons déjà fait voir (52), que, sans cette liaison que les

maux ont avec les biens. Dieu n'auroit jamais permis les premiers, ni produit les Etres qui les causent, & qu'ainsi on ne peut répondre aux Objections des Impies, qu'en employant le principe de *l'Harmonie Universelle*, qui porte, que tout est lié dans l'Univers, en sorte qu'on n'en peut rien retrancher, sans détruire ce plan, qui s'est trouvé le plus digne de Dieu. Les Déclamations de notre Adversaire pourroient donc être dangereuses, au lieu que nous ne disons rien ici, que tout homme sage & pieux ne soit obligé de reconnoître; savoir, que l'ouvrage de Dieu est le plus parfait qu'il fût possible de créer.

Sixième Objection.

252. Mais Mr. DE CROUSAZ continue à s'y opposer, & propose une nouvelle objection, qui est proprement une conséquence de la première. Il prétend, qu'on ne pourra plus blâmer les mauvaises actions, & qu'il faudra les louer, puis qu'elles entrent nécessairement dans le meilleur plan. Il introduit un yvrogne initié dans le Système Leib-

ni.

nitien, à qui on reproche la faute, & il lui fait répondre (Ex. p. 49.) *Loin d'en rougir, je m'en félicite; car quel malheur, je vous prie, si j'avois moins bu, & que j'eusse oublié de faire quelques-unes de ces actions qu'il vous plaît d'appeller de sottises? Elles entroient nécessairement dans la Construction de l'Univers, une de moins rendoit ce grand ouvrage imparfait, & moins digne de son Auteur. Le vicieux, dit-il ailleurs (Ex. p. 199. 200.) qui est persuadé du Système, n'a point de reproches à se faire: tout ce qu'il a fait est bien, & tellement lié au bien de la Totalité, que, si cela y avoit manqué, l'Univers n'auroit pas été un ouvrage assez parfait, & assez digne de son éternel Auteur.*

283. Sans doute que notre Célèbre Adversaire ne croit pas cette Objection moins forte, que les précédentes, car il ne la répète pas moins souvent. Mais, par malheur que si elle est si terrassante, il va fournir lui-même aux Juifs un Argument invincible pour excuser la Conduite de leurs Pères envers le Messie: *Pourquoi les blamez vous, lui dira quelque Rabbín Sophistique, quel malheur je vous prie, s'il n'avoient pas crucifié Jésus-Christ?*

Le Monde n'auroit pas été racheté de ses pechés ; & les Prophéties se seroient trouvées fausses. Louez donc leur action, bien loin de les condamner ; elle a causé le plus grand bien qui eût pu arriver au Genre humain.

Mr. DE CROUSAZ lui feroit sans doute cette réponse , qui heureusement peut aussi nous servir pour la solution de son Objection , & qu'il fournit lui même à la page 123. de son Commentaire. *Les hommes sont, dans la main de Dieu, des Instrumens, qui exécutent ses justes arrêts, sans se proposer eux mêmes ce dessein.* En effet , quand un homme commet un Crime, il ne le fait pas , sans doute, pour se conformer aux vues de Dieu, qui ne demande de lui, que la vertu, il n'a donc pas sujet de se glorifier de l'avantage, que la sagesse Divine fait tirer de sa faute pour le bien de ses ouvrages. Dieu appelle tous les hommes à la pratique de la vertu , & il se propose le bien pour unique but. Cependant, comme il ne juge pas à propos de retrancher du Monde les méchans, ou de leur ôter la Liberté, il fait, par son infinie sagesse, faire résulter des biens, & des avantages, de leurs fautes mêmes. Mais

au-

auront-ils lieu de s'en glorifier, & de dire que leur faute étoit nécessaire au bien de l'Univers? Dieu n'emploie jamais le mal comme moïen; il le permet seulement à titre de *sine quo non* (Théod. §. 25.); C'est-à-dire, que Dieu, dont la volonté a le bien pour objet, tire de son sujet le meilleur parti possible. Et, quoi que la nature de toute substance créée, enveloppe nécessairement quelque imperfection, il ne laisse pas de l'admettre, plutôt que de rejeter, en même tems, le bien qu'elle accompagne. Mais sa sagesse fait tirer des avantages de cette imperfection même, par un sage arrangement des choses. S'il étoit possible de produire tous les biens, & le plus grand bien, sans mélange, il le feroit sans doute. Desorte que le mal n'entre point dans son plan, à cause de lui même, & comme partie essentielle; mais plutôt comme une condition inévitable. C'est ce qui fait voir que ceux qui le commettent, ne sont point excusables, par le bien qui en résulte; il eut encore mieux valu que l'on eût pu obtenir ce bien sans mal.

284. Eclaircissions tout ceci, par un

P 3.

exem-

exemple, que Mr. DE CROUSAZ emploie lui-même (Com. p. 186.). Quand un Prince met sur pied une armée, pour la défense de ses Etats, ce seroit, sans doute, un grand avantage, s'il la pouvoit composer toute entière de Soldats sages & vertueux, à qui la connoissance de leur devoir, les sentimens de Religion, & l'amour de la Patrie, inspirent une véritable valeur. Mais il n'est pas facile de rassembler un grand nombre de Soldats de ce caractère; & on est réduit à enrôler ceux qui se présentent, & que la fainéantise, le goût de la débauche, l'amour de la licence, & l'espérance du pillage déterminent à ce métier. On n'est pas la cause de ces vices; mais puisqu'ils s'offrent, on en tire le parti que l'on peut. Ainsi, on profite du vice; mais ce vice ne doit point passer pour nécessaire à la Société, puisque la vertu lui feroit obtenir, & plus aisément, & plus sûrement, les mêmes avantages. L'Auteur pouvoit ajouter, que ces Soldats seroient fort ridicules de vanter leurs vices, & de dire, que, sans eux & leurs défauts, on n'auroit pu former une bonne armée. Accommodons cet exemple à notre sujet. Les Essences Eternelles, les Idées

des

des possibles, sont les sujets, parmi lesquels Dieu choisit. Les plus parfaites sont, sans contredit, les plus dignes du Choix de Dieu, & sans doute qu'il en a placé un très-grand nombre dans l'Univers, & qu'il y a des Sociétés que l'on peut comparer à la première armée, dont nous avons parlé. Mais leur existence n'exclut point celle des Etres moins excellens (47.); il y a d'autres places, d'autres relations, qui peuvent être occupées par ceux-ci. Et la bonté de Dieu, qui est infiniment communicative, se porte à en choisir de toutes les classes pourvu qu'il puisse en tirer quelque chose de bon (Ibid. & 28.) & il en crée de toutes sortes, en aussi grand nombre, que le meilleur plan en peut admettre. S'il en avoit laissé quelques-unes dans le néant, il n'auroit pas créé le meilleur monde, parce qu'il n'auroit pas créé le plus conforme à sa bonté. Voilà comment le vice, ou l'imperfection, entre dans le meilleur plan, parce qu'elle est inséparable d'une Nature bornée. Mais cette Nature bornée n'a assurément pas de quoi se glorifier de ces fautes, ou les justifier. Opposons encore notre Adver-

faire à lui même; & voïons comment il justifie lui-même notre système, sans le vouloir. *Il y auroit de l'impiété, dit-il, (Commentaire p. 203.) à penser que Dieu très-saint produisit les vices des hommes, pour en tirer des usages. Les vertus les procureroient encore mieux. Mais sa sagesse a tellement rangé les choses, que de ces vices qu'il ne fait point, & où l'on tombe contre ses commandemens, de ces vices, qui ne tendent qu'au mal, il en arrive des biens, dont le vicieux auroit tort de se féliciter. On ne sauroit trop répandre de jour sur cette matière: Encore un exemple & finissons cette longue réponse. Reprenons celui que nous nous déjà employé (205.) & supposons un Prince, qui fait bâtir une Ville, & qui veut la peupler de la manière la plus convenable. Des Misérables, fainéans, & débauchés, se présentent aussi pour y entrer. Le Prince, ému de compassion, veut bien les admettre, dans le dessein de les corriger. D'ailleurs ils occuperont des places qui ne pourroient servir à d'autres, qu'à eux; & le Souverain se propose de tirer parti de leurs défauts mêmes, en ce que leur misère servira d'exemple aux autres ha-*
bi-

bitans , pour les exciter à la Vertu & au Travail. Mais, si, pour cela, ces hommes méprisables osoient se vanter de leurs fautes, & prétendoient, qu'ils ont bien fait de les commettre; s'ils disoient au Prince: Vous n'êtes point en droit de nous châtier; vous devez au contraire nous récompenser; sans nous votre Ville étoit imparfaite; il y auroit manqué des exemples fort utiles, pour détourner les habitans du vice; Malheureux! leur répondroit le sage Prince, c'est ma bonté toute pure qui vous a admis dans ma Ville, où je vous ai invités à une bonne conduite. Avez-vous fait le contraire dans le dessein de servir à mes vues? J'aurois mieux aimé, que vous eussiez donné à mes Sujets des exemples dignes d'émulation. Mais, puisque vous avez commis des fautes contre ma volonté, je suis en droit de vous en punir; quoi que je sois assez sage, pour en tirer même quelque avantage.

Septième Objection.

285. Mr. DE CROUSAZ tourne quelques-fois son Objection un peu autrement; & alors elle devient un pur Sophisme. Il attaque une maxime qui se trouve dans Mr. PORE, & que nous adoptons, (48), savoir; que tout ce qui est, est bien: voici les paroles (Comm. p. 340.) *Quand on demanderoit à ces braves gens (Assassins & Empoisonneurs); à l'un, combien de personnes, pendant le cours de ce mois, sont tombées sous votre poignard? & à l'autre, sur combien avez-vous fait, avec succès, l'essai de vos poisons? l'un en compteroit dix, & l'autre quinze. Un homme capable pour le Système, auroit lieu de leur répondre: Je vous en félicite; vous avez grand sujet vous-mêmes de vous en féliciter; Tout ce que vous avez fait est bien, & la preuve en est évidente: Vous l'avez fait, & tout ce qui est, est bien. Il ajoute (p. 350.) Et qu'y a-t'il de plus agréable à l'orgueil humain que la permission de vivre à son gré, de se voir affranchi de tous reproches intérieurs, & qu'on n'a rien fait*
qui

qui ne soit bien. Mr. DE CROUSAZ avoit déjà dit dans son premier Examen, (p. 27.): *A la vue de Charles I. perdant la tête sur un Echaffaut, il (Mr. POPE) auroit dû dire, CELA EST BIEN. A la vue de ses Juges, qui le condamnoient, il auroit encore fallu dire, CELA EST BIEN. A celle de quelques-uns de ces mêmes Juges pris, & condamnés pour avoir fait ce qu'on avoit reconnu BIEN, il auroit fallu s'écrier; REDOUBLEMENT DE BIEN &c.*

286. Le Sophisme de cette objection consiste, en ce que l'on prend cette maxime, *Tout ce qui est, est bien*, dans un sens différent de celui que nous lui donnons. Mr. DE CROUSAZ applique à la conduite des hommes, ce que nous ne disons que par rapport à Dieu (48.). Cela est manifeste; car ni les Leibnitiens, ni Mr. POPE, n'emploient cette maxime que pour justifier les voies de Dieu. Quand nous disons que *tout ce qui est, est bien*; nous reconnoissons, que les hommes sont coupables, & font très-mal, quand ils commettent de mauvaises actions: mais, en même-tems, l'Idée que nous avons de Dieu, nous engage à croire, & à dire, qu'il a très-bien fait de

permettre, que les choses aillent comme-elles vont. Et qui oseroit le nier? Mr. DE CROUSAZ, lui-même, n'en tombera-t'il pas d'accord? Pourquoi donc se récrier si fort contre cette maxime? Il reconnoit lui-même (Comm. p. 153.) que ces mots, *Tout est bien*, ne signifient pas, *Tout est innocent*. Et il avoue (Ibid. p. 132.) qu'ils peuvent recevoir un sens très-beau & très-vrai, qu'il explique dans la même page, & qui revient justement à notre Idée. Il en fait usage en plus d'un endroit: Et voilà comment il trouve à propos de faire son profit d'un système, qu'il décrie cependant, en le déguisant d'une manière étrange, apparemment pour éloigner de lui tout soupçon d'avoir emprunté de Mr. DE LEIBNITZ ce qu'il dit de meilleur dans ses deux Ouvrages. C'est ainsi qu'il observe la Modération, la Charité, & l'Equité, dont il fait tant de parade.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Réponse aux Objections contre l'Harmonie pré-établie.

Première Objection.

287. **V**OIONS maintenant ce que Mr. DE CROUSAZ oppose en particulier à l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*. Il l'attaque en une infinité de manières, & dans cent endroits de ses deux Ouvrages. Mais je croi pouvoir réduire tout ce qu'il dit à cinq Objections principales, que nous allons considérer. La première consiste à soutenir hardiment, que cette Hypothèse n'admet aucune Liberté dans l'Ame: ce dont l'Auteur allègue deux preuves. La première c'est que, dans notre système, toutes les pensées de l'Ame sont excitées, en elle, par des causes externes, & se succèdent inévitablement; nécessairement, & physiquement. Voici ses pa-

340 DÉFENSE DU SYSTÈME

roles; (Ex. p. 17.) Par l'effet d'une autre suite de combinaisons, également nécessaires & inévitables, un Etre pensant éprouve des Idées, des sentimens, des volontés, &c. A la page 33. l'Auteur dit, que les Libertins se sont retranchés dans un système, qui réduit la Liberté à une simple apparence, & la soumet à une nécessité réelle, en attribuant toutes nos déterminations à des causes extérieures, à des enchaînes, à des combinaisons, qui, à chaque moment, font naître les déterminations, dont nous nous croions les Auteurs. Et il est manifeste par ce qui précède, & par ce qui suit, que ce système, dont il parle, est le nôtre. Mais il s'exprime ailleurs sans équivoque. Le Leibnizien, dit-il (pag. 64.) pose en fait, que tout est l'ouvrage de Dieu, que toutes nos actions sont les suites inévitables d'un grand Sic. La même chose à peu près se trouve répétée p. 97. & 204. Et on fait tenir (p. 213.) ce discours à un Leibnizien: Toutes les pensées de ma petite menade sont des chaînes & des ressorts, qui servent à entretenir les mouvemens, & l'ordre de la Totalité. Au commencement du Communisme, Mr. de Crousaz se fait écrire une Lettre, par

par un ami, dont la façon de penser est tout-à-fait digne de la sienne. Cet ami, Dévot, Zélé, s'exprime ainsi: (p. 23. & 24.) *Les Théologiens reconnoissent dans la Liberté de l'homme le fondement du Devoir & de la Moralité. Nos Fatalistes (ce sont les Leibnitiens, que le Dévot, comme Mr. DE CROUSAZ, nomme charitablement ainsi) anéantissent tout net ce fondement: De bouche ils avouent une Liberté; mais, par la définition qu'ils en donnent, elle se réduit à rien. Jamais l'homme ne se détermine lui-même quand il croit se déterminer, c'est illusion & imagination; cette imagination même est l'effet d'une cause extérieure, d'une cause différente de la volonté; elle croit de se déterminer elle-même; parce qu'elle ne s'aperçoit point de la Cause qui la détermine, par une efficace physique, selon eux. Remarquez bien ces dernières paroles. On en trouve d'équivalentes, page 360. où l'Auteur attribue aux Leibnitiens de dire, que les ames sont incapables par leur nature de se déterminer elles-mêmes & dans l'impuissance de ne pas céder à la suite des pensées, qui s'y succèdent physiquement, & inévitablement l'une à l'autre. Il en est au-*
tant:

tant en bien d'autres endroits ; mais il est inutile de les copier tous.

288. Je m'assure, que tout Lecteur attentif jugera, que ces accusations n'ont point besoin de réponse, & qu'il les nommera du nom qui leur convient. Elles contiennent deux choses évidemment contredites, par tout ce que nous avons rapporté du *Système Leibnitien*. La première, c'est que ; suivant Mr. DE LEIBNITZ, *l'ame ne se détermine jamais elle-même ; qu'elle n'est point l'Auteur de ses déterminations.* Nous avons vu, que ce Grand Homme enseigne tout le contraire (144. 237.) & sur tout (238.) En second lieu, on trouve dans ces paroles, *que, suivant le même Philosophe, toutes les pensées ; toutes les volontés de l'ame sont produites en elle par l'action physique des causes externes, & liées ainsi avec les mouvemens des corps :* Et tout le *Système de Mr. DE LEIBNITZ*, mais en particulier l'*Harmonie pré-établie*, est fondé sur ce principe, que non seulement l'*Ame* (144), mais même aucune vraie substance (94), ne peut recevoir la moindre impression, ou action physique des autres substances créées. Pour le coup,

on ne fait plus que penser des raisons, qui peuvent avoir engagé le Célèbre Mr. DE CROUSAZ à avancer de semblables Propositions. On est frappé d'une pareille conduite. Auroit-il écrit contre Mr. DE LEIBNITZ, sans avoir jamais lu un seul de ses ouvrages? Ou un saint zèle lui auroit-il persuadé, qu'il étoit permis, pour la gloire de Dieu & l'intérêt de la Religion, d'imputer hardiment les Doctrines les plus odieuses à un Philosophe, qu'il lui plait de regarder, comme l'Ennemi de cette même Religion; & que tout Lecteur *pieux* l'en croiroit sur sa parole, plutôt que ses yeux & ses oreilles? Il faut bien qu'il ait compté sur cette complaisance du Lecteur, puisqu'il n'a pas daigné appuyer une seule fois ses accusations, en citant les paroles du Philosophe, qu'il attaque. Cependant c'est-là une précaution nécessaire à tout Critique, qui veut éviter le soupçon de rien attribuer injustement à un Auteur. Mr. DE LEIBNITZ s'est plaint fort souvent, de ce que ses Adversaires ne rapportoient pas ses propres paroles. Mais quoi? s'ils l'avoient fait, les Objections seroient tombées d'elles-mêmes.

Ap-

334 DÉFENSE DU SYSTÈME

Appliquons ici ces paroles de la Préface de la *Théodicée* (p. m. 39.) „ J'avois „ envoyé une Réponse à Paris, qui fait „ voir, qu'il (le P. LAMY) m'a attribué „ des sentimens, dont je suis bien éloigné; comme a fait aussi depuis peu „ un Docteur de Sorbonne Anonyme „ sur un autre sujet. Et ces méfentendus auroient paru d'abord aux yeux „ du Lecteur, si l'on avoit rapporté „ mes propres paroles, sur lesquelles „ on a cru se pouvoir fonder.”

289. S'il s'étoit contenté de dire simplement, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, les pensées se succèdent dans l'Ame, *physiquement & nécessairement*, l'Objection ne seroit pas fondée non plus; mais, au moins, seroit-elle plus digne du nom d'Objection, & elle mériteroit un éclaircissement. Rien ne se fait *physiquement* dans l'Ame; le terme est impropre, appliqué à un Esprit. Nous avons assez expliqué ci-dessus (151-162) la manière, dont les pensées se succèdent dans l'Ame; Et, quand nous avons dit, qu'elles sont liées les unes aux autres, & s'entraînent au développement, il ne faut pas beaucoup d'attention pour voir, que nous

nous ne parlons pas d'une liaison matérielle, ni d'une action mécanique. Car on ne doit pas se figurer les pensées, comme des substances existantes dans l'Ame. Voici de quelle manière il faut entendre cette liaison des pensées. Il est manifeste qu'en tout Agent, qui a en lui-même le principe de ses actions, c'est son état présent, ou la manière dont il est disposé, qui détermine l'action qu'il va produire; ou, ce qui est la même chose, le changement qui va se faire en lui, son état suivant. L'Ame est un Agent de cette nature. Donc c'est son état présent, qui détermine celui qui suit. Mais les modifications de la Substance, sont ce qui spécifie, ce qui détermine, son état; & les perceptions, les pensées, les volontés de l'Ame, en un mot tout ce qui se passe en elle, sont des modifications de sa substance. Donc ce sont ces perceptions, ces pensées, &c. qui déterminent l'état suivant de l'Ame, c'est-à-dire les pensées qu'elle produira dans cet état; Et c'est ce que nous entendons en disant, que les Idées, ou les pensées, naissent les unes des autres. Mr. DE CROUSAZ reconnoît (Com. pag. 164.) que
 nos

156 DÉFENSE DU SYSTÈME

nos idées naissent l'une, de l'autre & naissent aussi de nos sentimens. Pour ce qui est en particulier des Volitions, des Déterminations de l'Ame, nous avons assez fait voir, comment elle les produit librement, (130, 131.) Mais personne ne prétendra sans doute, que les perceptions des Objets, les *sensations*, soient produites en nous par un acte de notre volonté. Cependant nous avons montré (161), que la Liberté a encore sur ces perceptions un pouvoir indirect. Il est donc manifeste, que, dans notre explication, nous n'attribuons rien à l'Ame qui sente le *Physique*.

290. Mais le Censeur de Mr. PORE ajoute, que toutes ces pensées, toutes ces déterminations de l'Ame, lui arrivent, suivant Mr. DE LEIBNITZ, nécessairement, puisqu'elles sont une suite de sa Constitution. Nous avons prévenu cette difficulté (179), où nous avons montré la différence qu'il y a entre ce qui est *naturel*, & ce qui est *nécessaire*. Selon nous, tout ce qui se fait dans l'Ame, toutes ses opérations, se font *naturellement*; c'est-à-dire qu'il est conforme à sa Nature de les produire. Et qui pourroit

roit le nier ? Ne seroit-il pas très-absurde de dire , qu'un Agent n'opère point en vertu & en conformité de sa nature ; que son action n'est point une suite de ses dispositions , ou de sa constitution ; qu'elle n'a rien de commun avec elles , & pourroit être tout aussi bien l'effet de dispositions tout opposées ? Mais de ce que les Opérations de l'Ame lui sont naturelles , il ne s'ensuit point qu'elles soient nécessaires (voiez §. 179.)

291. Voici la seconde manière , dont Mr. DE CROUSAZ entreprend de prouver , que l'Harmonie pré-établie détruit la Liberté. *S'il arrive* , dit-il (Com. pag. 315.) *à des hommes de prendre le contrepied de ces maximes , & de s'abandonner à des penchans tout opposés , que feront-ils en cela , qui soit digne de haine & de punition , s'il est vrai que les machines de leurs Corps soient tellement enchaînées dans celles de l'Univers , qu'elles se trouvent nécessairement entraînées à tous les mouvemens qu'elles reçoivent , & qu'elles donnent : si , enfin , pour accompagner ces Machines corporelles , la cause première & souveraine a précisément choisi de donner l'existence à des substances , qui penseroient , & voudroient , inévitablement , d'une manière*

358 DÉFENSE DU SYSTÈME

nière conforme à tout ce qu'il arriveroit à ces Machines de prononcer, ou de faire?

292. Cet exposé n'est point du tout conforme à notre Système ; &, à peine y a-t'il un mot, qui ne méritât d'être relevé. Nous ne disons point, que les Corps s'entraînent réellement l'un l'autre (94.) Leurs mouvemens ne sont pas non plus nécessaires absolument. (215). Il semble aussi, que le Critique de Mr. POREVEUILLE insinuer, que, selon Mr. DE LEIBNITZ, Dieu a créé tout exprès les Ames de telle ou telle façon à cause des Corps. Mais ce Philosophe enseigne tout le contraire ; L'Ame & le Corps n'ont point été formés exprès, ou accommodés l'un à l'autre ; ils ont été joints ensemble, parce que leurs Idées se sont trouvées propres à former un tout parfaitement harmonique (172). Enfin les *Leibnitziens* ne disent point, que nos Ames pensent & veulent inévitablement de telle façon. Ils reconnoissent qu'elles veulent très-librement ; mais ils croient, que toute la suite de leurs pensées, & de leurs volontés, est parfaitement connue à Dieu : en sorte qu'il ne peut y être trompé. Mais arrêtons nous à l'Idée principale, que

paroles renferment. Mr. DE CROUSAZ veut inférer, que nos actions ne sont pas libres, de ce que nos volontés ne peuvent manquer de s'accorder avec les mouvemens du Corps, qui sont réglés & déterminés d'avance, & qui ne peuvent plus être changés. Nous avons répondu amplement à cette Objection dans notre première Partie (181. suiv.) Dieu a prévu les libres déterminations de l'Âme, & il a réglé les mouvemens du Corps en conséquence. Il est vrai que ces mouvemens, aussi bien que les volontés, qui y répondent, sont déterminés, dès le commencement des choses; mais cela ne fait qu'une *Certitude*, qui ne change point la nature de l'événement (248), ou une *Nécessité Hypothétique* (219) qui ne peut nuire à la Liberté (255).

293. Mais, dit Mr. DE CROUSAZ (Exam. pag. 39.) *l'Harmonie pré-établie* demande absolument, que les âmes soient *inévitablement déterminées à penser, à faire naître, ou à recevoir des idées, des sentimens, des volontés, conformément à ce qui se passe inévitablement dans la machine du Corps, sans quoi une âme libre est incapable de disposer de ses volontés; &, pendant*

*dant que la machine de son corps poignarde-
 roit un autre corps, elle pourroit ne rouler
 chez elle, que tendresse, & affection, &c.
 L'Harmonie pré-établie ne demande point,
 que les Opérations de l'Ame soient iné-
 vitablement déterminées, & qu'elle ne
 puisse pas disposer de ses volontés : Il
 suffit, que toutes ces Opérations futures
 de l'Ame, & la manière, dont elle dispo-
 sera librement de sa volonté, soient cer-
 tainement connues à Dieu, pour qu'il
 puisse la joindre à un Corps capable de
 répondre à tous ces états différents dans
 la plus parfaite exactitude, & d'exécuter
 ponctuellement toutes ses volontés. Le
 ridicule contraste, dont parle Mr. DE
 CROUSAZ, n'arrivera certainement ja-
 mais, quoique l'Ame soit libre ; parce
 qu'il est impossible que Dieu se trouve
 trompé. Que répondroit le savant Pro-
 fesseur à un Juif, qui lui diroit, Pourquoi
 blâmez-vous tant nos Pères, qui ont cruci-
 fié votre Sauveur ? Il faut bien, qu'ils fussent
 inévitablement destinés à le faire ; sans quoi
 il auroit pu arriver, que Dieu auroit en vain
 envoyé son fils au Monde, pour vous racheter
 de vos péchés. Nos Pères auroient pu dispo-
 ser de leurs volontés, combler d'honneurs
 Jé-*

Jésus-Christ, au lieu de le crucifier ; & ainsi les Prophéties n'auroient point été accomplies. Il le feroit taire sans doute, en lui répondant, que Dieu peut connoître certainement l'avenir, sans que cette Certitude bannisse la Contingence, & la Liberté des actions des hommes ; Mais, par cette réponse, il renverseroit, en même-tems, l'Objection qu'il fait ici aux Leibnitiens.

Seconde Objection.

294. La seconde Objection est prise du Concours de Dieu aux actions des hommes, que Mr. DE CROUSAZ trouve trop grand dans le Système de l'*Harmonie pré-établie*. Voici ses paroles (Ex. p. 115, 116.) *Dieu, qui a prévu quels seroient les mouvemens du Corps, que les hommes désirent de tems à autre, a tellement formé la Machine du Corps humain, qu'en vertu de sa Structure, & en vertu de l'opération des Etres, qui agissent extérieurement sur elle, elle fait, par elle même, des mouvemens conformes à la volonté de l'Ame. De là il suit évidemment, que toutes les pensées extravagantes, qui naistroient dans les Ames, tous*

Q les

362 DÉFENSE DU SYSTÈME

les Jugemens faux, tous les raisonnemens absurdes, tous les desirs impurs, injustes, abominables, monstrueux, cruëls, blasphématoires, tous ces actes qui naîtroient dans les ames, à la suite les uns des autres, l'Être Éternel a si habilement construit l'Univers entier, & en particulier les Corps humains, que chacun, en son tems, & à point nommé, auroit des mouvemens conformes à la volonté d'une certaine Ame. Que, dans la suite des Siècles, on verroit paroître des Machines, qui exécuteroient exactement toutes les horreurs de l'Inquisition; l'Univers étoit préparé, dès le Commencement de sa Construction, à faire paroître sur son grand Théâtre de telles Machines, & Dieu a prêté son grand Art à l'exécution de ces abominables volontés.

295. Remarquons d'abord sur cette Objection, qu'elle n'a pas plus de force, ou même qu'elle en a moins, contre notre Système, que contre tout autre. Si Mr. DE CROUSAZ étoit pour les Causes Occasionelles, il ne l'auroit pas proposée; car ce Système y est plus exposé qu'aucun autre, comme nous l'avons observé (139). Mais, s'il est pour l'*Influence Physique*, comme il y a bien de l'apparence, il sera toujours obligé de convenir, que c'est
Dieu

Dieu lui-même, qui a donné à l'âme le pouvoir de mouvoir le Corps, avec tant d'Art & de Justesse, que l'Âme peut le faire agir à son gré, & s'en servir pour exécuter toutes ses volontés. De sorte qu'on pourra objecter de même à notre savant Adversaire, que *Dieu a prêté son grand Art à l'exécution de ses abominables volontés*; & lui appliquer ensuite, l'apre-censure, dont il régale ici les *Leibnitien*s. La véritable réponse, que les Partisans de chaque Système peuvent faire, c'est que tout le mal consiste dans la mauvaise volonté de l'Âme, à laquelle Dieu n'a point de part, & que l'action même du Corps n'a rien de *Moral*. Mais le Système de Mr. DE LEIBNITZ a, même sur cette question, un grand avantage sur les autres. Il porte, qu'il doit y avoir une parfaite harmonie entre l'Âme & le Corps, & même, entre toutes les parties de l'Univers; que tout y est lié, & tend au plus grand bien; & ainsi il fait voir, que Dieu a eu de grandes & de sages raisons, pour ne pas empêcher que les volontés des substances intelligentes, quoique souvent mauvaises en elles-mêmes, n'eussent leur exécution. Le Cér-

lèbre Auteur de ce Système a déjà remarqué, dans sa réponse au P. LAMY (a), „ que la Sagesse de Dieu paroît mieux „ dans le Système de l'Harmonie, où „ tout est lié par des raisons prises de la „ nature des choses, que dans celui des „ occasionelles, où tout est forcé par „ un pouvoir arbitraire. ”

Troisième Objection.

296. En troisième lieu, Mr. DE CROB-
SAZ nous objecte, que, dans notre Sy-
stème, les Corps deviennent absolument
inutiles. *De quel usage*, dit-il (Com.
pag. 365.) *sont toutes ces Machines cor-
porelles, qu'on appelle des Corps humains.*
Leur existence ne peut pas être regardée
comme un bien pour elles, puisqu'elles n'en
savent rien. Font-elles quelques impressions
sur les substances qui pensent? aucune dans
ce Système. Les regarderons nous comme
des sujets, sur lesquels ce qui pense déploie
son

(a) Supplément du Journal des Savans. Juin, 1709.

son activité? Cela encore ne se peut point, suivant les règles du Système.

297. C'est un bonheur qu'ayant en tête un Adversaire, aussi redoutable que **MR. DE CROUSAZ**, il ait assez souvent la bonté de nous fournir lui-même les réponses à ses difficultés. Ici il propose une Objection comme invincible, & bien-tôt il en donnera la Solution, s'il ne l'a donnée d'avance; tant son imagination est vive & féconde! Nous en avons déjà vu quelques exemples: En voici un nouveau. On vient de lire l'Objection, voici la réponse, que l'Auteur nous avoit fourni d'avance (Comm. p. 42.) *son intelligence infinie a trouvé à propos de donner l'existence à des Créatures, qui répondissent à l'infinie diversité de ses Idées. Il a formé des Créatures insensibles, qui existent; sans le savoir; &c.* Voilà, en effet, l'une des raisons, pour lesquelles on peut croire que les Etres matériels ont été créés. Mais ils ont d'autres usages encore. Et premièrement, ils sont des objets, sur lesquels les Etres intelligens exercent leur faculté de raisonner. Quelque Système que l'on suive, on pose en fait que l'Âme a une perception des

Corps, & qu'ils lui fournissent la matière d'une infinité de raisonnemens, & le moïen de cultiver, & d'étendre la force de son Entendement. Voilà donc un usage constant & reconnu : Mais qu'importe à cet usage la manière, dont l'Ame apperçoit les Corps ? Il est très-indifférent à cet égard, de quelle façon on explique cette perception, pourvu qu'on en reconnoisse la réalité. En second lieu, puisque Dieu a créé des Ames ; qui ont des perceptions confuses, il falloit bien qu'il y eut dans l'Univers quelque chose, qui répondit à ces perceptions, & qui en contint la raison : car, dans nôtre Syllème, il faut que tout ce qui existe ait quelque part sa raison suffisante (13) ; Et, en particulier il falloit que l'Ame fut unie à un Corps Organique, qui contint la raison de la perception particulière, qu'elle a de l'Univers ; car elle se le représente dans le point de vue de ce corps organique. Je prie le Lecteur de relire ce que nous avons dit sur ce sujet (193.), qui suffira pleinement à lever la Difficulté, que nous examinons.

Qua-

Quatrième Objection.

298. En voici une quatrième, qui est à la suite de la précédente (Com. pag. 365. 366.) *Ce n'est pas tout, continue Mr. DE CROUSAZ, quand cette substance qui pense, que j'appelle moi, seroit le seul ouvrage du Créateur, ses idées, ses sentimens, ses volontés se succèderoient l'une à l'autre, tout comme il leur arrive de se succéder. Desorte que n'ai aucun moyen de m'assurer qu'il y ait, au dehors de moi, ni des Corps, ni des Etres qui pensent; Tout ce qui se passe en moi y naît, & s'y fait sentir sans leur secours, par une suite inévitable d'illusions & d'imaginations.*

299. Cette même Objection fut proposée, en forme de doute, avant que *l'Examen* parut, dans le Journal Helvétique (a); & on ne l'avoit publiée, que dans la vue de s'assurer de la véritable réponse que l'on y peut faire, & d'obtenir par ce moyen quelques éclaircissements, de la part de ceux qui étoient mieux

(a) Septembre, 1737.

mieux instruits du système, que l'Auteur de l'Objection ne pouvoit l'être alors. Mr. BE'GUELIN, dont les Lumières, sur tout en Philosophie, & dans les Mathématiques, sont fort au-dessus de son âge, y répondit très-judicieusement (a), que, si l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*, en elle-même, nous laissoit dans le doute sur l'existence des Corps, les autres parties de la Philosophie *Leibnitienne* y suppléeroient abondamment. En effet, le principe de la raison suffisante satisfait pleinement à la Difficulté. Puisque l'Ame a des perceptions confuses, qui lui représentent son propre Corps, &, par rapport à lui, tout l'Univers; il faut bien que ces objets existent, comme nous venons de l'observer (297); sans quoi les perceptions confuses de l'Ame n'auroient pas leur raison suffisante dans la Nature des choses. Quand Mr. DE CROUSAZ dit, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, quand une Ame seroit le seul ouvrage du Créateur, ses idées, ses sentimens, ses volontés se succédroient l'une à l'autre.

(a) Même Journal, Janvier, 1738.

L'autre, tout comme il leur arrive de se succéder : il se fonde apparemment sur ces paroles de ce Grand Philosophe, que nous avons rapportées ci-dessus (142), „ les perceptions, ou expressions des „ choses externes, arrivant à l'Ame à „ point nommé, en vertu de ses propres Loix, comme dans le Monde „ à part, comme s'il n'existoit rien „ que Dieu, & elle, &c.” Mais il est aisé de voir, que Mr. DE LEIBNITZ veut seulement dire par-là, que les choses externes ne contribuent point physiquement, & comme causes efficientes, à faire naître les Idées dans l'Ame, enforte qu'elle pourroit les avoir, quand même les Corps n'existeroient point. En un mot, quand il dit, que ces mêmes perceptions arrivent à l'Ame indépendamment des Corps, il l'entend à l'égard des Causes finales, comme il seroit aisé de le justifier par une infinité de passages, & en particulier par celui que nous avons rapporté (193). L'Ame a en elle le principe de tout ce qui lui arrive; elle ne reçoit rien des êtres externes; & par là, on peut dire, qu'elle pourroit avoir les mêmes

Q s per-

perceptions, quand il n'existeroit rien que Dieu & elle. Mais, comme Dieu ne fait rien sans raison, il ne donneroit pas à l'Ame cette Nature représentative, qui lui produit la perception des choses matérielles, s'il n'y avoit rien au dehors, qui répondît à ces perceptions, & qui montrât la raison pour quoi elles doivent être telles dans l'Ame. Car nous tenons, quoi qu'en dise Mr. DE CROUSAZ, que Dieu ne veut pas nous jeter dans une suite perpétuelle d'illusions, dont nous n'aurions aucun moyen de nous tirer. Remarquez que, dans quelque système que ce soit, même dans celui de l'*Influence physique*, il faut employer à peu près les mêmes raisonnemens, pour établir solidement l'existence des Corps contre les *Iddalistes*; à moins qu'on ne voulût soutenir, qu'il seroit absolument impossible, & contradictoire, que l'Ame reçût, même par l'opération de Dieu, une Idée dont l'objet n'existeroit pas. Mais ce seroit là une décision, qui ne convaincroit personne, & qui trouveroit fort peu de partisans.

Cinquième Objection.

300. Venons enfin à une Cinquième Objection, que Mr. DE CROUSAZ fait extrêmement valoir, & qu'il tourne sous vingt faces différentes: il n'est pourtant pas le premier qui l'aît proposée: Elle se trouve aussi dans le même Journal Helvétique, à la suite de celle que nous venons d'examiner. Et l'on peut voir aussi la manière, dont Mr. BE'GUELIN y a répondu. Notre Célèbre Adversaire l'applique à bien des Cas différens, mais il suffit d'en considérer un, ou deux; tous renferment la même Difficulté. Voici donc l'Objection; (Comm. pag. 356.) *Ce Système renverse tout ce dont les Physiciens conviennent en matière de Phénomènes; c'est que, pour en donner des explications recevables, il faut nécessairement faire comprendre, que les effets sont proportionnés aux causes, qu'on leur assigne. Or c'est une maxime, dont le système s'éloigne infiniment. Je n'en veux alléguer, qu'un exemple. Cependant il en allègue sept, ou huit, tout de suite. Mais ce sera bien assez d'en copier quelques-*

uns des derniers. Ils se trouvent pag. 361. & 362. Si j'étois à Paris, & qu'en traversant le Pont-neuf, certaines Machines chantassent des vers, ce qui se passeroit sur le Pont-neuf ne parviendrait nullement à faire impression sur moi, substance pensante; mais cette substance, par une enchainure également inévitable, deviendrait un très-mauvais Poëte, & un très-chetif Musicien. A l'Opera ce seroit tout autre chose; je me trouverois tout d'un coup Poëte & Musicien accompli, sans que, ni moi, ni les Acteurs, y eussent contribué: car les Acteurs peuvent bien faire impression sur mes yeux, & sur mes oreilles; mais ces impressions, suivant le Système; ne sauroient agir sur ce qui pense. Au Théâtre François, je pleurerois, je penserois comme Voltaire; Au Théâtre Italien je rirois, je sentirois naître en moi des Idées. Assis dans l'Académie, je ne recevrois aucune instruction de mes savans Confrères, & je m'imaginerois seulement leur devoir ce qui naîtroit en moi, sans leur secours; & enfin, lors que, par l'enchainure, qui règne entre les Corps, j'aurois l'honneur d'être admis à l'entretien des premières Têtes de l'Univers, il se trouveroit, que la Substance, qui pense en moi,

moi, & que j'appelle moi, par une succession d'idées, qui se sont passées en elle, parviendrait à un degré de génie & d'élévation, dont je ne l'aurois jamais cru capable, mais qui malheureusement finiroit, dès que j'aurois pris mon congé.

301. J'avoue, que, si nous disons, que ces Vers, cette Musique, ces sublimes Idées des premières Têtes de l'Univers sont dues uniquement à la substance pensante de notre Célèbre Adversaire, il n'y auroit point de proportion entre la cause & les effets, dans notre système. Mais nous sommes très-éloignés de penser ainsi; &, pour le faire comprendre, remarquons premièrement, que l'Ame a la faculté de se représenter l'Univers, par rapport à son Corps Organisé (148.), & qu'elle a aussi, par sa propre nature, des perceptions de tout ce qui se fait dans son Corps (163), contre ce que Mr. DE CROUSAZ nous attribue de dire. Cette représentation, qui se fait dans l'âme, sans l'action des Etres externes, fait le même effet & les mêmes apparences, que si elle étoit excitée en elle par l'influence physique du Corps (149);

Q. 7

pour-

pourvu que l'on convienne du fait, le *quomodo*, la manière, dont cette perception naît à l'Ame, ne fait rien à l'explication des phénomènes qui en résultent; on doit les expliquer, comme on le feroit dans l'Hypothèse de l'Influence physique, de même que nous expliquons les phénomènes, qui s'observent dans les corps, sans recourir aux premiers Elémens (128); parce qu'il ne convient pas, pour la pratique, & l'usage ordinaire, de pousser l'Analyse, dans tous les cas particuliers, jusques aux premiers principes (Ibid.). Cela posé, les cas, que Mr. DE CROUSAZ propose, doivent s'expliquer dans notre Systême, de la même manière, que dans tout autre. Il faut considérer, comment l'on apprend à lire, comment l'on parvient à savoir une Langue. L'Ame apperçoit les Sons de la voix, ou les Caractères d'un Livre; que ce soit par l'influence de son corps, par l'impression immédiate de Dieu, ou enfin par sa propre nature, qui est représentative de l'Univers, cela revient au même: il suffit qu'elle les apperçoive. Ces sons, ni ces caractères, ne
signi-

signifient rien par eux-mêmes, leur signification est arbitraire : Mais, dès que, par l'usage, & à l'aide des circonstances, on est parvenu à connoître le sens, que les hommes y ont attaché, on ne les apperçoit pas plutôt, que leur représentation fait naître, dans l'Ame, des Idées qui y répondent, suivant l'institution une fois réglée entre les hommes. J'espère, que cet éclaircissement satisfera pleinement un Lecteur attentif; & je le prie de s'en souvenir, car nous y renverrons souvent Mr. DE CROUSAZ, qui répète cette même Objection, en plus de vingt endroits de ses deux Ouvrages,

CHAPITRE SIXIÈME.

*Où l'on examine en détail le premier
Ouvrage de Mr. DE CROUSAZ.*

302. **N**ous avons répondu en general aux principales Objections de Mr. DE CROUSAZ; & je ne croi pas, qu'il y ait rien, dans ses Livres, de bien important contre le Système Leibnitien, qui

qui ne revienne pour le fond à l'une, ou à l'autre, des difficultés, que nous avons examinées. Cependant il ne fera point inutile de parcourir, les deux *Examens*. Outre que nous aurons occasion d'examiner quelques raisonnemens particuliers, il est bon de parer aux Illusions, qui pourroient venir de la variété, vraiment poétique, avec laquelle notre éloquent Adversaire habille ses Difficultés. Il les déguise sous toutes sortes de figures. Tantôt c'est un grave Théologien qui parle, un Prédicateur foudroiant, un Dévôt aigre & zélé. Tantôt c'est un Poète, mais un Poète comique, burlesque, bouffon. Rarement, ou jamais, c'est un Philosophe. Mr. DE CROUSAZ n'a pas jugé, que les *Leibnitiens* fussent dignes, qu'il les attaquât sous ce Personnage. Il se joue d'eux, comme un nouveau Protée; il prend toutes sortes de figures; & si vous voulez le combattre,

Tum variæ illudent species atque ora ferarum:

Eiet enim subito sus horridus, atraque tigris.

Squa-

*Squamosusque draco, & fulva cervice
leæna :*

*Aut acrem flammæ sonitum dabit ; atque
ita vinculis.*

*Excidet, aut in aquas tenuis dilapsus
abibit. (a).*

Mais essayons de vaincre ces ruses, sous
les auspices, & par les conseils de notre
grand Maître en Philosophie ;

*Sed quanto ille magis formas se vertet in
omnes,*

*Tanto Gnate magis contende tenacia vin-
cla. (b)*

Tenons, s'il se peut, notre habile Ad-
versaire, ferré par les noeuds d'un rai-
sonnement exact, & rigoureux. Nous
l'obligerons peut être à quitter tous ces
vaines figures, & à raisonner en Philo-
sophe.

— Il

(a.) Virgil. Georg. L. IV. vs. 406. — 410.

(b.) Ibid. vs. 411, 412.

*Ille sua contra non immemor artis ,
Omnia transformat sese in miracula re-
rum ,
Ignemque , horribilemque feram , flu-
viumque liquentem .
Verum , ubi nulla fugam reperit fallacia ,
victus
In sese redit , atque hominis tandem ore
locutus &c. (a)*

303. Je suppose , que le Lecteur aura en main les deux Ouvrages de Mr. DE CROUSAZ , & je me contenterai de citer les pages. Il seroit trop long , & trop ennuyeux , de rapporter , en entier , tous les passages , qui regardent Mr. DE LEIBNITZ , ou ses Partisans. Commençons par l'Examen de la Traduction en prose de l'*Essai sur l'Homme*. L'Auteur débute , par assurer son Ami , & , en même-tems , le public , qu'il est ennemi de l'Esprit de Critique. Dès ma jeunesse , dit-il (pag. 1. 2.) j'ai senti un grand éloignement pour cet esprit-là , le nom m'en est déjà odieux ; mon premier penchant va à ac-
quie-

(a) Ibid. vs. 440 — 444.

quiescer à ce qu'on me proposa. J'ai toujours besoin d'effort, pour me résoudre à une objection; & ce n'est que par la crainte de me tromper, & d'engager ensuite les autres dans l'erreur, que je me détermine à examiner. Voilà certainement de beaux sentimens. Mais, sans parler du peu de nécessité, qu'il y avoit de publier cette Critique du beau Poëme de Mr. POPE, je ne sai comment on pourra allier cette grande Modération, avec l'animosité, que Mr. DE GROUSAZ fait paroître contre Mr. DE LEIBNITZ, & ses Partisans. Si l'on est si fort ennemi de la dispute, pourquoi mêler les Philosophes dans un Ouvrage, où ils'agissoit seulement d'examiner un Poëme, dans lequel le Poëte ne parle, ni de Mr. DE LEIBNITZ, ni de sa Philosophie? Que dis-je, les y mêler? Pourquoi, à l'occasion de quelques expressions fort équivoques, s'attacher presque par tout à déclamer contre les Philosophes, & perdre le Poëte de vue? Un Ennemi de la Dispute, s'il est appelé à discuter une matière, se borne à raisonner; il n'attribue rien à un Auteur, sans des preuves authentiques; mais surtout, il ne se permet jamais les Invectives.

ves & les Injures. Nous verrons, si le savant Critique de Mr. POPE a observé ces Règles.

304. Il veut (pag. 13.) que ces paroles de Mr. POPE : *Il est donc évident, que, dans les divers degrés de la vie & des sens, il doit y avoir quelque part un Être tel que l'homme*; il veut, dis-je, que ces paroles soient tirées du Système de Mr. DE LEIBNITZ. Mais il est aisé de voir, qu'il prend l'occasion aux cheveux, pour tomber sur ce Système. Ces paroles peuvent être prises de bien d'autres Systèmes de Philosophie; & le Savant Mr. BOURGUET a fait voir à Mr. DE CROUSAZ, d'où elles sont tirées, comme nous l'avons remarqué (1. Not. a). Quelques Philosophes Scholastiques ont, déjà enseigné, que, si l'homme n'existoit point, il y auroit dans la Nature un défaut qu'ils appelloient *vacuum formarum*. Et, quand Mr. DE CROUSAZ lui-même dit (Comm. pag. 42.) que *l'Intelligence infinie de Dieu a trouvé à propos de donner l'Existence à des Créatures, qui répondissent à l'infinie diversité de ses Idées*; cela ne revient-il pas dans le fond à dire, qu'il doit y avoir quelque part un Être tel que l'hom.

l'homme ; puisque Dieu avoit l'Idée de cet Être ? Cependant il trouveroit fort mauvais, qu'on voulût inférer de ces paroles, qu'il est *Leibnitien* : Mais poursuivons.

305. Le Savant Critique promet (pag. 14.) qu'il va tracer une *Idée sincère* du *Système Leibnitien*. Voïons comment il tient parole. Premièrement, il évite (pag. 15.) de dire, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, Dieu a créé le Monde par un choix libre, quoi que fondé sur la Sagesse, & sur la Bonté : Il se borne à dire, que Dieu a été déterminé, non par contrainte, non malgré lui, mais avec une pleine & inévitable acquiescence. Insinuant par-là, que Mr. DE LEIBNITZ, ne reconnoit dans la détermination de Dieu, qu'une simple *Spontanéité*. Il ajoute, que, suivant le même *Système*, il falloit que tout ce qui se passe dans le Monde y arrivât *immanquablement & nécessairement*. Surquoi il ne fait point difficulté de donner hardiment aux *Leibnitien*s le nom de *Fatalistes*. Nous avons assez repoussé l'accusation, en répondant aux *Objections première, troisième & quatrième*, contre le *Système en général*. Mais je ne

ne puis m'empêcher de remarquer encore ici, qu'il est fort surprenant que Mr. DE CROUSAZ, sans alléguer une seule preuve, attribue hautement & comme une chose hors de doute, & sans conteste, un Dogme aussi odieux, que celui de la Fatalité, à un Philosophe, qui a toujours constamment déclaré, qu'il en étoit très-éloigné; & même qui l'a combattu avec succès.

„ Je suis très-éloigné dit Mr. DE LEIB-
 „ NITZ (Théod. §. 67.), des sentimens
 „ de BRAND WARDIN, de WICLEF,
 „ de HOBBS, & de SPINOSA, qui en-
 „ seignent, ce semble, cette nécessité
 „ toute Mathématique, que je croi
 „ avoir suffisamment réfutée, & peut-
 „ être plus clairement qu'on n'a coutu-
 „ me de faire.” Et il dit, en particulier,
 sur la Liberté humaine: „ Je suis d'opi-
 „ nion, que notre volonté n'est pas seu-
 „ lement exemte de la Contrainte,
 „ mais encore de la Nécessité.” (Théod.
 §. 34.) Des déclarations expresses d'un
 Grand-Homme, qui s'est acquis à juste
 titre l'estime & l'admiration de toute
 l'Europe, méritoient bien, qu'on ne lui
 attribuât point, sans les plus fortes preu-
 ves,

ves, des sentimens absurdes, ou odieux ; & que Mr. DE CROUSAZ eût pour lui les mêmes égards, que pour Mr. POPE, à qui il ne voudroit pas faire du tort, en lui imputant des sentimens, dont il est peut être fort éloigné (pag. 14). D'où vient la différence du procédé de Mr. DE CROUSAZ envers ces deux savans ? Mr. DE LEIBNITZ est Grand Philosophe, Mr. POPE est Grand Poète ; & Mr. DE CROUSAZ se pique d'être grand Philosophe, & non d'être Poète : Mr. POPE est plein de vie ; Mr. DE LEIBNITZ ne vit plus : souvent de certaines raisons font manquer cette sentence d'Ovide, Amor. L. I. El. ult.

Pascitur in vivis Livor : post fata quiescit.

306. Mr. DE CROUSAZ continue à exposer le Système, suivant lequel, dit-il (pag. 15.) le Monde est une immense machine, composée d'une infinité d'autres, qui tiennent toutes l'une à l'autre, &c. C'est ne pas entendre le Système de Mr. DE LEIBNITZ, ou ne vouloir pas l'exposer tel qu'il est. Nous avons vu (94.) que

que les substances ne se contraignent point, ne s'entraînent point l'une l'autre, & ne sont pas liées physiquement; si elles paroissent agir l'une sur l'autre, & céder aux impressions apparentes les unes des autres, c'est par un effet de l'accord, & de la parfaite harmonie, qui est entre elles (101. 102. 196.) Nous avons réfuté ci-dessus (277.) la suite de ce paragraphe.

307. Notre Célèbre Adversaire poursuit sur le même ton, & avec la même fidélité, en disant (pag. 16.); que dans le *Système Leibnitiën*, les Esprits sont des espèces de machines. Qui dit machine, de quelque genre qu'on la suppose, dit un Être Composé: Et notre *Système* porte expressément, que tout Esprit qui est une substance parfaitement simple & indivisible (57. 144.). Cependant Mr. DE CROUSAZ attribue constamment aux *Leibnitiëns* cette notion de l'Âme, qui la représente sur le pié d'une Machine. Après avoir répété (pag. 16. & 17.) la même erreur, que nous venons de relever sur la liaison des Corps entre eux; il ajoute *en même tems*, que le Corps parvient à son dernier développement.

loppement) & par l'effet d'une autre suite de Combinaisons, également nécessaires & inévitables, un Etre pensant éprouve des Idées, &c. Nous avons réfuté cette imputation (287. suiv.) en faisant voir comment les pensées naissent, & se succèdent dans l'Ame. Quant à la Comparaison de deux Horloges, dont il fait mention à la fin de la page 17. Mr. DE LEIBNITZ a déclaré assez souvent, qu'il ne l'emploioit, que pour marquer simplement l'exactitude, avec laquelle l'Ame & le Corps s'accordent, sans que l'un influe sur l'autre physiquement: „Je n'ai comparé l'Ame avec une Pendule, dit-il, dans sa réponse à Mr. BAYLE (a), qu'à l'égard de l'exactitude réglée des changemens, qui n'est même qu'imparfaite dans les meilleures Horloges, mais qui est parfaite dans les Ouvrages de Dieu.”

308. La page 18. contient la même objection, que nous avons réfutée (301): L'Auteur prétend, que, dans notre système, les hommes ne sont pas les causes

(a) Hist. des Ouvr. des Savans 1698. Juillet, Art. V.

les des actions qu'on leur attribue. S'il entend qu'ils n'en sont pas les causes efficaces, nous l'accordons. Mais il suffit, qu'ils en soient les causes finales; que leur influence soit Objective, en tant que Dieu a réglé les choses en conséquence de leurs volontés, pour que ces actions leur puissent être légitimement attribuées (189). Cette observation nous fournit le moyen de répondre à ce que le savant Critique ajoute (pag. 19.) Nous avouons, qu'il est physiquement possible, que, dans une Planète, où il n'y auroit que des Corps semblables aux nôtres, sans Âmes, formés par l'Art infini du Créateur, on imprimât des Livres, &c. Et qui peut le nier? Le moindre insecte, la moindre plante renferme plus d'Art, que l'Enéide de Virgile. Mais, quoique cet événement soit Physiquement possible, il n'arrivera point, parce que Dieu ne fait rien sans raison, & qu'il ne dispose nos Corps à parler, à imprimer, que pour répondre aux Idées & aux volontés de nos âmes. L'Univers doit renfermer autant d'Espèces différentes, que la Perfection & la Sagesse de Dieu en exigent. Mais il ne sembleroit pas

pas de-là, qu'il doive renfermer aussi des Espèces ridicules & contraires à la raison. Nous avons fait voir, pourquoi il ne doit point y avoir d'Ame semblable à la nôtre, ni même d'Esprit créé, entièrement dégagé de la matière (193). Ces objections sont bonnes pour des turpitudes, & pour en imposer à un Lecteur peu attentif; mais on aura peine à faire comprendre, que cette méthode soit digne d'un Philosophe.

309. L'Auteur ne peut pas se lasser de repeter son Objection favorite contre l'*Harmonie pré-établie*; elle lui fournit un champ libre, pour exercer son imagination vive & féconde. Elle revient (pag. 20. & 21.) C'est toujours, sous un autre exemple, la même que nous venons de voir à la pag. 1. & qui a été examinée ci-dessus (301.) Nous avons averti, que nous renverrions souvent à cet article. Le ridicule, que Mr. DE CROUSAZ prétend jeter sur notre Système tombera entièrement, si l'on fait attention à cette remarque, que nous avons citée plusieurs fois; savoir, que la faculté, que possède l'Ame, de se représenter l'Univers par rapport à son Corps, produit le

même effet, & les mêmes apparences, que si elle recevoit des Objets externes, des impressions réelles & physiques, par le moien des Organes de son Corps (149.) Mr. DE CROUSAZ dit (pag. 20.), que ce projet de l'Ame d'un Architecte *demurerait sans effet, s'il ne se trouvoit heureusement une machine Corporelle, montée à prononcer des sons, &c.* Ne semble-t il pas, qu'il veuille insinuer, que cet accord de l'Ame, & du Corps, arrive, par un effet du hazard? Heureusement, tout est parfaitement lié dans notre Système: & Dieu, qui veut bien, par son infinie bonté, donner aux hommes le moien d'exercer leurs facultés, est sans doute assez habile pour régler tellement les choses, que le corps ne manque jamais de se conformer aux volontés de l'Ame.

310. Ce que l'Auteur dit (pag. 22. l. 6. suiv.) a été réfuté ailleurs (277). Il ajoute avec beaucoup d'assurance, quoique sans la moindre preuve, que Mr. DE LEIBNITZ s'est formé de Dieu une idée à sa façon, dans laquelle la plus grande partie des hommes trouvent encore un renversement de la Religion. Gardons-nous ici de la Contagion. Le respect qui est dû à Mr.

MR. DE CROUSAZ ne tiendrait pas contre une juste indignation ; & , si l'on n'y prenoit garde , le nom propre de cette accusation seroit bientôt au bout de la plume. Mais , en vérité , il faut avoir une excessive opinion de son Autorité , & regarder ses Lecteurs comme de grands Idiots , pour oser avancer de pareilles Imputations. Une infinité de Gens sages & pieux , ont embrassé la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ ; & , si plusieurs autres ne l'ont pas reçue toute entière , ils se sont bien gardés de dire , & de penser , qu'elle renverse toute Religion. Cette grande partie des Hommes , qui trouvent dans l'idée , que Mr. DE LEIBNITZ s'est formée de Dieu , un renversement de la Religion , se réduit à un petit nombre de Théologiens passionnés , ou mal informés , dont la compagnie ne fait pas honneur à Mr. DE CROUSAZ. Nous avons expliqué au long , dans le Commencement de cet Ouvrage , l'idée , que Mr. DE LEIBNITZ avoit de Dieu ; Le Lecteur y a-t'il trouvé un renversement de la Religion ?

311. J'avoue , que je ne comprends rien à la suite de cette page. Mr. DE CROUSAZ frémit , dit-il , & il n'a pas la force

d'exprimer les suites de ce Système par rapport à Moïse & aux Prophètes, à Jésus-Christ & à ses Apôtres, à Mahomet & à ses Sectateurs. Frémit-il de ce que nous disons que Moïse, les Prophètes, Jésus-Christ, & ses Apôtres, ont dû entrer dans le plan du meilleur Monde, & que Dieu a eu de grandes & de sages raisons, pour admettre aussi Mahomet à l'existence, & permettre les erreurs & les illusions de ses Sectateurs, aussi bien que celles des Païens? De ce que toutes ces choses entrent dans le plan du meilleur, il ne s'ensuit point, qu'elles soient du même prix; chacune y entre pour ce qu'elle vaut; les unes à cause de leur excellence, les autres, non à cause d'elles-mêmes, mais par des raisons prises d'ailleurs. Nous avons répondu plus haut (281) à ce qui suit dans la page 23.

312. La fin de cette même page, & le commencement de la suivante, contiennent une raillerie, qui ne peut être qu'insipide, puisqu'elle est dénuée de fondement. Nous ne disons point, que les parricides soient essentiels, par eux-mêmes, entant que parricides, à la perfection de l'Univers; mais seulement que

que Dieu a mieux fait de les créer, que s'il ne les avoit pas créés (281) ; parce que nous croions, avec tout homme de bon sens, que ce que Dieu fait ne sauroit être mieux fait. Nous prétendons encore moins, qu'un état du Monde, une portion de la suite des Choses, qui ne contient point de Parricides, soit moins parfaite, qu'une autre, où l'on remarque de ces Scélérats. Quand nous disons, que ce Monde, que Dieu a choisi, est le meilleur Monde possible, nous l'entendons de toute la suite des Choses prises ensemble, tant coëxistantes, que successives.

313. Les réflexions, que fait Mr. DE CROUSAZ sur les deux Exemples, qu'il rapporte (p. 24. & 25.) ont été réfutées plus haut (278-280.) Nous ne répéterons point les réponses, que nous avons faites à des Objections toutes semblables; Ces Objections sont fondées uniquement sur un faux exposé du Système Leibnitien. Cependant Mr. DE CROUSAZ ose les conclure en ces mots; *Voilà, Monsieur, une idée du Système; quand on se borne à l'abrégé on en cache une partie; Et on n'en laisse pas voir toute l'hor-*

392 DÉFENSE DU SYSTÈME

teur. Ne faisons point de réflexions sur ces paroles ; elles pourroient nous mener loin ; Il vaut mieux en laisser le soin au Lecteur judicieux. L'Ouvrage, dans lequel Mr. DE CROUSAZ promet de *pousser cette idée dans tout son détail*, pourroit bien ne pas faire grande fortune ; peu de Gens seront assez prodigues de leur tems & de leur peine, pour lire un Auteur, qui s'applique à attribuer les sentimens les plus monstrueux à l'un des plus Grands Hommes, que l'Europe ait vu naître, pour l'accabler de déclamations, & d'injures. Cette conduite ne quadre guères avec la modération, qu'il affecte (p. 26.), à l'égard de Mr. POPE, & qu'il appuie de cette réflexion ; *car enfin un Lecteur doit-il se permettre de faire tomber un Auteur célèbre en contradiction ?*

314. Sur les pag. 26. & 27. voïez ci-dessus (285, 286.) La pag. 28. nous présente, dès le commencement, cette jolie Invective ; *Qu'y-a-t'il de plus humiliant pour l'homme, qu'un Système plein d'Horreur, inventé, coloré, fardé, publié, par un homme, qui a su se faire un grand nom.* Je l'ai déjà dit, mon but est de répondre aux Objections de Mr. DE CROU-

SAZ contre le Système de Mr. DE LEIBNITZ, & non pas à ses injures; &, si je les rapporte quelques-fois, c'est pour diversifier la matière, & délasser l'Esprit du Lecteur par ces agréables Episodes; &, en même tems, pour faire voir à Mr. DE CROUSAZ, que les admirateurs de Mr. DE LEIBNITZ, n'en craignent point les conséquences, pour la gloire de leur Héros. J'ai répondu ci-dessus (273) aux déclamations, qui suivent dans cette page, & dans la suivante. Assurément, c'est être bien hardi, que de soutenir, que tout ce que Dieu fait ne feroit être mieux fait; & qu'il ne fait pas la moindre chose sans raison. C'est-là sonder les profondeurs de la Nature Divine, avec une étrange témérité. Mr. DE CROUSAZ exprime mal (p. 29.) le principe de Mr. DE LEIBNITZ, *de l'identité des indiscernables*; Voiez l'explication que nous en avons donnée (80. Lett. b.) Ce Grand Philosophe s'est exprimé lui-même fort clairement sur le sens, qu'il donne à son principe, dans son cinquième Ecrit contre Mr. CLARKE §. 25. p. 94. du Recueil Tom. I. „ Quand je „ nie, dit-il, qu'il y ait deux gouttes d'eau

R. 5.

en-

„ entièrement semblables, ou deux autres
 „ Corps *indiscernables*; je ne dis point
 „ qu'il soit impossible absolument d'en
 „ poser; mais que c'est une chose con-
 „ traire à la Sagesse Divine, & qui, par
 „ conséquent, n'existe point ". C'est
 ainsi qu'il nie, qu'il y ait eu, dans l'Enten-
 dement Divin, deux plans d'Univers
 parfaitement égaux en perfection, par-
 ce qu'il n'y auroit eu aucune raison de
 préférer l'un à l'autre, & ainsi Dieu
 n'auroit pas choisi; la Souveraine Sa-
 gesse n'agissant jamais sans raison. Mr.
 DE CROUSAZ ajoute; *que c'est par un*
Choix de sa bonté toute libre, que Dieu s'est
déterminé à Créer. C'est ce que nous di-
 sons aussi, & que nous posons même pour
 principe (23. 28.); quoi que notre Ad-
 versaire veuille insinuer le contraire ici,
 & à la page suivante. Quand il dit (p.
 30.), qu'il ne tenoit qu'à Dieu, de ne
 point produire les Créatures, s'il entend
 seulement, que Dieu n'a point été né-
 cessité à cette production, qu'il avoit le
 pouvoir Physique d'en créer d'autres,
 ou de ne rien créer du tout; oseroit-il
 avancer que les *Leibnitiens* pensent le
 contraire? Mais, s'il veut dire, que cela
 étoit

étoit indifférent à Dieu ; que ses perfections, & , sur tout, sa bonté ne l'engageoient pas à créer, & à créer ce Monde plutôt qu'un autre, je ne vois pas comment il prétend, que cette pensée nous engage bien plus fortement à admirer & à célébrer la Bonté de Dieu, qui nous a créés, quoi qu'il lui fût très-indifférent de nous donner l'existence, ou de nous la refuser. Il me paroît au contraire, que l'on donne une Idée infiniment plus avantageuse de cette même Bonté, en disant, qu'elle est si grande envers nous, que Dieu ne pouvoit moralement manquer de nous donner l'être. Mr. DE LEIBNITZ a déjà remarqué (Théod. §. 75.) „ que celui qui a dit de Caton d'Utique, qu'il agissoit vertueusement par la bonté de son naturel, & qu'il lui étoit impossible d'en user autrement, a cru le louer davantage ”.

315. L'Auteur continue à nous reprocher la Fatalité (pag. 30, 32, 33.). Nous avons suffisamment répondu à ce reproche. Il appelle notre Système, le *Système des Machines & de la Fatalité*, (p. 30.) Que diroit-on d'un Auteur, qui ose-

roit avancer, que tout est Matière, suivant le P. Mallebranche; & que tout se fait par des *Qualités occultes*, suivant Descartes? Cependant ces accusations seroient tout aussi bien fondées, que celle de Mr. DE CROUSAZ. La fin de cette même page semble contenir une nouvelle Objection; on dit, que, dans notre *Système*, la *Vertu* & le *Crime* sont des *suites inmanquables & inévitables de la Construction de chaque Etre*. Ces mots, *inmanquables & inévitables*, pourroient signifier, *nécessaires* absolument; & alors l'accusation seroit fautive. Il falloit dire *naturelles*; ce qui n'empêche point la *Nécessité absolue*, comme nous l'avons assez fait voir (179. 290.) Le terme de *Construction* est impropre aussi; il semble désigner, que Dieu a changé, ou qu'il a fait les *Essences des Etres*, qu'il a fabriqué tout exprès ces *Etres* de telle ou de telle manière. Mais nous avons dit au contraire (203), que Dieu n'a point changé les *Essences des Etres*, & qu'il les a admis à l'existence, tels qu'il les a vus dans la *Région des possibles*, c'est-à-dire dans son *Entendement*. Cette remarque est essentielle pour faire voir, que la

volonté de Dieu n'est point la Cause du Mal, mais qu'il vient de la limitation ou de l'imperfection originale & essentielle des Créatures. Après ces Observations, nous remarquerons encore, que l'objection de l'habile Adversaire peut signifier, que, si le bien, ou le mal, que les Hommes font, est une suite *Naturelle* de leurs qualités, de leur état, une suite de leur nature; ils ne méritent plus d'être loués ou blâmés, récompensés ou punis; mais, alors, cette Objection seroit opposée à la manière constante de penser de tous les Philosophes, de tous les Théologiens, de tous les Moralistes, & en général, de tous les hommes. Les Philosophes conviennent; qu'un Agent agit toujours de la manière qu'il est disposé à agir; Mais qu'est-ce qui détermine la manière, dont il est disposé, si ce n'est sa propre nature? Les Théologiens, & tous les Prédicateurs, ne disent-ils pas continuellement, que nos péchés sont des suites de la corruption de notre Cœur, & par conséquent de notre nature? Ne dit-on pas tous les jours, qu'il est naturel à un homme de bien, de faire le bien; & à un Méchant,

de faire le mal. Mais pour tout cela accusera-t-on tous les Théologiens, & tous les hommes, de détruire la *Moralité*, qui fait le fondement des récompenses & des peines? Mr. DE LEIBNITZ a déjà remarqué (a), que, si les Objections des Adversaires étoient solides, il faudroit dire, que les péchés actuels des non régénérés sont excusables, parce qu'ils viennent du péché originel.

316. Je tombe d'accord de ce que dit Mr. DE CROUSAZ, au commencement de la page 34. ; Mais j'ai fait voir aussi, que, suivant notre Système, l'Ame se détermine véritablement elle même (237, 238.) & qu'elle ne peut-être assujettie à l'action d'aucune cause externe (144.) si ce n'est à celle de Dieu. Il y auroit bien des observations à faire sur le passage de la *Bibliothèque Germanique*, que l'on rapporte (p. 35.) Mais, comme nous avons discuté au long cette Matière (225. suiv.) nous nous bornerons à quel-

(a) Rem. sur le Liv. de l'orig. du mal §. 16. p. 15. Tom. II.

quelques remarques fort courtes : 1.^o sur ces mots (p. 35. L. 15-20.) *Dès là, &c.* Nous convenons, que ce qui différentie les Objets, ne nous est pas toujours connu *distinctement*, ni même *clairement*; mais il faut toujours que l'Ame en ait une perception, au moins obscure; car la perception doit avoir rapport à l'objet qu'elle représente, plutôt qu'à tout autre; il faut donc qu'elle soit différente de la perception d'un autre objet. De plus, tous les Objets sont différents (80); & ils sont représentés dans l'Ame, chacun par une représentation qui lui est propre : Donc les représentations des Objets sont différentes aussi. (l. 21. suiv.) Nous reconnoissons aussi, que l'Ame est souvent en suspens, & en doute entre deux partis. Aussi peut-on remarquer, qu'elle ne se détermine, que quand l'équilibre est ôté par la Considération de quelque nouvelle raison, qu'elle n'avoit pas apperçue d'abord. La Suspension de Jugement, que les Philosophes recommandent, suppose sans doute la Liberté. Mais elle ne prouve pas, que la Liberté agisse sans raison. Au contraire, les mêmes Philosophes, allèguent de fortes rai-

raisons pour déterminer l'âme à suspendre son jugement. Les Causes de détermination, que l'on allègue (p. 36. L. 3. 15.) ne sont pas suffisantes. Elles suffisent bien à faire voir en général, que l'Âme doit agir ; mais elles ne montrent point, qu'elle doit prendre un parti, plutôt que l'autre ; elles n'ont rien de Spécifiant : la nécessité de se déterminer promptement , ou la volonté de „ faire simplement usage de sa liberté, „ n'ont rien de Spécifiant, ou qui nous „ détermine au Choix de l'un, ou de l'autre parti ” (Théod. §. 305.) Il est donc constant, que les Adversaires supposent ici des actes de la volonté, dont il n'y auroit aucune cause, ou raison. Mais on prétend (L. pénult.) *que ce n'est pas alléguer un rien , quand on donne la volonté pour Cause de nos actions.* Nous avons répondu à cette échappatoire (227.) La volonté, ou l'Âme , est bien la Cause de nos actions : Mais il s'agit ici, non de l'action en général, mais de la préférence, qui est donnée à une action, à un parti, sur l'autre. Il faut trouver la Cause, qui détermine, & spécifie l'action. Si l'âme est également portée vers tous les

les partis, quelle sera la raison, ou la Cause qui la déterminera pour l'un, à l'exclusion des autres? S'il n'y en a point, le *rien* sera la Cause de cette détermination; le Cas que l'on pose (p. 36. l. 21. suiv.) est pour nous; Le plaisir de faire montre de sa Liberté, en préférant le moindre avantage, peut être une raison suffisante pour nous y déterminer: (p. 37. l. 2. suiv.) Nous n'avons jamais dit, que l'Ame soit mise *en action par une puissance étrangère*; & nous croions tout le contraire (144): Mais nous disons, qu'elle se détermine elle-même, en vertu des raisons, ou des motifs (233.) (l. 13. suiv.) Jamais Mr. DE LEIBNITZ n'a dit, que l'Ame se détermine quelque fois, *sans appercevoir EN AUCUNE MANIÈRE, les motifs de ses déterminations*. Il dit seulement, que souvent elle ne les sent que *Confusément*, ou même *Obscurément*: qu'elle n'y fait que peu ou point d'attention, & qu'elle ne les distingue pas. Mais ces Motifs étant en elle, ils font partie de ses dispositions, & contribuent ainsi à ses déterminations. Combien de fois ne nous trouvons-nous pas dans des dispositions, dont nous n'appercevons pas clairement

les

les Causes? Nous sommes souvent tristes ou gais, nonchalans ou pleins de vivacité, sans que nous puissions dire pourquoi. Cependant ces dispositions ont sans doute leurs causes. (l. 24. suiv. jusqu'à la fin de l'article). On prend ici le change d'une étrange manière. Ni Mr. DE LEIBNITZ, ni ses partisans, n'ont jamais prétendu, qu'il faille toujours à l'Ame des Motifs extrinsèques pour se déterminer: Ils soutiennent seulement, qu'il est contraire à la raison de dire, qu'elle se détermine jamais sans aucun motif quelconque: Mais ils reconnoissent en même tems, *qu'au défaut de Motifs extrinsèques, elle en peut trouver d'intrinsèques dans son propre fonds.* Et même à la rigueur, toutes ses pensées, & par conséquent tous ses motifs, lui naissent de son propre fonds (144); & ceux que l'on appelle extrinsèques, sont seulement tels, en ce qu'ils sont réglés sur les Objets externes. C'est pourquoi nous avons déjà remarqué plus d'une fois, que le Système Leibnitien met la Spontanéité de l'Ame, & sa Liberté dans tout leur jour.

§ 17. L'Auteur semble trouver étran-

ge (p. 38.) que les *Leibnitiens* s'offensent, quand on leur attribue de faire des *Ames humaines des Machines*. On ne leur impute pas, dit-il, d'en faire des *Machines* toutes semblables aux *Corporelles*. Mais, ou ce terme de *Machine* ne signifie, dans la bouche des *Adversaires*, rien de semblable à ce qu'on lui fait désigner communément ; ou les *Leibnitiens* n'ont pas tort de trouver mauvais, qu'on l'applique à la notion, qu'ils donnent de l'*Ame*. Car, de quelque espèce de *Machine* qu'on veuille parler, il est constant, que ce mot, dans l'esprit de tous ceux qui l'emploient, emporte avec soi l'idée de composition, d'arrangement, & de multiplicité de parties ; Or les *Leibnitiens* tiennent, que l'*Ame* est absolument simple, & nullement composée de parties ; Et c'est pour cela même que leur terme favori, pour la désigner, est celui de *Monade* ; quoi que Mr. DE CROUSAZ trouve à propos de s'en moquer, & qu'il le traduise burlesquement, par le mot de *Seulette*. Mais ce *Savant* traite la simplicité, que nous attribuons aux *Ames*, de ténébreuse supposition ; & il demande, qu'on lui développe l'idée, que l'on s'en forme.

404. DÉFENSE DU SYSTÈME

Il ne trouvera donc pas mauvais, que je lui demande aussi, quelle idée il se fait de l'unité, & comment il la conçoit différente du nombre, qui est composé!

318. Nous avons répondu (303) à l'objection qui suit (p. 39). On nous accuse (p. 40.) de ne savoir *plus nous rendre aux preuves, qui détruisent* nôtre Système, & d'être *inépuisables en faux-fuyants*; Et à quelles preuves veut-on que nous nous rendions? Apparemment à celles qui suivent; A une Décision Magistrale, en vertu de laquelle nous sommes convaincus de refuser à Dieu la Liberté: Mais nous avons pris la liberté de la réfuter (269. suiv.) Nous rendrons nous à des raisonnemens, qui tendent à établir en Dieu une Liberté de pleine indifférence, ou la noble faculté de pouvoir agir sans raison? Mais nous avons fait voir l'absurdité de cette Chimère (227. suiv.) Cependant il faut considérer les exemples, que Mr. DE CROUSAZ emploie pour la prouver; mais je prie le Lecteur de les lire dans l'Examen (p. 40, 41, 42.); il seroit trop long de les copier. Je ne croi pas faire tort au savant Adversaire, si je dis que tout ce raisonnement est très-

très-peu digne d'un Philosophe. Ce n'est pas que je doute de son habileté ; mais, quand on veut soutenir un sentiment déraisonnable, le plus habile homme ne sauroit le faire, que par de mauvaises raisons. Celles que Mr. DE CROUSAZ emploie ici sont contraires à tout ce qui a été dit (82. suiv.) de la raison de la Coëxistence des Etres, qui se trouve dans leur Nature, ou leurs Qualités intrinsèques, par lesquelles on peut rendre raison pourquoi ils Coëxistent d'une telle manière, plutôt que d'une autre (83). Elles sont contraires au sentiment de tous les Physiciens, qui reconnoissent généralement, qu'il y a de la Liaison entre toutes les parties de l'Univers ; & qui s'accordent à dire, que tout ce qui s'y observe a son usage particulier ; & tout ce qui s'y fait, la raison pourquoi il est ainsi, plutôt qu'autrement. Un Epicurien seul peut penser le contraire. Cependant Mr. DE CROUSAZ veut, qu'il eût été parfaitement indifférent à Dieu, de placer telle Montagne d'une autre manière ; de tracer sur notre hemisphere, le plan de l'Amérique, & *vice versa*. Outre que cela ne sent guères le Physicien, comme nous l'a-

T'avons dit, cette prétension va à soutenir, que Dieu n'a point eu de raison pour faire les choses comme elles sont; c'est-à-dire qu'il a donc agi sans raison, par caprice, & comme au hazard. Je ne pense pas que ce sentiment soit approuvé. *La Nature n'offre de toutes parts des caractères d'un libre Choix*, (c'est-à-dire d'un choix sans raison) qu'aux yeux de ceux qui ne veulent pas raisonner conséquemment, & qui se croient en droit de juger, qu'il n'y a point de raisons d'une chose, parce qu'ils ne les aperçoivent pas. Voilà ce que l'on peut appeller, à juste titre, une présomptueuse témérité. Combien la conduite de Mr. DE LEIBNITZ n'est-elle pas plus sage! Il n'entreprend point de trouver les raisons de Dieu, de les expliquer en détail; il reconnoit, que cela nous est impossible: Mais il entreprend de montrer, que Dieu s'en sauroit manquer (Th. §. 133. & 145.)

319. Les pages 43-48. ne contenant que des railleries, ou des invectives, nous sommes dispensés d'y répondre. L'Auteur, après avoir tourné en ridicule ceux qui, suivant lui, blâment, ou approuvent, sans examen; qui n'aiment rien tant que les

les contestations; qui répandent leur encre avec leur fiel; L'Auteur, dis-je, après toutes ces réflexions, nous donne sans doute un grand exemple de Modération & de Charité, en distribuant tous les Partisans de Mr. DE LEIBNITZ en deux Classes: l'une de Stupides; l'autre de Libertins (p. 47.) Il répète encore la même chose (p. 116. 197. & Com. p. 363.) Cependant tout le Monde sait, qu'il y a eu, & qu'il y a encore, parmi ceux qui suivent les Idées de Mr. DE LEIBNITZ, des Savans d'une vraie & solide piété, & qui, avec la permission de Mr. DE CROUSAZ, sont placés au Parnasse, bien loin au-dessus de lui. Mais, puis-que telle est sa décision sur le compte des Leibnitiens; je le supplie bien humblement, comme il n'aura pas de la peine à le faire, de vouloir me ranger dans la Classe des Stupides. Car je l'assure très-sincèrement, que, bien-loin d'avoir embrassé le *Leibnitianisme*, par des Motifs de Libertinage, je ne comprends absolument point, que l'on puisse adopter sincèrement une Philosophie, que l'on n'estime pas; puisque l'on n'a garde d'en envier la Gloire à son Auteur (p. 47. l. 232. 24.)

24.), dans la vue d'y trouver de quoi étouffer les remords de sa Conscience; & que je regarde tout ce qu'il dit là-dessus (p. 47. & 48.) comme une Déclamation, autant déstituée de Solidité, qu'elle est contraire à l'Equité, & à la Charité. Je doute, que l'on pût citer un exemple d'un homme, qui ait embrassé un Système de Philosophie, dans des vues semblables à celles que Mr. DE CROUSAZ prête à une partie des *Leibnitiens*. Ceux, pour qui le désordre & la licence ont tant de charmes, ont un moyen bien plus commode pour se délivrer des Scrupules, qui pourroient traverser leurs plaisirs; c'est de ne jamais réfléchir sérieusement, & d'écarter les remords importuns, en s'étourdissant par l'usage continu des voluptés. L'étude de quelque Philosophie que ce soit, ne pourroit que réveiller ces idées, qui leur sont à charge.

320. Je ne m'arrête pas à l'objection, contenue à la page 49. Elle a été examinée (282). On retrouve encore (p. 51—53.) la fameuse Objection contre l'*Harmonie pré-établie*; à laquelle nous avons répondu (301). C'est toujours la même.

même difficulté, sous un autre exemple. Elle est fondée uniquement sur ce que Mr. DE CROUSAZ suppose sans fondement, que, dans notre Système, l'Ame n'a pas une perception de ce qui se passe dans son corps, & des impressions que les autres corps font sur les Organes du sien, aussi exacte, & aussi constante, qu'elle pourroit l'avoir par la voie de l'influence. Il fait aussi un grand étalage de toutes les Choses, qui doivent s'exécuter à point nommé par le pur Méchanisme des Corps, pour qu'un habitant de Lausanne puisse boire du vin de Bourgogne, quand la fantaisie lui en prend. Mais le savant Adversaire doute-t'il, que Dieu soit assez habile pour construire les Corps humains, & toute la machine de l'Univers matériel, avec assez d'art & de justesse, pour que tout ce jeu ne manque pas de s'exécuter, quand les Substances Intelligentes le demanderont? Et, s'il ne peut s'empêcher d'en convenir, à quoi bon tout ce verbiage? Il ne peut servir, tout au plus, qu'à éfaroucher l'Imagination de quelque Lecteur, peu instruit de notre Système, & peu atten-

S

tif

QUI DÉTEND LE SYSTÈME

tif à ne point mettre des bornes à la Puissance, & à l'Intelligence du Créateur, à qui tout ce qui peut être conçu de plus difficile, & de plus combiné, ne coûte pas davantage, que l'ouvrage le plus simple; & pour qui rien ne sauroit être peine, travail, occupation, exécutant par la seule efficace de sa volonté souveraine, tout ce qui n'implique pas Contradiction. Il y a dans le détail de cet exemple, & dans le suivant (p. 53—56.) une infinité de choses, tant sur la prétendue nécessité des mouvemens du Corps, & même des pensées de l'Âme, que sur l'Ignorance, où Mr. DE CROUSAZ prétend, que soit l'Âme de ce qui se passe dans le Corps, qui méritent d'être relevées. Mais elles l'ont déjà été ci-dessus, & il est inutile d'y revenir. Le poli, le modéré Mr. DE CROUSAZ nous assure sans façon (p. 56.), que les Partisans du Système Leibnizien, lui paroissent tout-à-fait comparables aux habitans des petites maisons. Ces sortes de Galanteries sont les armes qu'il emploie, le plus volontiers; il est certain qu'elles feroient fort le Philosophe; & jamais ceux, dont Lu-

CIN

CIEN nous parle si souvent, n'ont injurié, de meilleure grace leurs Adversaires. Cependant le Lecteur pardonne volontiers cette injure à l'Auteur de l'Examen. Il promet qu'elle fera la Conclusion de son Objection: Mais la promesse est bientôt oubliée; on n'abandonne pas si aisément une Objection chérie. La voici qui renaît sous une autre forme (p. 57-59.). Pour moi je me garderai bien de repeter aussi souvent la réponse. Il vaut mieux renvoyer à ce qui a été dit (301). Le Lecteur y verra comment il est très-vrai dans notre Système, que Mr. DE LEIBNITZ s'est fait des Disciples, qu'il les a instruits, & qu'il a enrichi leurs Ames de sublimes Idées, qui sont dues à son incomparable Génie.

321. On nous prête (pag. 59.) un raisonnement très-ridicule: mais nous prions Mr. DE CROUSAZ de n'être point si libéral; sa manière de raisonner ne s'accorde pas assez avec la nôtre. Qui a jamais prétendu que toutes les opinions des hommes fussent vraies, parce qu'elles entrent dans le meilleur Plan? Elles y entrent pour ce qu'elles sont,

chacune pour son prix : Et de ce que *l'Examen de l'Essai* sur l'Homme y est entré, aussi bien que la *Théodicée*, il ne s'en suit nullement, que ces deux Livres soient du même prix. Mais, dit Mr. DE CROUSAZ, selon Mr. de DE LEIBNITZ & ses Sectateurs, c'est la Cause première qui fait tout. C'est ce que nous nions absolument, & j'ai donné des preuves incontestables du contraire (276. suiv.). Nous sommes donc fort éloignés d'attribuer au Divin & premier Moteur les sentimens de ceux qui regardent notre système, comme la plus grande de toutes les rêveries, dans lesquelles l'esprit humain se soit jamais égaré par sa faute (a). De même que nous n'avons garde de lui attribuer la pédanterie des Professeurs Peripatéticiens, qui traitoient de la même façon la Philosophie de Descartes.

322. C'est toujours sur le même fondement, que Mr. DE CROUSAZ prétend (pag. 60.), que, dans le système Leibnien, on ne peut discerner ce qui est réellement juste d'avec ce qui ne l'est point ; Car, dit-

(a) Ce sont les paroles de Mr. DE CROUSAZ

dit-il, Dieu fait également tout dans ce système. Mais le Principe étant renversé, la Conséquence l'est aussi. Cependant il appuie encore cette Conséquence sur ces paroles de Mr. POPE, qui lui paroissent être prises de notre système, & dans lesquelles le Poëte dit; *que la même chose, qu'on appelle injustice par rapport à l'homme, étant considérée comme relative au tout, non seulement peut, mais encore doit être juste.* Si ces mots signifient, que la même action, qui est injuste & blâmable dans l'homme, qui la commet, a pu, & même a dû, par sa liaison avec le meilleur plan, être permise par la Divinité, & que Dieu a pu sagement & justement donner l'existence à la Cause libre, qui produit cette action; nous reconnoissons qu'ils s'accordent avec notre système: Mais nous avons déjà fait voir (286.), qu'en ce sens, ils ne donnent aucune atteinte à la distinction du juste, & de l'injuste. Mr. DE CROUSAZ se laisse emporter à une passion, qui ne garde plus de mesures, quand il accuse les *Leibnitien*s (pag. 62), de n'avoir pas d'idée du parfait & de l'imparfait, de l'usage & de l'abus. Dans toute cette page, &

dans la suivante, il affecte de confondre les Partisans de Mr. DE LEIBNITZ, avec ceux qui détruisent les principes de la Morale ; il leur attribue des expressions de Mr. POPE, qu'aucun d'eux n'a jamais adoptées : & il les leur attribue dans un mauvais sens, quoiqu'elles puissent en recevoir un fort bon, si on les envisage équitablement comme des expressions poétiques, qui ne doivent pas être prises à la lettre : Mr. de CROUSAZ l'a ensuite reconnu lui-même dans son Commentaire (pag. 71.)

323. Nous avons examiné ailleurs (275. 276.) les pages 64. & 66. Cette dernière contient une raillerie très-mal fondée. Mr. DE LEIBNITZ, ni ses Disciples, ne disent point, que ce soit une *témérité* de critiquer leur système : Ils appliquent ces mots, *quelle témérité !* à ceux qui critiquent les voies de la Providence. Voici le passage, où Mr. DE LEIBNITZ s'en est servi, & auquel Mr. DE CROUSAZ fait, sans doute, allusion : Il répond à une objection de Mr. BAYLE contre la Providence, & il fait cette judicieuse reflexion : „ L'objet de Dieu „ a quelque chose d'infini, ses soins em- „ bras-

„ brassent l'Univers; ce que nous en
 „ connoissons n'est presque rien, & nous
 „ voudrions mesurer sa sagesse & sa
 „ bonté par notre connoissance. Quelle
 „ témérité, ou plutôt, quelle absurdi-
 „ té! ” (a). Le savant Critique de
 Mr. POPE trouve-t'il, que cette Censu-
 re soit mal appliquée? On le défie de
 citer un endroit, où Mr. DE LEIBNITZ
 l'applique à ceux qui n'adoptent pas son
 système. Mr. DE CROUSAZ repète en-
 core (pag. 66—67.) ce que nous venons
 de réfuter (321.). Pour les injures, il
 ne se lasse point de les renouveler:
 mais je commence à me lasser de les
 copier, celles-ci n'auroient point l'agré-
 ment de la nouveauté. Si quelque Le-
 ctteur est curieux de les voir, il peut jet-
 ter les yeux sur ces deux pages de l'Ori-
 ginal. Si je ne m'étois borné à ce qui
 regarde Mr. DE LEIBNITZ & son systè-
 me, il y auroit quelques remarques à
 faire sur le raisonnement, qui se lit (pag.
 68.). En vérité il, ne me seroit jamais
 venu dans l'Esprit, qu'aucun Incrédule
 eût

(a) Théodicée §. 134.

ont appelé au secours de son Libertinage, & fait servir à son Incrédulité, les *déclarations contre la Raison*, qu'il a entendu faire dans sa jeunesse. Il me semble au contraire, que tous les Incrédules font bouclier de la Raison, & qu'ils ne rejettent certains points de la Religion, que parce qu'ils s'obstinent à les trouver opposés à la Raison.

324. Sur les pages 82. & 86. voyez ci-dessus (278. & 273.), L'Auteur s'oppose (pag. 87. suiv.) à la liaison exacte & pré établie des choses, tant co-existantes, que successives. Il ne veut pas, qu'une altération, survenue dans un petit coin de l'Univers, pût y causer un dérangement considérable, & qui s'étendit à une grande distance. Voici la preuve, qu'il en donne: (pag. 87.) *Tous ces assemblages* (par ex. le système planétaire de notre soleil) *se soutiennent dans un parfait équilibre. Les proportions sont si bien établies entre leurs mouvemens, que, s'il y survenoit quelque changement, un mécanisme, qui se soutient, l'auroit bientôt réparé.* Mais il me semble au contraire, que, par cela même que ces assemblages sont dans un parfait équilibre,

bre, & que les proportions sont si bien établies entre leurs mouvemens, s'il y survenoit quelque changement, quelque altération, l'équilibre seroit rompu, les proportions troublées, & toute la Machine tomberoit dans le désordre, & dans la confusion. Il n'y a point non plus de Méchanisme; qui puisse réparer un changement, qui arriveroit contre la constitution de ce même Méchanisme, & auquel l'Ouvrier n'auroit pas remédié d'avance. La réparation d'un désordre réel & imprévu suppose manifestement de l'intelligence; & si l'ouvrier n'y a pas pourvu, jamais le Méchanisme tout pur ne le réparera. Si l'on dit, que ce Méchanisme a été réglé d'avance, pour réparer les changemens, qui surviendroient, & que Dieu, Auteur de cet Ouvrage, a tous prévus, on tombe dans le sentiment de Mr. DE LEIBNITZ: Mais alors, ces changemens ne méritent plus le nom de désordres, ni d'altérations, par rapport au tout. Tout Lecteur qui aura la moindre notion des Méchaniques, sentira d'abord la vérité de ce que je dis.

325. Mais Mr. DE CROUSAZ ne veut

S s

pas,

pas, qu'un changement peu considérable, puisse étendre bien loin ses effets. Mille & mille altérations, dit-il, peuvent survenir dans les Planètes, dans les plantes qui les couvrent &c. . . . sans que le système en souffre quoi que ce soit ; les loix, qui le font subsister, ne reçoivent aucune modification de tous ces petits changemens, qui se font autour de nous. Le Peuple se trouvera, en cela, de l'avis de Mr. DE CROUSAZ: il ne s' imagine pas, qu'un petit mouvement, qui se fait sur la surface de la Terre, puisse se faire sentir jusqu'aux Étoiles. Mais je suis assuré que tous les Physiciens penseront autrement, & qu'ils jugeront, que le savant Adversaire a plus écouté ici son envie de contredire Mr. DE LEIBNITZ, que la connoissance qu'il a de la Physique. En effet, sans toucher à la Question si tout est plein, ou non, dans l'Univers; dès que l'on conviendra, qu'il y a de la communication entre les Étoiles & notre Terre, comme la propagation de la lumière le prouve incontestablement, on ne peut nier que le moindre mouvement ne se communique des uns de ces corps aux autres, quoique dans un degré

gré proportionné à la distance (a). Mr. DE CROUSAZ s'est oublié sans doute, quand il ajoute (p. 89.) comme une preuve de son sentiment: *Les bandes, qu'on observe dans Jupiter, y annoncent de grands changemens : nous en ressentons-nous ?* 1°. De ce que nous ne sentons, ou ne distinguons pas les effets de quelque changement, s'ensuit-il qu'il n'en produise aucun? 2°. Cela même, que nous appercevons les bandes de Jupiter, est une preuve, que ces changemens se font sentir jusqu'à nous, mais dans un degré proportionné à la distance. 3°. Enfin, si Mr. DE CROUSAZ veut dire, que nous ne ressentons aucun inconvenient de ces changemens, outre que cela n'est pas trop sûr, nous ne lui accordons point, que les changemens soient des désordres réels; ils sont entrés, sans doute, dans le plan de Dieu; car il n'arrive rien dans son Ouvrage qu'il n'ait prévu, & qu'il n'ait bien voulu. Au reste, cette liaison exacte des choses, réglée & pré-établie par un Créateur sage, juste, à qui tout l'avenir est présent, n'introduit point

(a) Vid. Théod. §. 9

point la fatalité, comme nous l'avons fait voir plus d'une fois, & particulièrement (206); & ainsi, ceux qui établissent une semblable connexion, ne peuvent point avoir les vues odieuses, que Mr. DE CROUSAZ leur prête gratuitement.

326. Il nous oppose encore (p. 88.), qu'une si parfaite connexion, en vertu de laquelle, le moindre accident, le moindre changement imprévu, dérangeroit toute la Machine, feroit une imperfection dans l'Ouvrage: *Une si grande conformité, dit-il, avec un château de Cartes, annonce-t'elle le mérite ! Que diroit-on d'un Ingénieur, qui, pour faire admirer son Art, auroit tellement agencé les pierres d'une Courtine entière, qu'aucune ne pût sortir de sa place, sans que tout le reste fût bouleversé ? Et ne vaut-il pas infiniment mieux que l'effet d'un boulet se borne à faire son trou ? Cette Objection ne signifie rien du tout, ou elle suppose qu'il peut provenir, dans l'Ouvrage de Dieu, quelque accident imprévu à son Auteur. Car, si l'on reconnoit, que la moindre petite partie du Monde ne sauroit recevoir aucune altération, aucun changement, que Dieu n'ait prévu, & auquel il n'ait été en état*

état de pourvoir, quel inconvenient y a-t'il à craindre, de ce que le plus petit dérangement, dans une partie, pourroit entraîner la ruine du tout ? puisque ce dérangement ne sauroit arriver sans la permission de Dieu. Et, pour me servir de l'exemple que l'Auteur allègue, l'Ouvrage de cet Ingénieur ne seroit-il pas excellent, si, ni l'effort d'un boulet, ni l'effet d'une mine, ne pouvoient déplacer une seule pierre de la Courtine ? si l'on pouvoit lier tellement toutes les pierres, tous les matériaux, non seulement d'une Courtine, mais de la Place toute entière, qu'il fut impossible d'en séparer une seule des autres, la Place seroit imprenable, parce qu'aucune force humaine ne seroit capable de la renverser toute entière. Certainement, la réputation de Mr. DE CROUSAZ ne me permet point de croire, qu'il propose ce raisonnement sérieusement, & après y avoir réfléchi. J'en trouve une preuve dans ce qu'il ajoute un peu après (p. 89.); *C'est une preuve plus marquée de sagesse dans le Grand-Maitre, qu'un Tout, . . . comme celui de la Terre, & de son petit Tourbillon, se soutienne, malgré les*

422 DÉFENSE DU SYSTÈME

altérations qui surviennent aux parties qui le composent. Cela veut dire, que c'est une marque de sagesse en Dieu, d'avoir si bien construit son Ouvrage, & si sagement pourvu à tout, que les changemens qui arrivent dans les parties, ne peuvent point le déranger. C'est justement ce que nous disons: Nous ajoutons seulement, que, bien-loin que ces changemens puissent causer quelque désordre, ils servent au contraire à entretenir l'ordre, puisqu'ils entrent tous dans la suite des choses, que Dieu a réglée d'avance, & pré-établie une fois pour toutes. Je ne m'arrête pas à deux autres exemples, que Mr. DE CROUZAZ allègue dans cette même page (l. 6. & l. 15.), pour prouver que les changemens, qui arrivent dans une partie, ne se font pas sentir à une grande distance: le premier est très-souvent démenti par l'expérience; le dernier est équivalent à celui qui le précède, & que nous avons déjà examiné (325).

327 A la fin de cette même page 89. l'Auteur traite encore de chimériques les liaisons que l'on établit entre les événemens. J'ai déjà remarqué tout-à-l'heu-

l'heure, que, suivant les apparences, Mr. DE CROUSAZ s'est oublié dans cet endroit, sans doute en faveur de son zèle. Donnons encore une preuve de ce que nous avançons. Ici le savant Adversaire de Mr. DE LEIBNITZ combat, de toutes ses forces, la liaison des évènements physiques: Dans un autre endroit (Comm. page 295.), le Physicien reprend le dessus, il nous dit; *les évènements physiques succèdent l'un à l'autre, par des enchainures nécessaires.* Quoiqu'il ne veuille pas dire, que ces enchainures, sont d'une *nécessité absolue*, comme il paroit par la suite; il va encore plus loin que nous; Car on a pu voir dans notre Première Partie, en quel sens nous prenons ces *enchainures*. Mais, après cette confession, Mr. DE CROUSAZ ne sera-t'il pas obligé de reconnoître, que, s'il laissoit tomber son chapeau sur le plancher, voulant le poser sur une table, il étoit aussi impossible que cela n'arrivât pas, comme il est impossible que le soleil ne se couche pas aujourd'hui (a)? L'un & l'autre de ces deux

(a) Paroles de Mr. DE CROUSAZ, Examen pag. 94.

deux évènements sont Physiques; Et, si les évènements *Physiques*, de l'aveu de Mr. DE CROUSAZ, succèdent l'un à l'autre par des enchainures nécessaires, les petits évènements sont aussi bien liés que les grands. Donc la nécessité de ces deux, dont nous parlons, est la même; (selon nous elle n'est qu'Hypothétique.) Cependant Mr. DE CROUSAZ traite, sans façon, de Fou, celui qui raisonneroit de la sorte. Et voilà comment il arrive à un habile homme de se contredire, quand il n'est pas en garde contre la passion.

328. Mais il semble que Mr. DE CROUSAZ trouve ridicule de dire, que les petits évènements sont liés les uns avec les autres, aussi bien que les grands; & que Dieu a eu égard, dans la disposition des choses, à ce qui nous paroît de peu de conséquence, tout comme aux Objets les plus considérables. Cela paroît dans les Exemples, qu'il allègue (p. 91. l. 24. &c. p. 92. l. 1-6. & p. 94.) dans la vue de tourner en ridicule la Philosophie Leibnitiennè. Puisque ce savant Professeur trouve tant de plaisir à turlupiner, qu'il ne craint point,

plû.

plût que d'en perdre l'occasion, de raisonner comme le Peuple; il nous fera bien permis de le renvoyer à ces paroles de l'excellent Mr. 's GRAVESANDE: (a) *Qui supremi Numinis opera oculis lustrant, dum ad Systema attendunt Planetarium, Conditoris mirantur Potentiam, persuasum jure merito habent, à sapientiâ Divinâ immensa hæc regi corpora, singulorumque vias ab æterno fuisse determinatas. Si verò hi ipsi pulverem vento videant agitatam, nunquam hoc Phænomenon ad Deum deducit ipsorum cogitationes: absurdum hoc ipsis videtur, pulverem à Deo fuisse ordine dispositum, singulasque particulas, quæ fixis subjiciuntur legibus, præscriptas sequi vias, & quæ ab æterno Deo præsentibus fuisse. Unde hæc differentia? sibi persuadent, in Corporibus, & in horum dispositione, dari quid, quod, respectu supremi mundi Rectoris, magnum aut parvum est. Mr. DE CROUSAZ prétend, que la mort d'un Escargot, la conservation d'un autre, le nombre des œufs, qu'une Villageoise met couvrir sous sa poule; que tout cela n'est d'aucune conséquence dans le Monde: D'où*

(a) *Introduct. ad Philosoph. §. 803,*

426. DÉFENSE DU SYSTÈME

D'où il faudra conclure, que Dieu ne fait aucune attention à ces bagatelles. Le Peuple ne manquera pas d'être du même avis : Mais il n'en sera pas ainsi des Gens éclairés, qui reconnoîtront avec tous les Philosophes, que , puisque Dieu a créé ces Objets, qui nous paroissent si méprisables, il faut bien qu'ils ne lui soient pas indifférens, & qu'ils aient leur usage dans le Monde. On sentira de même, que tous les événemens Physiques étant liés entre eux , suivant Mr. DE CROUSAZ lui-même, il seroit absurde de dire, que les plus petits n'entrent pas aussi pour quelque chose dans ces enchainures. »

329. J'avoue, qu'il n'est pas à ma portée de comprendre, comment notre habile Adversaire veut inférer de la conduite de ses deux Villageoises (pag. 93, 94.), que l'Hypothèse Leibnitienne ne sauroit fournir des *explications applicables aux Phénomènes*. Prétend-il, que l'expérience prouve, que tout n'est pas lié dans le Monde, parce que ces deux femmes sont maitresses de mettre sous leur poule le nombre d'œufs, qu'il leur plait ? si celle qui a mis douze œufs, dit-il,

il, s'étoit avisée d'en mettre quatorze, cela eût bouleversé l'Univers. Nous avons déjà répondu à une semblable Objection, qui regardoit l'*Harmonie pré-établie* (293.) Quand nous disons, que tout est lié & réglé d'avance dans l'Univers, nous ne prétendons pas pour cela, que les Actions des Intelligences ne soient très-libres : Il suffit, pour notre Système, qu'elles aient été parfaitement connues à Dieu, qui a réglé & disposé les choses en conséquence. Et il faut remarquer, que nous ne pouvons pas dire avant l'événement, laquelle de deux, ou de plusieurs actions, qui se présentent à faire, doit entrer dans la suite des choses. Mais, après l'événement, nous pouvons conclure, de cela-même qu'une telle action a été faite, que la construction du Monde exigeoit qu'elle fut précisément ainsi, & qu'elle ne pouvoit être changée, sauf l'Essence du Monde, ou son *individualité numérique* (a). Car il est manifeste, qu'il auroit falu un autre arrangement des choses, pour produire

un

(a) Théodicée §. 9.

428. DÉFENSE DU SYSTÈME

un effet différent; chaque cause agissant, suivant qu'elle est disposée.

330. C'est ainsi qu'il faut prendre ce bouleversement du Monde par une cause si chétive, par un œuf, (bouleversement qui, d'ailleurs, ne sauroit jamais arriver, parce qu'il est impossible que Dieu soit trompé). Ceux qui ne raisonnent que par les Idées confuses, auront de la peine à comprendre, qu'un si petit objet pût déranger toute l'œconomie de l'Univers; Ils croiront qu'il n'y a point-là de proportion entre la Cause & l'effet. Mais il faut savoir, que, dans une Machine exacte & bien réglée, le moindre dérangement en attireroit un autre; ces deux en causeroient un troisième; & ainsi de suite, jusqu'à ce que le désordre deviendrait universel. A peu près comme une pelote de neige, fort petite au commencement, parvient en roulant, à une énorme grandeur. Et, quand même ils n'en tomberoient pas d'accord, il nous suffit qu'ils soient obligés d'avouer, qu'un Monde, qui ne contiendrait pas les mêmes choses que celui-ci, & où elles ne seroient pas exactement disposées de la même manière,

ne

ne seroit point le même Monde ; & qu'ainsi, tout ce qui se voit dans le Monde actuel est essentiel à son *individualité numérique*, c'est-à-dire, que la moindre chose ne peut y être changée, sans qu'il devienne un autre Monde. Quant aux personnes, qui sont capables de raisonner par les Idées distinctes, suivant la méthode de l'Illustre Mr. WOLFF, elles ne trouveront aucune difficulté dans tout ceci ; & même elles comprendront, que, si la moindre chose de tout ce qui se trouve dans le Monde, devoit être changée, il y auroit un autre Monde, dans lequel aucune des substances, qui existent dans celui-ci, ne pourroit entrer ; car nous avons prouvé, que les Elémens ne peuvent coëxister d'une autre manière (93). Et la Démonstration est générale, & regarde toutes les substances.

331. Les pages 90. & 93. contiennent la repetition de quelques Objections que nous avons déjà vues bien des fois. Voiez les Réponses (279. suiv.) Il y a une autre repetition (p. 93.), sur laquelle on peut voir ci-dessus (301). L'Auteur dit dans cette page, que ces tons & ces caractères, que formera la Machine

430 DÉFENSE DU SYSTÈME

chine du Corps, naissent, *sans qu'aucune Intelligence s'en mêle*. Je ne sai s'il s'exprime à dessein d'une manière si équivoque. Il est vrai, que, selon nous, l'Ame n'est pas la Cause efficiente de ces actions du Corps : mais elle en est la cause objective & finale ; & Dieu, qui a créé le Corps pour exécuter les volontés de l'Ame, est la Cause efficiente première des actions qu'il exécute. On ne peut donc pas dire, que ces opérations, où il paroît de l'intelligence, s'exécutent, *sans qu'aucune Intelligence s'en mêle*. Dans les pages 97. & 98. on objecte encore la Fatalité contre l'Hypothèse de l'Harmonie pré-établie. Nous avons levé cette Difficulté (287. suiv.) : Et notre réponse suffit à repousser l'odieuse imputation, dont on charge notre Système (p. 99. au commencement). L'Auteur affecte aussi (p. 97. & 98.) de mêler le Système Leibnizien avec le Spinosisme, & de les confondre dans l'Esprit du Lecteur. Nous avons assez fait voir combien cette imputation est mal fondée, & même absurde ; aucun Système n'étant plus éloigné des sentimens de Spinoza, que celui de Mr. DE LEIBNITZ. Cependant Mr. DE
CROU-

CROUSAZ en prend occasion (p. 98.), d'appuyer la calomnie impertinente de ceux qui ont osé accuser les *Leibnitiens d'Athéisme*.

332. Mr. DE CROUSAZ affecte (p. 100.) beaucoup de modération envers Mr. POPE; *Je suis porté par mon inclination*, dit-il, *Et je me fais un devoir de n'attribuer à Mr. POPE, que des sentimens raisonnables*. Voilà qui est louable. Mais, pour que ces dispositions soient vraiment estimables, il faut qu'elles soient générales; qu'elles regardent également tout le Monde. Mais que Mr. DE CROUSAZ les a bien-tôt oubliées, quand il s'agit de Mr. DE LEIBNITZ! Comment les accorder avec ce joli Tableau du Système *Leibnitien*, que l'on trouve peu de pages après (p. 106)? Est-il permis d'imputer de si odieux sentimens à un Grand-Homme, qui a toujours déclaré, qu'il en étoit très-éloigné? Pourquoi le savant Critique ne s'est-il pas dit aussi à son égard, ce qu'il se dit par rapport à Mr. POPE; (p. 109.) *Il me paroît que ce seroit admettre, injustice, affront, de dire qu'il pensoit autrement qu'il ne parle?*

333. Les pages 115. 116. ne concien-
nent

nent rien de nouveau. On peut voir ce
 que nous avons répondu à ces Obje-
 ctions (279. suiv. & 295.) sur la page
 119. voyez (276, 277.) L'Auteur ne re-
 pète pas moins ses Injures, que ses Ob-
 jections. Il nous a déjà traités de Fous,
 plus d'une fois: Voici encore une apo-
 strophe dans le même gout: (p. 118.)
En vérité il y a là (dans le Système Leib-
nitien) plus qu'il n'en faut pour rendre fou
quiconque se livre à toutes ces chimères, à
moins qu'il ne le soit déjà. Nous voilà donc
 encore condamnés aux Petites-Maisons!
 C'est un grave Professeur, qui en pro-
 nonce l'Arrêt. Mais heureusement que
 l'on ne reconnoit pas ici le langage d'un
 SOCRATES, ou d'un PLATON, qui pour-
 roient être des Juges respectables. Mr.
 DE CROUSAZ aime la variété: Il se plaît
 quelques-fois à imiter ces redoutables
 Philosophes, qui, au rapport de Lucien,
 savoient suppléer si habilement au man-
 que de raisons, & accabler sous le poids
 des Injures, tous les Opiniâtres, qui
 ne cédoient pas incessamment à leurs
 Décisions Magistrales. Si j'étois seul
 dans les Idées que l'on taxe de folie, je
 baisserois humblement la tête: Mais je
 ne

ne puis m'empêcher de me demander à moi-même : Mr. DE CROUSAZ aura-t-il assez d'autorité pour nous persuader, que Mrs. DE LEIBNITZ, WOLFF, BOURGUET, BULFFINGER, & tant d'autres savans, ne sont que des Fous ? Je n'ai rien de nouveau à dire sur les pages 120. & 121. Voyez ci-dessus (279. luy. & 276.).

334. L'Auteur continue (p. 130, 131.) à représenter notre Système comme introduisant la Fatalité. C'est ce que nous avons assez réfuté. Si l'on propose la même Objection, qui se trouve ici, contre le Système *Leibnitien*, pris dans son véritable sens, elle revient au *Sophisme paresseux*, dont nous avons donné la solution (206.). La passion, qu'a le savant Mr. DE CROUSAZ de s'opposer à la liaison des choses, le fait encore tomber dans un sentiment peu digne d'un Physicien ; sentiment toutes-fois qu'il attribue, sans hésiter, aux *Newtoniens*. (p. 133. & 134.). Suivant Mr. NEWTON, les Planètes sont attirées vers le soleil, & réciproquement les unes vers les autres, par un magnétisme universel, dont ce

T

Grand

Grand-Homme n'a pas voulu entreprendre d'expliquer la Cause. Mais, quelle que soit cette Cause, il y a bien de l'apparence, qu'elle doit avoir beaucoup d'analogie avec celle qui produit l'attraction d'une paille par un bâton de Cire; & les *Newtoniens* doivent le dire dans leur Système. Mais, quand cela ne seroit pas, il faut toujours convenir, loin d'y trouver de l'absurdité, que ces attractions influent les unes sur les autres; car l'attraction des Planètes influe sur la Terre toute entière, & par conséquent sur le bâton de cire, & la paille, qui en font parties. Mais elle ne peut agir sur ces deux Corps, sans influencer aussi, en quelque manière, sur les effets, qu'ils produisent.

345. Notre Adversaire parle comme s'il n'entendoit pas le Système *Leibnizien*, quand il dit (p. 140, 141.), que, dans ce Système, rien n'est plus superflu qu'un instinct ajouté dans les bêtes à la Machine corporelle. 1°. C'est supposer que la création des Âmes des bêtes n'a d'autre but, que celui de diriger le Corps; c'est-à-dire, que la plus noble partie auroit été créée

crée pour la plus vile, & devient inutile & superflue, si cette dernière peut s'en passer.

2°. Dans notre Système, rien ne se fait sans une raison suffisante; & puisque les Corps des bêtes exécutent des actions, qui dénotent quelque espèce de connoissance, ou de perception, des sentimens & des appetits, il faut que ces corps soient accompagnés d'une Ame, qui contienne les raisons de toutes ces Actions.

236. On repète (p. 148.) que *l'Harmonie pré établie*, & le Système en général, ôte, non seulement la liberté aux Ames, mais encore l'activité. Le Lecteur n'aura pas oublié ce que nous avons répondu à cette imputation. L'Objection favorite de l'Auteur contre *l'Harmonie pré-établie*, revient encore (p. 149, 150.) Nous y avons répondu (301.), & fait tomber ainsi les Déclamations, que Mr. DE CROUBAZ y ajoute. Sur les pages 155. & 156. voyez (277, 278. & 283. seqq.) L'Objection favorite se retrouve (p. 157.): & l'on renouvelle (p. 167, 168.) l'imputation de l'atalisme. Quoiqu'elle

ait été suffisamment repoussée (277; 278.)
 Je ne puis m'empêcher de faire encore ob-
 server au Lecteur, avec quelle sincérité
 Mr. DE CROUZAZ peut dire (p. 167.), que
 dans le Système Leibnizien, tout ce qui
 arrive aux hommes INTÉRIEUREMENT
 & extérieurement, est un résultat de la con-
 struction de l'Univers entier, & d'un premier
 branle &c. Une pareille accusation est-
 elle permise à un Auteur, qui est bien
 éloigné, d'ignorer, que, suivant Mr. DE
 LEIBNITZ, l'Ame ne peut recevoir au-
 cune impression des Objets externes, ni
 de ce premier branle? Je dis, qu'il est
 bien éloigné d'ignorer de point de notre
 Système; car il en fait l'Objet de plu-
 sieurs Objections. C'est ce même point,
 qui lui donne lieu d'égarer son imagina-
 tion contre l'Harmonie pré-établie: Il n'a
 garde de l'oublier, quand il croit y trou-
 ver le fondement de quelque tarlupina-
 de; n'est-ce pas là-dessus qu'il nous trai-
 te de Fous (p. 118.)? Et voici que tout-
 à-coup il nous attribue un sentiment
 tout opposé, en nous accusant d'assujet-
 tir les Ames, même pour ce qui leur
 arrive INTÉRIEUREMENT, nous d'écarter
 de

de ce *premier branle* imprimé à l'Univers. La Conduite de certains Controversistes, contre lesquels on a tant crié, a-t-elle jamais été plus frappante ! Telle est cependant la méthode de la plupart des Adversaires de Mr. DE LEIBNITZ : Ils entassent les Difficultés contre sa Philosophie : Mais leurs Objections se détruisent bien souvent l'une l'autre, & portent sur des fondemens diamétralement opposés. Mr. DE CROUSAZ nous en a déjà fourni plusieurs Echantillons : Et nous verrons dans la suite, que Mr. ROQUES, avec toute sa pénétration, n'a pas laissé que de tomber souvent dans la même faute. Nous avons vu (277) avec quel fondement Mr. DE CROUSAZ peut dire, que, dans notre Système, tout devient passif (p. 168.). Sur les pages 184, 185. voyez le même article (277.); où nous expliquons ce que c'est que ces prétendus ressorts, dont parle ici le savant Adversaire.

337. Mr. DE CROUSAZ, qui a reconnu (Comm. p. 295.) la liaison des évènements physiques, qui se succèdent, suivant lui, par des enchainures nécessaires, ne

438 DÉFENSE DU SYSTÈME

peut pas s'imaginer (p. 198.) qu'un brin de fumée de tabac s'unisse au reste de l'Univers, (remarquez bien cela : Il faudra donc exiler du Monde ce malheureux brin de fumée, puisque sa petitesse ne mérite pas, que Mr. DE CROUSAZ lui permette de s'unir au reste de l'Univers, & influe jusques aux habitans des Planètes de Syricus. Voiez sur tout ceci (328—330.) La page 199. a été examinée (283. suiv.) Voiez aussi le même article sur la page 202. L'Auteur raille Mr. POPE (p. 203.) sur sa libéralité à prodiguer les Epithètes d'orgueilleux, d'aveugle, & de fou, à ceux qui ne sont pas dans les mêmes Idées, que lui : il les prend, dit-il, pour des expressions Poétiques. Cela étant, je ne suis plus surpris de la libéralité, avec laquelle il a prodigué lui-même ces Epithètes aux Leibnitions ; il les a prises pour des expressions Poétiques, & il dit plus d'une fois, qu'il ressent les influences de la Poésie de Mr. POPE. Mais la grande différence, qu'il y a entre le procédé du Poète, & celui du Professeur, c'est que le premier n'applique ses Epithètes, que d'une manière très-générale, dont per-

son

sonne n'a droit de s'offenser ; au lieu que le second en gratifie expressément des Philosophes illustres & généralement respectés dans la République des Lettres. Les pages 203. & 204. nous présentent encore une nouvelle repetition de l'Objection favorite de l'Auteur, contre l'*Harmonie pré-établie*. Voyez la Réponse (301.). Dans les pages 204 — 207. Mr. DE CROUSAZ abuse d'une réflexion de Mr. DE LEIBNITZ, pour tourner en ridicule son système. Ce Grand Philosophe, après avoir montré que Dieu a pu, sans blesser ses Divines Perfections, permettre le mal, tant moral, que physique, fait cette réflexion ; que la sagesse de Dieu est si grande, qu'elle fait tirer des biens, même de ces imperfections, que la Nature bornée des Créatures enveloppe nécessairement : Et il allègue, entre autres choses, que la comparaison du vice donne de l'éclat à la vertu, & la fait mieux goûter ; à peu près comme la maladie fait que l'on sent mieux le prix de la santé. Mais il ne veut point dire par-là, que l'on ne sauroit estimer la Vertu, s'il n'y avoit point de Vice,

avec lequel on pût la comparer ; & que le Vice a dû être produit tout exprès pour cet usage. La comparaison, qu'il emploie, le prouve manifestement ; car on ne lui attribuera pas, sans doute, de dire, qu'on doit se rendre malade, pour mieux goûter ensuite la santé : Il dit seulement, que c'est au moins un avantage, qui se tire d'une maladie, qui arrive par d'autres raisons, qu'elle sert à faire sentir plus vivement combien la santé est estimable. Au reste, nous avons déjà dit tant de fois, que, selon Mr. DE LEIBNITZ, Dieu n'est point l'Auteur des Vices, & des mauvaises actions des hommes, qu'il seroit superflu d'y insister ici, pour repousser ce que Mr. DE CROUSAZ lui impute (p. 206. 207.). Le Critique affecte plus d'équité, ou, comme il l'exprime, plus de *Politesse*, envers Mr. POPE : Cependant il dit (p. 208. init.), que cette Conduite, à l'égard du célèbre Anglois, est chez lui un effet d'une Liberté de pleine indifférence. Quelque Plaisant lui répondroit peut-être, qu'il en tombe d'accord. Pour moi, je ne suis pas de cet avis ; & je pen-

penſe, que l'on pourroit indiquer plus d'un motif de la manière ambigue, dont Mr. DE CROUSAZ a parlé de Mr. POPE. Tantôt il feint de le juſtifier : tantôt il le charge de graves imputations. Il met ſouvent celles-ci dans la bouche de quelque Perſonnage, qui ſemble placé là tout exprès : On peut voir les jolis Complimens, dont il le fait régaler par un Ami (p. 208 — 211.). La page 210. contient une impoliteſſe, qui a ſans doute échappé à Mr. DE CROUSAZ. Quand il ſeroit vrai, qu'un de ſes Amis auroit été aſſez groſſier pour accuſer le célèbre Mr. POPE, d'être zélé pour la Religion commune aux hommes avec les bêtes ; ſi l'Auteur y avoit réſlêchi, il n'auroit ſans doute pas fait imprimer pareille choſe.

338. Enfin nous approchons de la Conclusion de l'*Examen*. Il ne nous reſte plus qu'une Objection à examiner. La voici : (pag. 211.) *De tous les ſyſtèmes, c'eſt dans celui des Leibnitiens, où l'on trouve le plus de preuves, que l'Univers eſt fait pour l'homme, &c.* On peut lire le reſte. (p. 213.)

T s

rien

rien dire, qui marque une si profonde ignorance, (non pas réelle, mais affectée), du système *Leibnitien*. On peut dire, qu'il n'y en a aucun, qui s'éloigne davantage du ridicule qu'on lui attribue ici. Il fait tout rapporter à la grande fin du Créateur, qui est de produire le meilleur Monde possible. Dieu, pour cet effet, a choisi & combiné toutes les substances, qui pouvoient entrer dans son Plan. Chacune est faite pour elle-même, & pour le Tout, dont elle fait partie. Mais comme elles ne devoient point se contraindre dans leurs actions (94.), & que cependant elles devoient être perpétuellement dans une parfaite harmonie, en sorte que l'une parût céder à l'action de l'autre, & réciproquement agir sur elle; il a fallu que chacune fût choisie précisément telle que la nature des autres l'exigeoit. Mais on peut en dire autant de toutes les substances, prises en particulier l'une après l'autre. De cette manière, chacune est faite pour les autres, & toutes les autres pour elle: Et cela est également vrai de quelque substance.

ce que ce soit. Quand donc nous disons, que le Monde est tellement construit, que le Corps de chaque homme ne peut manquer d'exécuter les actions que son Ame ordonnera; si l'on veut en conclure, que, suivant nous, tout l'Univers est fait pour l'homme, il faudra dire aussi, que, selon nous, tout l'Univers est fait pour un Bœuf, pour le plus vil Insecte, pour une Plante, pour un grain de sable, parce que le Monde entier est construit de façon, qu'il doit se prêter à l'exécution de tout ce que ces substances opèrent. Sur ce qui suit (p. 213.) voyez ci-dessus (301. & 288.)

339. Mr. DE CROUSAZ affecte toujours de confondre les *Leibnitien*s avec les Libertins; il leur prête même les discours de ces Gens-là (p. 212.), comme s'ils avouoient eux-mêmes, qu'ils sont Ennemis de la Religion. Il y a là un petit manège, qui n'est pas tout-à-fait dans les règles de la bonne foi: On l'appellera, sans doute, une *fraude pieuse*: Elle est due au même zèle, qui a porté Mr. DE CROUSAZ à conclure dévotement son Livre en ces termes : *Je n'ignore pas,*
T 6 *qu'il*

qu'il suffit d'avoir sincèrement de la Religion, pour être comblé, par ces Messieurs, au nombre des petits génies. Je n'en suis point ébranlé, & en vérité je regarde leur mépris comme un véritable honneur. Il nous permettra de lui dire, que nous n'envisageons point la profession sincère de la Religion, comme une marque d'un petit génie; mais que nous regardons les actions vertueuses, la sincérité, la bonne-foi, la Modération, l'Equité, la Charité, &c. comme les preuves les moins équivoques, qu'un homme puisse donner de sa piété. Mais ni les *Leibnitien*s, ni le Public éclairé, ne s'en laissent pas imposer par l'ostentation de ceux qui, négligeant la pratique de ces vertus, se parent d'un zèle amer, & font gloire de répandre, sur de Grands Hommes, des soupçons d'Irréligion, & d'Athéisme.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Examen du Second Ouvrage de
Mr. DE CROUSAZ.

340. **P**ARCOURONS maintenant le second Ouvrage de Mr. DE CROUSAZ ; je veux dire son *Commentaire* sur la Traduction en vers de *l'Essai sur l'Homme*. Il contiendra, sans doute, des Objections importantes & nouvelles ; car le savant Auteur ne se feroit pas proposé pour unique but, de mêler son premier *Examen* aux vers de Mr. l'Abbé DU RESNEL. C'est un moyen de le faire acheter, & de lui assurer l'immortalité : Mais les Ecrits du célèbre Professeur de Lausanne n'ont-ils pas, en eux-mêmes, tout ce qu'il faut pour les défendre contre les vers & la poussière ? Cependant nous

sur-

446 DÉFENSE DU SYSTÈME

aurons peu de remarques à faire sur ce *Commentaire* ; Car, bien que l'Auteur déclare positivement (p. 220.) qu'il évite de répéter, dans ce second Examen, aucune des remarques, qui se trouvent dans le premier, le Lecteur verra pourtant, qu'à l'exception d'un petit nombre de Difficultés, dont nous avons examiné les principales, ce second Ouvrage ne contient que des répétitions continuelles des Objections, qui se trouvent déjà en vingt endroits du premier. Mais, afin de ne pas tomber moi-même dans des redites ; & pour ne pas fatiguer le Lecteur, par des renvois continuels ; je vais indiquer ici tout de suite ces passages parallèles, & les réponses. Les premiers nombres marquent les pages du *Commentaire* ; les seconds, celles de l'*Examen*, où la même chose se trouve déjà ; & enfin, les derniers indiquent les paragraphes, où nous avons donné la solution des Difficultés, ou fait quelque remarque sur les Raisonnemens du savant Adversaire.

341. Après

Co Réponse -	§. 269. suiv.
_____	§. 287. suiv.
_____	§. 272. suiv.
_____	§. 273. 274.
_____	§. 281.
_____	§. 326.
_____	§. 283.
_____	§. 289.
_____	§. 301.
_____	§. 286.
_____	§. 289.
_____	§. 284.
_____	§. 277. 278. & 291. suiv.
_____	§. 327.
_____	§. 277. 278. & 291. suiv.
_____	§. 291-293.
_____	§. 281. suiv.
_____	§. 285. suiv.
_____	§. 273. 274.
_____	§. 277.
_____	§. 301.
_____	§. 287. suiv.
_____	§. 301.
_____	§. 296.
_____	§. 298.

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

2. The second part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

3. The third part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

7. The seventh part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

8. The eighth part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

9. The ninth part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

10. The tenth part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list includes names such as "John Smith", "Mary Jones", and "Robert Brown", and addresses such as "123 Main Street", "456 Elm Street", and "789 Oak Street".

341. Après tous ces Articles, auxquels nous ne toucherons point ; tout ce qu'ils contiennent ayant été examiné ailleurs ; il nous en reste un petit nombre à considérer. J'en trouve d'abord un (pag. 19.) qui mérite quelque attention. Il nous découvre, peut-être, un des grands motifs de la haine, que Mr. DE CROUSAZ porte au *Leibnitianisme*. On y traite le Système des Théologiens *Prédestinateurs*, de *Fatalisme* ; & on lui attribue de renverser la Morale & la Religion, & de mettre ceux qui en sont ambus à l'abri des remords de la Conscience. Voilà qui ne marque pas de l'inclination pour ces Théologiens. Le Système de Mr. DE LEIBNITZ se présente là-dessus. On voit, que son Illustre Auteur entreprend de réunir les deux Partis, & de concilier les divers sentimens. Il s'abstient d'en condamner aucun, & il s'applique plutôt à donner aux uns & aux autres une explication favorable, dans la vue de les rapprocher. Mais, par cette conduite, il fait voir, qu'il est un moyen de donner un sens très-raisonnable au Dogme de la *Prédestination*. La Modération de Mr. DE LEIBNITZ doit plaire :

plaire à tout amateur de la Paix & de la Charité. Mais ceux qui n'entendent à aucun accommodement, qui veulent absolument trouver, dans les Dogmes de leurs Adversaires, des absurdités, & des erreurs dangereuses, ceux-là ont regardé ce Philosophe comme un Ennemi, qui leur arrache les armes des mains. Ils l'ont trouvé partial, parce qu'il n'épousoit pas leur querelle, & ne revêtoit point leur passion.

342 L'Auteur nous dit (pag. 44.), qu'il ne faut pas s'imaginer, que chaque portion de l'Univers en soit une pièce tellement essentielle, que, si elle y manquoit, son absence feroit tort à l'infinie sagesse de son Auteur, & que son Ouvrage en souffriroit. Un Citron de plus, un Ciron de moins; un Cheval de plus, un Cheval de moins; une Montagne de plus, une Montagne de moins, défigureroit-elle l'Ouvrage? &c. Cela touche deux Questions, que nous avons déjà examinées: L'une regarde le Choix de Dieu; savoir, s'il est toujours fondé sur quelque raison prévalente, ou s'il est quelques-fois purement arbitraire. Voyez là-dessus (271, 272. & 318.). L'autre Question roule sur l'importance, dont

un

un petit Objet peut être pour la perfection de l'Univers. Mr. DE CROUSA prétend, qu'un Ciron, un Cheval, &c. de plus, ou de moins, ne peut y être d'aucune conséquence. Nous avons fait voir (323. suiv.) combien ce sentiment est peu philosophique. Et, quoique cette matière ait été suffisamment discutée, je profiterai de l'occasion, pour donner là-dessus un très-beau passage de Mr. DE LEIBNITZ. Voici comment ce Grand Philosophe s'exprime (Théod. §. 174.)

„ Mr. BAYLE confond ici ce qui est impossible, parce qu'il implique contradiction, avec ce qui ne lauroit arriver, parce qu'il n'est pas propre à être choisi. Il est vrai, qu'il n'y auroit point eu de contradiction dans la supposition, que Spinoza fût mort à Leide, & non pas à la Haie, il n'y avoit rien de si possible: la chose étoit donc indifférente par rapport à la puissance de Dieu. Mais il ne faut pas s'imaginer, qu'aucun événement, quelque petit qu'il soit, puisse être conçu comme indifférent par rapport à sa bonté. Jésus-Christ a dit divinement bien, que tout est compté, „ just.

„ jusqu'aux cheveux de notre tête. Ainsi,
 „ la sagesse de Dieu ne permettoit pas
 „ que cet événement, dont Mr. BAYLE
 „ parle, arrivât autrement qu'il n'est ar-
 „ rivé; non pas, comme si, par lui-même,
 „ il eût mérité davantage d'être choisi,
 „ mais à cause de sa liaison avec cette
 „ suite entière de l'Univers, qui a méri-
 „ té d'être préférée. Dire que ce qui
 „ est arrivé n'intéressoit point la sages-
 „ se, & en inférer qu'il n'est donc pas
 „ nécessaire; c'est supposer faux, & en
 „ inférer mal une conclusion véritable.
 „ C'est confondre ce qui est nécessaire,
 „ par une nécessité morale, c'est-à-dire
 „ par le Principe de la Sagesse & de la
 „ Bonté, avec ce qui l'est par une né-
 „ cessité métaphysique & brute, qui a
 „ lieu, lor que le contraire implique con-
 „ tradiction”. Les comparaisons qu'em-
 „ ploie Mr. DE CROUSAZ (p. 44. & 45.)
 „ de trois Princes, dont l'un *fait fraper, en*
 „ *or, des pièces de 30. de 15. de 10. & de*
 „ *5. francs; & l'autre en fait fraper de 40.*
 „ *de 20. de 10. & de 5. &c.*; ces comparai-
 „ sons, dis-je, sont très-défectueuses, &
 „ ne prouvent rien en sa faveur. 1°. Quand
 „ il seroit vrai, que la différente valeur des
 „ pié-

pièces de Monnoie ne fût d'aucune conséquence, & qu'un Prince en fit fraper de tel ou tel prix, par pur caprice; il n'en est pas ainsi des Ouvrages de Dieu, où il ne se trouve rien de superflu ou d'inutile, rien qui ne porte le caractère d'une souveraine sagesse: & Mr. DE CROUSAZ n'en convient-il pas, quand il dit, que Dieu est toujours, dans ses différens choix, le Dieu très-sage & très-saint (pag. 44.)? Mais 2^e. Je ne conviens pas, que la valeur des pièces, que l'on veut frapper, soit l'objet d'un choix purement arbitraire, c'est-à-dire, qui n'est fondé sur aucune raison: Il n'y a personne, qui ne sache que l'on se règle, pour cela, sur la commodité du Commerce; sur la manière de compter, établie dans un Etat; & sur d'autres raisons. Si un Prince ne faisoit fraper que des pièces d'or, & un autre, que du billon, tandis qu'un troisième en feroit fabriquer de tout prix, pour la commodité de ses Sujets: diroit-on qu'il y auroit de la folie à se casser la tête, à force de combinaisons, pour décider lequel des trois a marqué le plus de sagesse, & le plus d'étendue d'esprit: Et que ce n'étoit pas-là une matière à en donner des preuves

preux ; c'étoient des objets de pur choix (a) ? On auroit bien-tôt décidé, sans se casser la tête, & force de combinaisons, que le dernier s'est conduit en Prince sage & éclairé.

§ 43. L'Auteur remarque encore sur ces paroles du Poëte : Dieu a donné la préférence au Plan le plus parfait ; que l'on doit encore se faire un tout autre devoir, de ne pas confondre les effets immédiats de la Cause suprême, avec ceux qui naissent des intelligences créées, lorsqu'elles abusent de leur liberté. Non seulement nous en convenons, mais c'est encore là un des articles principaux de la Doctrine de Mr. DE LEIBNITZ, & l'une des réflexions qu'il presse le plus dans la Théodicée : son système explique fort clairement le moyen d'accorder cette maxime avec celle-ci, qui n'est pas moins certaine ; savoir, que rien n'arrive sans la volonté, ou la permission de Dieu, & que les Créatures tiennent de lui la puissance d'agir, & tout ce qu'elles ont de réel & de positif. Cette

re-

(a) Paroles de Mr. DE CROUZE, pag. 45.

remarque du savañt Critique n'est donc point contre nous. J'en dis autant de celle-ci, qui se trouve page 52. Il y aurait de l'impïété dans la pensée, que Dieu produît le mal moral, & fait naître le vice pour en tirer du bien. Mais ce mal, dont il ne se peut qu'il ait été la Cause, donne lieu à un nouvel exercice de ses vertus. C'est là un langage si conforme à celui de Mr. de LEIBNITZ, qu'il parôit emprunté de cet Illustre Philosophe. Voyez le commencement de notre première Partie, & la Théodicée, §. 24. 25. 6^e passion.

324. Nous ne ferons pas aussi bien d'accord avec Mr. DE CROUSAZ, sur la Critique qu'il fait (p. 38.) de ces paroles de Mr. PORE : *Le Ciel a formé l'homme tel qu'il doit être en effet; un état plus parfait ne lui enviendroit pas.* Toutes les raisons, qu'il oppose à cette Maxime, reviennent au même sophisme, qu'il a employé ailleurs (Exam. p. 27. Cont. ap. 340. &c.) contre d'autres-ci, qui est générale, *Tout ce qui est, est bien* : Nous l'avons examiné ce sophisme (285. 286) - *Pour un bien avancer de plus bardi ?* s'écrie le Critique : *Où vient le Mr. PORE cette profonde apphension d'un effet, d'un*
me

me nous l'avons déjà remarqué, c'est être bien *hardi*, & se flater d'une connoissance bien profonde, que de dire, qu'il ne convenoit pas, que Dieu créât l'homme plus parfait, qu'il ne l'a créé ! Il faut avoir assisté au céleste Conseil, pour décider, que tout ce que Dieu fait est bien fait ; qu'il ne sauroit être mieux fait ; & qu'il ne convenoit pas qu'il fût autrement. L'Homme plus parfait ne seroit plus le même Homme, ce seroit un Etre d'un ordre supérieur. Une chose ne peut pas être différente d'elle-même, de son Essence, de l'idée qui marque son Caractère individuel. Et, dans notre système, les places & les relations, que les hommes occupent dans le Monde, ne pouvoient être remplies, que par des Etres précisément tels qu'ils sont. Voilà comment un état plus parfait ne convenoit pas à l'homme. C'est ce que le savant Adversaire trouve à propos de nier ; &, outre le sophisme, dont nous avons parlé, il nous oppose quelques raisonnemens, qu'il ne fait point sans doute en qualité de Philosophe. Dieu, dit-il, avoit formé l'homme tel qu'il lui convenoit d'être : l'homme s'est dégradé, c'est sa

faute, & non l'ouvrage de Dieu. Quand nous parlons de l'état de l'homme, nous ne l'entendons pas de celui, où se trouva le premier homme immédiatement après sa création. Nous parlons de l'état de tous les hommes, & de chacun en particulier, dans tout le cours de leur existence. Dieu ne crée-t'il les hommes que pour le premier moment? Et, en leur donnant l'existence, ne fait-il pas ce qu'ils seront, non seulement en sortant de ses mains, mais dans toute la suite des siècles? Il veut donc bien permettre, qu'ils soient tels; & il a de grandes raisons, pour ne leur point donner un autre état. D'ailleurs, suivant tous les Théologiens, les hommes naissent aujourd'hui corrompus: Ne tiennent-ils pas leur existence de Dieu, tels qu'ils naissent, aussi bien qu'Adam la tenoit de lui? Et quand nous assurons, qu'un état plus parfait ne convenoit pas à l'homme, nous l'entendons de ce qu'il tient de Dieu, de sa Nature, de ses Facultés; & non point de l'abus qu'il en peut faire par sa faute. Dieu a créé l'homme avec un certain degré de lumières, capable de bien faire, & aussi capable de s'é-

476 DÉFENSE DU SYSTÈME

l'égarer après de faux biens; &, prévoyant toutes les actions, tous les états futurs, il l'a placé dans le Monde en conséquence; c'est-à-dire, dans les relations qui lui convenoient: Et, en cela, il a fait très-sagement, & il ne lui convenoit pas de donner à l'homme un état plus parfait. Mais l'homme abuse de sa Liberté: Il fait très-mal, & il lui auroit mieux convenu, à lui, de se conduire avec sagesse. Tous les hommes, dit encore Mr. DE CROUSAZ, sont-ils également parfaits, physiquement & moralement? Eh! qu'est-ce que cela fait contre nous? En disant en général, qu'un état plus parfait ne convenoit pas à l'homme, prétendons-nous, que tous les hommes doivent être également parfaits? C'est tout le contraire; chaque individu doit être tel qu'il est, & différent de tout autre. Nous ne craignons pas non plus de dire, d'un Aveugle, d'un Boiteux, d'un Féroce, &c. qu'un état plus parfait ne lui conviendrait pas; C'est-à-dire, que Dieu a sagement fait de n'en pas créer un autre à sa place; & nous soutenons même, que la place & les relations de cet Aveugle, de cet Xurogne, &c. ne pourroient être

être remplies par un autre. Cela est évident, & très-aisé à comprendre pour ceux qui auront lu, avec quelque attention, ce que nous avons dit de la liaison des choses. Mr. DE CROUSAZ, dans un autre endroit (p. 77.), revient à notre sentiment sur cette Question en général; *Dans la conduite de Dieu,* dit-il, *nous n'avons garde de trouver, ni de soupçonner aucune imperfection; Mais nous trouverons beaucoup d'imperfection dans la conduite des hommes, &c.* C'est-là ce que nous disons, après Mr. DE LEIBNITZ; & nous avons assez averti, que nous appliquons cette Maxime; *Tout ce qui est, est bien,* à la conduite de Dieu, & non pas à celle des hommes. Je ne fais par quelle raison Mr. DE CROUSAZ se donne tant de mouvement, pour peindre des plus noires couleurs un système, qu'il adopte dans le fond des choses. Ne seroit-il pas bien plus juste, & plus édifiant, de l'entendre dans un sens favorable, qui est le seul naturel, & le seul que son Illustre Auteur, & ses vrais Partisans ont constamment adopté? Mais pourquoi exiger cette modération de Mr. DE CROUSAZ? Son zèle n'en souffre point;

on creuse des Mines, on rase des Montagnes; on extirpe des Forêts, on en plante de nouvelles; la Terre va toujours son train, & la régularité de son tournoïement ne souffre aucune altération. Les Comètes, qui traversent une partie de notre Tourbillon folaire, & s'y enfoncent plus ou moins, ont-elles jamais bûté, ni retardé le cours périodique d'une année? Est-il permis à un habile homme de raisonner de la sorte? Mr. DE CROUSAZ se figure-t-il donc, qu'aucun de ces changemens puisse arriver, sans que Dieu l'ait prévu, & qu'il y ait pourvu? Pense-t-il, qu'il puisse jamais survenir dans l'Ouvrage de l'Etre tout-puissant, & infiniment sage, aucun vrai désordre, la moindre altération proprement dite? Ce seroit avoir une bien petite Idée de l'art Divin. Loin donc que tous ces changemens, qu'il allégué, soient des désordres, des altérations dans l'Ouvrage de Dieu, ils font partie des choses qui doivent s'y remarquer; ils entrent dans la suite des choses, que Dieu a choisie, & qu'il a pré-établie; & s'ils n'arrivoient pas, ce seroit un désordre. Mais il est impossible, qu'aucun dérangement survienne dans
l'U-

L'Univers; Car son premier état contenoit les raisons, ou les Causes, de tous les états suivans (92. 196.); Dieu donc, en réglant ce premier état, a réglé toute la suite; & il ne peut arriver d'autres événemens, que ceux dont il a prédiposé les causes, ou qu'il voudroit produire lui-même surnaturellement. Mais les événemens dont Dieu a prédiposé les causes, ceux qu'il voudroit produire immédiatement; tous ceux, en un mot, qui entrent dans la suite des choses qu'il a choisie, ne peuvent être des désordres, ou des altérations; & nous devons juger, que tout ce qui arrive est dans l'ordre général, & sert à le maintenir; quoique nous aïons la vue trop bornée, pour voir en vertu de quelle liaison il y contribue, & quel est son usage par rapport à la Totalité.

347. S'il étoit possible que Mr. DE CROUSAZ eût en vue Mr. DE LEIBNITZ, dans l'odieux Portrait qu'il fait (p. 147.), nous prions le Lecteur de jeter les yeux sur ce que nous avons dit, dans notre Préface, de ce Grand-Homme, & de comparer la conduite qu'il a toujours te-

nne envers tout le monde, & même à l'égard de ses Adversaires, avec celle de Mr. DE CROUSAZ envers les *Leibnitiens*. Les interprétations forcées, injustes, malignes; les imputations odieuses, dénuées de toute ombre de fondement; les injures grossières, sont des effets scandaleux de l'envie; & de la fureur de primer. Mr. DE LEIBNITZ étoit à l'abri de ces défauts. Où est le savant dont les lumières fussent capables de lui donner de l'envie? Et, s'il avoit la noble ambition d'occuper un des premiers rangs parmi les savans de l'Europe, le juste tribut, que tout ce qu'il y a de Gens sensés ont toujours rendu à son Génie incomparable, & à son savoir profond, devoit pleinement le satisfaire. Il n'appartient qu'aux Esprits vulgaires, de décrier les autres, pour s'élever à leurs dépens.

348. Ce n'est point une Objection, que je trouve à la page 196. c'est une pompeuse Déclamation: *Que répondra-t-on à l'Etre éternel, à l'Etre adorable . . . , quand on sera convaincu qu'il n'est pas vrai, que, par la constitution*

tion de sa nature, il ait été déterminé inévitablement à créer un Univers, & à le créer tel que nous le voyons &c. L'Auteur continue en faisant, comme par tout ailleurs, un exposé peu fidèle de notre système. Nous avons assez réfuté ces imputations; & en particulier, nous avons fait voir, que Mr. DE LEIBNITZ ne dit point, que Dieu a été inévitablement déterminé à créer un Univers, & à le créer tel que nous le voyons: Il dit, que Dieu s'y est porté très-librement, & par choix; mais que sa Bonté l'a porté en général à créer, & que son Choix a été déterminé par sa sagesse infinie, en vertu de laquelle il ne pouvoit manquer de choisir le meilleur Monde possible. Serons-nous donc convaincus un jour, que cela n'est pas vrai! Et Dieu dira-t-il aux Leibnitiens: retirez-vous de moi, malheureux! vous qui avez été assez hardis, pour assurer qu'une Bonté infinie m'a porté à produire des Créatures, & qu'une souveraine Sagesse est la règle constante & infaillible de routes mes actions; & qu'il est absurde de supposer que, dans mes choix, je ne prenne pas toujours le meilleur parti? Tandis qu'il di-

roit aux Défenseurs de la pleine indifférence: Venez, mes fidèles serviteurs, vous qui avez eu de moi une idée si sublime; qui avez soutenu, que ma Bonté ne m'inclinoit point à faire du bien, & qui m'avez accordé le glorieux privilège de pouvoir me déterminer par caprice, & même contre la Raison. Nous imitons, dans notre réponse, celle d'un Poète fameux (a). Cela est naturel; l'Objection de Mr. DE CROUSAZ vaut bien celle dont parle DESPREAUX; & la Défense est tout à fait convenable à l'attaque.

349. Voici une autre attaque, qui n'est pas mieux fondée. Mr. DE CROUSAZ dit (pag. 216.) que *le Système de la Fatalité* (cest ainsi qu'il désigne toujours le *Système Leibnitien*) fait entrer dans le plan de Dieu les vices comme les vertus, comme des parties qui lui sont, l'une & l'autre, essentielles. Il seroit superflu de nous arrêter beaucoup à repousser cette imputation. Nous avons assez expliqué dans

(a) DESPREAUX, dans son Epitre sur l'Amour de Dieu. C'est la Douzième.

dans notre première Partie, & assez repeté dans nos précédentes Réponses, que, selon Mr. DE LEIBNITZ, les vices ne sont point entrés dans le plan de Dieu, comme parties essentielles, ni comme moiens; mais seulement à titre de *sine qua non*; comme des inconveniens, qui ne pouvoient s'éviter, sans négliger de plus grands biens. C'est avec la même justice, que Mr. DE CROUSAZ impute à notre Système, d'être contraire aux principes de la Morale, & au sentiment que nous avons de notre Liberté. Il dit (pag. 287.) à propos de quelques moralités de Mr. POPE, qui supposent la Liberté; *On a beau CHASSER A' COUP DE SYSTÈME des sentimens naturels, on ne sauroit empêcher, que, de tems en tems, ils ne reviennent.* C'est-là une imitation d'HORACE (a); & la Reflexion est aussi bien appliquée, que la Phrase est élégante.

350. Notre Adversaire, qui donne un si mauvais sens à ce que dit Mr. DE LEIBNITZ, sur l'usage, que la sagesse Divine fait tirer des vices mêmes des hom-

(a) *Naturam expellas furca, tamen usque recur-*
ret.

Savant eue la consolation de se voir pleinement justifié dans l'Esprit du Monarque; il n'a tenu qu'à lui de triompher de ses Ennemis, en rentrant glorieusement dans son Poste (a).

352. Avant ce beau trait, l'Auteur avoit proposé une nouvelle Objection. *Je vai plus loin, dit-il (pag. 366.); & des principes fondamentaux du Système, je conclus que nous n'avons aucun caractère de vérité & de certitude. On peut voir le reste, & comment l'Auteur prouve cette importante conclusion. Quant à moi, j'avoue que je ne comprends rien à son raisonnement. Cependant le voici en raccourci: On est assuré de la vérité d'une proposition, lorsqu'on est forcé d'en convenir, & qu'on n'est pas en pouvoir d'en douter, pendant qu'on y fixe son attention. Or la Monade du Leibnitien est inévitablement déterminée à penser comme elle fait. Et, puisque je combats ce Système, ces Messieurs* doi-

(a) On a déjà remarqué, à l'occasion d'un passage de la Préface, que ceci a été écrit, avant le glorieux avènement à la Couronne de S. M. aujourd'hui regnante. L'honneur, que ce grand Roi a fait à Mr. WOLFF, en le rappelant avec tant de bonté, dès le commencement de son Règne, doit couvrir de confusion ceux qui ont eu la lâcheté d'insulter à la disgrâce de ce Philosophe.

doivent convenir que j'y suis inévitablement déterminé; il n'est pas en leur pouvoir de penser comme moi, ni au mien de penser comme eux; Et chacun de nous est inévitablement déterminé à croire qu'il a raison, Et que l'autre se trompe. Voilà les deux Propositions d'où il faut tirer, suivant Mr. DE CROUSAZ, la Conclusion qui précède. Nous convenons de la première. Quant à la seconde, nous avons assez fait voir qu'elle est absolument fautive, & que notre Système ne nuit en aucune façon à la Liberté. Mais, quand on l'accorderoit, je ne vois pas encore comment l'Auteur en pourroit conclure, que nous n'avons aucun caractère de vérité, Et de certitude. Quand toutes nos pensées, tous nos jugemens, seroient nécessaires, cette nécessité ne changeroit point leur nature; une sottise seroit toujours une sottise; une pensée juste, un jugement droit, seroient toujours une pensée juste, un jugement droit. De plus, quand même tous les évènements seroient nécessaires, ils auroient toujours chacun ses causes particulières; la cause de l'un ne seroit pas celle d'un autre tout différent. Quand donc nos jugemens naîtroient en nous nécessairement, & qu'il

10 DÉFENSE DU SYSTÈME

seroit pas en notre pouvoir de penser autrement ; cette nécessité ne seroit pas même pour tous ; & l'impossibilité de ger autrement ne viendroit pas toujours de la même source : l'assentiment à une vérité évidente nous seroit arraché nécessairement par la nature même de la vérité, car la connoissance claire & distincte d'une vérité, en contient déjà l'affirmation : Et la nécessité, où nous nous trouverions de donner notre sentiment à une Opinion douteuse, ou fautive, viendroit, sans doute, d'une cause différente. Or, soit que nous soyons résolu, ou que nous ne le soyons pas, nous sentons bien, si c'est l'évidence qui nous arrache notre consentement. Il y auroit donc toujours moyen de distinguer la vérité de l'erreur. Le Raisonnement du savant Adversaire est un de ces sophismes qui ont quatre termes, où le terme moyen est pris en deux sens différens. Ce terme est, *ce dont on est forcé de convenir*. Dans la première position, il signifie ; *ce dont on est forcé de convenir, par l'évidence*. Dans la seconde il désigne, *ce dont on est forcé de convenir, par une autre cause que l'évidence, par une cause physique*. Si ce

ce raisonnement étoit solide, il faudroit avouer, que nous n'avons aucun caractère de vérité & de certitude ; Car, dans quelque Système que l'on soit, je ne croi pas, que l'on veuille soumettre l'Entendement à l'Empire de la Volonté. Il ne dépend pas de nous de croire, ou de ne pas croire. L'Approbation, que l'on donne à une proposition, n'est pas un acte de la Volonté ; c'est une manière de penser, une modification de l'Entendement ; à laquelle la Volonté n'a point de part directement. Nous ne choisissons pas nos Opinions, comme nous choisissons nos habits ; mais nous ne pouvons nous empêcher de recevoir celles qui se présentent à notre Entendement, sous la forme de la Vérité : Et nous jugeons bien, ou mal, suivant les dispositions de notre Esprit ; suivant le degré de Lumières & d'attention, où nous nous trouvons. La Volonté ne peut contribuer à déterminer nos Jugemens, que d'une manière indirecte, tant que nous prenons des mesures pour nous trouver dans telles, ou telles dispositions.

353. Nous voici parvenus à la fin de nos Observations sur les deux Ouvrages de

de Mr. DE CROUSAZ; & je ne pense pas que nous aions négligé une seule Objection de cet habile-Homme. On sera surpris, sans doute, que ce fameux *Examen*, dans lequel on se propose de renverser le Système Leibnitien, ne contienne aucune solide Objection, & renferme si peu de raisonnement: Et l'on me blamera peut-être, d'en avoir fait l'Objet particulier de mes Réponses. Si l'Auteur avoit bien voulu raisonner, au lieu de déclamer, de turlupiner, d'invectiver, il y auroit eu plus de plaisir à lui répondre; & la Dispute auroit été plus instructive. Mais j'ai déjà allégué les raisons, qui m'ont porté à répondre directement au Livre de Mr. DE CROUSAZ. Cependant, comme mon dessein, & mon unique but, étoit, d'édifier pleinement ceux, qui, ne connoissant pas la Philosophie de Mr. DE LEIBNITZ, se sont laissés prévenir contre elle, par l'assurance de ses Ennemis, & de rendre ainsi la Dispute utile & instructive; j'ai pris le parti de donner, dans ma première Partie, une Exposition détaillée de ce fameux Système. C'est dans la même vue, que j'ajouterai ici l'examen
des

des Objections que le savant & spirituel Mr. ROQUES a publiées, dans le *Mercur* Suisse, ou *Journal Helvétique*, contre l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*. Mr. ROQUES raisonne davantage que Mr. DE CROUSAZ, & entre plus dans le fond des choses: Il y aura ainsi plus d'agrément à disputer avec lui. Quoique le *Journal*, dont je parle, ne soit pas fort répandu dans les pays éloignés, on me pardonnera si je donne quelques pages aux Désirs de plusieurs de mes Compatriotes, qui souhaitent de voir une réponse complète aux Objections du savant Théologien de *Basle*. Les réponses, que le Célèbre Mr. BOURGNET, Professeur en Philosophie à *Neuchâtel*, a commencé d'y faire, dans le même *Journal*, sont très-solides, & plus que suffisantes pour des Lecteurs instruits de la Matière en question: Mais les bornes, où l'on est obligé de se resserrer, dans un Recueil comme celui-là, ne lui ont point permis d'entrer dans le détail, & de satisfaire ainsi à tous les doutes, & à toutes les difficultés, qui peuvent s'offrir à l'Esprit de ceux qui n'ont jamais lu, ni Mr. DE LEIBNITZ, ni Mr. WOLFF. Je
fais

474 DÉFENSE DU SYSTEME

suis donc bien certain, que cet habile Homme ne sauroit trouver mauvais, que j'entreprenne ici de suppléer à ce que la nature des Pièces, que l'on insère dans un Journal, & peut-être des occupations plus importantes, ne lui ont pas permis de faire.

CHAPITRE HUITIÈME.

*Réponse aux Objections de Mr.
ROQUES.*

SECTION PREMIÈRE.

*Examen des Difficultés, contenues dans la
première Lettre de Mr. ROQUES à Mr.
ROCHAT (a), qui concernent la Nature
et les Opérations de l'Âme.*

354. JE commencerai mes Remarques
sur les Lettres de Mr. ROQUES
contre l'Harmonie pré-établie, par me fé-
lici-

(a) Mercure Suisse. Décembre 1737.

liciter de ce que j'ai le bonheur de rencontrer un Adversaire, tel que ce savant & poli Théologien. Nous ne trouvons plus ici un Ennemi mortel du Grand-LEIBNITZ, qui le charge d'injures & d'imputations odieuses, sans citer jamais aucune preuve: Mr. ROQUES rend justice dès l'entrée à ce Philosophe Célèbre, sur l'article de la Liberté; Il reconnoît, que Mr. DE LEIBNITZ a cru, & enseigné, que l'Ame est véritablement libre; & il le prouve par quelques passages de la Théodicée (a). Cependant il rapporte deux passages de Mr. DE LEIBNITZ, dans lesquels il trouve quelque embarras, & qui semblent, dit-il, être contraires à la Liberté. Voici le premier. „ Dieu a fait dès le commencement chacune „ de ces substances de telle nature, „ qu'en ne suivant que ses propres Loix, „ qu'elle a reçues avec son être, elle s'accorde pourtant avec l'autre &c. (b)”. *Ne semble-t-il pas*, dit Mr. ROQUES (p. 68, 69.), *que cela signifie, que l'Ame &*
la

(a) Ibid. pag. 69, 70.

(b) Hist. des Ouvrages des Savans, Février 1696.

476 DÉFENSE DU SYSTÈME

le Corps ont été formés d'une telle sorte, que ces deux substances font tout ce qu'on y remarque, en conséquence des Loix, qui leur ont été fixées? Fort bien. Nous accordons cela; nous le prouvons même. Car, puisque rien ne se fait sans une raison suffisante, par laquelle on puisse rendre raison pourquoi il se fait ainsi, & non pas autrement, il s'ensuit, que tout Agent doit opérer en conséquence de certaines Loix: Mais ces Loix sont de différente nature, selon que les Agents sont différens. C'est pourquoi l'habile Adversaire n'a pas droit d'ajouter; Or, comme les Loix du Corps opèrent nécessairement, il semble qu'on doit aussi en conclure que l'Ame est mue, par la nécessité de sa constitution, à avoir toutes les pensées, & à former tous les jugemens qui se succèdent en elle. Les Loix de ces deux substances, étant fondées sur leur nature même, il est manifeste qu'elles doivent être toutes différentes. Celles du Corps opèrent nécessairement (par une nécessité physique), parce que le Corps est dépourvu d'intelligence (221): Mais celles de l'Ame sont d'une toute autre nature: Elles regardent les opérations d'un Être
in-

intelligent & libre; & ainsi elles supposent la Liberté, bien loin de la détruire. Il est vrai que toutes les opérations de l'Ame ne sont pas libres; Il y en a qui sont simplement spontanées. Telles sont les perceptions, que l'on rapporte aux sens. C'est ce que personne n'aura de peine à reconnoître. Les autres Systèmes vont encore plus loin; car ils ne reconnoissent pas même de la *Spontanéité* dans ces perceptions; supposant que l'Ame est purement passive à cet égard. Au reste, nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit (154. suiv.) sur les Loix du développement des perceptions dans l'Ame. Nous avons touché aussi quelque chose de celles qu'elle observe dans ses déterminations, en parlant de la Liberté (227. suiv.). Remarquons en un mot sur cette Question, que les substances intelligentes agissent suivant les Causes finales; ce qui suppose nécessairement la Liberté (183.) Les Corps agissent par les Causes efficientes. Or nous avons fait voir (181. suiv.) comment il se peut que l'Ame agisse très-librement, quoiqu'il arrive qu'elle s'accorde exactement, dans ses opérations,

tions, avec celles du Corps, qui sont assujetties à une nécessité physique.

355. Mr. ROQUES continue: *Voici encore un Passage, où il semble que Mr. DE LEIBNITZ enlève toute Liberté à l'Ame, & la transforme en une Machine spirituelle.*

„ Dieu, dit-il (Théod. §. 62) a créé
 „ l'Ame d'abord de telle façon, qu'elle
 „ doit se produire & se représenter par
 „ ordre ce qui se passe dans le Corps,
 „ & le Corps aussi de telle façon qu'il
 „ doit faire de soi-même ce que l'Ame
 „ ordonne.” *Il semble par là, que Dieu a disposé originairement l'ordre des pensées, qu'elle doit avoir, tout comme il a déterminé tous les mouvemens que le Corps doit produire; donc l'Ame agiroit aussi nécessairement que le Corps, & l'Homme n'auroit aucune liberté.* Il ne faut point entendre ce passage de Mr. DE LEIBNITZ, comme si ce Philosophe vouloit dire, que Dieu a façonné tout exprès l'Ame de telle façon, & a mis en elle tel ordre de pensées, afin qu'elle s'accordât au Corps; & de même qu'il a accommodé le Corps à l'Ame, en le construisant d'une telle façon à cause d'elle. Dieu a vu l'une & l'autre de ces deux substances

ces comme possibles, dans ses Idées éternelles, avec toute la suite de leurs actions & de leurs changemens; & il a résolu de les choisir pour les placer dans le Monde, & de les unir ensemble, parce qu'il a vu, qu'elles étoient propres à former une seule & même personne, par la parfaite harmonie de toutes leurs opérations, & de tous leurs changemens, ou états différens. Voilà en quel sens Dieu a disposé originairement l'ordre des pensées, que l'Ame doit avoir; c'est en choisissant parmi tous les possibles, dont les Idées, qui sont dans son Entendement, expriment tous leurs états successifs, & par conséquent, toutes leurs actions; en choisissant, dis-je, parmi ces possibles, une Ame dont les pensées auroient précisément un tel ordre: tout comme il a déterminé, aussi les mouvemens du Corps, en choisissant un Corps, dont l'Idée porte, qu'il produiroit tels & tels mouvemens, étant placé dans l'Univers, en telle, ou telle situation. Je ne m'arrête pas davantage à cette Difficulté, parce que Mr. ROQUES ne s'y arrête pas non plus, reconnoissant même (p. 70.) que Mr. DE LEIBNITZ est un

un grand Défenseur de la Liberté, bien loin qu'il la détruise.

356. Quand notre savant Adversaire dit (p. 71.), que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, *l'Ame se modifie elle-même, sans recevoir quoi que ce soit de la part du Corps, ni à l'occasion de ce qui s'y passe*; ces dernières paroles ont besoin d'une petite explication, pour éviter toute équivoque; suivant notre Philosophe, l'Ame ne reçoit rien *de dehors*, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; mais on peut très-bien dire cependant, que les perceptions, qui lui représentent ce qui se fait dans le Corps, & qui lui naissent de son propre fonds, lui arrivent à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; puisque ce qui se passe dans le Corps est la cause finale de la perception qui le représente dans l'Ame, & qu'il sert à en rendre raison. J'en dis autant de ce qui suit: *Il enseigne (Mr. DE LEIBNITZ) que l'Ame n'a aucun Empire sur les mouvemens du Corps.* Cela est vrai d'un Empire physique, en vertu duquel l'Ame seroit la Cause efficiente de ces mouvemens du Corps: Mais elle ne laisse pas d'en être véritablement la Cause, puisqu'ils ar-

• arrivent en conséquence de ses volontés, & qu'elle en est la Cause finale & objective (189.)

357. Mr. ROQUES entre ensuite dans les Difficultés. Voici la première, qu'il propose: (p. 72.) *D'abord il me paroît, que Mr. DE LEIBNITZ attribue à l'Ame un pouvoir trop étendu, & que l'expérience nous engage de lui refuser; suivant ce grand Philosophe, l'Ame est l'Auteur immédiat de toutes ses Actions, & de tout ce qui se passe au dedans d'elle. Il paroît visiblement, que Mr. ROQUES, malgré toute sa pénétration, n'a pas laissé que de prendre le change dans cette occasion; & c'est ce qui donne lieu à toutes les Difficultés, qu'il oppose, dans les pages suivantes, à Mr. DE LEIBNITZ. Il prend ce point du système, comme si son Illustre Auteur avoit voulu dire, que l'Ame est la Cause libre de tout ce qui se passe en elle; de ses perceptions, par exemple; & qu'elle les produit volontairement, & librement: Mais le passage même, que Mr. ROQUES cite ici, prouve manifestement, que ce n'est point-là la pensée de Mr. DE LEIBNITZ. „ Chez moi, dit ce „ grand Philosophe (Théod. §. 400.)*

480 DÉFENSE DU SYSTÈME

un grand Défenseur de la Liberté, bien loin qu'il la détruise.

356. Quand notre savant Adversaire dit (p. 71.), que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, *l'Ame se modifie elle-même, sans recevoir quoi que ce soit de la part du Corps, ni à l'occasion de ce qui s'y passe*; ces dernières paroles ont besoin d'une petite explication, pour éviter toute équivoque; suivant notre Philosophe, l'Ame ne reçoit rien *de dehors*, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; mais on peut très-bien dire cependant, que les perceptions, qui lui représentent ce qui se fait dans le Corps, & qui lui naissent de son propre fonds, lui arrivent à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; puisque ce qui se passe dans le Corps est la cause finale de la perception qui le représente dans l'Ame, & qu'il sert à en rendre raison. J'en dis autant de ce qui suit: Il enseigne (Mr. DE LEIBNITZ) que *l'Ame n'a aucun Empire sur les mouvemens du Corps*. Cela est vrai d'un Empire physique, en vertu duquel l'Ame seroit la Cause efficiente de ces mouvemens du Corps: Mais elle ne laisse pas d'en être véritablement la Cause, puisqu'ils ar-

arrivent en conséquence de ses volontés, & qu'elle en est la Cause finale & objective (189.)

357. Mr. ROQUES entre ensuite dans les Difficultés. Voici la première, qu'il propose: (p. 72.) *D'abord il me paroît, que Mr. DE LEIBNITZ attribue à l'Ame un pouvoir trop étendu, & que l'expérience nous engage de lui refuser; suivant ce grand Philosophe, l'Ame est l'Auteur immédiat de toutes ses Actions, & de tout ce qui se passe au dedans d'elle. Il paroît visiblement, que Mr. ROQUES, malgré toute sa pénétration, n'a pas laissé que de prendre le change dans cette occasion; & c'est ce qui donne lieu à toutes les Difficultés, qu'il oppose, dans les pages suivantes, à Mr. DE LEIBNITZ. Il prend ce point du système, comme si son Illustre Auteur avoit voulu dire, que l'Ame est la Cause libre de tout ce qui se passe en elle; de ses perceptions, par exemple; & qu'elle les produit volontairement, & librement: Mais le passage même, que Mr. ROQUES cite ici, prouve manifestement, que ce n'est point-là la pensée de Mr. DE LEIBNITZ. „ Chez moi, dit ce „ grand Philosophe (Théod. §. 400.)*

„ toute substance simple, c'est-à-dire,
 „ toute substance véritable, doit être
 „ la véritable cause immédiate de toutes les actions & passions internes.”
 Puis donc qu'il attribue la même chose à des substances, dans lesquelles il ne reconnoît certainement ni Liberté, ni connoissance de soi-même, ce qu'on appelle, *conscientia sui*; ni même de connoissance intellectuelle, comme aux Âmes des Bêtes (194.) & aux Éléments mêmes des Corps (95); il est clair qu'il ne prétend point que l'Âme produise ses Idées, ses Sensations, ou ses Perceptions, par des actes délibérés de sa Volonté (a): Il dit seulement, qu'elle les tire de son propre fonds, qu'elle les produit *spontanément*, en vertu de l'activité, qui est en elle; & qu'ainsi elle en est la véritable cause immédiate, entant qu'elle en a le principe en elle-même. Mais elle n'est libre, que par rapport aux déterminations de

(a) Voyez le §. 64. de la *Theodicee*, où l'Auteur dit expressément, que les Perceptions confuses, les Sensations, & les Passions, ne dépendent pas de la Volonté, & qu'elle n'a sur elles qu'un Empire indirect.

de la Volonté. C'est ce que nous avons assez expliqué (146. suiv.) Voyez aussi ce qui a été dit en général de toutes les véritables substances (94. suiv.) L'habile Adversaire dira-t'il, que *c'est attribuer à l'Ame un pouvoir trop étendu*, que de la supposer, en ce sens, Auteur de toutes ses Perceptions? L'Ame n'a-t'elle pas incontestablement le pouvoir de penser? Puis donc qu'avoir la perception, l'idée d'un objet, n'est autre chose que penser d'une certaine manière, pourquoi l'Ame ne pourra-t'elle pas produire elle-même ses perceptions? La Difficulté vient du préjugé, qui nous fait regarder les perceptions des Objets sensibles, comme des impressions, que les Etres externes font sur notre Ame. Au lieu que dans la vérité, elles ne sont autre chose, que des pensées confuses, que l'Ame produit comme ses autres pensées.

358. Cette seule observation, que nous venons de faire, au commencement de l'Article précédent, suffit pour renverser une partie des Objections, que Mr. Roques va nous opposer; puisqu'elles sont fondées sur cette Idée peu juste,

que le savant Théologien s'est faite du sentiment de Mr. DE LEIBNITZ. 1. Si nous avions, dit-il (p. 73.), ce pouvoir, il faudroit que nous *sussions comment nous devons nous disposer, pour éprouver telle ou telle sensation. Quelqu'un sait-il comment il doit se modifier intérieurement, pour éprouver la douceur d'un excellent Raisin, ou le goût d'une bonne Pêche?* Cette Objection auroit un peu plus d'apparence, si nous faisons dépendre les sensations de la Volonté. Mais dans cette supposition même, il faut qu'elle manque de solidité; autrement elle prouveroit trop. Car on pourroit montrer de même, que nous ne sommes pas les Maîtres de nos Volitions, des déterminations notre de Volonté; *Quelqu'un sait-il comment il doit se modifier intérieurement, pour produire un tel ou tel acte de sa Volonté, pour préférer une Pêche à une Poire?* Voyez ce que nous avons dit ci-dessus (155.)

359. Mr. ROQUES ajoute: *si ces sensations dépendoient uniquement de l'Âme, & qu'aucun Être, que nous, n'y contribuât en rien, ne bannirions-nous pas à jamais toutes les sensations désagréables, pour ne nous donner que celles qui peuvent causer du plaisir?*

sir? Cela seroit fort solide contre celui qui prétendrait, que les sensations dépendent de la Volonté: Mais ce n'est point le sentiment de Mr. DE LEIBNITZ (357). J'en dis autant de ce qui suit: *De plus, si nous étions les Auteurs immédiats de nos sensations, ne pourrions-nous pas rapeller, toutes les fois que nous voudrions, celles qui nous ont causé du plaisir?* Il n'est pas surprenant que nous ne puissions point rapeller nos sensations, quoique notre Ame ait en elle le principe qui les produit, puisqu'elles ne dépendent pas de la Volonté. La troisième Raison, qu'on nous oppose (p. 74.), est toujours fondée sur la même supposition erronée, & doit aussi recevoir la même réponse. Mr. ROQUES dit, que nous ne serions pas surpris par des sensations subites, auxquelles nous ne pensions point auparavant, *Si il étoit vrai que l'Ame fût, à la rigueur, l'Auteur immédiat de toutes ses sensations.* Il ajoute: *Une Cause intelligente sait ce qu'elle veut faire, avant de mettre la main à l'œuvre, & elle n'est pas surprise par une Action qu'elle vient de produire.* Cela est vrai des Actions, qui dépendent de la Volonté, & que l'Ame produit, entant

que Cause intelligente & libre. Mais l'Ame n'agit-elle jamais autrement? Chacun sait, & l'Expérience nous en convainc, qu'elle n'est pas une Intelligence pure, ou, comme on dit, entièrement dégagée de la matière: Elle a, „ non seulement un ordre de perceptions distinctes, qui fait son empire; „ mais encore une suite de perceptions confuses, ou de passions, qui fait son „ esclavage (a).” C'est ce que nous avons expliqué. (146). Or les perceptions confuses, & en particulier les sensations, dont il s'agit ici, conviennent à l'Ame, non point entant qu'elle est une Intelligence, mais entant qu'elle est unie à un Corps (193). Pourquoi donc, à cet égard, ne pourroit-elle pas opérer comme les autres substances simples, sans que sa volonté y entre pour rien, sans même connoître distinctement ce qu'elle va produire? C'est pourquoi Mr. DE LEIBNITZ conclut fort bien des paroles, que nous venons de rapporter: „ Tout ce qui arrive à l'Ame „ dé-

(a) Théodicée §. 64.

„ dépend d'elle ; mais il ne dépend pas
 „ toujours de sa Volonté ; ce seroit trop.
 „ Il n'est pas même toujours connu de
 „ son Entendement, ou aperçu distin-
 „ ctement.”

360. Voici une nouvelle Difficulté :
 (p. 74.) *Pourquoi les sourds n'ont-ils pas
 les sensations du son, & les Aveugles celles
 des couleurs ?* J'aimerois autant que l'on
 demandât : Pourquoi un Maître d'Eco-
 le ne pense-t'il pas comme Mr. DE LEIB-
 NITZ, un Goujat d'Armée comme un
 Marlboroug ? De ce que les Ames sont
 les véritables causes de tout ce qui se
 passe en elles, s'ensuit-il qu'elles doivent
 toutes avoir les mêmes facultés, & se
 produire les mêmes perceptions ? L'Har-
 monie parfaite, qui doit régner entre l'A-
 me & le Corps, exige qu'à un Corps,
 dont l'organe de l'ouïe est mal disposé,
 soit jointe une Ame qui n'ait point la fa-
 culté de se produire la sensation du son.
 Voilà la véritable raison pourquoi un
 sourd n'a point cette sensation. Il en
 est de même d'un Aveugle, à l'égard de
 la vue, &c.

361. Le savant Adversaire applique,
 dit-il (pag. 75.) *ce qu'il vient de dire des*

sensations, aux images des objets extérieurs. Ces images elles-mêmes sont au nombre des sensations, puisqu'on les rapporte à l'organe de la vue. Comme les perceptions confuses, qui se rapportent à cet organe, sont infiniment plus claires que celles des autres sens, de-là vient que l'on en fait comme un ordre à part, & que d'habiles Gens même s'imaginent encore aujourd'hui, qu'il y a dans les objets visibles quelque chose de semblable à la perception qu'ils en ont; quoique l'on ne donne plus dans la même erreur par rapport aux objets, auxquels on rapporte les sensations du froid & du chaud, du son, du goût, des odeurs, & même que depuis DESCARTES, on se soit mis au-dessus des préjugés de l'Enfance à l'égard des Couleurs. On aura beaucoup plus de peine à vaincre ces mêmes préjugés, sur les Idées, que l'on se forme de l'étendue, de la dureté, de la pesanteur, & des autres qualités, que l'on imagine dans le Corps. Mais voyons ce qu'on nous objecte. *Il ne me paroît point, dit-on, que l'Ame les produise* (les images). Et pourquoi! On en allègue plusieurs raisons. Premièrement, dit l'habile
 Au-

Auteur, pour se former les images des Objets corporels, il faudroit que l'Ame connût antécédemment ces objets. Je remarquerai là-dessus, que, si l'on supposoit, que les Images des objets corporels représentent exactement ces objets, tels qu'ils sont réellement; & que l'Ame forme ces Images, en se proposant ce but, avec délibération, & avec un dessein formé de les produire, comme des Tableaux, comme quelque chose de distinct de la connoissance qu'elle a des objets; à peu près comme un Peintre fait un Portrait; dans cette supposition, dis-je, je reconnois, qu'il faudroit que l'Ame connût antécédemment ces objets, pour s'en former une Image. Mais quand on parle des Images, qui sont dans l'Ame, ce que l'on nous oppose ici n'a aucun sens. Les Images ne sont autre chose, que des Idées d'une certaine espèce; & connoître un objet, c'est en avoir l'idée, de sorte que l'Objection signifie proprement, que, pour que l'Ame se formât l'idée des objets, il faudroit qu'elle eût précédemment l'idée de ces mêmes objets: ce qui ne signifie rien. Les Images n'étant donc autre chose,

X s

qu'une

qu'une certaine connoissance que l'Ame a des objets, une espèce de représentation qu'elle s'en fait; représentation, qui n'a même avec ces objets qu'un rapport très-imparfait, & qui exprime plutôt les relations, qu'ils ont avec le Corps uni à cette Ame, & les impressions qu'ils font sur ses organes, que non pas leur nature & leurs qualités intrinsèques; je ne vois pas pourquoi on ne voudroit pas reconnoître, que Dieu a pu rendre l'Ame capable de ces connoissances & de ces Idées, & pourquoi il faudroit qu'elles fussent comme tracées en elle par une main étrangère. La Connoissance est l'appanage des Intelligences: Les connoissances, dont il s'agit, sont-elles trop relevées pour l'Ame, qui en a tous les jours d'infiniment plus sublimes? Si l'on croit, que Dieu les lui imprime à chaque moment, par une opération particulière, pourquoi n'avoueroit-on pas, qu'il a pu les mettre une fois pour toutes dans l'Ame, en lui donnant une nature capable de les lui représenter par ordre? Dieu, qui a formé cet Univers, n'aura-t'il pu créer aussi des substances intelligentes, qui soient comme des représentations

idées

idéales & spirituelles de ce même Univers, & qui se le représentent chacune suivant un certain point de vue? Voyez ci-dessus (151. suiv.) Nous avons déjà rapporté (157.) ces paroles de Mr. DE LEIBNITZ: „ Il auroit peut-être suffi de „ dire, que Dieu aiant fait des Auto- „ mates corporels, en pourroit bien a- „ voir fait d'immatériels, qui représen- „ tent les premiers”. Enfin, nous ne disons point, que les Images des objets soient produites par un acte de la Volonté. Ce sont uniquement des modifications de la faculté de penser, où la Volonté n'a point de part directement. Le passage, que l'on allègue, du Père Malebranche n'est donc point contre nous; ce grand Métaphysicien ne voulant prouver autre chose, si ce n'est, que les *Idees*, ou les *Images*, ne dépendent point de la Volonté: Ce que nous reconnoissons volontiers.

362. Venons à la 2^e. Raison que Mr. Roques allègue, pour faire voir que l'Âme ne produit pas les images des objets. *Il faudroit*, dit-il (pag. 76.) *que l'Âme produisît ces merveilleux Ouvrages avec une rapidité inconcevable. Lorsqu'on ouvre les*
X 6 yeux

yeux sur la Campagne, sur un Parterre émaillé de mille fleurs, sur une foule de Personnes, le premier coup d'œil offre un nombre innombrable d'objets différens, représentés avec toutes leurs couleurs. Et l'Ame seroit capable de produire subitement, en elle-même, ce merveilleux spectacle? Et pourquoi non? Dieu n'est-il point assez puissant pour former une Ame capable de ces merveilleuses productions; ou, pour m'exprimer plus exactement, capable d'appercevoir en même-tems, ou presque en même-tems, un grand nombre d'Idées confuses? Car c'est à quoi se réduit ce merveilleux Spectacle.

363. Je passe à la 3^e. Raison. Nous ne voyons par les objets, dit Mr. ROQUES (pag. 77.) précisément tels qu'ils sont en eux-mêmes; mais conformément à la distance, dans laquelle ils se trouvent par rapport à nous. . . . Or suivant quelles règles notre Ame se formeroit-elle les images des Objets, proportionnellement à la distance, dans laquelle ils sont entre eux, & par rapport à nous? Rien de plus aisé à concevoir, suivant l'Hypothèse de l'Harmonie préétablie. L'Ame est une Intelligence de telle nature, dont la faculté de penser est

est tellement déterminée qu'elle doit se représenter l'Univers, par ses perceptions confuses, selon le point de vue de son Corps organisé. De-là vient que la perception qu'elle a d'un objet est toujours exactement proportionnée à la relation de cet objet avec son Corps. Il n'est pas difficile de concevoir, qu'une certaine suite déterminée de perceptions puisse être réglée & pré-établie dans une Ame; car l'état présent de tout Agent, déterminant ce qu'il va faire, contient son état suivant (79.); il ne s'agit que de déterminer un premier état de l'Ame, pour déterminer tous les suivans, & par conséquent, toutes les perceptions qu'elle aura. Or cela étant, qui oseroit nier, que Dieu ne soit assez habile pour donner à cette Ame une telle relation dans l'Univers, que ses perceptions se trouvent, à chaque moment, exactement proportionnées & correspondantes aux relations, que les objets, qu'elles représentent, ont alors avec son corps? Si quelque Lecteur trouve encore ici de la difficulté, je le prie de relire ce que nous avons dit §. 151. & suivans.

364. Je fais la même réponse à cette
X 7 qua-

quatrième Raison de notre célèbre Adversaire : Pourquoi, lorsque les objets ne se présentent plus à nous, ou que nous venons à fermer les yeux, disparaissent subitement toutes ces Images, que nous contemplions avec tant de plaisir, Et que nous voudrions contempler encore ? Notre propre Oubliage nous échape - t'il malgré nous mêmes ? J'ajoute, que nous ne sommes pas les maîtres de rappeler ces Images, parce qu'elles ne dépendent pas de notre Volonté (146). Nous retenons nos Idées distinctes, nous les rapellons, il est vrai, comme le dit Mr. ROQUES ; C'est parce qu'elles sont l'Empire de l'Ame : Mais les Idées confuses sont son Esclavage ; la Volonté n'a point sur elles d'empire direct : Ces dernières étant destinées à exprimer ce qui se passe dans le Corps, il ne convient pas que l'Ame en soit la maîtresse ; elle puisse les rappeler mal à propos, les former à sa fantaisie.

365. Enfin, Mr. ROQUES nous oppose, à l'égard des images, ou des phan-
 nes d'une Imagination blessée, la même
 difficulté qu'il a déjà proposée, en
 parlant des sensations. L'Ame, dit-il
 (18.) est souvent occupée par des Images,
 qui

qui l'inquiètent & l'épouvantent. Une Personne attaquée d'une Fièvre ardente est en proie à des images bisarres, qu'elle voudroit chasser. Cependant, soit qu'elle ferme les yeux, soit qu'elle les ouvre, ces images restent, ou ne disparaissent, que pour céder la place à d'autres, qu'on ne voit pas paroître avec plus de plaisir. Or, si notre Ame étoit la Cause productrice de ces représentations, ne tomberoit-elle pas avec elle-même dans une contradiction ridicule & inexplicable, de vouloir, & de ne vouloir pas, en même tems, l'existence de telle ou de telle image. C'est toujours la même supposition; & par conséquent la même réponse revient. Mr. DE LEIBNITZ ne fait point dépendre les Images, ni aucune perception confuse, de la Volonté; & ainsi on ne peut point dire que dans son système, l'Ame tombe en contradiction avec elle-même, en voulant & ne voulant pas, en même tems, l'existence de telle ou de telle image.

366. Mr. BAYLE avoit proposé la plus part des Difficultés, que nous venons d'examiner (a). Mr. DE LEIBNITZ lui ré-

(a) Dans son Dictionnaire, Article *Reveries*, not. H. & L.

répondit : Et le pénétrant Philosophe de Rotterdam, ayant rapporté les paroles de Mr. DE LEIBNITZ, que l'on peut voir ci-dessus (154. 155.), déclare expressément, (a) qu'il n'a pas beaucoup de choses à repliquer à cela : Je dis seulement, ajoute-t'il, que cette supposition, quand elle sera bien développée, est le vrai moyen de résoudre les difficultés, &c. Ce grand Génie avoit bien senti la justesse de la réponse, que lui avoit fait Mr. DE LEIBNITZ; & sa pénétration lui faisoit prévoir la manière, dont le même Philosophe résoudroit les nouvelles difficultés, qu'il propose dans la même note.

367. Mr. ROQUES trouve, que Mr. DE LEIBNITZ a grand tort de ne pas convenir, que ce soit assez pour prouver que notre Ame n'est pas l'Auteur de ses sensations & des images des choses sensibles, de dire qu'elle ignore comment il faudroit s'y prendre pour produire toutes ces modifications, qui nous étonnent (p. 78.) Il rapporte là-dessus ces paroles de Mr. BAYLE: (b) Il est évident que la véritable cause

(a) Ibid. not. L. sub fin.

(b) Rép. au Provincial, chap. 141. T. III.

Se efficiente d'un effet doit le connoître, & savoir aussi de quelle manière il le faut produire. Cela n'est pas nécessaire, quand on n'est que l'instrument de cette cause, ou que le sujet passif de son Action; Mais l'on ne sauroit concevoir, que cela ne soit point nécessaire à un véritable Agent. Je m'étonne comment le célèbre Théologien de Basle n'a point craint de dire (p. 79.), que cette difficulté lui paroit fort naturelle, & fort solide. N'auroit-il point fait attention, que, si cette difficulté est solide, elle prouve également que l'Ame n'est point l'Auteur de ses Volitions, comme nous l'avons observé (358)? N'a-t'il pas remarqué, que Mr. BAYLE étend son objection jusques-là; & que cet habile homme juge fort bien, que les Volitions n'y sont pas moins sujettes, que les Idées & les Perceptions? Les mêmes raisons, dit Mr. BAYLE (a) qui prouvent, que notre Ame ne forme point nos Idées, & ne remue point nos organes, prouveroient aussi qu'elle ne peut point former nos actes d'amour & nos

(a) Ibid. p. 765.

490. DÉFENSE DU SYSTÈME

naux volitions. Et j'ajoute, immédiatement après la difficulté, que nous venons de lire: Or si nous nous examinons bien, nous serons très-convaincus, qu'indépendamment de l'expérience, notre Ame fait aussi peu ce que c'est qu'une volition, que ce que c'est qu'une idée. Qu'après une longue expérience, elle ne sait pas mieux comment se forment les volitions, qu'elle le savoit avant que d'avoir voulu quelque chose. Que conclure de cela, sinon qu'elle ne peut être la cause efficiente de ses volitions, non plus que de ses Idées, Et que du mouvement des esprits, qui font rentrer nos bras? (Notez qu'on ne prétend pas décider ici absolument cela, on ne le considère, que relativement aux principes de l'objection). C'est-à-dire, aux principes de la même objection, que Mr. ROQUES nous oppose; savoir, que l'Ame ignore comment il faudroit s'y prendre pour produire les sensations & les images. Cet habile Théologien persistera-t'il maintenant à dire, que cette difficulté de Mr. BAYLE est fort solide? Elle tend à rendre l'Ame absolument passive à tous égards.

368. Mr. DE LEIBNITZ répond ainsi
 2

à cette difficulté de Mr. BAYLE : (a)
 „ Voilà qui est raisonner d'une étrange
 „ manière ! quelle nécessité y a-t'il qu'on
 „ sache toujours comment se fait ce
 „ qu'on fait ? Les sels , les métaux , les
 „ plantes , les animaux , & mille autres
 „ corps animés ou inanimés , savent-ils
 „ comment se fait ce qu'ils font , &
 „ ont-ils besoin de le savoir ? Faut-il
 „ qu'une goutte d'huile , ou de graisse , en-
 „ tende la Géométrie pour arrondir son
 „ la surface de l'eau ? Coudre des points
 „ est autre chose , on agit pour une fin ,
 „ il faut en savoir les moyens. ” Je prie
 le Lecteur de voir la suite de ce beau
 paragraphe , qui est rapporté ci-dessus
 (159. & 162.) La distinction que fait
 ici Mr. DE LEIBNITZ des occasions où
 l'on agit pour une fin , est la véritable
 réponse , qu'il y a à faire à cette objec-
 tion ; & nous en avons touché quelque
 chose (361). En effet , dans ces occa-
 sions , on reconnoit qu'il faut , non seu-
 lement que l'Agent connoisse ce qu'il va
 faire , mais encore qu'il en sache les
 mo-

(a) Théod. §. 403.

moïens: Il n'en est pas ainsi de ce qu'un Agent produit par une suite naturelle de sa constitution, en vertu de l'activité qu'il a reçue du Créateur; sans que sa volonté y entre pour rien directement, ou qu'il ait délibéré de produire une telle chose.

369. Cependant Mr. ROQUES trouve à propos de mépriser cette Réponse de Mr. DE LEIBNITZ; *Je ne sai*, dit-il (p. 79.), *si Mr. BAYLE avoit vu cette Réponse, s'il ne se feroit pas écrit à son tour: Voilà une étrange manière de répondre! On y compare des Agens d'une nature totalement différente, des Corps inanimés, avec des Esprits intelligens & libres. Mr. DE LEIBNITZ prétend-il donc, que l'Ame agit comme les Sels, les Métaux, les Plantes, les Planètes! Ne seroit-ce point dégrader l'Ame, en faire un pur Automate spirituel, après lui avoir cependant accordé l'intelligence, le choix, & le pouvoir de produire tout ce qui l'affecte? Il est visible, que le savant Adversaire, détourné sans doute par ses grandes occupations, ne s'est pas donné le tems d'entendre tout le système de Mr. DE LEIBNITZ. Ce que l'on vient de lire en est une nouvelle preuve. Le Système de Mr. DE*
LEIB.

LEIBNITZ porte, que toute véritable substance est active (75), & qu'elle est l'Auteur de tout ce qui se passe en elle (95): Nous avons vu aussi (146.) que l'Ame non seulement a, en qualité d'Intelligence, des perceptions distinctes, qui font son Empire, & à l'égard desquelles elle agit librement, avec connoissance de ce qu'elle va faire, & avec choix; mais qu'elle a aussi des perceptions confuses, qui ne constituent point son Intelligence, à l'égard desquelles aussi elle n'agit point avec liberté, avec connoissance, ni avec choix; & qu'elle ne produit pas autrement que les autres substances simples, comme les Elémens des Corps, ou les Ames des Bêtes (a), produisent ce qui se passe en el-

(a) Mr. ROQUES dit, dans une note (p. 79.) que les Animaux sont ici (dans la Réponse de Mr. DE LEIBNITZ) mal associés avec les Métaux & les Plantes. On soutiendra, que les Animaux savent ce qu'ils font. C'est bien dit, on soutiendra: On peut soutenir tout ce qu'on veut: Le prouver, c'est autre chose. Si l'on accorde aux Animaux la Connoissance de ce qu'ils font, les voilà élevés au rang des substances intelligentes; Car la connoissance de ce qu'on fait est un acte de l'Entendement. Mais outre que les Bêtes ne donnent point de preuves, qu'elles soient d'un or-

elles; les faisant naître par l'activité qui est en elle, & par une suite naturelle de sa constitution, sans que sa Volonté y entre pour rien (a). On voit donc maintenant comment Mr. DE LEIBNITZ a pu, sans aucune absurdité, comparer l'Ame, sur tout dans la production de ses perceptions confuses, avec des substances corporelles. L'Ame n'étant pas une Intelligence pure, il n'est point étrange qu'elle ait quelque chose de commun avec ces substances-là. Après ce-

ordre si relevé; quelle foule d'inconvéniens ne naîtroit-il point de cette opinion?

(a) Quand donc le célèbre Adversaire dit (p. 80.) que Mr. DE LEIBNITZ accorde à l'Ame le pouvoir de produire tout ce qui l'affecte, il se trompe, ou il s'énonce improprement. Quand on dit, que nous avons le pouvoir de produire quelque chose, cela désigne naturellement, que cette production dépend de notre Volonté. En ce sens, Mr. DE LEIBNITZ n'accorde point à l'Ame le pouvoir de produire ses perceptions confuses, comme nous l'avons dit bien des fois: Il lui accorde la force de les produire; disant qu'elles lui naissent par un effet de l'activité qui est en elle, sans qu'aucune Cause externe y contribue efficacement. Cette production est spontanée dans l'Ame, mais non pas libre.

cela, il suffit, pour le but de Mr. DE LEIBNITZ, que ces substances non-intelligentes soient actives; car cet exemple prouve, qu'un Agent peut opérer sans connoître ce qu'il va faire, ni comment il doit s'y prendre pour le produire. Mais c'est justement cette activité des substances Corporelles, que Mr. ROQUES conteste à notre Philosophe. Les Corps, dit-il (p. 80.), ne sont qu'en apparence les causes efficientes de ce qu'on leur voit faire; dans la réalité, ce ne sont que des Êtres passifs. . . . Ces comparaisons pourroient bien avoir lieu dans l'Hypothèse Cartésienne, à l'égard des sensations & des images, puisqu'on y enseigne que l'Ame est alors purement passive, mais elles ne servent point à prouver ce que Mr. DE LEIBNITZ prétend, que l'Ame est l'Auteur immédiat de toutes ses sensations, & de toutes ses perceptions, quoiqu'elle ignore ce qu'elle fait (il falloit dire; quoiqu'elle ne connoisse pas d'avance ce qu'elle va faire, & qu'elle ignore comment il faut s'y prendre pour le produire). Si Mr. ROQUES s'étoit souvenu, que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, toutes vraies Substances, & par conséquent celles dont les Corps sont

sont composés, sont actives (75); il ne lui auroit point fait cette objection; il auroit reconnu que ce Philosophe peut très-bien employer ces comparaisons, conséquemment à son système. On ne peut lui en contester la justesse, qu'en montrant la fausseté de ce Principe: *que toute vraie substance est active*. Mais c'est ce dont Mr. ROQUES viendra difficilement à bout, malgré toute son habileté: Au contraire, je croi, par cette même raison, que s'il veut un peu y réfléchir, il sera persuadé d'une Maxime, que presque tous les plus grands Philosophes regardent aujourd'hui comme incontestable. On peut voir avec combien d'évidence Mr. DE LEIBNITZ l'établit dans le Journal de Leipzig, A. 1698. Mens. Septembr.

370. Mr. ROQUES continue ainsi: (p. 81.) *Il auroit falu, pour répondre à l'objection de Mr. BAYLE, apporter l'exemple d'un Agent intelligent & libre, qui ne laisse pas de faire plusieurs choses étonnantes & merveilleuses, sans le savoir, (il falloit dire, sans savoir comment il faut s'y prendre pour les faire). Mais cet exemple auroit été difficile à trouver, pour ne pas dire impossible.* Je

Je répons à cela. 1°. Qu'il n'étoit point nécessaire, pour répondre à Mr. BAYLE, d'aporter l'exemple d'un Agent *intelligent & libre*: Il suffisoit d'aporter celui d'un véritable Agent, qui ne laisse pas d'opérer, quoiqu'il ignore, & ce qu'il va faire, & la manière de le produire; ce Philosophie prétendant, qu'un Agent ne pouvoit produire un effet, sans le connoître auparavant, & sans savoir comment-il doit s'y prendre pour cela. 2°. J'avoue qu'il auroit été difficile d'alléguer à Mr. BAYLE un exemple, tel que Mr. ROQUES le demande; car il soutenoit, au moins dans l'objection dont il s'agit, que l'Ame ne peut être l'Auteur de ses Volitions, non plus que de ses Idées, & de ses sensations; & cela, parce qu'elle ne fait pas mieux comment se forment les volitions, qu'elle fait comment se forment les sensations. Mais cet exemple est tout trouvé, quand on a à faire à Mr. ROQUES. Ce savant Théologien n'a garde de rendre l'Ame passive à tous égards, par rapport à ses volitions, comme à l'égard des perceptions. Si donc il accorde que l'Ame est l'Auteur immédiat de ses Volitions, &

même d'une partie de ses Idées (p. 81.); qu'elle les produit elle même; & qu'en même-tems, il ne puisse pas disconvenir de ce que dit Mr. BAYLE; savoir, que *notre Ame fait aussi peu ce que c'est qu'une volition, que ce que c'est qu'une idée;* & qu'elle ignore aussi bien la manière de former l'une, que le moïen de produire l'autre (a): Il n'en faut pas davantage pour lui prouver, qu'un Agent intelligent & libre ne laisse pas de faire plusieurs choses, quoiqu'il ignore comment il faut s'y prendre pour les produire.

371. Au reste, cette matière n'a point de difficulté dans le système de Mr. DE LEIBNITZ. Ce grand Philosophe définit l'Action de la Créature, *une modification de sa substance, qui en coule naturellement* (b). Or ce qui peut produire une modification, n'étant autre chose qu'un principe de force, ou d'activité (78), laquelle force tend au changement (77. & 71.), & l'Ame aiant en elle-même un pareil principe de force, ou d'activité (144); il s'ensuit qu'elle a
en

(a) BAYLE, *ubi supra*.

(b) Théodicée §. 32.

en soi tout ce qu'il faut pour produire ses modifications, qui sont la même chose que ses actions. Par ses Actions, il faut entendre tout ce qui se passe en elle, ses Volitions, ses Pensées, ses Perceptions, &c.; car elle ne peut jamais être passive (94. 95. & 144.)

372. Mr. RoQUES touche en fort peu de mots (p. 82.), une objection que nous avons déjà examinée, en répondant à Mr. DE CROUSAZ. *Le secours le plus efficace, dit-il, que nous aïons, pour faire des progrès dans la science, est de commercer avec les autres Hommes, qui nous font part de leurs découvertes. Cependant c'est là un secours, que Mr. DE LEIBNITZ nous retranche, en soutenant que nous ne recevons aucune idée à l'occasion de ce qui se passe au dehors de nous.* Pour éviter les répétitions, je prie le Lecteur de recourir à ce que nous avons remarqué (301.) sur une objection entièrement semblable à celle-ci. J'ajouterai seulement, que celui qui admet *l'Influence Physique* peut bien proposer cette difficulté; mais un Partisan des *Causes occasionelles*, tel que Mr. RoQUES se déclare être, n'a aucun droit de nous l'opposer; son Système n'y étant pas

moins sujet que le nôtre. Toute la différence qu'il y a entre lui, & nous, c'est qu'il croit que Dieu excite dans l'Ame, au moment même, par une opération immédiate, l'idée des sons ou des caractères qui frappent les organes de son Corps, & par le moyen desquels elle connoit les pensées de ceux qui veulent les lui communiquer: au lieu que nous supposons, que Dieu a mis d'avance dans l'Ame, tout ce qui est nécessaire pour lui produire l'idée de ces sons & de ces caractères, précisément dans le moment qu'ils viendront à faire impression sur les organes du Corps. On voit bien, que cela revient au même, par rapport à la difficulté, dont il s'agit. Quand Mr. ROQUES dit, que Mr. DE LEIBNITZ soutient, *que nous ne recevons aucune idée à l'occasion de ce qui se passe au dehors de nous; il se trompe s'il veut dire par-là, que, suivant ce grand Philosophe, les choses externes ne contribuent point, comme causes finales, aux idées qui sont en nous, & qui les représentent.* Mr. DE LEIBNITZ dit bien, *que ces idées ne sont pas produites en nous, à chaque moment, par une action par-*

particulière & immédiate de la Divinité, à l'occasion de ce qui se passe dans le Corps; mais il enseigne cependant, qu'elles se trouvent dans l'Ame à l'occasion, & en conséquence de ce qui se passe dans le Corps; & que les Etres externes, qu'elles représentent, en sont les Causes finales (189.) Cela est si vrai, que plusieurs savans *Cartésiens*, aiant vu l'explication, que Mr. DE LEIBNITZ a donnée de son Hypothèse de l'*Harmonie préétablie*, ont témoigné, qu'ils n'entendoient pas autrement le Système des Causes occasionnelles.

373. Je n'entre point dans la Question des Idées innées, que Mr. ROQUES entame ici (pag. 84.); cet habile homme n'alléguant point de raison pour les combattre, & se contentant de demander, si les objections nombreuses & pressantes de Mr. LOCKE n'ont fait aucune peine au grand Philosophe de l'Allemagne (pag. 85.)? Je me contenterai de remarquer, qu'une Intelligence sans Idées étant quelque chose de ridicule & d'inconcevable, & les idées n'étant autre chose dans l'Ame, que des modifications de sa faculté de penser; je ne vois pas comment on peut

§10 DÉFENSE DU SYSTÈME

soutenir, que l'Âme est sans aucunes Idées, immédiatement après sa création; c'est-à-dire, qu'il n'y a point d'Idées innées. Nous avons assez expliqué, dans notre première Partie, comment le Monde idéal se trouve dans l'Âme, & de quelle manière les Idées se développent en elle. Et nous en avons assez dit pour répondre aux questions, que Mr. ROQUES fait dans cette page. Il remarque dans la précédente, que Mr. DE LEIBNITZ est obligé, suivant son Système, de reconnoître, que les Idées composées sont innées, aussi bien que les Idées simples. En un sens, on pourra dire, que toutes nos Idées sont innées, entant que nous avons en nous tout ce qui doit les faire naître, sans qu'aucune Cause externe y concoure *physiquement*. Cependant Mr. DE LEIBNITZ a eu raison de distinguer entre les Idées simples, & les Idées composées: Les premières sont innées, parce qu'elles se développent en nous sans le concours de notre Volonté, & sans qu'aucune cause externe y contribue, même *idéalement*. Mais on ne peut pas en dire autant, dans le tems propre, des idées composées, que nous for-

formons à notre fantaisie, en combinant, comme il nous plait, les premières; ou qui se forment en nous, à cause des choses externes qu'elles représentent, aiant leur raison dans ces choses-là. Le savant Adversaire demande encore, si Mr. DE LEIBNITZ a trouvé en lui-même quoique ce soit, qui l'ait dû conduire à une telle supposition, que l'Univers idéal est concentré dans l'Ame? Comment a-t'il découvert ce Mystère inconcevable? Je répons, que Mr. DE LEIBNITZ l'a découvert fort simplement, savoir, par l'expérience aidée du raisonnement: L'expérience l'a convaincu, qu'il avoit en lui l'Idée, la représentation de l'Univers, dans le point de vue de son Corps organisé; tout le Monde en doit convenir; & le raisonnement l'a persuadé, que cette représentation ne pouvoit pas être imprimée dans son Ame par l'action du Corps, & qu'il n'étoit point convenable de penser, que Dieu s'y traçât lui-même à chaque moment. Il en a donc conclu, qu'elle naissoit à l'Ame de son propre fonds; qu'elle étoit concentrée en elle, & se dévelopoit suivant une certaine Loi, &c.

374. Passons à une autre Objection. Secondement *supposons*, dit Mr. ROQUES (p.

85.), que toutes les idées, les images & les sensations, se trouvent originairement dans l'Ame, à quoi est-ce que tout cela lui sert dans les occasions où elle a besoin de telle ou de telle idée, de telle ou de telle image, de telle ou de telle sensation? Comment choisira-t-elle, dans cet amas confus & imperceptible, ce qui est requis pour voir & connoître ce qui se passe au dehors & dans son propre Corps? Ne diroit-on pas que ces Idées, ces sensations, ces Images, sont comme autant de Tableaux entassés, auxquels l'Ame doit recourir incessamment, choisir celui qui convient, & le contempler, aussi-tot qu'il s'agit de voir, & de connoître ce qui se passe au dehors? Ce n'est pas ainsi que cela se fait. Ce n'est point ici un acte délibéré de l'Ame, une opération de sa Volonté; sa faculté de penser est toujours active, en vertu de l'Harmonie parfaite, que Dieu a pré-établie, qu'elle l'exerce précisément comme il convient pour qu'elle lui représente exactement ce qui se passe au dehors par rapport à son Corps. C'est ainsi que la suite de ces perceptions est réglée par la nature particulière de cette substance. Mais, dit Mr. DE ROQUES

(pag.

(pag. 86.) *on demandera, quel est l'Agent, qui réveille & développe ces Idées ? Cet Agent, c'est l'Ame elle-même. En vertu de son activité, elle pense successivement de telle, & de telle manière ; Et penser de telle ou de telle manière, c'est développer telle ou telle Idée. Le savant Théologien comprendra aisément à cette heure, ce que c'est que ces idées concentrées : Elles sont concentrées dans l'Ame, entant qu'elles s'y trouvent dans leurs Causes ; l'Ame ayant déjà en soi tout ce qui doit produire ces Idées, & tout ce qui détermine le tems & la manière, en laquelle elles seront produites. Voilà ce que nous entendons par cette concentration, & ces développemens des Idées. Mais je ne comprends pas comment un Partisan déclaré des Causes occasionelles peut nous opposer l'Objection, que nous venons d'examiner. Il semble prétendre, que les Perceptions, selon nous, doivent dépendre réellement de la Volonté. Mais on lui demandera de même : Comment l'Ame choisira-t-elle ce qui est requis pour voir ce qui se passe au dehors, si elle ne fait pas seulement quelle perception elle aura dans le moment ;*

Y 5.

ment ; si cette perception ne dépend point de sa Volonté , mais de l'action de Dieu , qui la lui donne ? Il répondra , que Dieu ne manque point de la lui donner à propos : Et nous répondons aussi , que Dieu a tellement réglé les choses d'avance , que cette perception ne manque point de naître à propos à l'Âme , par un effet de sa propre activité. Cela ne revient-il pas au même , par rapport à la présente difficulté ? Mr. ROQUES prend le change un moment après ; il confond les opérations de l'Entendement , ou de la Réminiscence , qui sont dirigées par la Volonté , avec la production des perceptions confuses , qui n'en dépend point directement. *J'ai dans ce moment*, dit-il, *l'idée d'un Cheval, & tout de suite mon Âme pense aux satellites de Jupiter. Par quel moyen, ces idées se présentent-elles à moi, si ma volonté n'y a aucune part ?* s'il entend cela des perceptions confuses , il se contre-dit lui-même , ayant soutenu (pag. 74. & *passim*) qu'elles ne dépendent aucunement de la Volonté : Et , s'il veut parler des Idées de l'Entendement , il a tort de dire , que , suivant Mr. DE LEIBNITZ , la Volonté n'a.

n'a point d'empire sur elles: Nous avons vu le contraire (146. & 359.). Je remarque avec surprise, qu'il y a ici une contradiction palpable dans le procédé de notre savant Adversaire: Toutes les Objections, que nous avons examinées (357. & suivans), sont fondées sur la supposition, que Mr. DE LEIBNITZ fait dépendre la production des perceptions de l'Empire de la Volonté; & celle-ci est fondée sur la supposition contraire. Il n'est pas permis d'attribuer tour à tour à un Auteur, les deux hypothèses opposées, suivant la manière dont on veut le combattre. Je suis très-persuadé, que cette méprise du pénétrant & équitable Mr. ROQUES, est un pur effet de la précipitation, & de l'inadvertance. Mais aussi elle nous met en droit de nous flatter, qu'il n'auroit pas attaqué si vivement l'Hypothèse *Leibnitienne*, s'il avoit bien voulu l'étudier à fond. Un Système aussi étendu & aussi compliqué que celui-là, par ses tenans & aboutissans, ne s'apprend point d'un coup d'œil, quelque pénétration que l'on ait. Observons encore, que cette instance, que nous venons de considérer, a pour le

moins autant de force contre le Système des *Causes occasionelles*, suivant lequel nos perceptions ne dépendent certainement pas de notre Volonté. J'en dis autant de ce qui suit : *Est-il à présumer, que l'Etre infiniment sage leur ait assigné un ordre bisarre, souvent très-brouillé & très-mal assorti ?* La difficulté n'est-elle pas la même, & n'est-ce pas également Dieu, qui assigne un tel ordre à nos idées, soit qu'il ait créé d'abord l'Ame capable de les former d'elle-même dans cet ordre; soit qu'il les excite en elle par une opération immédiate, toujours dans le même ordre. Mais il faut remarquer encore, que cet ordre de nos Idées ne nous paroît bisarre & mal assorti, que parce que nous n'en voyons pas les raisons; Il est fondé sans doute sur des raisons très-sages. De plus, puisque cet ordre est déterminé par la nature particulière de chaque substance, Dieu ne pourroit le changer, sans changer aussi la substance; c'est-à-dire qu'il la laisseroit dans le néant, pour en créer une autre à sa place.

375. Ce que nous avons dit dans l'article précédent, & dans notre première

re Partie, suffit pour éclaircir la Difficulté suivante: (pag. 87.) *si toutes nos idées & nos perceptions sont originaiement formées au dedans de nous, je ne vois pas comment Mr. DE LEIBNITZ peut assurer, qu'à la rigueur l'Ame est la Cause efficiente de tout ce qui se passe en elle. Car, si le Monde idéal se trouve dans l'Ame, il y est sans aucune opération de notre part. Je l'ai déjà dit, il semble que le savant Adversaire conçoit le sentiment de Mr. DE LEIBNITZ, comme si, suivant ce grand Philosophe, les Idées étoient autant de substances différentes de l'Ame, qui se trouvent en elle, & qu'elle contemple l'une après l'autre, en développant le Rouleau, où elles sont peintes, à peu près comme si elle lisoit un Livre écrit à la manière des Anciens. Les Idées sont des manières de penser; & on dit, qu'une Idée est développée, quand l'Ame est parvenue, par un effet de son activité, à l'état où elle forme cette Idée. Mr. ROQUES prétend, que, si ce développement est dû à la préformation de l'Ame, à notre Nature, nous n'en sommes pas les Auteurs immédiats, les Causes efficientes. Je me*

§18 DÉFENSE DU SYSTÈME

ferois attendu à une conclusion toute opposée. En effet, ce qui est une suite de notre nature, ce que notre Ame opère en vertu de sa préformation, n'en sommes-nous pas véritablement les Auteurs, les Causes efficientes? Mais, dit le savant Théologien, *notre volonté n'y concourt point, & on peut même ajouter que notre entendement ne fait pas ce qui se fait.* Je nie le dernier; notre entendement fait bien *ce qui se fait*, mais non pas *comment* il se fait. Quant au défaut du concours de la volonté, il prouve bien, que l'Ame n'est pas l'Auteur *moral* de ses perceptions; mais il n'empêche point, qu'elle n'en soit l'Auteur *physique*, la Cause efficiente: Et c'est tout ce que prétend Mr. DE LEIBNITZ;

376. L'habile Adversaire, dans sa quatrième Objection (pag. 88.) confond les Idées distinctes, avec les perceptions confuses. Nous lui accordons, que, suivant le Système de Mr. DE LEIBNITZ, il n'y a point de liberté dans la production des dernières, & que leur ordre ne dépend point directement de la Volonté, quoiqu'il arrive très-souvent qu'elle contribue à la dé-

déterminer , mais d'une manière indirecte (161.). Mais on ne peut point conclure de-là, que ce Système donne atteinte à la Liberté. Il faut se souvenir de la distinction , que nous avons faite plusieurs fois , entre les Idées distinctes de l'Entendement , qui font l'Empire de l'Ame ; & les perceptions confuses , qui font son Esclavage (146). Notre Système ne porte rien en cela , qui ne soit fondé sur l'expérience (a) , rien qu'on ne soit obligé de reconnoître dans les autres Systèmes ; car , ni dans celui de l'*Influence* , ni dans celui des *Causes occasionelles* , on ne fait point dépendre de la Liberté les perceptions confuses , les Images , les sensations. Toutes les Conséquences , qu'on nous oppose (pag. 89, 90.) , n'ont donc pas plus de force contre notre Système , que contre tout autre. Mr. Roques témoigne (pag. 91.) ne point entendre un

(a) On peut s'en convaincre par la Lecture de la Psychologie de Mr. Wolff. Ce Grand-Homme commence son Traité de l'Ame , par l'observation de tout ce que l'Expérience peut nous en apprendre.

un passage de Mr. DE LEIBNITZ, qu'il rapporte. *J'ai taché de développer, avec quelque netteté & quelque évidence, l'idée que ce passage renferme* (157. & suivans). Je ne sai, si le savant Adversaire de Mr. DE LEIBNITZ, sera content de mon explication: son approbation seroit bien glorieuse pour moi; & un pareil succès seroit une preuve évidente, qu'un examen sérieux, exact, & approfondi, peut faire, avec une pénétration fort médiocre, ce que l'Esprit le plus vif, & le plus pénétrant, ne nous fera pas obtenir, en ne considérant les choses, que légèrement.

377. On nous oppose ensuite quatre Conséquences, qui reviennent toutes à la même chose, & renferment la même difficulté, que nous avons examinée (372.), où nous avons remarqué aussi, que le Système de Mr. ROQUES n'y est pas moins sujet, que l'*Harmonie pré-établie*; puisqu'il porte également, que les impressions des Objets sur les organes du Corps, ne contribuent point *efficacement* à faire naître les idées dans l'Ame; n'en étant que
les

les *Causes occasionelles* : Et , suivant nous, ils en font les *Causes finales* : Ce qui revient au même. J'ajouterai ici, que Mr. ROQUES reconnoissant, que, selon Mr. DE LEIBNITZ, le Monde idéal, qui est dans l'Ame, doit représenter exactement le Monde matériel; il ne peut point lui objecter , que, dans son Système, les Instructions, les Livres, les Docteurs, les Prophètes, les Prédicateurs, les Consolateurs charitables, que tout cela est inutile. Car il est clair, que si toutes ces choses ne se trouvoient pas dans le Monde matériel, leur représentation ne pourroit point être dans le Monde idéal, qui le représente. Voilà toutes les Objections, que Mr. ROQUES propose contre la Notion, que l'*Harmonie pré-établie* donne de la Nature de l'Ame. Il passe, dans une seconde Lettre, aux Difficultés, qui regardent les fonctions du Corps. Il faut encore les examiner.

SUI-

S U I T E D U

CHAPITRE HUITIÈME.

Seconde Section.

*Réponse aux Difficultés , contenues
dans la seconde Lettre de Mr. Ro-
QUES à Mr. RUCHAT (a) , &
qui regardent les fonctions
du Corps dans l'Hypo-
thèse de l'Harmonie
pré-établie.*

378. **L**E célèbre Auteur commence cette seconde Lettre (p. 106.) par une Objection compliquée. De la manière qu'il la propose jusqu'au milieu de la page 108. , elle revient précisé-
ment

(a) Journal Helvétique , Janvier 1738. pag.
104. suiv.

ment à celle dont nous venons de faire mention, dans l'article précédent. Quand Mr. ROQUES dit (p. 106.) *que, suivant Mr. DE LEIBNITZ, l'Ame, ni aucune autre Intelligence, ne dirige aucun mouvement du Corps, ni comme cause efficiente, ni comme cause occasionelle*, cela a grand besoin d'explication. Aucune Intelligence ne dirige *actuellement* les mouvemens du Corps, par une opération particulière & par des actes détachés & réitérés. Mais Dieu les a réglés & déterminés une fois pour toutes, en réglant la construction particulière du Corps, & sa situation dans l'Univers, ou sa relation avec tous les Corps qui le composent, & comme il a réglé tout cela en conséquence des volontés de l'Ame, qu'il a toutes prévues, l'Ame est véritablement la Cause finale, ou, si l'on veut, *occasionelle*, des mouvemens du Corps, & Dieu en est la Cause efficiente première (a). Toute la différence qu'il y a, à cet égard, entre le Système des *Causes occasionelles*, & le nôtre, c'est que

(a) Voyez la Théodicée, §. 66.

que le premier fait agir Dieu par des actes particuliers & répétés à tout moment; au lieu que nous supposons, qu'il a réglé toutes choses une fois pour toutes. C'est comme si les *Cartésiens* concevoient un homme, qui, pour indiquer les heures, feroit marcher une Montre, en poussant l'éguille avec le doigt; & que Mr. DE LEIBNITZ, supposât, au contraire, que cet homme construisit une Machine capable de les indiquer d'elle-même, sans qu'il fût besoin d'y mettre la main de nouveau. Le savant Adversaire semble avoir oublié, qu'il est pour les *Causes occasionelles*, quand il objecte à Mr. DE LEIBNITZ, que, suivant lui, la Langue a prononcé toutes ces merveilles, sans que l'Âme dirigeât ce qui se passoit au dehors; & sans avoir influé, d'une manière directe, ou indirecte, sur ce qui a été fait par un Corps, sur lequel elle n'a aucun empire, & dont aussi elle n'a reçu aucune impression (pag. 108.)

379. Mr. ROQUES, après Mr. BAYLE, présente ensuite son objection sous une autre face; & alors elle revient à dire, qu'il est impossible que toutes les actions du Corps humain s'exécutent
par

par les Loix d'un pur Méchanisme. Je remarquerai d'abord, que les Adversaires étant obligés de nous accorder, que Dieu peut tout ce qui n'est pas impossible en soi, cette objection ne peut avoir aucune force, avant qu'ils aient prouvé, qu'il y a quelque contradiction dans la supposition, que tout ce qu'on voit faire aux hommes, par le moien de leur Corps, s'exécute par la force d'un Méchanisme, que Dieu a réglé, & établi. Jusques-là, toutes les Difficultés, tous les cas que l'on proposera sur cette matière, ne serviront qu'à faire voir, que nous ne connoissons pas les ressorts, qui font agir ces Machines, que nous n'en entendons pas le Méchanisme ; mais elles ne prouvent aucunement, que ce Méchanisme soit impossible.

380. Cependant le savant Auteur entreprend d'établir, ce qu'il avance, par plusieurs raisons. *Il s'agit seulement, dit-il, (pag. 110.) de savoir si le Méchanisme, qui agit par des Loix certaines, fixes, invariables, peut imiter l'action d'un Etre libre, dont les pensées, & les desirs, ne sont astreints à aucun ordre, qui passe rapidement*

ment d'un sujet à un autre, & qui, quelque tems après, revient au premier, qui l'avoit occupé. Et pourquoi non ? Toutes les actions externes de cet Etre libre, ne sont au bout du compte, que des mouvemens excités dans les Corps, qui, par conséquent, peuvent être exécutés par le Méchanisme. Elles sont extrêmement variées, j'en conviens ; mais le Méchanisme est-il incapable de produire des effets variés ? ses Loix sont certaines, fixes, invariables ; mais, par cela même, leurs effets doivent être différens, suivant qu'elles sont appliquées ; or leurs applications, & combinaisons différentes peuvent varier à l'infini. Je ne vois pas non plus comment on pourroit prouver, que les pensées, & les desirs d'un Etre libre, ne sont astreints à aucun ordre. Il me semble, au contraire, que les actions de quelqu'Etre que ce soit doivent être soumises à un certain ordre, puisqu'elles sont déterminées par les dispositions de l'Agent' (228.), & que ces dispositions elles-mêmes sont déterminées par celles qui les précèdent (79). Mais venons aux preuves du savant Auteur. I. Ce qui n'est dû qu'aux
Loix

Loix invariables du Méchanisme s'exécute suivant un certain ordre déterminé. Je l'accorde. Et on y peut remarquer des révolutions, qui sont toujours les mêmes. C'est ce que je n'accorde pas en général. Il est des Machines, il est même des Ouvrages de la Nature, dans les opérations desquels on peut remarquer ces révolutions, parce qu'ils sont destinés à les produire. Mais la règle n'est point générale. Quelles révolutions réglées remarque-t-on dans la production des vents, de la pluie, des éclairs, du tonnerre, des tremblemens de Terre? Rien ne paroît plus bisarre & moins réglé que toutes ces choses. Cependant elles sont l'effet du pur Méchanisme. Je ne sai où l'Auteur a puisé cette prétendue Règle, que l'on peut remarquer, dans ce qui n'est dû qu'aux Loix du Méchanisme, des révolutions qui sont toujours les mêmes. Ces révolutions s'observent, quand l'Auteur du Méchanisme s'est proposé de les faire arriver. Mais ne conçoit-on pas aisément, que l'on pourroit faire une Machine, qui exécuteroit une longue suite d'actions différentes, sans qu'il y eût aucune révolution? sans qu'el-

qu'elle recommençât son jeu par le premier bout ?

381. Secondement; *non seulement*, dit Mr. ROQUES (pag. 112.) *les Corps, qui ne se meuvent, que par les Loix du Méchanisme suivent des règles invariables; mais de plus les mêmes Objets produisent sur eux des impressions égales, & y excitent des mouvemens qui se ressemblent.* Pour que cela fût juste, il falloit ajouter; *quand les circonstances, & en particulier la disposition de ces Corps, sont précisément les mêmes.* Mais alors nous nierons absolument, qu'il n'en soit pas ainsi du Corps humain; & l'on défie les Adversaires d'en donner un exemple. Celui que Mr. ROQUES allègue ne prouve rien : la menace d'un Etranger ne produit point le même effet sur un Esclave, que celle du Maître; parce que ces deux Personnes ne sont point les mêmes, & qu'elles ont avec l'Esclave des relations bien différentes. Si l'on suppose que les relations changent, & que l'Etranger devienne le Maître : ou l'Esclave sera informé du changement; & alors il se fera fait quelque mouvement capable, de donner à ses organes d'autres dispositions à l'égard

gard de son nouveau Maître ; ou il n'en aura rien appris ; & en ce cas , il ne respectera point la menace de celui qu'il regarde comme un Etranger , qui n'a aucun droit de lui commander.

382. Dans la troisième Preuve l'Auteur suppose (pag. 113.) qu'un Corps , qui se meut par les seules Loix du Méchanisme , agit de la même manière dans les mêmes circonstances ; & tout de suite il nous oppose un Cas , où les Circonstances sont absolument différentes. Car le Corps d'un homme poursuivi , n'est pas dans la même situation que celui d'un homme de sang froid. Voici une quatrième raison , qui est la même , dans le fonds , que la précédente. Si le Corps ne se mouvoit que par les Loix du Méchanisme , il demeureroit toujours dans le même état , lorsque les Objets , qui l'environnent , feroient sur lui les mêmes impressions. Cela étant un Homme assis dans un fauteuil , dans une chambre où il est seul , & où tous les objets , qui l'environnent , restent dans la même situation à son égard , devroit toujours demeurer assis , pendant que tout ce qui l'environne est immobile (pag. 114.) 1°. Je ne croi pas , qu'il y

ait un seul moment, où tout ce qui environne un Homme soit immobile; le contraire paroît même certain. Il est bien des Cas, où les Objets grossiers & palpables, qui nous environnent, sont immobiles; mais on ne peut en dire autant de mille particules, qui, quoiqu'assez petites pour n'être pas distinguées, sont très-capables de faire quelque impression sur notre Corps, & de l'exciter par là à se mouvoir. 2°. Mais quand on accorderoit à Mr. ROQUES la réalité du Cas, qu'il allègue, il n'auroit pas encore prouvé ce qu'il prétend. La Preuve seroit bonne, si Mr. DE LEIBNITZ supposoit, que le Corps est une Machine immobile d'elle-même, sans mouvement interne, & qui ne peut *changer de situation, que lorsqu'elle y est forcée par quelque agent extérieur*; comme s'exprime Mr. ROQUES. Mais ce Grand Philosophe dit précisément le contraire dans sa Replique à Mr. BAYLE (a)

„ Les mouvemens viennent
 „ des

(a) Recueil de Mr. DES MAIZEAUX, tom. II
 pag. 399.

„ des impressions des Objets jointes
 „ aux mouvemens internes ". Et il
 dit ailleurs : (a) „ La Masse organi-
 „ sée se trouvant réciproque-
 „ ment prête à agir d'elle-même, sui-
 „ vant les Loix de la Machine cor-
 „ porelle ; dans le moment que l'Ame
 „ le veut , sans que l'un trouble les
 „ Loix de l'autre , les Esprits & le
 „ sang aiant alors justement le mouve-
 „ ment qu'il leur faut pour répondre
 „ aux passions & aux perceptions de
 „ l'Ame ". Il est donc aisé de voir ,
 que , quand-même les Objets ne fe-
 roient aucune impression nouvelle sur
 les Organes du Corps , le mouvement
 interne des Esprits & du sang feroit
 une cause suffisante des actions , que le
 Corps viendrait à exécuter dans ce
 Cas. Mais comment Mr. ROQUES
 peut-il ajouter ; *surement* ces mouve-
 mens arrivent parce que le Corps obéit
 aux Volontés de l'Ame ? Un Partisan
 des Causes occasionelles ne peut pas
 mieux s'exprimer ainsi qu'un Leibnitien.

384. Ces

(b) Système nouveau &c. Journal des Savans
 du 27. Juin, & du 24. Juillet, 1695.

383. Cet habile homme n'a pas moins publié son système, quand il a fait l'Objection suivante: (p. 114. 115.) *Une seconde conséquence générale, qui découle du système de Mr. DE LEIBNITZ, c'est que tous les mouvemens du Corps devroient nous paroître également involontaires. Car, si le Corps est tellement disposé qu'il doit faire nécessairement tout ce qu'il fait, tous ses mouvemens sont dans la même indépendance par rapport à l'Ame. L'objection est aussi forte contre les Causes occasionnelles, que contre l'Harmonie pré-établie; Car l'Ame n'a pas plus d'influence réelle & physique sur les mouvemens du Corps, dans l'un de ces deux systèmes, que dans l'autre. Mais un Cartésien répondroit tout comme nous, que les mouvemens du Corps, qu'on appelle volontaires, paroissent tels à l'Ame, parce qu'elle remarque constamment, qu'ils s'exécutent en conséquence de ses volontés; au lieu qu'elle voit, que les mouvemens involontaires se font, soit qu'elle le veuille, ou qu'elle ne le veuille pas.*

384. Nous accordons à Mr. ROQUES sa 5^e Conséquence générale, *savoir, que les Corps humains pourroient faire*

re ce qu'ils exécutent, sans le secours d'aucune Ame qui leur fût unie (p. 116.) Mais nous avons déjà répondu à une pareille difficulté de Mr. DE CROUSAZ (308). Il est vrai, qu'en ne faisant attention qu'aux Causes efficientes & physiques, on peut dire, que les Corps humains pourroient composer des Livres, opiner gravement dans un sénat &c. quand même ils ne feroient unis à aucune Ame. Mais, comme il ne peut y avoir rien de ridicule dans les Ouvrages de Dieu, rien qui n'ait quelque part sa raison suffisante, par laquelle on peut montrer pourquoi cela est ainsi plutôt qu'autrement; ces Corps sans Ame, imprimant des Livres &c. ne s'y trouveront jamais. Cette seule considération suffit pour faire tomber les trois Conséquences, que le savant Théologien nous oppose dans les pages suivantes (p. 117. 122.) Le raisonnement de Mr. REGIS, qu'il rapporte (p. 117. 118.), est aussi solide dans notre système, que dans aucun autre, & même notre Principe de la Raison suffisante y ajoute un nouveau degré d'évidence. Mais je repeterai encore ici une reflexion, que j'ai déjà faite bien des fois; c'est que je

ne sai comment le judicieux Adversaire ne s'est point aperçu, qu'il nous objecte des Difficultés, auxquelles son système n'est pas moins sujet, que le nôtre. Il dit à la vérité (p. 123.) qu'on évite ces inconvéniens dans le système des Causes occasionnelles. Mais je ne vois pas bien comment il peut avancer cela. Car le principe des Conséquences, qu'il nous oppose, étant, que, selon nous, l'Ame n'influe point sur les actions du Corps, ni le Corps sur les perceptions de l'Ame; & le système des Causes occasionnelles admettant ce même principe, il est clair qu'il est sujet aux mêmes Conséquences. Nous n'avons rien de nouveau à remarquer sur cette troisième Conséquence, que l'Harmonie pré-établie nous rend très-incertaine l'existence des Corps (page 121.). Mr. DE CROUSAZ avoit proposé la même objection, qui avoit déjà paru dans le *Mercur*e Suisse; & l'on peut voir ce que nous y avons répondu (299.)

385. Voici une quatrième Conséquence, c'est Mr. ROQUES qui parle, c'est que toutes les actions extérieures de l'Homme arrivent nécessairement & d'une nécessité phy-

physique, l'Ame n'y peut rien changer. Nous l'avons. Mais quel inconvenient en résultera-t'il? Qu'importe de quelle nature soient les mouvemens du Corps, pourvu que les volontés de l'Ame, sur lesquelles ils ont été réglés & déterminés par le Créateur, soient véritablement libres? Nous avons répondu dans notre première Partie (181. suiv.) aux Conséquences, que l'on voudroit tirer de cette nécessité des mouvemens du Corps; & nous en avons encore touché quelque chose dans la seconde, en répondant à Mr. DE CROUSAZ (292. 293.). Ainsi nous pouvons nous dispenser d'y insister ici, & renvoyer le Lecteur à ce qui a été dit dans les Articles, que nous venons de citer. Cependant examinons en peu de mots les Corollaires, que Mr. ROQUES déduit de sa quatrième Conséquence générale. La première, dit-il (p. 123.) c'est que toutes les exhortations, les menaces, les promesses, & les loix sont parfaitement inutiles. Car 1. Elles ne peuvent pas agir sur l'Ame. Il est vrai que ces exhortations, ces menaces, &c. ne parviennent pas à l'Ame par l'action physique

sique d'aucune Cause externe. Mais, pourvu qu'elle les connoisse, qu'importe de quelle manière cette connoissance lui vienne? Ne peuvent-elles pas produire sur l'Ame le même effet, quel que soit le moyen, par lequel elle en est informée; soit qu'on dise avec Mr. DE LEIBNITZ, que l'Ame les connoit par la faculté, que Dieu lui a donnée de se représenter ce qui se passe au dehors par rapport à son Corps; ou que l'on croie avec les Cartésiens, que l'idée de ces menaces, &c. est excitée dans l'Ame, à l'occasion de ce qui se passe au dehors, par une opération particulière & immédiate de la Divinité? 2. *Tous ces moyens extérieurs*, ajoute le savant Adversaire, *dont on se sert pour porter l'Homme à son devoir, ne produisent rien sur son Corps.* Ceci est échappé sans doute à Mr. ROQUES; il est trop habile pour l'avancer, après y avoir réfléchi. Si les promesses, les menaces, &c. ne produisent rien sur le Corps, si elles n'y excitent aucun mouvement, comment pourroit-on dire, dans quelque système que ce soit, que l'Ame les connoit en conséquence
des

des impressions, qui se font sur les organes de son Corps? Mais la chose est évidente, & n'a pas besoin de preuve; si ces promesses sont par écrit, ne font-elles pas impression sur l'œil? Si on les prononce de vive voix, n'excitent-elles pas du mouvement dans l'organe de l'ouïe? Or ces mouvemens, quelque légers qu'ils soient, ne sont ils pas capables, dans une Machine artilement construite, de lui faire exécuter l'action, que l'Ouvrier auroit eu en vue? Mais le Lecteur aura déjà, sans doute, fait cette réflexion; qu'il en est de cette Conséquence comme de presque toutes celles que nous avons examinées jusques ici; c'est que le système du savant Auteur n'y est pas moins exposé, que celui qu'il attaque. En effet, dans l'Hypothèse des *Causes occasionelles*, les Objets n'agissent point sur l'Ame, & même: ils ne causent point les mouvemens du Corps; Car c'est Dieu lui-même, qui, par une opération immédiate, produit les perceptions dans l'Ame, & les mouvemens dans le Corps. On va voir, qu'il faut dire des trois Corollaires suivans ce que nous disons de celui-ci.

386. 2^e. *Consellaire* (p. 124.); *Toutes les punitions seroient injustes & inutiles, dans le système de Mr. de LEIBNITZ.*
 1. *Injustes, parce que l'Homme n'étoit pas libre de ne point faire ce qu'il a exécuté par son Corps.* Nous avons assez fait voir le contraire (181. suiv. 292. 293.). Mais voyons les preuves de Mr. ROQUES. Il a pris un pistolet, dont il a cassé la tête à une autre figure comme lui. Le Corps agresseur est aussi peu coupable de cette Action, qu'une main, &c. Pour cela, nous l'avouons de très-bon cœur. Jamais nous ne nous tourmenterons beaucoup pour sauver notre Hypothèse de ce grand & dangereux inconvenient, de rendre les Corps innocens des Actions qu'ils commettent. Mais nous n'en disons pas autant de ce qui suit : (p. 125.) *L'Ame du Corps meurtrier ne peut pas être accusée de cet homicide, parce qu'elle a été placée dans ce Corps, déjà tout monté pour exécuter l'action dont on l'accuse.* C'est ce que nous nions absolument. Puisque Mr. ROQUES nous accorde, que, selon Mr. de LEIBNITZ, il n'y a aucune communication réelle entre l'Ame & le Corps, aucune influence physique de l'un sur l'autre :

tre : que le Corps soit monté pour exécuter une telle action, ou qu'il ne le soit pas, qu'est-ce que cela fait à la liberté de la détermination de l'Ame ? Le Corps pourra-t'il la gêner, n'ayant aucune communication réelle avec elle ? De plus, l'Ame n'a pas été placée dans un Corps tout monté : Il faut dire plutôt, que ce Corps, construit de telle manière, a été joint à l'Ame, parce que Dieu prévoyant quelles feroient toutes ses libres déterminations, ses volontés, a vu en même tems, que ce Corps seroit propre à les exécuter ponctuellement. Mais Mr. ROQUES dit là-dessus, que le Coupable pourroit, ce semble, répondre, qu'outre que son Corps avoit été formé longtems avant son Ame. C'est ce qui ne serviroit de rien pour l'excuser : Mais c'est aussi en quoi le savant Auteur se trompe absolument. Car si Mr. de LEIBNITZ admet l'hypothèse de la pré-existence de tous les hommes ; non à la vérité dans les flancs de la première Femme (a), mais plutôt dans les reins du premier Homme ; il en

(a) Paroles de Mr. Roques.

entend par tous les Hommes, non seulement leurs Corps, mais aussi leurs Âmes (193). Il n'était point appelé, continue Mr. ROQUES à avoir nécessairement la volonté qu'il a eue, & par conséquent, qu'il ne devoit pas être mis dans la nécessité de la faire. Nous avons déjà remarqué, que cette union de l'Âme avec un Corps, qui ne peut agir sur elle, ne met aucune nécessité dans ses déterminations. Il poursuit; Comme la liberté accompagne les volontés morales de l'Âme, la même liberté doit se trouver dans les mouvemens du Corps qui y répondent, pour que tout soit harmonique. La nécessité & la liberté forment une très-grande dissonnance. Je serois charmé, que le savant Auteur voulût bien nous apprendre comment la liberté pourroit se trouver dans les actions du Corps, d'un Être brute, destitué de connoissance. Nous ne pensons point, que l'harmonie exige, que les actions de l'Âme & celles du Corps soient de même nature; il suffit, à notre avis, qu'elles s'accordent exactement. Enfin nous pouvons encore retorquer l'Objection contre le système de notre Adversaire, dans lequel il est bien évident, que l'Hom-

me

me n'a point un empire, sur les actions de son Corps, différent de celui que l'*Harmonie pré-établie* lui accorde; puisqu'il porte, que c'est Dieu lui même qui forment le Corps, à l'occasion des volontés de l'Ame; & Mr. de LEIBNITZ, au lieu de faire agir la Divinité par des actes détachés, suppose, qu'elle a disposé d'avance tout ce qu'il faut pour faire mouvoir ce même Corps, au moment, & de la manière que l'Ame l'exigera. Quant à l'inutilité des peines, que l'on nous objecte ici (p. 126. 127.) cette difficulté est la même que celle du premier Corollaire, que nous avons examiné dans l'article précédent, & ainsi elle n'exige point de nouvelle réponse. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer en particulier ce raisonnement de l'Auteur: (p. 126.) *si les Corps humains sont montés, de façon qu'ils doivent faire un certain nombre d'actions; ni plus ni moins, le carcan, ni le fouet, ne changeront rien dans la disposition des organes du Corps, pour le mettre hors d'état de se porter à des actions violentes. Il vaudroit autant mettre une Pendule au Pilon, pour l'engager à marquer dans la suite les Heures plus*

également qu'elle n'a fait jusques-là.

Le poli & spirituel Mr. ROQUES me permettra bien de dire, qu'il a voulu s'égarer dans cet endroit, sans trop s'embarrasser de la justesse de son raisonnement; sa pénétration ne me permet pas de porter un autre jugement. Il est trop habile, pour ne pas s'apercevoir, que, si le Corps humain est destiné à faire un certain nombre d'actions, ni plus ni moins, il faut que tout ce qui lui arrive, toutes les choses qui font impression sur ses organes, soient tout autant de Causes, qui concourent à lui faire exécuter ces actions-là, suivant cette maxime si connue: *qui praeordinatur ad finem, praeordinatur ad media*. Or il est visible, que, si le carcan & le fouet font impression sur les organes du Corps, ils doivent donc en changer les dispositions.

387. Le savant Théologien se jette ici dans une espèce de digression, sur la justice des peines, dans la supposition que les Hommes ne fussent pas libres. Il rapporte (p. 128.) ces paroles de Mr. de LERNITZ: (Théod. §. 71.) „Puisqu'il est sûr & expérimenté, que la crainte des châtimens,
„ &

„ & l'espérance des récompenses sert
 „ à faire obtenir les Hommes du mal;
 „ & les oblige à tâcher de bien fai-
 „ re, on auroit raison & droit de s'en
 „ servir, quand même les Hommes
 „ agiroient nécessairement, par quel-
 „ que espèce de nécessité que ce pour-
 „ roit être.” Mais .i., dit Mr. RO-
 QUES, par quel droit pourroit-on faire
 souffrir une peine à un Être, qui a été
 nécessité par sa nature à se conduire com-
 me il a fait? Quelle injustice y auroit-
 il dans cette peine, si elle sert à cor-
 riger celui qui la souffre? Elle devient
 pour lui un vrai bien, un avantage réel.
 Or les paroles mêmes de Mr. de LEI-
 BNITZ, que l'on vient de lire, font voir
 évidemment, qu'il veut parler des peines,
 qui servent à l'amendement. Il est vrai,
 qu'il ne veut point décider absolument,
 que la justice vindicative ne sauroit
 avoir lieu à l'égard de „ ceux qui agi-
 „ roient sans la véritable liberté exem-
 „ te de la nécessité absolue.” Il se con-
 tente d'insinuer fort clairement, que c'est
 là son sentiment, & qu'il croit, „ qu'en
 „ ce cas la seule justice corrective au-
 „ roit lieu, & point la justice vindica-
 „ ti-

„ tive (a).” Mais nous n’entrerons point ici dans une discussion inutile au système de Mr. de LEIBNITZ; puisque, comme il le dit lui-même (b) „ nous avons assez montré qu’il n’y a point de telle nécessité dans les actions volontaires.” Ce grand Philosophe n’est point intéressé à plaider pour les systèmes de BOADWARDIN, de WICLEF, d’HOBBS, & de SPINOZA; quoique Mr. ROQUSS n’ait pas craint d’avancer le contraire (p. 129.). Bien loin de-là, il témoigne expressément (c) „ qu’il est très-éloigné des sentimens de ces Auteurs, qui enseignent, ce semble, cette nécessité toute mathématique, que je crois, dit-il, avoir suffisamment réfutée, & peut-être plus clairement qu’on n’a coutume de faire.” C’est uniquement cette Equité, toujours si louable, & qui étoit si naturelle à Mr. de LEIBNITZ, jointe à la crainte des inconveniens, qui peuvent naître des Argumens, que l’on oppose à ces Auteurs,

(a) Théod. §. 73.

(b) Ibid. §. 75.

(c) Ibid. §. 67.

teurs, qui le porté à les justifier des Conséquences, qu'on leur impute. „ Il faut „ toujours rendre témoignage à la vérité, „ dit-il dans le même paragraphe, „ & ne point imputer à un Dogme ce „ qui ne s'ensuit point. Outre que ces „ argumens prouvent trop, puisqu'ils en „ prouveroient autant contre la nécessité hypothétique, & justifieroient le „ sophisme paresseux.” Or il faut se souvenir, que la simple Prescience de Dieu fait une nécessité hypothétique (219); en sorte que quiconque n'est pas Socinien sur cet article, est intéressé à réfuter des argumens, qui peuvent y donner atteinte.

388. Mr. ROQUES prétend (p. 129.) que Mr. de LEIBNITZ ne doit pas se distinguer de ceux qui établissent une nécessité absolue. Il est vrai, dit-il, que, par rapport à l'Ame, il admet une parfaite liberté; mais, par rapport aux actions corporelles, il n'y a point de Fataliste qui ne pense comme lui, & qui ne croie que tout ce qui est opéré par le Corps arrive nécessairement. Cependant ce sont là les actions, que l'on punit devant les Tribunaux humains. Je remarquerai sur ces paroles 1°. Que les Fa-

salistes croient, que tout arrive par une Nécessité absolue & géométrique; au lieu que Mr. de LEIBNITZ ne reconnoit dans les actions du Corps, qu'une nécessité *hypothétique & physique*, qui n'exclut point la Contingence (221.) Mais 2°. Puisque Mr. ROQUES avoue, que Mr. de LEIBNITZ admet une parfaite liberté par rapport à l'Âme; qu'importe de quelle nature soient les actions du Corps? Le Corps fait-il donc la moralité des actions? Et qui pourroit trouver de la Liberté dans les opérations d'un Être brute? Je ne comprends rien à ce que dit le savant Auteur, que ce sont les actions du Corps, que l'on punit devant les Tribunaux humains. Je conviens, que l'on punit les actions, qui s'exécutent par le moyen du Corps; mais l'on a bien certainement en vue de punit l'action de l'Âme, qui a ordonné celle du Corps. Or si c'est-là, comme on ne peut douter, la pensée de Mr. ROQUES, son Objection ne fait rien contre Mr. de LEIBNITZ; puisqu'il reconnoit, que, suivant ce Philosophe, la détermination, l'action de l'Âme, est libre, & que c'est cette action-là, que l'on

l'on punit: il ne peut lui objecter qu'il détruit la justice des chatimens. 3°. Dans notre système, l'action du Corps dépend *morale*ment, quoique non pas *physique*ment, de l'Ame; Dieu, en déterminant l'action du Corps, s'étant réglé sur la volonté de l'Ame; Car il n'a disposé le Corps à exécuter cette action, que parce qu'il a prévu que l'Ame l'exigeroit ainsi. Et cette dépendance n'est point autre dans le système des *Causes occasionelles*, où l'on suppose que c'est Dieu lui-même qui produit au moment même l'action du Corps, à l'occasion de la volonté de l'Ame. Mr. de LEIBNITZ & les Cartésiens, ne diffèrent, comme nous l'avons dit plusieurs fois, que dans la manière d'expliquer cette opération de Dieu: Le premier suppose, que Dieu a disposé d'avance tout ce qu'il faut pour produire l'action, dès que l'Ame l'exigera; & les autres la lui font exécuter à lui même, par une opération particulière & immédiate. C'est ce que le judicieux & pénétrant Mr. BAYLE a fort bien senti; & il rend hautement justice à Mr. de LEIBNITZ, en reconnaissant que son système n'est sujet, à l'é-

l'égard de la Liberté, à aucune difficulté qui lui soit particulière. C'est pourquoi il lui épargne fort judicieusement ces sortes d'Objections. Je ne croi pas non plus, dit-il (a), qu'il soit moins facile à Mr. de LEIBNITZ qu'aux Cartésiens, ou aux autres Philosophes, de se garantir de l'objection du mécanisme fatal, le renversement de la liberté humaine. Laissons donc cela, parlons seulement de ce qui est propre au système de l'harmonie pré-établie.

389. A l'occasion de ce que dit Mr. de LEIBNITZ (Théod. §. 69.), que l'on inflige des peines aux Bêtes, pour les corriger; Mr. ROQUES dit: (page 129.) *Le subtil & savant Philosophe auroit dû nous montrer par quel moyen les châtimens peuvent corriger les Brutes, s'il est vrai qu'elles n'aient que du sentiment sans réflexion.* Mr. de LEIBNITZ explique cela par la liaison des perceptions, qui tient lieu de Raison aux Bêtes; en sorte que ce que quelques-uns prennent chez elles pour une preuve de raisonnement, n'est autre chose qu'une consécution des perceptions.

(a) Dictionnaire, Art. *Reverber*, not. au mot.

ceptions. En effet, nous devons être convaincus, même par notre propre expérience, que le sentiment de la douleur, par exemple, est lié avec l'idée de l'éviter, sans qu'il entre là-dedans aucun raisonnement; un homme endormi, dont vous toucherez la main avec un fer chaud, la retirera incontinent, sans aucune reflexion, ni le moindre raisonnement; On n'a pas l'usage de la raison, quand on dort. Nous pourrions citer plusieurs autres actions, que l'on fait, même en veillant, sans y réfléchir, & par conséquent, sans raisonner. Cela ne peut donc arriver, que par une liaison naturelle, qui se trouve entre certaines Idées, indépendamment du raisonnement. Or cette liaison pouvant se trouver sans doute dans les Brutes, il faut supposer, que le sentiment de la douleur entraîne naturellement, chez elles, l'idée de l'éviter. Cela étant, il peut très-bien se faire que la perception constante & réitérée de la liaison d'une certaine action avec la douleur, la perception de cette même action se trouve liée avec celle de l'éviter, qui est jointe naturellement à la perception de la douleur.

380 DÉFENSE DU SYSTÈME

leur. Et voilà comment, en joignant le châtiment, c'est-à-dire la douleur, avec une certaine action, vous pouvez détourner une Bête de la commettre dans la suite. Mais ne nous arrêtons pas davantage à cette Question, qui n'intéresse point l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*.

390. Je ne vois pas même plus clairement, continue le savant Adversaire, comment les châtimens & les supplices peuvent corriger les Hommes. Car enfin ce que l'on fait à leur Corps ne passe point jusques à l'Ame, &c. C'est la même objection; à laquelle nous avons répondu (385.), & que nous avons retournée contre le Système de l'Auteur. Il critique ensuite ces paroles de Mr. DE LEIBNITZ: „ La Loi du changement de la „ substance de l'Animal, le porte de la „ joie à la douleur, dans le moment „ qu'il se fait une solution de continu „ dans son Corps &c. ” 1°. dit-il, *Quelle est la cause efficiente de cette désagréable sensation? C'est l'Ame elle-même,* répond Mr. LEIBNITZ. . . . En vérité cette Ame est bien bonne, de se rendre **VOLONTAIREMENT** malheureuse pour un Corps,

Corps, dont elle ne tire aucun avantage. Elle n'a qu'à voir tranquillement ce qui lui arrive, puisque toutes les douleurs de l'Ame ne peuvent changer la disposition du Corps, ni lui apporter le moindre remède. Ces paroles supposent deux choses, que nous avons assez réfutées; 1°. Que, selon Mr. DE LEIBNITZ, les perceptions & les sensations de l'Ame dépendent de sa volonté; qu'elle les produit VOLONTAIREMENT. 2°. Que les mouvemens du Corps, que l'on appelle volontaires, ne s'exécutent pas en conséquence des volontés de l'Ame, dans le Systême du même Philosophe. Tout ce que l'Auteur ajoute, jusques au milieu de la page 132. est fondé de même sur une fausse idée du Systême, qu'il attaque; dans lequel il suppose; 1°. Qu'on n'accorde pas à l'Ame la connoissance de ce qui arrive à son Corps, & des circonstances, qui accompagnent ces divers accidens; & en second lieu, que l'on n'admet point, qu'elle soit la Cause finale & objective, ou, comme il s'exprime avec les Cartésiens, la Cause occasionnelle des mouvemens volontaires du Corps. Voilà pourquoi il nous oppose,

une

§52 DÉFENSE DU SYSTÈME

une foule d'Objections, qui n'attaquent pas plus notre Système, que le sien. Je mets dans ce rang les deux Corollaires qui suivent : *Le troisième Corollaire*, dit le savant Adversaire (pag. 132.) ; *c'est que tous les Maîtres sont parfaitement inutiles. Le quatrième enfin* (pag. 134.) *c'est que l'on ne voit point dans ce Système de quel usage peuvent être les sensations.* Cet habile Théologien multiplie, ou plutôt, il répète sans nécessité ses Objections, en les appliquant à différents exemples : *Le troisième Corollaire* est précisément le même que le premier, que nous avons examiné (385.) Mr. ROQUES demande (pag. 133.) ; *Pourquoi, si la voix, la présence du Maître, ses gestes, &c. servent à disposer les ressorts du Corps du Disciple pour agir avec régularité, pourquoi ils ne les disposent pas comme il convient, du premier abord ? Est-ce donc, dit-il, que le pur Mécanisme va par essais ? Le pur Mécanisme va, suivant que l'Ouvrier a disposé ses ressorts. Si cet Ouvrier s'est proposé de faire exécuter au Corps du Disciple ces mouvemens irréguliers, ces coups d'essai, avant qu'il parvienne à fai-*

Faire des coups de Maître ; il en aura disposé les ressorts en conséquence. Quelle impossibilité trouve-t'on à cela ? L'habile Auteur montre fort bien lui-même, pourquoi le Corps a été disposé de cette manière. Comme les connoissances de l'Âme, dit-il (pag. 133, 134.), & son attention, s'acquièrent peu à peu, il faut aussi que ces progrès se remarquent dans l'instrument, dont elle se sert (j'aimerois mieux dire, qui est destiné) pour les manifester au dehors. Quant au quatrième Corollaire, il est toujours fondé sur cette fausse supposition, que nous avons relevée tant de fois ; que, suivant le Système Leibnitien, l'Âme ne dirige pas les actions de son Corps, au moins comme Cause finale ; ce qui est équivalent à une Cause occasionnelle. Mr. ROQUES indique fort judicieusement l'usage des sensations (pag. 134-136.) ; mais, par malheur pour son Corollaire, tout ce qu'il dit là-dessus, se trouve très-juste dans notre Système même ; & Mr. DE LEIBNITZ a déjà allégué les mêmes raisons (a), pour établir l'usage des sensations.

(a) Théodicée §. 355. suiv.

354. DÉFENSE DU SYSTÈME

fations , & la raison pourquoi elles sont telles qu'on les éprouve.

391. Le savant Adversaire fait encore deux Remarques contre le Systeme de Mr. DE LEIBNITZ. La première, c'est qu'il ne lui paroît pas , que cette prétendue harmonie soit aussi régulière , qu'on peut le faire accroire (pag. 137.). Et il entreprend de le prouver; 1°. Par l'exemple des mouvemens convulsifs , que l'Ame ne peut pas arrêter. 2°. Parce que nous ne pouvons pas nous empêcher de tomber, lorsque nous avons perdu l'équilibre. 3°. Il allègue, que , pendant le sommeil, presque toute l'harmonie cesse entre la Volonté & les mouvemens du Corps. Mais 1°. ni Mr. DE LEIBNITZ, ni ses Partisans, n'ont jamais prétendu, que tous les mouvemens du Corps doivent s'arrêter à la volonté de l'Ame; ils reconnoissent, qu'il y a des mouvemens involontaires; & ceux, qu'on nomme convulsifs, doivent sans doute être de ce nombre, quand même ils se font dans les parties, sur lesquelles nous avons le plus d'empire; Il n'est pas dit, que ces parties soient particulièrement le Domaine de l'Ame, sur lequel elle exerce un empire

re

re absolu. Mais, dans ces cas encore, l'harmonie est parfaite; puisque l'Ame a la perception de la résistance, qu'elle trouve à sa Volonté; ainsi ce qui se fait dans le Corps a un rapport exact à ce qui se passe dans l'Ame. 2°. Il faut en dire autant des occasions, où notre Corps tombe par terre, malgré nous: l'harmonie n'exige point, que le Corps se meuve contre les Loix de la Méchanique, pour obéir aux volontés de l'Ame. Il y a plus; dans ces cas mêmes, l'harmonie subsiste toute entière: L'Ame veut, que le Corps fasse des efforts pour prévenir sa chute; le Corps lui obéit ponctuellement. Ces efforts sont vains, il est vrai; mais l'Ame a la perception de leur impuissance: Quel accord plus parfait peut-on demander? 3°. Le sommeil étant un état, où les facultés de l'Ame sont, pour ainsi dire, assoupies, l'usage de la raison suspendu, la connoissance distincte de son état entièrement obscurcie; il est naturel que le Corps ne lui obéisse que très-imparfaitement. Mais, enfin, remarquons, que cette Difficulté ne touche pas plus le *Système Leibnien*, que tout autre. Dans les diverses

Hypothèses sur l'union de l'Ame & du Corps, la question n'est pas de savoir, s'il y a véritablement une harmonie entre l'Ame & le Corps (134.) ; le fait est constant par l'expérience. Que cette harmonie soit parfaite, ou non, ce n'est point là encore de quoi il s'agit. On cherche seulement à expliquer cet accord, tel qu'il s'observe, à en rendre raison, en indiquant le moyen, par lequel il se fait. Quand donc Mr. ROQUES réussiroit à prouver, qu'il y a des exceptions dans cette harmonie, que nous supposons entre l'Ame & le Corps, qu'en pourroit-il conclure contre notre Système. Il faut bien, qu'il reconnoisse lui-même ces exceptions, dans la Loi générale, que Dieu s'est faite, suivant lui, & les Cartésiens, de remuer le Corps, à l'occasion de la volonté de l'Ame, & *vice versa* ; Car il ne peut pas se servir des raisons, que nous venons d'alléguer.

392. La seconde Remarque du savant Théologien regarde l'union de l'Ame avec le Corps. Il est vrai, dit-il (p. 138.), que Mr. DE LEIBNITZ l'enseigne; mais la nature de cette Union, telle qu'il la conçoit, ne forme point un tout réel du Corps

& de l'Ame Au moins faut-il
 (pour former cette Union) que l'une &
 l'autre partie soit dans quelque dépendance,
 l'une à l'égard de l'autre. C'est ce qui se
 voit dans l'Homme, en suivant le Système
 des Causes occasionelles. Mais, dans
 l'Harmonie pré-établie, ce n'est qu'une
 Union métaphisique, idéale, de pure rela-
 tion. Je ne sai comment un habile-
 Homme, comme Mr. Roques, a pu
 se prévenir d'une manière si étrange
 contre l'Hypothèse Leibnitienne. Il la
 met à tout coup au dessous des Causes
 occasionelles, & cela en des occasions où
 certainement tout l'avantage est du cô-
 té de l'Harmonie pré-établie. En voici
 un exemple sensible. Dans notre Hy-
 pothèse, l'Ame & le Corps sont liés par
 les Causes finales, ce qui forme une vé-
 ritable union (82.) : leur dépendance ré-
 ciproque est idéale & objective. Mais
 on défie l'habile Adversaire de trouver,
 entre ces deux substances, une dépen-
 dance d'une autre nature, dans son Sy-
 stème des Causes occasionelles ; Il n'y a
 que celui de l'Influence, qui en établisse
 une réelle & physique. Il y a plus, cer-
 te union entre l'Ame & le Corps, cette

dépendance, qui est exacte & fondée en raison dans l'Hypothèse de Mr. DE LEIBNITZ, mérite à peine ce nom dans celle des Cartésiens. Car, dans la première, l'union de l'Ame avec le Corps est déterminée par la nature propre de chacune de ces deux substances; au lieu que, dans la seconde, l'Ame auroit pu, tout aussi aisément, être unie à quel qu'autre Corps que ce fût; n'y ayant rien dans l'Ame, ni dans le Corps, qui détermine leur union; en sorte qu'il n'y a entre eux qu'une dépendance arbitraire, nullement fondée sur leur nature: Ce qui ne paroît pas former une véritable union. Mr. ROQUES ajoute: (pag. 139.) *Par ces principes (ceux de Mr. DE LEIBNITZ sur l'union de l'Ame avec le Corps) on pourroit soutenir, que deux Pendules, qui seroient tellement disposées que tous leurs mouvemens fussent égaux, par rapport au tems & à la force, ne formeroient qu'un même tout. Je répons, 1°. Que l'on pourroit dire de même au savant Adversaire: Par vos principes, on seroit en droit de soutenir, que deux Pendules, dont un homme produiroit tous les mouvemens, en les réglant continuellement,*
l'une

l'une sur l'autre, ne formeroient qu'un même tout. Mais 2°. si ces deux Pendules avoient été construites dans la vue d'en former ce spectacle d'une harmonie exacte entre deux Machines, qui n'ont aucune influence, l'une sur l'autre, il est bien certain, que l'on pourroit dire, qu'elles ne formeroient qu'un même tout. Car ce qui fait l'unité, l'individualité d'un Ouvrage, c'est la fin qu'on se propose, en le fabriquant. Ici la fin, le but de l'Ouvrage, c'est l'harmonie qui règne entre les deux Pendules. Si donc vous en retranchiez une, l'Ouvrage seroit détruit; ce qui prouve, qu'elles ne forment qu'un même tout.

393. Par les mêmes principes, continue Mr. ROQUES, une Ame pourroit être unie à un Corps, éloigné d'elle de cent mille lieues, si le Corps étoit tellement disposé, qu'il correspondît dans ses mouvemens aux volontés de l'Ame. Donc une Ame pourroit être unie tout à la fois à des Corps, qui se trouveroient à Pékin, à Paris, &c. à Rome. Je ne sai quelle idée le célèbre Théologien se fait de l'ubi, de la présence locale de l'Ame. Quant à moi, il me semble que la présence, ou l'éloignement,

ment, n'étant autre chose que des rapports, une Ame, qui se représenteroit l'Univers suivant le point de vue d'un Corps organisé, situé à *Pékin*, & dont les volontés s'exécuteroient au dehors par le moien de ce même Corps; il me semble, dis-je, que cette Ame feroit véritablement, & à la lettre, à *Pékin*. Il est impossible, qu'elle soit unie en même tems à des Corps, qui se trouveroient à *Pékin*, à *Paris*, & à *Rome*; parce que le point de vue de ces Corps ne peut être le même (150), ni leurs mouvemens entièrement semblables (81); leurs relations dans l'Univers, & les élémens, dont ils sont composés, n'étant point les mêmes (80). Cette objection n'a donc point de force contre le Systême de Mr. DE LEIBNITZ. Elle en auroit bien plus contre celui des *Causes occasionelles*, qui ne sauroit fournir les mêmes réponses, que l'on vient de lire. On pourroit dire à Mr. ROQUES, que, si Dieu vouloit faire sur l'Ame d'un *Parisien*, des impressions en conséquence de ce qui se passeroit dans un Corps *Chinois*, & mouvoir ce Corps *Chinois*, selon les volontés de l'Ame *Parisienne*, cette Ame & ce

ce Corps pourroient être unis , malgré leur distance.

394. Le savant Adversaire emploie le reste de sa Lettre à défendre l'Hypothèse des *Causes occasionnelles* contre les Raisons, que Mr. DE LEIBNITZ leur oppose. La première de ces Raisons est, que , dans ce *Système*, on fait venir Dieu, comme dans une *Machine de Théâtre*, pour faire le dénouement de la Pièce. Mr. ROQUES convient (pag. 140.), que, lorsque les effets peuvent s'expliquer par l'efficacité accordée aux *Causes secondes*, il faut s'en tenir là, en *Philosophant*. Mais il soutient, que l'accord, qui règne entre l'Ame & le Corps, la production des perceptions dans l'Ame, & des mouvemens dans le Corps, ne peuvent s'expliquer par l'efficacité des causes secondes. Toute la Question revient donc à examiner, s'il est contradictoire, que l'Ame produise elle-même ses perceptions, par l'activité, qui est en elle; que les mouvemens du Corps soient le pur effet du Mécanisme; & enfin que Dieu ait si bien choisi ces deux substances pour les unir ensemble, qu'elles s'accordent exactement dans leurs opérations. Je ne croi-

pas, qu'on trouve en tout cela aucune contradiction : Le Lecteur en jugera sur l'exposé, que nous en avons donné dans notre première Partie. Mr DE LEIBNITZ, dit encore Mr. ROQUES (pag. 141.), *de-
vroit moins, que qui que ce soit, se récrier,
que l'on fait ici intervenir l'action immédia-
te de la Divinité, lui qui adopte l'hypothèse
de la Création continuelle, pour expli-
quer la Conservation des Créatures.* Je
réponds à cela ; 1°. Que Mr. DE LEIB-
NITZ n'admettoit point la *Création con-
tinuée* à pur & à plein, comme cela pa-
roit clairement par les paragraphes
383—385. de la *Théodicée*. Il ne croïoit
point, que la substance créée retombât
dans le néant à chaque instant, & fût
continuellement reproduite (a) ; mais
seulement qu'elle dépend, dans tous les
momens de son existence, de l'action
de Dieu, qui la conserve. „ Ce qu'on
peut dire d'assuré, dit-il (b), sur le
présent sujet, est que la Créature dé-
pend continuellement de l'opération
„ Di-

(a) Voyez Théod. §. 384.

(b) Ibid. §. 385.

„ Divine , & qu'elle n'en dépend pas
 „ moins, depuis qu'elle a commencé,
 „ que dans le commencement. . . .
 „ Or rien n'empêche, que cette action
 „ conservative ne soit appelée produ-
 „ ction , & même création, si l'on
 „ veut. ” Le passage même, que cite
 Mr. ROQUES, fait voir clairement, que
 la pensée de Mr. DE LEIBNITZ est
 telle , que nous venons de le dire.
 Mais 2°. de ce que Mr. DE LEIBNITZ
 a recours à l'efficace Divine , pour
 rendre raison de la conservation des
 Créatures ; il ne s'ensuit point, qu'on
 ait le même droit d'y recourir , pour
 expliquer l'accord merveilleux qu'il y
 a entre l'Ame & le Corps. Ces deux
 cas sont bien différens. Dans le pré-
 mier , il ne s'agit que d'un concours
 général de la Divinité , que la saine
 Philosophie doit toujours admettre ; &
 on n'y a point ici recours pour expli-
 quer un Phénomène particulier , mais
 pour rendre raison d'une chose que
 bien des Gens croient ne pouvoir s'ex-
 pliquer autrement, & qui ne sauroit é-
 tre l'effet naturel de quelque Cause se-
 conde : C'est une question de droit, &

non point une question de fait; il s'agit de savoir, si la dépendance des Créatures n'exige pas, qu'elles ne subsistent, qu'en vertu d'une influence continuelle du Créateur. Dans le second Cas, au contraire, on a recours à un concours particulier, pour rendre raison d'un Phénomène, qui est certainement explicable par la nature des choses. Je remarquerai, en passant, que les *Cartésiens* font pour la *Création continuée*, contre ce que *MR. ROQUES* semble insinuer (pag. 142.)

395. La seconde difficulté de *MR. de LEIBNITZ*, c'est *MR. ROQUES* qui parle (p. 143.) est celle-ci, que le sentiment des Causes occasionelles, introduit des Miracles perpétuels, pour faire le Commerce entre l'Ame & le Corps. Mais l'on nie, que ces effets soient tout autant de Miracles, parce qu'ils sont une suite ordinaire de la Loi générale, que Dieu a établie entre l'Ame & le Corps. Nous avons répondu ci-dessus (140) à cet échappatoire des *Cartésiens*.

396. La troisième difficulté, dit encore l'habile Auteur, que *MR. DE LEIBNITZ* oppose aux *Sectateurs des Causes occasionelles*;

les ; c'est que ce sentiment ne sauve pas le dérangement des Loix naturelles, établies dans chacune de ces mêmes substances, que leur influence mutuelle causeroit dans l'opinion commune. Ces Loix sont ; 1. Que la force absolue ; qui se conserve en effet, est différente de la quantité de mouvement. Ce n'est pas là proprement une Loi ; c'est une vérité, une découverte : La Loi est, que la même quantité de force absolue se conserve dans les Corps. Mais voyons la suite du Discours de Mr. ROQUES. Pour moi ; dit-il ; qui ai cru jusques ici, que la force des Corps est la même chose que leur mouvement, je me suis aussi imaginé, que, si la même quantité de force est conservée, il y a par conséquent toujours une égale quantité de mouvement. Certainement l'aveu est ingénu, & digne de la Modestie du célèbre Théologien. Mais que dirions-nous, si malheureusement c'étoit ici une raillerie, & que l'on prétendit convaincre Mr. de LEIBNITZ par ce subtil raisonnement ? Il faut être bien sur ses gardes, quand on veut railler un grand Mathématicien, sur une matière,

qui est du ressort des Mathématiques, & il faut posséder soi même ces sciences à fond. Je suis fâché, que le savant Mr. Roques ait cru jusqu'ici, que la force des Corps est la même chose, que leur mouvement. Il ne feroit pas dans cette opinion, s'il avoit voulu mêler les Mathématiques à la Physique (a); il auroit lu & entendu les Démonstrations de Mr. de LEIBNITZ. Mais, s'il n'a pas assez de confiance dans la sincérité de ce grand Homme, pour l'en croire sur sa parole, quand il assure (Théod. §. 61.) qu'il a démontré ailleurs cette vérité; il est dans une Ville, où il a la facilité de voir tous les jours un des plus grands Mathématiciens, que le Monde ait jamais produit; qu'il consulte, s'il lui

(a) *Ejus tamen (Regulæ, scilicet eandem motus quantitatem conservari) falsitatem recentiores non modo suboluerunt, sed etiam in aperta luce constituerunt, adeo ut pauci nunc sint in hisce rebus non vixit versati, qui etiam nunc statuisse audeant, quod in communicatione motuum eodem semper motus quantitas maneat post conflictum corporum.* Jacob. Herman. Dissert. de Naturæ Legibus circa vires Corporum, &c. §. 2. Francofurti ad Viadrum 1719.

lui plait, l'illustre Mr. JEAN BERNOUILLI (a). Il apprendra de ce grand Géomètre-la vérité de ce que dit Mr. de LEIBNITZ, aussi bien que la certitude de cette seconde Loi; „ Qu'il se con-
 „ serve encore la même direction dans
 „ tous les Corps ensemble, qu'on supo-
 „ se

(a) On peut voir l'excellent Discours de ce Grand-Homme sur les Loix de la communication du Mouvement, présenté à l'Académie Royale des Sciences, pour les prix de 1724. & 1726. L'Auteur y démontre Chap. III. & Chap. VII. que la quantité du mouvement est très-différente de la quantité des forces vives; la première étant en raison composée des masses & des vitesses, & la seconde en raison composée des masses & des quarrés des vitesses. Mais il établit cette vérité Chap. IX. par une Demonstration, qui est au-dessus de toute exception. Elle est si belle, si solide, & en même tems si aisée à comprendre, que j'ai été fort tenté de la rapporter ici: Mais la Dissertation de Mr. BERNOUILLI est si connue, que ç'eût été grossier inutilement cet Ouvrage. Les Curieux peuvent consulter aussi la Dissertation de Mr. HERMAN, que je viens de citer. Cet habile Mathématicien y démontre, après Mr. DE LEIBNITZ, que la même quantité de mouvement ne se conserve point dans le choc des Corps, mais bien la même quantité des forces vives.

se agir entre eux, de quelque manière qu'ils se choquent (a).” Quant à la liaison de ces deux découvertes avec l'Hypothèse de l'*Harmonie pré-établie*; ce n'est point assurément un défaut de pénétration, qui a empêché Mr. Roques de l'apercevoir; il nous permettra d'en accuser plutôt sa prévention. Cette liaison est toute naturelle: L'Hypothèse de l'*Influence physique*, & celle des *Causes occasionnelles*, sont contraires à deux Loix constantes, que l'on découvre dans la Nature; celle de l'*Harmonie pré-établie*, qui, à d'autres égards, a quelque chose de commun avec les *Causes occasionnelles*; ne donne aucune atteinte à ces deux Loix, elle y est parfaitement conforme: N'est-il pas naturel, dès-là, que la découverte des deux Loix conduise à l'Hypothèse un Philosophe exact & pénétrant?

397. Voilà tout ce que le célèbre Mr. Roques oppose au système *Leibnitien*, dans les deux premières Lettres, qu'il a don-

(a) Théod. §. 61.

données sur cette matière. Le Lecteur se fera aperçu, sans doute, que dans la Réponse, que j'y ai faite, j'aurois pu être plus court. Il n'y avoit pour cela, qu'à ranger, sous un même chef, toutes les Objections, qui, sous divers exemples, ne renferment, au fonds, que la même Difficulté: De cette manière tout se feroit réduit à quelques-Objections-générales, que Mr. ROQUES repète en vingt endroits, quoiqu'en d'autres termes; & les réponses auroient été plus courtes. Mais, en suivant la Méthode, que j'ai prise, j'ai voulu prévenir tout soupçon d'avoir énérvé, ou omis quelque objection.



S U I T E D U

CHAPITRE HUITIÈME.

Troisième Section.

*Remarques sur quelques endroits des
deux Lettres de Mr. ROQUES
à Mr. BOURGUET. (a)*

308. **D**EPUIS ces deux premières Lettres de Mr. ROQUES, il en a paru deux autres du même Savant : Mais je ne m'engagerai point ici à les examiner. 1°. Parce que ces nouvelles Lettres étant une réplique à la réponse indirecte du célèbre Mr. BOURGUET aux deux premières, c'est à cet habile Philosophe, qu'appartient le soin d'y répondre. 2°. Ces deux Pièces ne contiennent

(a) Elles se trouvent dans le Journal Helvétique, Novembre, 1738. Février, & Mars, 1739.

nent presque que des répétitions, ou des instances des premières Difficultés; & je n'y ai remarqué quoique ce soit, à quoi ce que j'ai dit ci-dessus ne puisse entièrement satisfaire. Je me bornerai donc, pour éviter les répétitions, à quelques remarques sur un petit nombre d'articles. Voici le premier, qui mérite d'être relevé, (a) *Il paroît, que Mr. de LEIBNITZ enlève à l'Ame la Liberté dans plusieurs de ses Actions; car voici comment il s'exprime: „ Tout ce qui arrive à l'A-*
„ me dépend d'elle; mais il ne dépend
„ pas toujours de sa volonté; ce seroit
„ trop. Il n'est pas même toujours connu
„ de son entendement, ou apperçu di-
„ stinctement (b)”. La suite de ce même
 paragraphe prouve, que Mr. de LEIBNITZ veut parler ici des perceptions confuses, qui certainement ne dépendent point de la Volonté. Mr. ROQUERS peut-il donc objecter à notre illustre Philosophe, qu'il donne atteinte à la Liberté, en ensei-
 gnant,

(a) Journal Helvétique; Novembre, 1738. p. 421.

(b) Théodicée §. 64.

572 DÉFENSE DU SYSTÈME

quant, que la production des perceptions confuses est seulement *spontanée*, & non pas *libre*; lui qui adopte l'Hypothèse des *Causes occasionnelles*, suivant laquelle il n'y a pas même de *spontanéité* dans cette production, bien loin qu'elle soit *libre*?

§ 399. Dans la même Lettre (p. 432.), on lit ces paroles: *La force de la vérité a engagé le célèbre Mr. WOLFF à avouer; Que le Méchanisme du Corps, tel qu'il est établi dans le système de l'Harmonie pré-établie, est incompréhensible: Et il le prouve fort bien. Il est vrai qu'il ajoute, que, malgré cela, ce Méchanisme n'est pas dénué de probabilité. Mais ce qu'il dit pour établir cette probabilité, ne me paroît ni clair, ni convainquant. Et comment peut-on affirmer, sans trop hasarder, qu'un Méchanisme, que nous ne comprenons pas, est ou probable, ou impossible? Voici les paroles de l'Illustre Professeur de Marbourg: In systemate Harmoniae preestabilitæ, mechanismus corporis est nobis incomprehensibilis (a). Cela ne veut pas dire, que*

(a). Psycholog. ration. § 638.

que nous ne pouvons concevoir, que ce Méchanisme soit possible ; mais seulement que nous n'entendons pas la manière dont il s'exécute, que nous n'en connoissons pas les ressorts. La manière, dont Mr. WOLFF démontre sa Proposition, prouve clairement, que le sens en est tel que nous venons de l'indiquer. En effet, il dit, que nous ne pouvons pas expliquer distinctement en quoi le Méchanisme du Corps consiste, & il ajoute: *Or ce que nous ne pouvons pas expliquer distinctement, est incompréhensible*: „ Enimvero quæ distinctè explicari à nobis nequeunt, ea quoque non comprehenduntur.” Il prouve même, dans ce même article, que ce Méchanisme n'est pas destitué de probabilité: Ce qu'il ne pourroit avancer, s'il avoit dit dans le sens de Mr. ROQUES, qu'il est *incompréhensible*. Le savant Critique rapporte ces dernières paroles de Mr. WOLFF; & il prétend faire voir par-là, que cet Illustre Philosophe s'est contredit. Mais, avant que de faire tomber un homme, tel que Mr. WOLFF, en contradiction avec lui-même, il auroit falu bien pèser

la force des termes, qu'il emploie. Le Méchanisme du développement du fœtus & des Plantes nous est *incompréhensible*, au sens de Mr. WOLFF; cependant on peut assurer, qu'il n'est pas destitué de probabilité. On peut en dire autant de tous les Ouvrages de la Nature.

400. Je ne sai point ce qui a pu indisposer notre savant Adversaire contre Mr. WOLFF; mais il est visible, qu'il ne l'aime guère. *En vérité, Monsieur, dit-il à Mr. BOURGUET (p. 439.) c'est plutôt pour vous marquer ma docilité, que j'ai entrepris cette lecture, (la Psychologie rationnelle de Mr. WOLFF), que dans l'espérance d'y trouver de l'agrément. Je savois par autrui, & par moi-même, que cet Auteur fatigue étrangement ceux qui le lisent. Et plus bas (p. 441.); Cette Méthode, sans le rendre beaucoup plus clair, le rend très-difus, & peut-être un peu ennuyeux, s'il est permis de dire tout haut, ce que plusieurs pensent tout bas. Je ne suis point surpris, qu'un Traité, écrit suivant la Méthode des Géomètres, ait fatigué & ennuié le vif & spirituel Mr.*
Ro-

ROQUES ; Il avoue lui-même (p. 442.), qu'il n'a point assez de flegme pour s'accommoder de cette manière d'écrire. Mais Mr. WOLFF sera responsable de ce mauvais effet , & blâmable d'avoir suivi une semblable Méthode , quand on aura prouvé , qu'un Philosophe doit se proposer de divertir , plutôt que d'instruire ; & quand , par un Arrêt , EUCLIDE aura été flétri , pour s'être servi d'une Méthode si peu propre à divertir les Gens d'Esprit. Je conviens , que celle de Mr. WOLFF n'est pas la plus amusante ; mais il s'agit de voir , si ce qu'elle fait gagner pour la clarté & l'évidence , ne la met pas cent fois au-dessus , au moins en Philosophie , d'une manière d'écrire plus vive & plus fleurie. Mr. ROQUES a trouvé tout-à-fait de son gout *l'Extrait de la Théologie naturelle de Mr. WOLFF* ; qui a paru dans la Bibliothèque raisonnée (a). *Cet Extrait*, dit-il (p. 441.) *ne laissera pas de plaire au Prince des Philosophes de l'Allemagne , si en*
Hom-

(a) Tome . . p. 237.

Homme d'Esprit, tel qu'il est, il entend la fine raillerie. Mr. WOLFF est Homme d'esprit, sans doute; mais il se pique bien plus d'être judicieux & d'un gout solide; &, en cette qualité, je doute fort, que cet Extrait lui plaise, autant que Mr. ROQUES l'espère. Une raillerie ne peut-être que fade & choquante, quand elle est déplacée, & qu'elle manque de fondement. Je ne prétens rien diminuer du mérite de l'Auteur célèbre, qui a fait cet Extrait. Mais il ne peut disconvenir, que quiconque veut se charger de faire connoître un Livre de Philosophie au Public, doit y procéder en Philosophe, avec sincérité, & avec exactitude; & non point chercher à flater la malignité du Cœur humain, ou la Passion de quelques Particuliers, par des railleries hors de saison, & qui marquent visiblement de la partialité; qualité peu convenable, surtout à un Journaliste. La fine raillerie peut être louée dans une satire: Mais, jusques ici, on ne s'est pas avisé de l'estimer dans l'Extrait d'un Livre très-sérieux.

401. Le savant Théologien, dans
sa

sa deuxième Lettre à Mr. BOURGUET (a) (p. 143.), fait un nouveau reproche à Mr. WOLFF; *Mr. Wolff*, dit-il dans une note, *donne cette définition de l'Essence de l'Ame*: *Essentia Animæ consistit in vi representativa universi, situ corporis organici in universo materialiter & constitutione organorum sensoriorum formaliter limitata. Et tout cela sans aucune preuve.* Jamais peut-être reproche ne fut plus mal fondé. La preuve de Mr. WOLFF saute aux yeux: Il recueille de toutes les observations, que l'expérience fournit, que l'Ame a constamment, & cela quelque système que l'on suive, la faculté d'appercevoir, ou de se représenter l'Univers, selon la situation d'un Corps organisé, dans l'Univers, & en conséquence de la constitution des organes sensitifs de ce Corps: Il fait voir de plus, que l'on peut dériver de cette faculté toutes les autres opérations de l'Ame: Et aiant donné auparavant cette Définition de l'Essence d'un Être: *Es-*
se

(a) Journal de Février, 1735.

sentia definiri potest per id quod primum de Ente concipitur & in quo ratio continetur sufficiens, cur cætera vel actu insint, vel inesse possint : Il en conclut avec raison, que l'Essence de l'Ame consiste dans cette force représentative de l'Univers, limitée par la situation de son Corps organique, & par la constitution de ses organes sensitifs. Cette Critique de Mr. ROQUES vient de la même source, que le reproche d'obscurité, qu'il fait ailleurs (a) au célèbre Professeur de Marbourg; le peu d'attention que le spirituel Théologien a voulu donner à cette lecture, lui a fait trouver ces défauts dans des Ouvrages, dont le caractère distinctif est la netteté & la solidité. Quant à moi, je trouve les Ecrits de Mr. WOLFF très-clairs : Et c'est-là, je pense, une bonne preuve, qu'ils ne sont pas difficiles à entendre, quand on les lit avec attention, & sans préjugé.

402. Mr. BOURGUET, pour prouver que l'Ame peut produire elle-même ses
sen-

(a) Journal de Novembre, 1738.

sensations, quoiqu'elle ignore comment elle doit se modifier pour les faire naître, aiant allégué, comme nous l'avons fait aussi (370.) l'exemple des jugemens & des volitions, qu'elle produit, sans savoir comment elle se modifie pour cet effet; Mr. ROQUES lui répond (p. 146.)

Je trouve ici deux différences bien marquées.

1°. *Lorsque l'Ame juge, elle le sait, elle le sent; mais elle ne sait point, qu'elle tire ses idées de son fond . . . 2°. Dans le tems*

que l'Ame forme des jugemens & des raisonnemens, non seulement elle éprouve ce qui se passe en elle-même; mais de plus elle sait la part qu'elle y a, & comment elle doit agir pour produire ces Actes. Elle sait, qu'elle doit se rendre attentive à la considération des idées qu'elle veut comparer, examiner si elles conviennent entre elles, ou si elles sont opposées, & conclure ensuite affirmativement, ou négativement, en conséquence d'un tel examen. Mais je ne sais point ce que je dois faire, pour produire la sensation de chaleur, ou de lumière, ni quelle part mon Ame peut avoir dans une telle production. Je remarquerai là-dessus: 1°.

Qu'il n'est point étonnant, que l'Ame

connoisse plus distinctement, qu'elle produit ses jugemens & ses volitions, qu'elle ne sent que c'est elle-même aussi qui fait naître ses sensations & ses perceptions. Les premiers sont des Idées distinctes; les autres sont des perceptions confuses: Les premiers dependent de la Volonté; les dernières sont seulement spontanées: Il est naturel, dès-là, que l'Ame sente mieux la part, qu'elle a aux premiers, & les degrés par lesquels elle parvient à les produire. Mais 2°. avec tout cela, je ne fais si l'Ame est assurée, qu'elle produit ses Jugemens, beaucoup plus qu'elle ne fait que ses perceptions viennent d'elle seule. Souvent les jugemens se forment en elle, aussi promptement que les perceptions, & sans qu'elle y sente un plus grand concours de sa volonté, que dans la production de ces dernières. Or dans ces cas-là, au moins, il est évident que les jugemens pourroient être excités en elle par une Cause étrangère, aussi aisément que les perceptions. Enfin, je nie que l'Ame sache, *comment-elle doit agir, pour produire des jugemens & des raisonnemens.* Elle fait, dit Mr. Ro-

ROQUES, qu'elle doit se rendre attentive à la considération des idées, examiner si elles conviennent entre elles, & conclure ensuite &c. Mais fait-elle comment elle doit se modifier pour être attentive, pour examiner, pour conclure? Elle ignore aussi profondément, que la manière de produire des sensations. Tous ces Actes sont des modifications, qui coulent naturellement de la substance qui pense: Il n'est pas nécessaire, qu'elle sache comment-ils se forment en elle; & elle ne peut le savoir, sans connoître parfaitement toute sa Nature intime, & en quoi consiste proprement ce sujet, qui est capable de telles & de telles Modifications.

403. L'habile Adversaire nous oppose encore (p. 148.), que, si ces idées (qui représentent la Divinité & l'Univers) sont réellement dans l'Ame, il faut avouer que la capacité de l'Ame est infinie. Cela seroit bien, si nous avancions, que l'Ame apperçoit toutes ces Idées en même tems, & qu'elles lui représentent ces deux grands Objets distinctement & parfaitement. Mais nous disons au con-

582 DÉFENSE DU SYSTÈME

traire, que les Idées sont successives dans l'Ame (154.), & qu'une grande partie sont confuses, ou même obscures (146.): Les Idées distinctes même sont le plus souvent incomplètes. En voilà assez pour faire voir, que nous ne donnons point à l'Ame une capacité infinie.

404. Enfin, comme nous avons opposé au système des *Causes occasionnelles*, qu'il introduit des miracles perpétuels (139.), nous finirons cette Réponse aux Objections du savant Mr. ROQUES, par une courte remarque sur un endroit de la suite de sa deuxième Lettre à Mr. BOURGUET (a). Il prétend (p. 228.) faire usage contre nous de cet aveu de Mr. WOLFF: (b) *Quod si ostendi non possit possibile esse, ut harmonia corporis & animæ per naturam harum substantiarum obtineatur, miracula adversus systema Causarum occasionalium urgeri nequeunt.* Ce qu'il traduit de la sorte: *s'il n'est pas possible de montrer, que l'Harmonie entre l'Ame & le Corps s'opère &c.* Mais je suis porté à
croi-

(a) Journal Helvétique, Mars, 1739.

(b) Psychol. ration. §. 604.

croire , qu'il y a ici une faute d'Imprimeur ; Mr. Roques est trop habile & de trop bonne foi , pour déguiser totalement le sens de l'Auteur , qu'il cite en preuve. Quoiqu'il en soit , il falloit traduire : *si l'on ne peut pas montrer qu'il est possible , que l'Harmonie , &c.* Et alors la pensée de Mr. WOLFF est très-juste ; Car , dès qu'on ne peut point faire voir , qu'un effet est explicable par la nature des choses ; il faut bien recourir à l'opération immédiate de la Cause première : Et l'on ne peut pas objecter à ceux qui le font , qu'ils introduisent les Miracles dans l'explication des Phénomènes ; parce qu'en pareil Cas , il n'y a point d'autre manière d'expliquer l'effet , dont on cherche la raison. Après cet éclaircissement , il est aisé de voir , que Mr. Roques ne peut faire aucun usage contre nous du passage de Mr. WOLFF ; Car Mr. de LEIBNITZ & Mr. WOLFF ont fait voir clairement , qu'il est possible , que l'Harmonie entre l'Ame & le Corps s'opère par une suite de la nature de ces deux substances ; & dès-là il n'est point convenable de recourir à l'opération immédiate de la Divinité , pour expliquer cette

524 DÉFENSE DU SYSTÈME

Harmonie; C'est introduire des Miracles sans nécessité.

CHAPITRE NEUVIÈME.

*Que le Système de Mr. DE LEIBNITZ
fournit la meilleure solution, que
l'on puisse donner des Objec-
tions des Manichéens.*

405. **C**OMME plusieurs Adversaires de Mr. DE LEIBNITZ, & en particulier Mr. DE CROUSAZ, emportés par leur passion, n'ont point craint d'avancer, que la Philosophie de ce Grand-Homme est contraire à la Religion & pernicieuse à la Morale; je finirai cette Défense du Système Leibnitien, en montrant en peu de mots, qu'il fournit au contraire la meilleure, & peut être la seule bonne & solide réponse, que l'on puisse faire, ou que l'on ait faite jusques ici, aux Difficultés, que Mr. BAYLE a mises dans la bouche des Manichéens, & dont j'ai rapporté le précis au com-
men-

mencement de cet Ouvrage. Un Lecteur attentif, en lisant ce précis, & en faisant réflexion à la nature des Difficultés, & à la manière dont Mr. DE LEIBNITZ les résout, aura déjà pu s'appercevoir, que la solution de cet illustre Philosophe est la plus solide, que l'on puisse donner. Cependant il ne sera pas inutile de le faire observer plus expressément; & d'entrer un peu dans le détail. Mon Dessen étoit d'abord de faire de cette Matière le sujet d'une troisième Partie; mais j'ai rendu compte dans ma Préface des raisons, qui m'en ont détourné. J'ai donc pris le parti de me retraindre considérablement, & de me borner à peu de réflexions. Et, pour suivre la Méthode la plus courte, je rapporterai l'Abrégé de la Controverse avec les Manichéens, ou avec Mr. BAYLE, réduite à des Argumens en forme, tel qu'il se trouve à la fin de la Théodicée; & je ferai observer, que l'on ne peut nier avec fondement les Propositions de Mr. BAYLE, sans adopter le Système de Mr. DE LEIBNITZ.

406. I. OBJECTION. *Quiconque ne*

Bb 5

prend

388 DÉFENSE DU SYSTÈME

sauroit faire un Monde de toutes les autres choses ensemble (93) ? sans ce Principe, on vous soutiendrait avec raison, que le Monde seroit toujours plus parfait, à proportion que l'on en retrancheroit des maux ; ces maux, ou ces désordres, ne pouvant en augmenter la perfection par eux-mêmes. Vous serez donc obligé de vous retrancher dans le Système de l'*Harmonie Universelle*.

407. Je passe à la quatrième Objection ; la solution des deux précédentes n'ayant rien qui ne puisse être commun aux autres Systèmes.

IV. OBJECTION. *Quiconque peut empêcher le péché d'autrui, & ne le fait pas, mais y contribue plutôt, quoiqu'il en soit bien informé, en est complice.*

Dieu peut empêcher le péché des Créatures intelligentes, mais il ne le fait pas, & il y contribue plutôt par son concours, & par les occasions qu'il fait naître, quoiqu'il en ait une parfaite connoissance. Donc &c.

On doit nier la Majeure de ce Syllogisme. Mais, quand on veut édifier l'opposant, ou les Auditeurs, il ne
suffit

suffit pas de nier une Proposition, il faut encore rendre raison de cette négation. Les Théologiens disent ordinairement, que Dieu a donné à l'Homme la liberté, le pouvoir de faire le bien & le mal; & que si l'Homme abuse de cette faculté, laquelle il étoit convenable, que le Créateur lui donnât, c'est sa faute, & non pas celle de Dieu. Je conviens, que cette réponse suffit pour sauver la Justice de Dieu; mais elle ne justifie pas entièrement sa Bonté. Un Adversaire répliquera, qu'il étoit convenable, à la vérité, que Dieu accordât la Liberté à l'Homme, & que sa Justice ne l'obligeoit à rien de plus; mais qu'il n'en est pas de même de sa Bonté, laquelle exigeoit, ce semble, qu'il placât ses Créatures dans de telles circonstances, & qu'il leur donnât de si puissans secours naturels, ou surnaturels, qu'ils n'abusassent jamais de leur Liberté. Je ne sai si l'on peut faire une bonne réponse à cette instance, sans employer le Principe de Mr. DE LEIBNITZ. Que le Monde actuel, tel qu'il se trouve, avec toutes les choses qui

s'y observent , sans exception , est le plus parfait qu'il fût possible de créer , & qu'ainsi il ne convenoit pas à Dieu d'y rien changer ; sa Bonté ne pouvant exiger de lui aucune chose contraire à sa sagesse , en vertu de laquelle il doit choisir le meilleur Monde possible. Le Système Leibnitien fournit encore une réponse plus particulière & plus précise. Car , par la notion qu'il donne des substances , il paroît que toute substance , quelle qu'elle soit , intelligente , ou brute , porte avec soi , dans sa propre nature , la détermination des circonstances , dans lesquelles elle doit se trouver (205) ; & qu'ainsi personne n'a lieu de se plaindre de celles où il a été placé. Je ne touche point aux Objections suivantes , par la même raison , que j'ai passé sur la seconde , & sur la troisième.

408. En voilà assez pour faire sentir à un Lecteur impartial & judicieux combien le Système de Mr. DE LEIBNITZ est conforme à la vraie Religion , & de quel usage il peut être pour résoudre des Difficultés , qui se pré-

présentent souvent à l'esprit des Personnes les plus pieuses & les mieux intentionnées, & qui causent de grands embarras & de mortelles angoisses à plusieurs. La manière, dont Mr. DE LEIBNITZ répond aux Objections contre les Perfections de Dieu, est conforme, au moins pour l'essentiel, aux Principes de plusieurs grands Théologiens, parmi lesquels le célèbre KING, Archevêque de *Dublin*, tient sans doute un des premiers rangs. Et un grand nombre de Philosophes & de Théologiens ont adopté depuis, en tout, ou en partie, le Système qui est expliqué dans la *Théodicée*. On fait, que Mr. JAQUELOT l'emploioit pour répondre aux Objections contre les Attributs de Dieu & contre la Providence; & le célèbre J. ALPH. TURRETTIN s'est servi à peu près des mêmes Principes dans sa Dissertation intitulée, *Vindiciæ Providentiæ Divinæ*. Cet excellent & judicieux Théologien ayant rapporté (Thes. L.) le précis du Système de Mr. DE LEIBNITZ, il l'approuve en ces termes: *Egregia sanè notio, si modò ut par est intelligatur: Belle & excellente Idée,*
pour

pourvu qu'on l'entende dans le sens, qu'il convient de lui donner.

409. Je ne sai maintenant quel jugement les Personnes intelligentes porteront de la manière, dont j'ai défendu le Systême de l'Illustre Mr. DE LEIBNITZ; mais je me flate, que les Lecteurs impartiaux, s'ils ne goutent pas entièrement toutes les Idées de ce Grand-Homme, rejetteront désormais avec indignation les Calomnies grossières & dépourvues de toute apparence de fondement, que l'on a publiées contre lui; & qu'ils rendront justice à ses bonnes intentions: si je n'étois pas très-persuadé de l'innocence, & même de l'excellence de son Systême, je proteste ici à la face du Public, que je n'aurois jamais pris la plume pour le défendre.

F I N.

E R R A T A

- Préface p. 31. lig. 16. *s'écrie* : lisez, s'égaie.
- p. 29. l. 2. *parvions* : lisez, devions
- p. 52. l. 8. *ont* : lisez, a
- p. 53. l. 1. *Espèces* : lisez, Essences
- Ibid. l. 17. *raison* : lis. liaison
- p. 61. dans la note. *emendatoene* : lis. emendatione
- p. 63. l. dernière. *formula* : lis. formale
- p. 70. l. 22. *contenu* : lis. continu
- p. 89. l. 19. *Et la sagesse de l'Intelligence* : lis. la sagesse & l'Intelligence.
- p. 107. l. 10. à la fin. *Les* : lis. Ces
- p. 150. l. 21. *moien* : lis. moïens
- p. 153. l. 6. 7. *représentant* : lis. représentent
- p. 162. l. antépénult. *le long d'un* : lis. le long d'une Corde, ou qu'une liqueur qui coule le long d'un
- p. 167. l. 6. 7. *l'Ame se laisse* : lis. l'Ame est imparfaite, & que ses perceptions sont confuses, Dieu a accommodé l'Ame au Corps, en sorte que l'Ame se laisse
- p. 168. l. Troisième & suivantes. effacez les Guillemets.
- p. 180. l. 24. *unie* : lis. muë
- p. 214. l. 2. *Voux* : lis. Vous
- p. 216. l. 6. *sur les* : lis. sur ses
- p. 225. l. 22. *exemplo* : lis. extemplo
- p. 231. au bas. *spectateur F* : lis. spectateur, T.
- p. 250. l. 13. 303. 307. lis. 303 - 307.
- p. 266. l. 3. & l. dernière. *Baridan* : lis. Buridan
- p. 286. l. 16. *que la vois* : lis. que vous la faites ; & non pas, que vous la faites, parce que je la vois.
- p. 297. l. 11. *font* : lis. sont
- p. 300. l. 9. *incertihude* : lis. certitude
- p. 310. l. 11 - 15. effacez les Guillemets.
- p. 346. l. dernière. après *intérieur*, ajoutez : *Et d'apprendre qu'on n'a aucune punition à craindre.*

p. 363. l. 2. après Corps: ajoutez: qui a formé
ce Corps.

p. 369. l. 21. à l'égard des Causes finales: lis. à l'é-
gard des Causes efficientes, & non point à l'é-
gard des Causes finales

p. 375. l. penult. ses Livres: lis. ses deux Livres

p. 384. l. 19. Esprit qui: lis. Esprit

p. 387. l. 19. à la pag. 1.: lis. à la pag. 18.

p. 388. l. 12. bazar d? Heureusement, tout: lis.
hazard, heureusement? Tout

p. 419. l. 19. ses: lis. ces

p. 420. l. 23. provenir: lis. survenir

p. 438. l. 7. l'Univers, : lis. l'Univers,)

p. 510. l. penult. tems: lis. sens

p. 512. l. 22. s'y: lis. l'y

p. 512. l. 20. après active, ajoutez: & il arrive

p. 520. l. 2. 3. 4. ces lignes ne doivent point être
en Caractères Italiques.

p. 541. l. 5. forment: lis. mient

p. 544. l. 9. Boadwardin: lis. Bradwardin

p. 545. l. 1. le: lis. l'a

p. 549. l. 23. que la: lis. que par la

p. 575. l. 9. Arrêt: lis. Arrêt du Parnasse

p. 585. l. 16. retraindre: lis. restreindre

